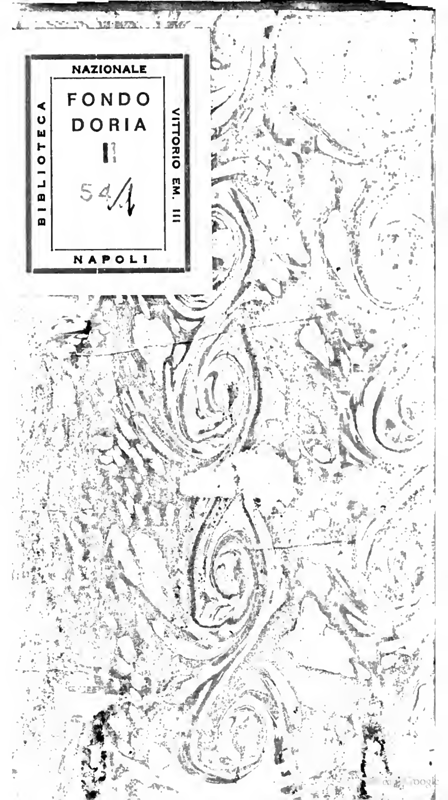
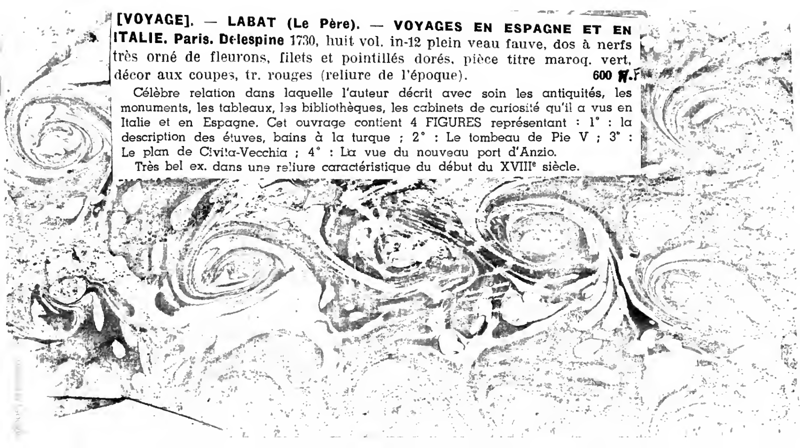






[VOYAGE]. — LABAT (Le Père). — VOYAGES EN ESPAGNE ET EN ITALIE. Paris. Delespine 1730, huit vol. in-12 plein veau fauve, dos à nerfs très orné de fleurons, filets et pointillés dorés, pièce titre maroq. vert, décor aux coupes, tr. rouges (reliure de l'époque). **600 N.F**

Célèbre relation dans laquelle l'auteur décrit avec soin les antiquités, les monuments, les tableaux, les bibliothèques, les cabinets de curiosité qu'il a vus en Italie et en Espagne. Cet ouvrage contient 4 FIGURES représentant : 1° : la description des étuves, bains à la turque ; 2° : Le tombeau de Pie V ; 3° : Le plan de Civita-Vecchia ; 4° : La vue du nouveau port d'Anzio.

Très bel ex. dans une reliure caractéristique du début du XVIIIe siècle.

VOYAGES
DU P. LABAT
DE L'ORDRE DES FF. PRECHEURS,
EN ESPAGNE
ET
EN ITALIE.

TOME PREMIER.



A PARIS, ruë S. Jacques,

JEAN-BAPTISTE DELESPINE, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roy. CHARLES J. B. DELESPINE le fils, Libraire. à Saint Paul.

M. DCC. XXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III



A MONSIEUR
LE MARQUIS D***

MONSIEUR,

JE croïois m'acquitter d'une partie des obligations que je vous , en vous consacrant mes

Voyages d'Espagne & d'Italie. Vous aviés pris la peine de les lire, avant que j'eusse pris des mesures pour les faire imprimer. Il y a tant de Voyages d'Italie que je devois craindre que le public ne voulût pas s'amuser à lire une Relation quoique nouvelle d'un Pays si connu, & dont tant de gens ont parlé; mais l'approbation que vous avés bien voulu lui donner m'a encouragé & m'a déterminé à paroître encore sur la Scene, étant sûr que l'on recevroit avec plaisir ce qui avoit eu le bonheur de vous plaire.

Il est vrai que vôtre modestie m'empêche de vous donner une marque publique de

ma reconnoiſſance. Il faut me ſoumettre à vos ordres & cacher malgré moi aux yeux des hommes un nom ſi reſpectable par toutes ſortes d'endroits.

Il ne me ſeroit pourtant pas difficile d'éluder du moins en partie ce que vous exigés de moi. Sans vous nommer je pourrois vous faire connoître. Je n'aurois qu'à décrire vos vertus morales & chrétiennes, vôtre pieté, vôtre Religion, vôtre illuſtre naiſſance, vôtre attachement ſincere à vos devoirs; vôtre tendreſſe pour vos amis; vos mains liberales toûjours ouvertes pour ſoulager les pauvres, vos ſoins empreſſés pour vos domeſtiques dont vous êtes plûtôt le Pere que le

Maître, vôtre générosité à les récompenser, & tant d'autres grandes qualités, si rares dans le siécle où nous vivons, & qui vous caracterisent d'une maniere si distinguée, & qui vous fait tant d'honneur, qu'il seroit impossible qu'on ne vous y reconnût pas. Mais il faut vous obéir & me taire.

Recevés donc, MONSIEUR, *cette foible marque de ma reconnoissance, & du très-profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïssant serviteur,
F. JEAN-BAPTISTE LABAT.

PREFACE.

IL eſt juſte de rendre compte au Public de l'Ouvrage que je lui preſente. Le premier que je lui ai donné en 1722. eſt ma Relation des Iſles de l'Amerique. Il eſt vrai que j'avois oublié de mettre mon nom dans le frontiſpice ; mais il étoit dans l'Epître Dédicatoire & dans le Privilege, & cela ſuffiſoit pour me faire connoître, quand même je ne m'y ſerois pas peint d'une maniere, qu'il auroit été impoſſible de s'y méprendre à ceux dont j'ai l'honneur d'être connu. Quelques perſonnes ſe ſont plaintes de cet Ouvrage, parce qu'elles s'y ſont trouvées peintes auſſi naturellement, que je m'y ſuis peint moi-même. Elles me permettront de leur repreſenter qu'elles ont tort. J'aurois été un Ecrivain infidele, & un Peintre di-

gne de blâme, si j'en avois agi autrement. Le Public à qui je suis plus redevable qu'aux Particuliers, & la verité plus que toute autre chose exigeoient cela de moi. Mais dira-t'on toutes veritez ne sont pas bonnes à dire ; j'en conviens. Il falloit donc ne rien dire, & j'étois obligé de parler. J'ai dit la verité. Qu'elles s'en prennent à elles-mêmes, si leurs portraits ne leur plaisent pas. Elles ne sçauroient nier qu'ils ne soient vrais & très-ressemblans, & c'est un devoir dont un Peintre & un Historien ne peuvent se dispenser sans crime.

Les Libraires de Paris ont tiré deux mille Exemplaires de cet Ouvrage, & ceux d'Amsterdam qui l'ont contrefait en ont tiré autant. Ils sont presque distribuez. Quand on en fera une seconde édition, on verra que je n'ai pas épuisé la matiere, & que mes Memoires me peuvent fournir de quoi l'augmenter de deux Volumes.

Si les Espagnols & les Italiens

lont je vais décrire les mœurs, les
Coûtumes & les Usages aussi bien
que le Païs, dans le present Ou-
vrage se plaignent de mon exacti-
tude, & de ma trop scrupuleuse
fidelité, ils trouveront bon que je
leur dise par avance, ce que je
viens de dire aux Ameriquains. Si
leurs portraits ne leur plaisent pas,
qu'ils s'en prennent à eux-mêmes;
pourvû qu'ils soient veritables &
ressemblans, comme j'espere que
les connoisseurs en conviendront,
j'aurai rempli toutes mes obliga-
tions.

Je dois cependant assurer les uns
& les autres, que je n'ai jamais eu
la moindre pensée de faire de la
peine à personne. Je me suis plus
étendu sur leurs beaux endroits,
que sur leurs défauts. Ce ménage-
ment doit les contenter tous.

Cet Ouvrage est divisé en huit
Volumes. J'ai parlé dans le pre-
mier de ce que j'ai vû à Cadix &
aux environs. Je crois l'avoir fait
avec exactitude. Je n'ai rien negli-

gé pour m'instruire, & par mes propres yeux & par la lecture que j'ai faite sur les lieux des meilleurs Auteurs qui ont traité de ces Païs. J'ai eu soin de verifier autant qu'il m'a été possible ce qu'ils ont dit, & j'ai écrit avec sincerité ce que j'ai vû après l'avoir bien examiné. Je rapporte ce que j'ai entendu dire, & je cite mes garands, & quand quelques Ecrivains comme M. l'Abbé Baudrand, M. Misson & autres se sont trompés, je n'ai pas oublié de le faire remarquer, afin que les erreurs dans lesquelles ils sont tombés, ne trompent pas plus long-tems ceux qu'ils avoient déja séduits.

Il m'auroit été facile à l'exemple de tant d'autres Ecrivains, de faire une Relation de l'Espagne toute entiere, si j'avois voulu copier ceux qui en ont écrit avant moi; mais dans combien d'erreurs & de bévûës ne serois-je pas tombé? On ne manqueroit pas de me le reprocher, comme je le repro-

che aux autres, & on auroit raiſon.

La maxime conſtante d'un Relateur fidelle qui donne ſes Voyages au Public, doit être de ne dire que ce qu'il a vû par lui-même ; & quand il eſt obligé de rapporter quelque choſe ſur le témoignage d'autrui, il doit citer ceux de qui il l'a appris. J'ai ſuivi cette maxime, le Public le verra. Je ne crois pas être obligé à davantage. D'ailleurs les Païs que je décris ſont ſi connus, qu'il n'eſt pas poſſible d'en impoſer à perſonne ; ce ne ſont point des terres nouvellement découvertes dans la deſcription deſquelles un Ecrivain pourroit s'égayer aux dépens de la verité, on connoît celles-ci, on les frequente depuis bien des ſiecles, j'aurois contre moi une nuée de témoins, ſi je m'écartois tant ſoit peu de mon devoir & de la fidelité que je dois au Public.

Si depuis qu'on ſe mêle d'écrire, chaque Ecrivain s'étoit contenté

de bien décrire une Ville, ou une Province, il y a long-tems que nous aurions une connoiſſance parfaite de tout l'Univers; mais comme un même homme s'eſt voulu diſtinguer en écrivant beaucoup plus qu'il n'avoit vû, il a été obligé de le faire ſur les rapports d'autres gens ſouvent auſſi peu inſtruits que lui, & il eſt arrivé que nous avons bien des Relations, qui manquent de certitude & d'un détail qui leur étoit abſolument neceſſaire pour contenter les Lecteurs. Je ſerois un téméraire, ſi je me flattois d'être exempt de tout défaut, j'ai fait, je le repete, tous mes efforts pour les éviter. C'eſt au Public éclairé à juger ſi j'ai réüſſi, ſi je me ſuis bien expliqué, & ſi j'ai bien rapporté ce que je lui donne d'une très-petite partie de l'Eſpagne, que j'ai vûë pendant quatre à cinq mois que j'y ai demeuré.

Le ſecond Volume du preſent Ouvrage contient le premier Voyage que j'ai fait en Italie. Comme

il n'a été que de quelques mois, il ne faut pas s'attendre à le trouver aussi ample & aussi rempli que le second qui a duré plusieurs années. Je suis pourtant entré dans un détail assés interressant des Villes qui se sont trouvées sur ma route, & où j'ai fait assés de séjour pour en voir les beautés, & pour m'instruire des mœurs, des coûtumes & des usages des Habitans; de leurs richesses, de leurs manufactures, de leur commerce, des productions de leur terre.

J'ai vû avec exactitude les cabinets des Curieux & les Bibliotheques. Il est vrai que je n'en donne pas les Inventaires, quand j'ai trouvé que d'autres Voyageurs l'avoient fait avant moi; mais j'ai crû être obligé & je ne l'ai pas oublié, de marquer ce qu'ils avoient oublié, & de corriger les endroits où ils s'étoient trompés.

J'aurois pû comme quelques-uns d'eux orner ma Relation des passages des Poëtes Latins & Italiens,

qui ont parlé des mêmes choses. Je n'ai pas crû en devoir grossir mon Ouvrage. Un étalage d'érudition ne l'auroit pas rendu plus recommandable, ni plus instructif.

Les six derniers Volumes renferment mon second Voyage en Italie, où j'ai demeuré près de sept années. Je ne crois pas avoir rien oublié de ce que j'y ai vû. J'ai suivi la même methode que dans les deux précedens. J'ai obmis ce que d'autres Voyageurs avoient dit avant moi, & quand j'ai été obligé de redire les mêmes choses, ce n'a été que pour les mieux expliquer, ou pour corriger les fautes dans lesquelles ils étoient tombés.

L'avantage qu'ont les Religieux qui voyagent sur les Seculiers, c'est que trouvant dans toutes les Villes des Couvents de leurs Ordres où ils peuvent demeurer sans rien dépenser, leurs Confreres se font un plaisir de les introduire chés leurs parens & chés leurs amis, &

de leur faire voir tout à leur aiſe & dans le plus grand détail les choſes que les autres ne voyent qu'en courant, & d'une maniere ſi ſuperficielle, qu'on peut dire qu'ils n'en voyent qu'une partie, & qu'ils n'ont jamais le loiſir d'en remarquer les beautez, ou d'y appercevoir des défauts.

En effet; comment voyent-ils un Palais ou un Cabinet? Ils ſuivent un Concierge ou un Garde-meuble, qui moyennant un teſton qu'ils lui ont donné, les promene dans les appartemens de ſon Maître, & leur dit en leur montrant une ſuite de tableaux ou de ſtatuës, ceci eſt de Michel Ange, cela de Paul Veroneſe, du Titien, du Carache, &c. Voilà une ſtatuë dont l'Empereur a voulu donner ſon peſant d'argent, & ainſi du reſte. Il marche toûjours, il faut le ſuivre, & quand on eſt à la porte, on ſe trouve auſſi inſtruit que ſi on n'avoit rien vû, parce que tout ce qu'on n'a fait pour ainſi di-

re qu'entrevoir, n'a produit qu'un cahos dans l'imagination, très riche à la verité, très beau, très-curieux, mais qui faute d'ordre n'y a produit que de la confusion.

Cela n'arrive pas à ceux qui sont les Maîtres de voir les choses d'aussi près, & aussi long-tems qu'ils jugent à propos pour les bien remarquer, pour les placer avec ordre & arrangement dans leur memoire & dans leur imagination; à qui on ne cache rien, dont on satisfait les doutes, à qui on développe tout. C'est ce qui arrive quand on est conduit par des parens ou des amis des Seigneurs dont on va voir les Palais.

Quoique les Italiens soient pour l'ordinaire froids, graves & assés reservés avec les Etrangers, à la tête desquels ils ne se jettent pas, ils sont toûjours extrêmement polis, & dans ces occasions ils sont ravis de donner à leurs parens des marques de la consideration qu'ils ont pour eux, en laissant pour ainsi

ire les Etrangers qu'ils leur presentent, les maîtres de tout ce qui ſt chés-eux. Et quand ils trouvent es gens éclairés, qui ont du goût qui ſçavent le prix des choſes, s ne s'en rapportent pas à leurs omeſtiques pour leur faire voir e qui eſt chés-eux, ils prennent ux-mêmes cette peine, & ſe font n plaiſir de leur en faire remarquer toutes les beautés.

Il en eſt de même des Bibliotheques, des tréſors des Egliſes, des Recüeils de Médailles, des Laboratoires & des Cabinets de curioités.

Il y a peu de Villes conſiderables dont on ne trouve des deſcriptions imprimées, qui donnent in détail ample & curieux de tout e qu'elles renferment. Un Voyaeur qui veut s'inſtruire ne ſçauoit mieux faire que de les acheter, e les étudier, & ſur tout de ſçaoir la Langue du Païs; quand il nanque de gens pour l'introduie, il doit prendre avec lui un An-

tiquaire, ou un Ciceron, comme on les appelle dans le Royaume de Naples, afin de ſe faire conduire dans les endroits qu'il veut viſiter, & là ſon Livre à la main, remarquer autant qu'on lui en donne le tems, les choſes dont il a l'inventaire & la deſcription devant les yeux. Il doit demander à voir celles qu'on neglige de lui montrer, & faire toutes ſes diligences, afin que rien ne lui échappe.

Ce qu'il doit encore obſerver, eſt de ne faire jamais ſes viſites en groſſe compagnie. Il eſt vrai que la dépenſe eſt moins conſiderable, parce qu'elle eſt partagée; mais il eſt vrai auſſi qu'on voit les choſes moins à ſon aiſe, & que ceux qui nous conduiſent ayant à répondre à pluſieurs perſonnes, le font bien plus ſuperficiellement que quand ils ne ſont interrogés que par une ſeule. C'eſt une maxime conſtante chés les Italiens, que quand on n'a pas le moyen de voyager commo-

dément & se faire honneur, il faut demeurer chés soi.

Telle a été ma pratique. Outre qu'ayant été presque toûjours accompagné de quelques-uns de mes Confreres ausquels j'étois recommandé, il n'y avoit point de portes qui ne me fussent ouvertes, & point de cabinets dont on ne me donnât tout le loisir d'en examiner les differentes pieces, & de faire les questions que je jugeois à propos de faire pour m'instruire à fond. Après quoi je récompensois honnêtement les domestiques qui me servoient en ces occasions.

Mais cela n'est pas encore suffisant. Il faut faire un séjour raisonnable dans les lieux qui meritent plus particulierement d'être vûs. Voir un Païs en courant, c'est ne le point voir. C'est pourtant ce que font la plûpart des Voyageurs; ils voyent, en courant beaucoup de Païs, ils se fatiguent à considerer des murailles, des ruës, des places publiques. Le moment du

départ arrive, il faut monter en caléche ou à cheval, & passer dans un autre endroit que l'on voit avec la même rapidité, & on acheve ainsi infructueusement un Voyage qui a beaucoup coûté, & qui n'a produit autre chose que le plaisir d'en donner une Relation au Public, aussi infidelle & aussi peu circonstanciée, que si on l'avoit fait sans sortir de son cabinet, en lisant seulement ce que les autres ont écrit & débité aussi témérairement.

J'ai crû faire plaisir au Public de lui donner en François trois petits Ouvrages imprimés en Italien.

Le premier est une description très-exacte de Florence & de ses environs. Quoique j'aye vû avec soin cette belle Ville plus d'une fois, & que j'y aye demeuré exprès & assés long-tems pour en remarquer toutes les merveilles, j'ai apprehendé avec raison qu'il ne m'échappât bien des choses qui meri-

ent l'attention des Lecteurs. Cela
i'auroit peut-être pas manqué d'ar-
iver, si je les lui avois donnés se-
on mes simples remarques, au lieu
jue celles que je lui donne dans
na Traduction sont exemptes de
e défaut. Tout y est circonstancié
vec la plus grande exactitude.
)n peut croire qu'on a été à Flo-
ence, qu'on la connoît, & qu'on
vû à loisir & en bon connoisseur
out ce qu'elle renferme, quand
n a lû ce petit Ouvrage.

Le second est la Relation de la
.egation de M. le Cardinal Impe-
iali Legat à *Latere* du Pape Cle-
nent XI. au Roy Charles III. à
resent Empereur.

Elle renferme une description
ibregée des lieux qui se sont trou-
és sur sa route, & un détail très-
.mple du cérémonial de cette Le-
;ation. Comme il est different de
:-lui qui s'observe en France; on
:ra bien aise de sçavoir ce qui se
ratique dans les autres Cours. Ce
etit Ouvrage en instruira à fond
es Curieux.

Le troisiéme eſt une Relation très-exacte & très-détaillée de tous les uſages de la Cour de Rome; des Officiers qui la compoſent; de la création de leurs Charges, de leur prix, de leurs fonctions, de leurs préſeances, leurs habits, & autres choſes qui y ont rapport.

Quoique cette Relation ſoit ancienne, on ne doit pas craindre que les uſages ayent changé. La Cour de Rome ne varie jamais. Elle eſt plus ſcrupuleuſement attachée aux uſages que toutes les autres Cours, ſans excepter même celle d'Eſpagne. On y voit les mêmes cérémonies, & on y pratique à la lettre ce qu'on y pratiquoit il y a cinq ou ſix ſiecles, & peut-être bien davantage. J'eſpere que le Public qui eſt toûjours curieux, & qui aime à être inſtruit recevra cette piece auſſi agreablement que je la lui donne.

Il aura le plaiſir de voir dans le cours de cette Relation une infini-

é d'usages, de pratiques, de cé-
émonies & de coûtumes de tou-
es les especes, dont je ne crois
as qu'aucun Voyageur ait parlé
vant moi & dans un aussi grand
étail.

Je n'y ai pas oublié ce que j'ai
pris de l'Histoire naturelle, des
rts & des Manufactures établies
ans le Païs; non plus que sa situa-
on, son climat, les maladies qui
sont les plus ordinaires, & les
medes qu'on employe pour les
érir ou pour s'en préserver.

J'ai décrit toutes les antiquités
i sont tombées sous mes yeux,
manieres anciennes & nouvel-
des Architectes, les materiaux
'on y employe & la maniere de
n servir, leur qualité, leur bon-
& leurs défauts.

J'ai parlé de la Milice & des
oupes reglées, du commerce de
re & de mer, des Galeres, de
r fabrique & de leurs arme-
ns; des bois, des pierres, des
taux, des mineraux. Si je n'ai

pas épuisé toutes ces matieres, du moins ai-je laissé peu de choses à desirer.

Les Medecins se sont plaints que j'avois parlé d'eux, d'une maniere trop libre dans les deux Ouvrages qui ont précedé celui-ci. Ils se font tort à eux-mêmes, en se confondant avec des gens qui ne leur ressemblent point du tout. Je respecte la Medecine & ceux qui la pratiquent, quand ils sont veritablement Medecins. Dieu a créé la Medecine, & il a donné la sagesse à ceux qu'il a commis pour l'exercer. Mais combien voit-on de Charlatans qui se parent de ce nom si respectable, qui n'ayant que l'effronterie, l'avarice & l'ignorance en partage, font un commerce honteux de cet art divin à la ruine de la santé, & de la bourse de ceux qui se livrent entre leurs mains. Voilà ceux que j'attaque; c'est à eux à qui j'en veux, que je tâche de faire connoître, de démasquer, & que je ferois châ-

tier

er ſeverement ſi j'en avois le pou-
oir. Mais pour les veritables Me-
ecins, ceux que de longues Etu-
es, de profondes méditations, des
echerches aſſiduës de la nature,
ne vaſte connoiſſance des plantes,
es métaux, de mineraux, en un
ot de tout ce que Dieu a créé
our le ſoulagement des hommes,
our leur gueriſon, pour leur con-
rvation, qui exercent leur art avec
gnité, ſans avarice, qui ne diſ-
nguent le pauvre du riche, que
our en avoir plus de ſoin & plus
e pitié; les veritables Medecins,
les honore, je les reſpecte. Dieu
ous le commande dans une infi-
té d'endroits des Saintes Ecritu-
s. Je n'ai jamais eu deſſein de
'écarter de ces loix toutes ſaintes
toutes divines; ainſi je prie ces
eſſieurs de ne pas prendre pour
ex ce que je n'ai dit que pour les
harlatans. Ils doivent au con-
aire me ſçavoir bon gré de l'at-
ntion que j'ai de les venger de
s hommes ſi indignes du nom

qu'ils uſurpent, & ſe joindre à moi pour empêcher qu'ils ne continuënt de tromper & d'abuſer le public.

Les femmes de l'Amerique m'ont fait un procès, parce que j'ai dit qu'elles étoient babillardes Qu'auroient-elles fait, ſi j'avois dit qu'elles étoient muettes ? Elles en auroient appellé à tout le genre humain, & m'auroient fait condamner comme un calomniateur, & il auroit fallu me rendre à un jugement ſi équitable. En effet de tout tems on leur a reproché ce défaut. L'Apôtre ſaint Paul s'eſt crû obligé de leur ordonner d'écouter & de demeurer dans le ſilence. Je veux croire qu'elles ont tâché d'obéïr, mais elles n'ont pas pû. Leur partage eſt de parler, c'eſt la moitié de leur vie : Quel tort leur ai-je fait ? Elles verront dans cet Ouvrage bien des endroits qui leur feront plaiſir, puiſque je n'ai rien oublié de ce qui peut leur en faire. J'ai loüé quand j'en ai trouvé l'oc-

ıſion, leur fidelité pour leurs ma-
ıs, leur tendreſſe pour leurs en-
ıns, leur pieté, leur dévotion,
ur aſſiduité au Service Di-
n ſelon l'uſage des lieux. Si j'ai
pporté d'elles quelques legers
:fauts, j'y ai été contraint par
on devoir d'Ecrivain. Je compte
ı'elles doivent beaucoup plus à
a diſcretion, qu'elles n'ont ſujet
: ſe plaindre de mon exactitu-
:.

Ma ſincerité & mon exactitude
'ont fait une autre claſſe d'enne-
:s, ce ſont les mauvais Rela-
ırs, les Voyageurs de Cabinet,
s gens qui à l'ombre d'un ſtile
uri & d'une narration aiſée, ſe
oyent en droit de tout dire, &
en impoſer à tout le monde.
our ceux-là, je leur déclare une
ıerre ouverte, je ne veux avec
x ni paix, ni treves. J'en f·rois
eſque auſſi tôt avec les Charla-
ıs. S'ils veulent me faire taire,
'ils prennent la peine de ſe tai-
les premiers; s'ils veulent m'em-

pêcher d'écrire contre eux, qu'ils cessent d'écrire, ou qu'ils corrigent leurs écrits. Voilà le parti raisonnable que je leur propose.

Je ne suis pas assés témeraire pour me croire sans défaut, mais je suis docile & tout prêt à me corriger dès qu'on m'en fera appercevoir. De quelque part & de quelque maniere que me viendront les avis; je les recevrai toûjours bien, & j'aurai une sincere reconnoissance pour ceux qui me les donneront.





TABLE

es Chapitres contenus dans ce premier Volume des Voyages du P. Labat, en Espagne & en Italie.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table des Chapitres du premier Volume.

VOYAGE



VOYAGES
DU P. LABAT
E L'ORDRE DES FF. PRESCHEURS
EN ESPAGNE
ET
EN ITALIE.
PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Auteur arrive à Cadis. Reception qu'on lui fait dans le Couvent de ſon Ordre. Deſcription de ce Couvent. Coûtumes des Eſpagnols, quand ils ſe trouvent en quelque danger.

IL ne faut pas s'attendre à trouver ici une deſcription de l'Eſpagne auſſi entiere que celle que j'ai donnée des Iſles nçoiſes de l'Amerique ; il s'en faut

beaucoup que je l'aye toute parcouruë: Je n'en ai vû qu'une très-petite partie, & je ne ſuis pas d'humeur à donner ſous mon nom les remarques des autres, encore moins à les copier.

Ce que je puis promettre à mes Lecteurs, c'eſt une très-grande exactitude dans tout ce que je rapporterai, afin de lui faire connoître les endroits où j'ai été, auſſi parfaitement que je les ai connus moi-même, après les avoir examinés avec tout le ſoin dont je ſuis capable.

Je prie donc le Lecteur de ſe ſouvenir que j'ai fini le ſixiéme Tome de mon Voyage aux Iſles de l'Amerique à mon arrivée à Cadis. Nous y moüillâmes le dix Octobre 1705. ſur les neuf heures du matin; mais comme il fallut attendre que les Medecins de la Ville, & les Officiers de la Santé nous euſſent permis l'entrée, je ne débarquai que ſur les cinq heures après midi avec M. Maurellet proprietaire en partie du Vaiſſeau dans lequel j'étois venu de l'Amerique.

Un Marchand de Marſeille, nommé Achard, qui étoit établi à Cadis, & qui y faiſoit un négoce conſiderable avoit envoïé prier M. Maurellet de prendre un appartement chés-lui. Il

'attendoit au bord de la mer, & le onduisit en sa maison où je l'accompa- ;nai. M. Achard m'offrit une chambre, 'u au moins de venir manger chés-lui. e le remerciai de l'un & de l'autre, arce qu'y aïant un Convent de mon)rdre dans la Ville, il me convenoit 'y demeurer plûtôt que dans une mai-)n Seculiere.

Je fus donc à ce Couvent accompa- né d'un Cordelier François qui par-)it Espagnol en perfection, parce que : jugeai que j'aurois besoin d'un In- 'oducteur qui sçût la Langue d'un aïs, où la Latine est assés peu d'usage. lais je fus très-mortifié de la recep- on qu'on m'y fit. Je presentai ma Pa- 'nte de Commissaire de nos Missions ı Prieur, après lui avoir fait mon »mpliment en Latin. Au lieu d'y ré- ›ndre, & de me recevoir comme il :voit, il me demanda en Espagnol, de ıel Ordre j'étois; je lui répondis que croïois être du même Ordre que lui, pposé qu'il fut de celui des Freres :êcheurs. Il me dit qu'il en étoit, ais qu'il ne paroissoit pas que j'en sse, puisque je n'avois pas la chappe, :'est ainsi qu'on appelle le manteau, ı habit noir que nous portons sur le anc,) je lui dis que nôtre coûtume

Reception qu'on fait à l'Auteur au Couvent de son Ordre.

aux Isles, étoit de ne nous en servir qu'en prêchant, d'autant que cet habillement, n'étoit pas essentiellement l'habit de l'Ordre que nous professions; mais que si ce défaut lui faisoit tant de peine, je le priois de m'en vendre, ou de m'en prêter une, jusqu'à ce que j'eusse le tems d'en faire faire une autre. Pas un de ces partis ne l'accommodât, cette réponse me fit de la peine, il me fit dire par nôtre Interprete que je pourrois revenir quand j'aurois une chappe, & me rendit en même-tems ma Patente.

Je me retirai mortifié comme je le devois être, & scandalisé de l'incivilité de ce Prieur Espagnol, après que j'avois reçû, & entretenu pendant trois ou quatre mois des Religieux de sa Nation dans nôtre Couvent de la Martinique.

Le Cordelier qui étoit avec moi s'arrêta, & dit au Prieur que quand il me connoîtroit, il en agiroit d'une autre maniere, que j'allois à Rome où j'étois connu du General de l'Ordre, & que je pourrois me plaindre de son procedé. Malgré sa gravité Espagnole, il eût peur, & voulut raccommoder sa mauvaise reception, en m'offrant une chambre, Mais j'étois trop picqué, je lui dis

ourtant que je reviendrois, je me retai.

J'allai souper & coucher au Vaisseau, à la pluye me retint tout le lendeain. Le Samedi 12. Octobre, je desendis à terre. J'achetai de l'étoffe noie, que je mis entre les mains d'un Tailur pour me faire une chappe, & j'ali chés M. Achard qui me retint à dîer, après quoi nous allâmes rendre isite au Marquis & à la Marquise de Rosa, chés qui la Damoiselle Boison niéce du Sieur Maurellet étoit ogée.

M. le Marquis de la Rosa étoit Esagnol, & Madame son épouse étoit Creolle de la Martinique, fille du Sieur Vassor Conseiller & Doyen du Coneil Superieur, & ancien Capitaine de Milice de cette Isle. J'en ai parlé dans premier Volume de mon Voyage ux Isles. M. de la Rosâ étoit alors Vie-Amiral des Gallions d'Espagne, Charge considerable qu'il avoit achete depuis la mort de son pere, qui étoit n très-riche Négociant de Cadis. Ceui dont je parle venant du Bresil en 599. fut battu d'une si furieuse temête, que tout ce que put faire le Vaiseau Portugais où il étoit, fut de gagner a Martinique, & d'entrer avec préci-

Histoire de M. le Marquis de la Rosa.

pitation dans le cul de sac de la Trinité, où il acheva de s'emplir d'eau, & s'échoüa.

M. de la Rosa ayant été bien reçû de tous les Habitans, & en particulier du Sieur de la Chardonniere oncle de Mademoiselle le Vassor, alla au Fort S. Pierre salüer l'Intendant, & le Gouverneur, & ayant fait habitude chés le Sieur le Vassor, où le Sieur de la Chardonniere l'avoit introduit, il devint amoureux de l'aînée des filles du Sieur le Vassor, la demanda en mariage, l'obtint, & l'épousa. C'étoit une fille de quinze à seize ans, fort belle, très-bien faite, & pleine d'esprit.

Ce mariage fit grand bruit dans l'Isle, non-seulement à cause de la nouveauté, qu'un Espagnol épousât une Françoise presque sans la connoître, & sans en être connu ; mais encore par les magnificences dont il fut accompagné. Il se répandit un bruit que M. de la Rosa n'avoit épousé la Damoiselle le Vassor que pour s'acquitter d'un vœu, qu'il avoit fait dans le danger du naufrage d'épouser une pauvre fille, & de lui faire sa fortune par son alliance. C'étoit une pure médisance. Mademoiselle le Vassor n'étoit point sur ce pied-là ; elle eût douze mille écus par son con-

rat de mariage en attendant la part lans la succession de ses pere & mere.

Ceux qui ne sont pas accoûtumés ıux dévotions Espagnolles s'étonneont sans doute de ces sortes de vœux, & auront peine à les croire. J'en ai louté moi-même, mais étant à Cadis, e m'en suis fait instruire par des peronnes de merite, & dignes de foi qui n'ont assuré qu'il est ordinaire aux Espagnols, qui se trouvent en quelque grand danger sur mer, de promettre à Dieu d'épouser au premier endroit où ls aborderont une pauvre fille, pourvû qu'il n'y ait rien à dire à sa naissance, & à sa conduite. Ils prétendent que ce vœu est infiniment agreable à Dieu; & qu'ayant toûjours devant les yeux l'objet en faveur duquel Dieu les a tiré du danger où ils s'étoient trouvés, il les fait souvenir sans cesse du péril qu'ils ont couru, & de la grace qu'ils ont reçûë.

Devotion particuliere aux Espagnols.

Cependant quand il se rencontre une trop grande disproportion, entre celui qui a fait le vœu, & la fille qu'il devroit épouser, ils en obtiennent facilement la dispense, ou la commutation en dottant celle qui auroit dû être leur épouse.

M. de la Rosa pere de celui dont je

parle, avoit crû dans les commencemens que le mariage de ſon fils étoit de cette eſpece ; & le blâmoit fort de n'avoir pas plûtôt dotté deux ou trois filles, que d'en avoir épouſé une qu'il ſe figuroit être beaucoup au-deſſous de la naiſſance de ſon fils. Il fut quelques jours ſans le vouloir voir, ni ſa femme, lorſqu'ils arriverent à Cadis : mais quand on lui eût fait connoître qui étoit Mademoiſelle le Vaſſor, & qu'il eût vû le contrat de mariage où le Gouverneur General, l'Intendant, le Gouverneur Particulier de la Martinique, & tout ce qu'il y avoit de Nobleſſe, & de gens de diſtinction dans l'Iſle avoient ſigné, il changea de ſentiment ; il alla chercher ſa brû chés une de ſes parentes, où ſon fils l'avoit miſe en arrivant, il fut ſi charmé de ſa beauté, & de ſon eſprit, qu'il lui donna des marques de toute la tendreſſe d'un pere. Je croi même que ſi le mariage n'avoit pas été terminé, M. de la Roſa le jeune auroit été obligé de chercher une autre épouſe.

Comme je connoiſſois particulierement Madame de la Roſa que j'avois vû toute petite, & que j'étois à la Martinique quand elle ſe maria, où j'avois fait connoiſſance avec ſon mari ; je fus

arfaitement bien reçû de l'un, & de autre. M. de la Rosa se piquoit d'i-iter les manieres des François, & il : faisoit de tout son cœur. Il me pria e venir souvent chés-lui, & de la mê-ie façon qu'il alloit lui-même chés nos)ames de la Martinique. Je le remer-:ai de son honnêteté, & je lui dis que omme il s'étoit accommodé à nos ma-ieres pendant qu'il avoit été avec ous, il étoit juste que nous nous ac-ommodassions à celles de Cadis, puis-ue nous y étions. On apporta le cho-olat après quelques momens de con-ersation, ils le font très-bien, & il :roit encore meilleur s'il étoit plus na-irel. Ils en prennent beaucoup. C'est ne civilité de le presenter, & ce se-oit une incivilité de le refuser. Sur ce ied-là, il faut se resoudre à faire peu e visites, ou à prendre bien du cho-olat.

Je n'aurois jamais crû qu'on pût ou-lier sa Langue naturelle, & les coû-imes dans lesquelles on a été élevé omme Madame de la Rosa les avoit ubliées. Elle étoit devenuë Espagnol-: depuis la tête jusqu'aux pieds. A eine pouvoit-elle dire une phrase en rançois, sans y mêler de l'Espagnol. e me retirai sur le soir au Vaisseau,

où je paſſai toute la journée ſuivante à écrire.

Le Jeudi matin 15. Octobre, le Tailleur m'apporta ma chappe. J'allai au Couvent, & ayant trouvé le Prieur à la Sacriſtie, je lui preſentai ma Patente, il la prit, & me dit qu'il me parleroit après que j'aurois dit la Meſſe. Après que j'eûs achevé, un Religieux me conduiſit à ſa chambre, je le trouvai avec trois autres Religieux qui avoient ma Patente devant eux ſur la table, autour de laquelle ils étoient aſſis. Ils ſe leverent tous trois quand j'entrai. Il n'y eût que le Prieur qui demeura aſſis. Je m'en ſerois ſcandaliſé dans un autre lieu, mais en Eſpagne, où l'on dit que la gravité a le pas ſur la crainte de Dieu, je crûs que cela étoit du ceremonial. Il me fit aſſeoir & couvrir, & me dit que ces Peres & lui avoient lû ma Patente, & vû les pouvoirs & la Charge dont j'étois revêtu. Qu'ils loüoient le choix qu'on avoit fait de ma perſonne, & qu'ils auroient ſouhaité avoir des Religieux à m'offrir pour aller travailler dans nos Iſles; que j'étois le maître de demeurer dans le Couvent tant qu'il me plairoit, & que je n'y ſerois point du tout contraint. Après l'avoir remercié de ſon

L'Auteur eſt reçû dans le Couvent de ſon Ordre.

honnêteté, je lui dis que je ſouhaitois y demeurer juſqu'au départ du Vaiſ-ſeau, ou du moins juſqu'à ce que j'euſ-ſe trouvé occaſion d'aller par terre ſi le Vaiſſeau tardoit trop long-tems. Que 'avois beſoin d'une chambre pour moi, & d'une pour mon valet, (car je crus qu'il falloit ſoûtenir l'honneur de la Nation dans un Païs comme celui-là ,) & que je payerois ce qu'on jugeroit à propos. Le Prieur me dit fort civile-ment que je ſerois le maître de toutes choſes. Ces honnêtetés me firent eſpe-rer de demeurer agréablement dans le Couvent avec mes Freres. On apporta le chocolat, après quoi je pris congé du Prieur, & de ſa compagnie, lui pro-mettant de revenir le ſoir, parce que 'avois des affaires en Ville.

Je ne manquai pas de revenir ſur les cinq heures ; on me dit que le Prieur étoit incommodé, & que je ne le pou-vois pas voir, mais un Religieux me conduiſit dans un Corridor, & me dit d'attendre un moment pendant qu'il iroit avertir celui qui avoit ſoin des Etrangers.

Pendant que je me promenois dans le Corridor, en attendant qu'on me donnât une chambre, je rencontrai le P. Emmanuel de Sainte Marie Prieur

du Couvent de Carraque à l'Amerique. Je l'avois connu à la Martinique, où nous l'avions entretenu chés-nous avec son compagnon près de quatre mois, en attendant qu'il trouvât une occasion pour passer en France, & delà à Rome, où il alloit pour les affaires de sa Province. Il étoit à Cadis depuis quelque tems, & attendoit le départ des Gallions pour retourner en son Païs. Comme ce Religieux m'avoit obligation, il me fit une infinité de caresses, il me fit entrer dans sa chambre, qui ressembloit assés bien à un mauvais Hôpital. J'y fis mettre mon sac de nuit, & mon manteau, & je renvoyai mon valet à bord, pendant que le P. Emmanuel se mit en mouvement autant qu'on le pouvoit attendre d'un Indien, c'est-à-dire, de l'indolence même pour me faire avoir une chambre. Il étoit cependant plus d'une heure de nuit avant que cette chambre fut prête. Les promesses du Prieur, & mon amour propre me faisoient croire que ce retardement venoit du soin que l'on se donnoit à la préparer. A la fin un Frere Convers vint dire que la clef étoit à la porte de la chambre qu'on m'avoit destinée, & indiqua l'endroit où elle étoit située. J'y fus aussi-tôt

pour la voir, & je fus étrangement surpris de trouver une telle habitation. Elle ne pouvoit être plus petite, le lit étoit composé d'un matelas d'un pouce, ou tout au plus de quinze lignes d'épaisseur étendu sur trois planches soûtenuës de deux petits bancs, le traversin étoit à peu près de même épaisseur que le matelas. Les linceuls étoient d'une bonne grosse toile de ménage, qui étoit neuve quand on commença à s'en servir trente ans & plus avant que j'arrivasse, il paroissoit qu'ils avoient été à la lessive, la couverture étoit de laine grise ouvragée en maniere de filigrane par les rats. Outre le lit il y avoit encore un vieux coffre, une table, une chaise de bois, & une lampe, le tout fort délabré. La fenêtre étoit proprement grillée de bonnes barres de fer bien treilissées, fermée avec des volets de bois épais comme les ventaux d'une porte cochere, au milieu de chacun desquels il y avoit un trou de quatre pouces en quarré garni d'un careau de vitre, le tout ressemblant assés à une prison, excepté la porte, & la serrure qui ne valoient rien. Le P. Emmanuel qui vit ma surprise, me dit qu'il ne falloit pas s'attendre d'être logé à Cadis, comme nous étions

Description d'une chambre du Couvent des Jacobins à Cadis.

à la Martinique. Que je me donnasse patience pour cette nuit, & que le lendemain il parleroit au Prieur. Je le crus, je pris le parti de la patience, qui étoit en effet le seul qu'il y avoit à prendre à l'heure qu'il étoit. Je retournai à sa chambre en attendant le soupé; mais voyant qu'il tardoit beaucoup, je lui demandai si la coûtume de Cadis étoit de ne point manger; il me répondit, que si je voulois il en envoyeroit chercher pour lui, & pour moi. J'y consentis, & il commanda à un Espagnol qui le servoit d'aller à la cuisine, d'où il nous rapporta deux petits pains, environ cinq onces de viande boüillie avec des pois & du saffran, & un petit pot de terre plein de vin. La viande me parut si mal propre, que je n'y touchai pas; je mangeai seulement un morceau de pain, & je bû deux coups, le vin étoit excellent. Le P. Emmanuel vouloit me faire boire davantage, & envoya chercher du vin dans une bouteille de cuir: Je le remerciai, & je l'engageai à me raconter son voyage moitié Latin, & moitié Espagnol, afin d'avoir un prétexte de demeurer dans sa chambre. J'y restai effectivement jusqu'à ce qu'il fut endormi. Son sommeil m'obligea de me re-

irer dans la mienne. Je m'enveloppai lans mon manteau, & me mis sur ce ;rabat, où quelques efforts que je pusse faire, il me fut impossible de dornir, quoique je sois accoûtumé à couher fort durement. Minuit ayant sonié, j'entendis la grosse cloche du Couent, je crus que c'étoit le signal pour iller à Matines, & cela me fit plaisir, 'ar ne pouvant dormir, j'étois bien ise d'édifier toute la Communauté, n assistant aux Offices de la nuit. Je ne levai donc, & je me mis dans le Corridor, vis-à-vis la porte du Dor-:oir des Novices, qui étoit devant ma hambre, afin de les suivre quand ils roient au chœur. Mais j'attendis en 'ain. Au bout d'une heure de promenale dans le Corridor, je fus contraint de entrer dans ma chambre, & de me etter sur le lit, où je m'endormis jusju'au jour.

Dès que j'eus fais mes prieres, j'allai rouver le P. Emmanuel, pour sçavoir ›ourquoi on avoit sonné Matines, & que personne n'y étoit allé. Il me dit que la coûtume de la Province étoit le ne point se lever la nuit dans les Couvents où il y avoit étude, comme toit le nôtre à Cadis, quoiqu'on ne aissât pas de sonner pour l'édification

du Peuple. Cela étoit commun à tous les Religieux de la Ville, & jusqu'aux Capucins. Tous pratiquoient la même chose. Je fus dire la Messe, & puis prendre du chocolat avec le P. Emmanuel, en attendant mon Valet pour faire emporter mon sac : car j'étois si mécontent du logement, & des manieres de nos Peres, que j'avois résolu de prendre une chambre en Ville, il fit une pluye si continuelle, & un si grand vent toute la journée, qu'il ne fut pas possible à mon Valet de venir à terre, ni à moi de mettre le pied hors du Couvent.

L'heure du dîner étant venu, j'allai au Refectoire avec le Pere Emmanuel, & j'y eus encore un autre sujet de chagrin, on ne nous y fit pas la moindre civilité, & quoique la coûtume dans tout nôtre Ordre, soit que les Religieux qui sont revêtus de quelques Charges, ayent des places distinguées dans tous les lieux où ils se trouvent assemblés, je vis que le Pere Emmanuel qui étoit Prieur de son Couvent, & Définiteur de sa Province, fut obligé de se mettre à la derniere table. Je m'assis auprès de lui. Le Refectoire étoit long & assés large, & exhaussé, la chaleur du climat a empêché qu'on

Refectoire des Jacobins de Cadix.

y pratiquât beaucoup de fenêtres, & celles qui y étoient donnoient moins de jour qu'elles n'auroient faites, si elles n'avoient pas été treilissées de tant de barres de fer. Il étoit d'ailleurs assés propre. Les tables étoient couvertes de fort grandes nappes, qui servoient en même-tems de serviettes à tout le monde, on ne voyoit ni assiettes, ni cuillieres, ni fourchettes, ni coûteaux, ces meubles y doivent être apportés par ceux qui s'en veulent servir, avec obligation de les reporter avec eux sous peine de ne pas s'en servir deux fois.

Je me trouvai assés embarassé, n'ayant autre chose avec moi que mon coûteau de poche. Je me servis de mon mouchoir en façon de serviette, & je coupai la croutte du dessus de mon pain, à l'exemple de mes Confreres, pour faire une cuilliere, afin de manger une écuellée de pois qu'on nous servît, le pain étoit fort blanc, & auroit été admirable s'il n'eût point été parsemé d'anis, qui lui donnoit un certain goût de Medecine, auquel j'aurois eu de la peine à m'accoûtumer. Le second plat étoit de poisson à l'étuvée bien colorée de saffran, le troisiéme étoit de poisson frit que je trouvai fort bon,

& que je mangeai de fort bon appetit; car pour la ſaulce avec le ſaffran, elle n'étoit pas de mon goût, je m'y ſuis fait depuis un peu davantage, & je veux croire avec les Eſpagnols que ce ſimple eſt bon à l'eſtomac. On ſervit encore un autre petit plat de merluche, auquel je ne touchai point. Toute la vaiſſelle étoit de terre, & les gobelets de verre. On en mit un devant chaque Religieux. Le vin étoit dans de grands vaſes de cuivre rouge avec un long bec; on en donnoit aux Prêtres, & aux Freres Convers autant de fois qu'ils faiſoient ſigne d'en vouloir, mais pour les jeunes Novices & les Etudians, ils n'en boivent qu'aux grandes Fêtes, lorſque le Prieur fait l'Office, & qu'il chante la Meſſe, & juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de la chanter eux-mêmes, ils ne boivent que de l'eau. Le vin étoit excellent, quoique temperé comme ils diſent, c'eſt-à-dire, mêlé de moitié d'eau, outre celle qu'on y a miſe en faiſant la vandange, il avoit encore une grande force. Je m'arrêtai avec quelques Religieux à la porte du Refectoir, mais ils défilerent bien vîte les uns après les autres pour faire la Meridiane, à laquelle les Eſpagnols auſſi-bien que les Italiens ne manquent jamais.

Je passai ce tems-là à me promener dans le Couvent que j'eûs tout le loisir de visiter de tous côtés par dedans sans être incommodé de personne : en voici la disposition.

Description du Couvent des Jacobins de Cadis.

Il est situé à l'extremité orientale de la Ville, une partie de ses bâtimens, & de l'Eglise ont vûë sur le port, & ne sont séparés des murailles de la Ville que par un Quai de sept à huit toises de large. Un côté de l'Eglise termine la vûë d'une ruë, au bout de laquelle est la place du marché, & la calle ou ruë neuve. C'est dans cette ruë qui sert de bourse que s'assemblent deux fois le jour les Marchands, les nouvelistes & les faineants, & comme ces deux dernieres especes font plus des trois quarts & demi du peuple de la Ville, on doit croire que cette vûë est bien remplie de monde dans les deux tems que je viens de marquer. Ce qu'il y a de remarquable dans cette grande confusion de gens, c'est que si-tôt qu'on entend sonner l'Angelus à midi, & au soir, cette multitude de discoureurs se taît, & on entendroit le mouvement d'une mouche pendant qu'on dit cette priere. Après quoi le bruit recommence comme auparavant, mais il dure peu parce que chacun son-

ge à se retirer pour dîner, ou pour souper.

La porte de l'Eglise, & celle du Couvent regarde le Sud, & sont sur une petite place où se terminent trois ou quatre petites ruës fort étroites que la hauteur des maisons qui les forment rend fort obscures. Le côté du Couvent opposé à celui qui est sur le port, prend son jour sur une de ses ruës. On peut juger que les chambres qui sont de ce côté-là sont fort obscures, ayant d'ailleurs des fenêtres assés petites, & des grilles de fer à toutes, sans exception, depuis le premier étage jusqu'au dernier. Cela auroit dû me consoler un peu de celles qui étoient à la fenêtre de ma chambre.

Il faut que depuis que le Couvent, & l'Eglise ont été bâtis on ait élevé très-considerablement le sol de ces petites ruës, car il faut descendre pour le moins sept pieds pour arriver au pavé de l'une & de l'autre. L'Eglise a trente deux toises de longueur, sur dix de largeur. Le grand Autel est de marbre enfermé dans une très-belle balustrade de même matiere. Le Chœur où chantent les Religieux est dans une large tribune au dessus de la porte avec l'orgue. Cette tribune est soutenuë sur des colonnes

de marbre qui font deux retours, & par consequent une longue tribune de chaque côté de l'Eglise de huit à neuf pieds de large sur les deux tiers de la longueur de l'Eglise.

Les petits autels sont sous ces tribunes, il y en a cinq de chaque côté, outre deux autres qui sont à côté du grand autel; ces deux derniers sont à colonnes de marbre. Les autres sont ornés de retables de menuiserie avec des colonnes, & beaucoup d'ornemens qui ont plus d'apparence & d'éclat à cause de leur dorure, qu'ils n'ont de bon goût & de regularité. Toutes les colonnes sont portés en l'air par encorbellement sur des consoles afin de gagner de la place, & que les tables d'autel débordent moins.

Les autels ne sont couverts que d'une nappe, cet usage est contraire aux Canons qui ordonnent que le sacrifice sera offert sur trois nappes, afin qu'en cas que le calice vint à renverser les especes sacrées ne passent pas jusqu'au bois ou la pierre dont l'autel est composé. Pour remedier en quelque sorte à cet inconvenient le Prêtre qui va dire la Messe porte deux Corporaux qu'il étend sur la nappe de l'autel.

Cette pratique me parut un peu étrange, car ce ne pouvoit pas être par ménage, ou par indigence qu'on diminuoit ainsi le nombre des nappes. J'en demandai la raison, & on me dit que c'étoit pour épargner aux filoux le soin d'en emporter une, ce qui ne manqueroit pas d'arriver s'il y en avoit deux; car en ce Païs il y a des gens habiles qui enseignent aux autres à se tenir sur leurs gardes, & qui ne leur laissent pas passer les fautes qu'ils commettent sur cet article. Je ne sçai si c'est par la même raison que les Croix qui sont sur les Autels, & que l'on porte à la tête des Processions n'ont point de figures de Christ. Quoi qu'il en soit de ce dernier usage, on ne peut le desaprouver, puisqu'il est conforme à celui des premiers siecles de l'Eglise.

Figures des Saints habillées à l'Espagnol.

Il y a au bout de l'Eglise une Chapelle qui a un enfoncement de quatre à cinq pieds au-delà de l'épaisseur du mur, dans laquelle on a pratiqué une grande niche remplie de plusieurs figures. Celle du milieu represente l'Enfant Jesus, dans un berceau, à côté duquel est la sainte Vierge habillée de pied en cap comme une jeune mariée, les cheveux nattés derriere, la tête couverts d'une dentelle d'or. Ses habits

magnifiques, se changent selon la saison, & les tems de l'Eglise. Elle a un très-beau Chapelet à la ceinture. Sainte Anne qui est de l'autre côté du berçeau, est habillée comme une vieille Dame, d'une grande robe de velours noir, avec des dentelles d'or. Elle est assise sur un carreau à la maniere du Pays, & tient son Chapelet à la main. Saint Joseph est à côté de Sainte Anne, vêtu à l'Espagnolle, les culottes, le pourpoint, & le manteau de damas noir, avec la golille, le bas de soye, & le soulier de maroquin noir avec la rose de rubans de la même couleur, les cheveux partagés sur le côté de la tête & poudrés, les grandes lunettes sur le nés, le chapeau à forme platte sous le bras gauche, l'épée de longueur, & le poignard avec un très-gros Chapelet à la main droite. Il y a encore dans la même Chapelle deux autres figures de Saints habillés en Evêques la Mitre en tête, la Crosse d'une main & le Chapelet de l'autre.

La premiere fois que je dis la Messe à cette Chapelle qui est fort obscure je ne sçavois que juger de tous ces personnages ; car les visages sont si naturels que s'ils n'avoient été de niveau

avec l'autel, je les aurois pû prendre pour des personnes vivantes, la coûtume n'étant pas chés nous d'habiller les Saints à la moderne.

La dévotion du Rosaire est très-bien établie dans toute l'Espagne, & sur tout à Cadis. On le dit trois fois le jour dans nôtre Eglise en Langue vulguaire le matin d'assés bonne heure, une heure avant midi, & sur le soir, j'y ai toûjours vû une grande affluence de monde, & sur tout de femmes, qui s'y rendent fort assidûment pour satisfaire à leur dévotion, & pour s'entretenir les unes avec les autres, en attendant qu'il commence, & après qu'il est achevé.

Le Cloître est à côté de l'Eglise, c'est un quarré parfait composé de cinq arcades de chaque côté. Elles sont portées sur des colonnes de marbre blanc ; les allées & tout le preau sont pavées de marbre blanc & noir. Il y a un puits à chaque angle, dont les margelles sont de marbre blanc tout d'une piece avec des montans de fer bien travaillés & bien dorés pour soutenir les poulies. Ces quatre puits sont autant de citernes. On ne s'en sert que d'une à la fois, afin de donner à l'eau le tems de se reposer, de s'éclaircir,

claircir. Ce n'eſt pas une petite commodité, ni un avantage mediocre d'avoir de l'eau en abondance dans une Ville comme Cadis, qui en manque abſolument,& où l'on trouve aſſés peu de citernes ; de ſorte qu'il faut avoir recours à certains puits qui ſont hors de la Ville, que les proprietaires conſervent avec ſoin, & dont ils vendent l'eau à ceux qui la vont porter à revendre dans toute la Ville. Cadis manque d'eau douce.

La Sacriſtie avec ſes dépendances occupe toute la longueur d'un des deux côtés du cloître, elle eſt belle, bien boiſée & bien fournie de riches ornemens, & d'argentèrie. Les tables où les Prêtres s'habillent ſont le long des murs devant les armoires, & les Calices avec ce qui eſt neceſſaire pour le Sacrifice, ſur une très-belle & longue table de marbre blanc qui eſt au milieu. La principale porte de la Sacriſtie répond ſur le Cloître d'où l'on entre dans l'Egliſe, qui eſt ſans contredit la plus frequentée de toute la Ville, tant à raiſon de ſa ſituation auprès de la place, & entre les deux portes de la Ville, qu'à cauſe qu'on eſt aſſuré de trouver des Meſſes à tous momens, & des Confeſſeurs tant qu'on en veut.

Fondateur du Couvent de Cadis.

C'eſt un riche Marchand de Cadis qui a fait bâtir le Cloître, une bonne partie du Couvent & de l'Egliſe, & preſque toutes les décorations qui y ſont ; il eſt enterré dans le Cloître devant la porte de la Sacriſtie, ſous une grande tombe de marbre blanc; il s'appelloit Dom Dominico de Monarès. Les Prêtres s'arrêtent à ſon tombeau en revenant de l'autel, y diſent un *De profundis*, & y jettent de l'eau benîte. Quelques envieux, & ennemis de nos Peres, ſe plaignoient que ce Marchand avoit donné tout ſon bien au Couvent & en avoit fruſtré deux nieces, qui étoient ſes ſeules heritieres, & qui en avoient beſoin. Je crus me devoir informer de la juſtice ou de l'injuſtice de ces plaintes, réſolu d'en parler au General de l'Ordre, quand je ſerois à Rome. J'en parlai à quelques perſonnes de merite, & de vertu, qui étoient parfaitement bien informées du fait, qui m'aſſurerent que nos Peres faiſoient une penſion conſiderable à ces deux filles, quoiqu'ils n'y fuſſent pas obligés par le teſtament de leur Fondateur, outre la portion de ſes biens qu'il leur avoit leguée, qui étoit plus que ſuffiſante pour les marier, ou pour les faire entrer dans un Couvent.

L'escalier principal du Couvent est dans un angle du Cloître, au bout de la Sacristie, il est vouté, large, commode, bien éclairé, les marches sont de marbre blanc. Il ne conduit qu'au premier étage. Ceux qui conduisent aux autres qu'on peut regarder comme des escaliers de commodité sont petits, peu éclairés & bien éloignés de la beauté de celui-ci.

Le dessus du Cloître est occupé par quatre corridors voutés, dont les fenêtres répondent sur le milieu des arcades, elles sont ornées de chambranles de marbre blanc, & séparées les unes des autres par des pilastres posés sur l'entablement des colonnes du Cloître avec un magnifique entablement de marbre blanc qui regne tout au tour. Le nud du mur entre les pilastres & les chambranles est de brique : le tout ensemble fait un très-bel effet, & fort riche.

Les portes du Chœur des Religieux, & de quelques appartemens des principaux Religieux de la Province, & du Prieur donnent sur ces corridors, particulierement du côté du Port, les autres chambres sont assés petites avec des fenêtres grillées. Elles sont mal meublées, & mal propres. Ce qu'on

ne manque jamais d'y trouver, c'eſt un fourneau de terre avec du charbon pour faire le Chocolat. Il faut qu'un Religieux de quelque Ordre qu'il ſoit, ſoit bien dénué quand il n'a pas ce meuble, & de quoi l'employer plus d'une fois par jour.

La Bibliotheque eſt aſſés grande, & aſſés remplie de Livres reliés en parchemin. J'en trouvai plus en Eſpagnol qu'en Latin & autres Langues. Ils aiment leur Langue, & ils ont raiſon, elle eſt grave, majeſtueuſe, riche & expreſſive, elle eſt plus belle dans la bouche des femmes que dans celle des hommes, parce que les hommes parlent trop du gozier & avec de certains mouvemens de la bouche, qui ne ſont pas agreables.

Maniere d'enſeigner à Cadis.

J'allai ſur les trois heures entendre la leçon de Theologie qu'on faiſoit aux jeunes Religieux, & à un aſſés bon nombre d'Ecoliers dans une gallerie à côté de la Bibliotheque. Je fus ſurpris qu'après que le Profeſſeur eût dicté ſa Leçon en Latin, il fit ſon explication en Eſpagnol. C'eſt cette façon d'enſeigner & d'étudier en Latin moins qu'en Eſpagnol, qui fait qu'il y en a beaucoup parmi eux qui ont de la peine à s'expliquer en Latin, quoique d'ail-

leurs ils étudient fort bien cette Langue. Ils sont subtils & vehements dans la dispute, ils y oublient absolument leur gravité, & se portent quelquefois à de grandes extrêmités pour soutenir, ou pour défendre leurs opinions. J'en pourrois rapporter ici quelques exemples, qui m'ont appris à n'entrer jamais en dispute avec de pareilles gens.

La nuit étant venuë sans que la pluye eût voulu cesser pour me donner le moyen d'aller chercher une autre demeure, j'allai passer la soirée avec le P. Emmanuël. Il envoya chercher son souper & le mien : il consistoit en deux œufs durs pour chacun, un pain & du vin. Nous mangeâmes & puis je l'entretins le plus long-tems qu'il me fut possible, afin d'en avoir moins à demeurer sur mon grabat. Je m'y mis sur les onze heures & j'y dormis jusqu'au jour.

Je fus trouver le P. Prieur après que j'eûs dit la Messe, & je lui dis sans façon que la chambre qu'on m'avoit donnée; & le peu de civilité que j'avois reçûë ne m'accommodoit point du tout; que ce n'étoit pas ainsi que les François recevoient les Espagnols, & qu'ils en usoient avec eux, qu'il avoit

dans ſon Couvent le P. Emmanüel qui pouvoit lui dire de quelle maniere il avoit été à la Martinique, & dans tous les Couvents de France où il avoit paſſé. Il me dit que c'étoit leur maniere, mais qu'il feroit en ſorte que je ſerois mieux: je le remerciai en le priant pourtant de ne point faire violence à leurs Coûtumes à cauſe de moi, & de trouver bon que je logeaſſe en Ville, & que je vinſſe dire la Meſſe au Couvent. Il conſentit avec peine à ma retraite, & me pria au moins de loger chés quelque Cavalier, ce que je n'eus pas beaucoup de peine de lui promettre, la choſe étant fort facile dans une Ville où tout le monde eſt Cavalier. Il me fit apporter du chocolat, après l'avoir pris, je lui fis la reverence, & en me retirant je mis un demi Louis d'or ſur la table. Il me demanda pourquoi je laiſſois cet argent. Je lui répondis, que c'étoit pour la dépenſe que j'avois faite au Couvent, & que la coûtume des François étoit de ne pas manger le pain de perſonne ſans le payer. Il ſe fâcha, ou du moins il en fit ſemblant, & me dit que quoi que la coûtume fût de payer dans le Couvent de Cadis, à cauſe de la quantité d'étrangers qui s'y rencon-

troient, & de la cherté des vivres, le peu de tems que j'y avois demeuré m'exemptoit de cette loi, & que d'ailleurs je donnois beaucoup plus qu'il ne falloit. Je continuai de le presser d'accepter ce que j'avois mis sur la table, quand ce ne seroit que pour avoir de la monnoye de France, il fit encore quelques difficultés & le prit enfin, en disant que c'étoit pour avoir le portrait du Roi de France, & de se souvenir de moi. Nous nous séparâmes avec beaucoup de civilité de part & d'autre.

CHAPITRE II.

L'Auteur prend une maison en Ville. Quelques Coûtumes particulieres du païs.

JE fis porter mes hardes chés un marchand François à la Calle neuve & le priai de me trouver quelque maison Bourgeoise, en attendant le départ de nos Vaisseaux, il me dit que la chose n'étoit pas pratiquable dans le lieu où nous étions, mais qu'il me conseilloit de prendre une chambre dans une grande Hôtellerie Françoise

appellée le Soleil, voisine de nôtre Couvent, où tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens de la nation alloient loger. Le nom d'Hôtellerie me fit de la peine, je ne voulois pas aussi retourner au Couvent, ni accepter les offres que M. Achard m'avoit faites. Je me déterminai enfin quand ce Marchand m'eût assuré que le Pere Commissaire des Mathurins reformés de France y étoit logé depuis près d'un an. Je crus que j'y pouvois demeurer aussi, & ce Marchand m'y accompagna. Je fis marché d'une chambre assés grande, meublée à l'Espagnolle ayant vûë sur la ruë & sur la mer, à six Piastres par mois, & une Piastre par jour pour ma nourriture, & quoi que cette dépense me parût un peu forte, je trouvai par mon calcul que j'aurois dépensé à peu près autant au Couvent, à cause des faux frais que j'aurois été obligé de faire pour soutenir l'honneur de la nation.

Le marché étant fait je demandai à voir le Pere Commissaire des Mathurins, il se trouva que la chambre que j'avois loüée avoit une porte de communication avec la sienne. Nous eûmes bien-tôt fait connoissance & amitié. C'étoit le P. Dominique Busnot Docteur

en Theologie ; il étoit actuellement Superieur, ou comme ils disent, Ministre de leur Couvent d'Evreux. C'étoit un homme de soixante ans, d'une très-grande pieté, fort poli, & fort sage, & qui étoit avec justice, en très-grande consideration dans son Ordre, & chés tous ceux qui le connoissoient. Il y avoit près d'un an qu'il étoit revenu du Royaume de Maroc, avec quelques autres de ses Confreres & des Religieux de la Merci, qui étoient allés en ce Royaume pour racheter les François qui étoient Esclaves. Leur négociation n'avoit pas eu tout le succès qu'ils en devoient esperer ; & en attendant une conjoncture plus favorable ils demeuroient à Cadis par ordre de leurs Superieurs, & de la Cour. Je rapporterois ici ce que le P. Busnot m'a dit de son voyage en Affrique & les remarques qu'il y avoit faites, si lui-même n'en avoit pas donné la relation au public.

Le P Dominique Busnot Commissaire des Mathurins de France.

Nous fîmes ouvrir la porte de communication de nos deux chambres, & nous résolûmes de manger ensemble.

Il avoit dans sa chambre une Perique du Bresil la plus belle & la plus spirituelle, si on peut se servir de ce terme, que j'aye jamais vûë. Elle appar-

Perique du Bresil.

tenoit à un Marchand François, qui en avoit plusieurs fois refusé cent pistoles, & qui avoit prié le Pere Busnot de la lui garder, pour éviter les importunités continuelles qu'on lui faisoit pour l'obliger à la vendre. Elle étoit toute verte, sa queuë étoit fort longue, elle avoit la plus jolie tête du monde, & toutes ses plumes étoient couvertes d'un petit duvet argenté presque imperceptible qui l'embelissoit infiniment. Elle répetoit tout ce qu'elle entendoit dire, & répondoit si juste aux questions qu'on lui faisoit, que si elle avoit été en Suisse, le peuple l'auroit prise pour un esprit familier. Elle parloit si distinctement que j'y étois trompé tous les jours. Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus extraordinaire dans ce genre.

Les Peres Forton & Nolasque de l'Ordre de la Merci qui avoient fait le voyage de Maroc avec le Pere Busnot le vinrent voir l'après midi. C'étoient des gens d'un rare merite, que je fus ravi de connoître. Le premier étoit logé chés un Marchand de son Païs établi depuis long-tems à Cadis. Le P. Nolasque s'étoit retiré au Couvent des Religieux déchaussés de son Ordre, où il avoit besoin de toute sa

vertu pour s'accommoder à leurs manieres, & à leurs usages.

Quoi que je ne logeasse plus au Couvent de mon Ordre, je ne laissois pas d'y aller dire la Messe tous les jours. Le Frere Sacristain étoit un des plus fiers Espagnols qu'on pût trouver, il étoit outre cela d'une humeur revêche, il paroissoit toûjours en colere. A peine me regardoit-il quand j'allois dire la Messe. J'aurois pû aller autre part & j'y aurois été bien reçû, mais je voulois avoir cette déference pour mes Confreres. Je voulus éprouver si la fierté de ce Frere Sacristain seroit à l'épreuve de quelque livre de Tabac, & quoi que je n'en use point, j'affectai un jour qu'il ouvroit sa tabatiere de lui en demander, il m'en presenta aussitôt; car la loi des preneurs de Tabac les oblige d'être fort communicatifs. Je lui dis qu'il étoit bon, mais que je voulois lui faire goûter du mien, & tirant en même tems de mes poches deux livres du meilleur Tabac de la Havanne, je les lui donnai, en lui disant qu'il ne l'épargnât pas, & que quand il seroit fini, j'aurois soin de lui en donner. L'effet que ce Tabac produisit sur le Sacristain revêche est incroyable. Dès que je paroissois dans

Sacristain des Jacobins de Cadis.

la Sacristie, il prenoit un air guai & gracieux ; il me presentoit du Tabac, il m'apportoit l'ornement le plus beau, à moins qu'il ne se presentât quelque Chevalier de Saint Jacques pour me servir la messe, il envoyoit chercher un Novice, & ne manquoit jamais de me demander à quel Autel j'avois dévotion de la dire, cela me fit connoître que les bêtes les plus farouches se peuvent apprivoiser, & que les présens sont de puissantes raisons pour gagner l'estime des gens qui sont interessés.

Maniere de servir la Messe.

Ceux qui servent la Messe en Espagne, soit Religieux, ou Seculiers ne manquent jamais d'aider le Prêtre à s'habiller, & le font avec beaucoup de respect. Les plus grands Seigneurs s'en font honneur, & à mesure qu'ils présentent au Prêtre quelque partie des ornemens, ils lui baisent la main. On se met à genoux pour donner à laver au Prêtre pendant la Messe, & après qu'il a essuyé ses doigts, celui qui lui a donné l'eau demeurant à genoux lui presente le bassin retourné, sur lequel le Prêtre met sa main pour la lui laisser baiser. Au retour à la Sacristie, il ne manque pas d'aider le Prêtre à se déshabiller, après quoi il se met à genoux

pour recevoir sa benediction, & baiser sa main. La difference de ces baisers, est qu'avant, & pendant la Messe, on donne à baiser le dessus de la main, mais après la Messe on presente le dedans.

Trois ou quatre jours après que j'eus quitté le Couvent, un Religieux qui m'attendoit dans la Sacristie, après que j'eus achevé la Messe, me pria de monter à la chambre du Commissaire des Missions des Philippines. Il m'y conduisit. Je reconnus que ce Pere étoit un des trois que j'avois vû avec le P. Prieur quand il avoit examiné ma Patente. Il s'appelloit Xaimne Minbela, il étoit de Fraga sur les Frontieres de Catalogne & de l'Arragon, Docteur en Theologie, Commissaire des Missions de nôtre Ordre aux Philippines, & à la Chine, & Procureur des Jesuites, des Augustins, des Franciscains, & des Dominicains, qui ont des Missions aux Philippines pour une affaire de consequence que ces Ordres Religieux avoient au Conseil du Roi d'Espagne, contre l'Archevêque de Manille Capitale des Philippines. C'étoit un parfaitement honnête homme, fort sçavant & fort poli. Il paroissoit avoir beaucoup d'attachement pour Philip-

Le P. Xaine, ou Jacques Minbela Commissaire des Missions des Philippines.

pe V. & pour la Nation Françoise, ce qui n'étoit pas d'un petit merite dans ce tems-là. Il attendoit une occasion pour passer à la nouvelle Espagne, & de-là au Perou, où le General de l'Ordre l'envoyoit en qualité de Commissaire & de Visiteur. J'ai sçû depuis que le Roi d'Espagne l'avoit nommé à un Evêché de ce Païs-là, & qu'il y avoit été sacré.

Après que le Pere Minbela m'eût fait beaucoup de civilités, il me dit que le Prieur avoit été mortifié que j'eusse quitté le Couvent, que je n'avois été si mal logé que par une pure méprise,& que si je voulois revenir j'aurois lieu de me loüer de la maniere dont je serois traité. Qu'on me donneroit deux chambres commodes, en attendant qu'on me pût donner l'appartement du Provincial, qu'on attendoit de jour à autre, & qui ne demeureroit que sept ou huit jours au Couvent. Je le remerciai le mieux qu'il me fut possible, & je le priai de témoigner au P. Prieur toute la reconnoissance que je devois avoir de ses honnêtetés, que j'étois bien fâché de ne pouvoir accepter, parce que je m'étois accommodé dans la maison où j'étois, où j'avois fixé ma demeure jusqu'au départ de nos

Vaiſſeaux, il me preſſa beaucoup, & voyant que j'étois réſolu de reſter où j'étois. Au moins, me dit-il, vous vous ſouviendrés des offres, & des excuſes que je vous fais de la part du P. Prieur, & en cas que le Provincial vous parle, nous attendons de vôtre generoſité que vous ne lui ferés aucune plainte. Je n'eus pas de peine à le lui promettre, & je lui tins parole, & jamais je ne dis un mot au Provincial du traitement peu civil qu'on m'avoit fait. Il fit apporter le chocolat, & me fit promettre que je le viendrois prendre avec lui tous les matins. J'y allois aſſés régulierement, moins pour le chocolat, que pour m'inſtruire de quantité de choſes ſur leſquelles ce Religieux me donnoit les éclairciſſemens que je pouvois ſouhaiter. Nos converſations nous firent lier une amitié très-étroite, & ſi je n'avois point été chargé des affaires de nos Miſſions, j'aurois aſſurément pris le parti d'aller faire un tour au Mexique, au Perou, & aux Philippines. Je me ſuis repenti depuis plus d'une fois d'avoir manqué cette occaſion.

Je connus quelques jours après que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il m'avoit prévenu en faveur du Prieur. Car je trouvai deux de nos Religieux ſur les

remparts de la Ville, qui sont les promenades les plus ordinaires de la Ville, qui firent adroitement tout leur possible pour m'engager à me plaindre du Prieur quand le Provincial seroit arrivé. Ils me dirent que le peu de civilité que le Prieur m'avoit faite, avoit indigné toute la Communauté. Ils s'offrirent à lui en parler les premiers, m'assurerent que j'en aurois une satisfaction entiere, pourvû seulement que j'appuyasse ce qu'ils diroient en ma faveur. Je vis bien qu'ils vouloient se servir de moi pour chagriner ce bon Prieur, & je n'eus garde d'y donner les mains après ce que le Pere Minbela m'avoit dit, & offert de sa part, & ce que je lui avois promis. Je les remerciai de leur bonne volonté, & je les assurai que j'étois content du Prieur, & qu'il ne tenoit qu'à moi de retourner au Couvent, & d'y être avec toute sorte d'agrément.



CHAPITRE III.

Etat des Missions Religieuses aux Isles Philippines.

DAns les conversations journalieres que j'ai euës avec le P. Minbela, j'ai appris bien des choses qui regardent les Philippines, & les Missions que les Ordres Religieux entretiennent à la Chine, & aux environs, qui ne sont pas indignes de la curiosité du Lecteur.

Ce Pere étoit venu de Manille depuis près de quatre ans, pour faire une recruë de Religieux dont on avoit besoin, & pour soûtenir à la Cour de Rome, & à celle de Madrid, un Procès que tous les Corps Reguliers avoient contre l'Archevêque de Manille. Les Jesuites, les Franciscains, les Augustins, les Peres de la Mercy, & les nôtres l'avoient chargé de leurs Procurations pour la poursuite de cette affaire, dans laquelle ils avoient tous le même interêt.

Pour l'entendre, il faut sçavoir qu'il n'y a presque point de Prêtres Seculiers dans les Philippines. Toutes les

Eglifes que nous appellons Paroiffiales en Europe, font deffervies par des Religieux des Ordres que je viens de nommer; & cela eft fort jufte, puifque ce font eux qui les ont fondées, qui ont converti les Indiens à la Foi, & qui les maintiennent avec beaucoup de peine dans la Religion qu'ils leur ont feignée. Je vais mettre ici un extrait des Memoires que le Pere Minbela avoit prefenté à Rome, & à Madrid, & qu'il a eu la bonté de me communiquer.

La coûtume des premiers fiecles de l'Eglife, étoit de facrer les Evêques, & de les envoyer prêcher la Foi, & convertir les Peuples dont ils devoient être les Pafteurs, ils compofoient eux-mêmes leurs troupeaux. Ces heureux tems font paffés, on a pris une nouvelle methode. C'eft à prefent aux Religieux à aller établir la Foi, prêcher les verités de la Religion, combattre l'idolâtrie, graver les maximes de l'Evangile dans les cœurs de ceux dont ils ont ouvert les yeux, qu'ils ont regenerés dans les eaux du Baptême prefque toûjours aux dépens de leur fang, & de leur vie; & quand ils en ont rangé des milliers fous le joug de l'Evangile; qu'ils ont bâti des Eglifes, &

que la pieté des nouveaux Fideles, & l'œconomie des Missionnaires y a joint des revenus, on pense alors à y envoyer des Evêques : alors le bon ordre le demande, alors il est necessaire de conferer à ces nouvelles plantes le Sacrement, dont de simples Prêtres ne peuvent pas être les Ministres ; les Prélats arrivent, ils trouvent toutes choses en bon ordre, & ils joüissent en paix des fruits que les Missionnaires ont cultivé & souvent arrosé de leur sang.

Il est vrai que les premiers Evêques de ces nouvelles Eglises, ont toûjours été pris d'entre les Religieux Missionnaires qui les avoient fondées, cela étoit juste ; cet usage a duré plus d'un siecle, & dureroit encore si l'œconomie des Prélats Religieux, & les dons des Fideles n'avoient augmentés si considerablement les revenus de ces Eglises, qu'elles n'ont plus paruës propres pour des Moines. Les grands Seigneurs les ont recherchées pour eux, ou pour leurs parens, & dès qu'ils ont été revêtus de ces dignités, l'union & la correspondance qui avoient toûjours été entre les Evêques Reguliers, & les Missionnaires ont disparu entierement.

L'Archevêché de Manille étant à la

fin paſſé des Reguliers aux Seculiers ; ceux-ci ne ſe ſont pas contentés de joüir des travaux des Miſſionnaires ; ils ont voulu empiéter ſur leurs droits, & abolir la pratique conſtante qui s'étoit obſervée de tout tems, & qui entretenoit l'union dans toutes les parties du Clergé. Ils ont voulu étendre leurs droits de viſite & de Juriſdiction ſur les Egliſes deſſervies par les Reguliers qui en avoient toûjours été exemptes, & faire des titres de ce qui n'avoit jamais été poſſedé, que par une ſimple Commiſſion.

Differens des Reguliers & des Evêques des Philippines.

C'étoit le motif des plaintes de tous les Corps Reguliers contre l'Archevêque de Manille. C'étoit pour en ſoûtenir la juſtice à Rome & à Madrid, qu'ils avoient chargé le Pere Minbela de leurs Procurations. Il s'étoit donné de grands mouvemens pour cela, & quoique ſes peines n'euſſent pas été entierement inutiles ; il n'avoit pas lieu d'être tout à fait content : mais comme l'Archevêque étoit vieux, & que ſes Suffragans étoient dans des ſentimens bien éloignés des ſiens, il y avoit lieu d'eſperer que la grace du Seigneur, ou la mort le mettroient bien-tôt à la raiſon, & que ſon ſucceſſeur joüiſſant en paix des travaux des Miſſionnaires, les laiſ-

seroit aussi en paix dans la possession de ce qu'ils avoient acquis avec tant de peine, c'est-à-dire des Eglises, ou doctrines qu'ils avoient fondées.

C'est par la raison de leurs fondations qu'on ne les appelle pas Cures, comme dans les autres endroits, mais simplement Doctrines, d'où celui qui y est placé par son Superieur Regulier est amovible à sa volonté, ou quand il est tombé dans quelque desordre. Si le Prélat en a connoissance le premier, il ne manque pas d'en avertir le Superieur Regulier, qui est obligé de pourvoir l'Eglise d'un autre sujet; mais l'Evêque ne s'étoit jamais mis en devoir d'y pourvoir lui-même, encore moins de punir le délinquant, comme l'Archevêque le prétendoit faire.

Usage des Evêques, & des Missionnaires.

Le Pere Minbela devoit aussi conduire, ou envoyer à Manille une recruë de Religieux de son Ordre pour fournir les Couvents, & les Doctrines des Philippines & des Isles des environs, & sur tout les Missions de la Chine. Les fatigues attachées aux Emplois des Missionnaires en consomment beaucoup, de sorte qu'on est obligé d'envoyer tous les six ans en Espagne, afin de chercher des Religieux de bonne volonté, qui veüillent se consacrer à ces

Missions, car on n'y contraint personne: l'obéïssance que les Religieux promettent en faisant Profession, ne s'étend pas jusques-là communément parlant, quoique dans la rigueur, & dans la necessité extrême, & même selon le sentiment de quelques Auteurs graves, elle dût s'y étendre. Les Rois d'Espagne avoient accoûtumés de fournir la dépense du voyage de ces Missionnaires, parce que la Mission des Philippines est trop pauvre pour la supporter; mais le Conseil du Roi ne s'étant pas trouvé en état de le faire à cause de la guerre qu'il avoit à soûtenir cette année, c'est-à-dire, en 1705. Le P. Minbela fut obligé de remercier les Religieux qui s'étoient offerts, en les priant de conserver leur bonne volonté pour un autre tems.

Je demandai au Pere Minbela, pourquoi depuis si long-tems que nôtre Ordre est établi aux Philippines, on n'avoit pas reçû de Creolles, c'est-à-dire, des Espagnols nés dans le Païs de peres, & de meres blancs, car pour les Mulatres, les Indiens, & les Negres, il n'en faut pas parler; pourquoi, dis-je, on n'avoit pas reçû des Creolles à l'habit & à la profession Religieuse, pour continuer à servir les Doctrines,

comme on avoit fait dans la Nouvelle Eſpagne, le Mexique, le Perou, & autres lieux de l'Amerique dépendans des Rois d'Eſpagne & de Portugal; il me dit que c'étoit juſtement, parce qu'on en avoit reçû dans tous ces lieux-là, qu'on n'en vouloit pas recevoir dans les Philippines; Qu'il n'étoit pas poſſible que je n'euſſe pratiqué bien des Religieux Creolles de l'Amerique, & que je n'euſſe pas reconnu que leur temperamment qui approche plus de celui des Indiens, ou des Negres, que des Eſpagnols veritables les rend faineans, indolents, lâches, n'aimant autre choſe que le plaiſir, & le repos, & que par une ſuite neceſſaire, ils ne ſont point du tout propres à l'étude, & aux fatigues qui ſont inſéparables de l'état d'un Miſſionnaire.

Raiſons pourquoi les Jacobins des Philippines ne reçoivent pas les Creolles à la Profeſſion.

Il me demanda à ſon tour, pourquoi je venois chercher des Religieux en France, puiſque nos Iſles étoient ſi bien peuplées, & depuis un aſſés long-tems pour y trouver des ſujets propres à la Religion. Je lui dis d'abord que nous n'avions pas encore des Couvents aſſés bien formés pour y établir un Noviciat, & des études, & que toute nôtre jeuneſſe prenoit plus volontiers le parti des armes, que celui du Cloître.

Mais s'il n'y avoit que le défaut de Couvent, me dit-il, vous pourriés faire élever vos jeunes Religieux en France, & les faire revenir quand ils seroient en état de rendre service ; il me pressa si fort, que je fus obligé d'avoüer que nos Creolles n'ayant communément pour Nourrices que des Negresses, ils suçoient avec le lait les vices presque inséparables du temperament des Negresses, ce qui les éloignoit extrêmement de la continence que les Prêtres & les Religieux sont obligés de garder. Nous avons chés-nous aussi la même raison, me dit-il, mais je n'avois pas voulu vous le dire, de peur de vous scandaliser. Outre cela l'experience journaliere nous apprend que les Creolles ne sçauroient souffrir les Espagnols naturels. Je crois que cette haine vient du climat, elle est si grande, si forte, si extraordinaire, qu'un Voyageur Moderne nous assûre que les enfans haïssent leur pere, & leur mere, parce qu'ils sont Espagnols, & cela n'est pas nouveau. Ceux qui auront lû la Relation de Thomas Gage en 1625. auront sans doute remarqué, que dès ce tems-là les Religieux Creolles qui s'étoient rendus maîtres des Couvents que les Européens

Jeme'li Careri. Tom. 6. pag. 32.

ropéens avoient bâtis, n'en vouloient recevoir aucun parmi eux, de sorte que lui, & ses deux compagnons furent obligés d'aller jusqu'à Guatimala pour trouver des Couvents, où les Creolles ne fussent pas assés les maîtres pour en exclure les Européens. Cette raison est sans doute encore un des motifs, que les Religieux des Philippines peuvent avoir pour ne pas recevoir des Creolles parmi eux. La connoissance particuliere qu'ils ont des défauts des Creolles, est la cause du mépris extrême qu'ils ont pour eux, dont je me ressentis quand j'arrivai à Cadis, parce qu'ils m'avoient fait l'honneur de me confondre avec eux, tant à cause du Païs d'où je venois, qu'à cause de la connoissance que j'avois du Pere Emmanüel, pour lequel on n'avoit pas la moindre considération. A la fin pourtant ils commencerent à douter, si j'étois Creolle, ou non, & resolurent de s'en éclaircir. Le P. Minbela, & plusieurs autres Religieux s'en informerent des gens de nôtre Vaisseau, & de ceux chés lesquels ils sçavoient que je frequentois : ils me le demanderent à moi-même, & quand ils sçûrent que j'étois réellement François, né dans la Capitale du Royaume, de

Les Espagnols croyoient que l'Auteur étoit Creolle.

pere & mere François, ils me dirent qu'ils m'en estimoient davantage, & eurent depuis cet éclaircissement de très-bonnes manieres avec moi.

L'observance réguliere dans laquelle nos Peres vivent aux Philippines, est des plus austeres, & malgré tout ce qu'en a dit Thomas Gage sur le rapport des Religieux Creolles du Mexique, & pour excuser son libertinage, son avarice, & l'apostasie qu'il projettoit peut-être dès ce tems-là; nos Religieux y vivent comme des gens, qui se préparent au martyre. C'est en effet de ces Couvents qu'il en est sorti un très-grand nombre, qui se sont répandus dans le vaste Empire de la Chine, dans les Royaumes du Japon, de Corée, & autres Païs Infideles, où Dieu a recompensé leurs travaux Apostoliques de la couronne du martyre.

La vie austere, & penitente qu'on mene dans les Couvents est plus que suffisante, pour détourner les Creolles de demander nôtre habit, & pour les empêcher de s'engager dans nôtre Ordre par la profession solemnelle de nos vœux, aussi le Pere Minbela m'a assuré que d'un assés grand nombre qui ont pris nôtre habit, il n'y en a eu que deux qui ayent fait profession depuis

près de 180. ans que nous avons des Couvents établis dans ces Isles.

CHAPITRE IV.

Description de l'Isle, & de la Ville de Cadis par Jean-Baptiste Suarès de Salazar Chapelain de la Cathedrale de cette Ville.

JE vis bien au bout de quelques jours que mon séjour à Cadis seroit plus long que je n'avois crû d'abord, & que mes affaires le demandoient. Le Détroit étoit fermé par les Vaisseaux Anglois, & Hollandois. Ces premiers s'étoient rendus maîtres de Gibraltar sans coup férir, & les Troupes Espagnolles qu'on avoit envoyées pour le reprendre, avoient agi si mollement, qu'il étoit aisé de voir, qu'elles vouloient se conserver pour une meilleure occasion. De sorte que le siege avoit été levé, & converti en blocus, qui empêchoit à la verité les ennemis du Roi d'Espagne Philippe V. de pénétrer dans le Royaume par cet endroit, ou plûtôt parce qu'ils s'étoient attachés à la conquête de la Catalogne, qui leur

paroiſſoit plus importante que celle de l'Andalouſie.

Je cherchai en vain des occaſions de m'en aller par terre. Les pluyes rendirent les chemins impratiquables peu de jours après mon arrivée, & les troupes qui ſe répandoient de toutes parts, & qui pilloient tout ce qu'elles trouvoient ſous prétexte qu'elles n'étoient pas payées, firent diſparoître le peu de ſûreté qu'il y a pour les Voyageurs dans ce Païs-là. Il fallut donc me reſoudre d'attendre qu'il plût aux Anglois de nous laiſſer le Détroit libre, ou qu'il ſe trouvât quelque Vaiſſeau qui allât dans nos Ports du Ponant.

Pour paſſer mon tems avec moins d'ennui, je me mis à apprendre la Langue Eſpagnolle, & pour tirer quelque profit de mon étude, je cherchai des Livres qui m'inſtruiſiſſent de l'origine de la Ville de Cadis. J'en trouvai deux, le premier étoit un petit *in quarto*, & l'autre un *in folio*, qui me firent connoître combien je m'étois trompé, lorſque j'avois penſé que Cadis n'étoit conſiderable qu'à cauſe de ſon commerce, au lieu que c'eſt-là le moindre de ſes avantages, étant reſpectable infiniment par ſa très-haute antiquité, par le merite de ſes Fondateurs, par le nombre

infini de grands hommes qu'elle a produit, & par quantité d'autres endroits, dont il est juste que je fasse part au Public, qui n'a pas toûjours la commodité d'avoir les Livres dont je viens de parler qui sont rares, & écrits dans une Langue que tout le monde n'est pas obligé de sçavoir,

Je commence par celui de Dom Jean-Baptiste Suarès de Salazar, il est intitulé.

Grandezas, y entiquedades de la Isla, y Ciudal de Cadis. En que se escriven muchas ceremonias que usana la Gentilidal varias Costumbras antiquas, ritos funerales con monedas, Estatuas, Piedras, y sepulcros antiquos. Illustrado de varia erudition ytodas bonas Letras.

Por Juan-Bautista Suarès de Salazar ratione:o en la Santa Iglesia de Cadis.

Dirigido al Eminentissimo Cardenal Dom Antonio Capata.

En Cadis impresso por Clemente Hidalgo anno 1610. con privilegio.

Ce qui veut dire en François.

Les grandeurs, & les antiquités de l Isle, & de la Ville de Cadis, où l'on trouve beaucoup de cérémonies qui étoient en usage dans le Paganisme; plusieurs coûtumes anciennes, les cé-

rémonies funeraires, les monnoyes, les ſtatuës, les inſcriptions, les ſepulchres anciens. Ouvrage enrichi de beaucoup d'érudition, & de belles Lettres, par Jean-Baptiſte de Suarès de Salazar Prébendier en la Sainte Egliſe de Cadis. Dédié à l'Eminentiſſime Cardinal Dom Antoine Capata. Imprimé à Cadis par Clement Gentilhomme l'an 1610. avec privilege.

Cet Ouvrage eſt diviſé en quatre Livres. Le premier contient les grandeurs de Cadis en particulier.

Le ſecond ne parle que des armoiries de la Ville, qui ſont un Hercule avec ſes attributs.

Le troiſiéme renferme la deſcription du fameux Temple d'Hercule de Cadis, & les cérémonies, & ſacrifices qui s'y faiſoient.

Le quatriéme parle des Divinités qu'on y adoroit, des coûtumes particulieres des Habitans du Païs, de leurs funeraires, & autres choſes.

Je vais donner un extrait fidele de ces quatre Livres.

On ne connoît point ſelon cet Auteur de Ville plus ancienne que Cadis. Il cite pour appuyer ſon ſentiment Philoſtrate dans la Vie d'Apollonius, qui la nomme l'ancienne par excellence.

Lib. 5. c. 1.

Calpis terminatur ad antiquas Gades. Strabon parlant de Cadis, dit qu'elle est arrivée à ce point de bonheur & de grandeur, qu'encore qu'elle soit située à l'extrêmité de la terre, elle surpasse cependant toutes les autres Villes par la réputation qu'elle s'est acquise. *Eo felicitatis, & incrementi pervenit, ut licet in extremo sita orbe, universas tamen nominis celebritate excellat*; & que comme Rome seule se pouvoit vanter de l'emporter sur les Villes d'Espagne, & en particulier sur Seville, Cadis l'emportoit aussi sur cette derniere Ville. *Post Gadita nam Hispalis quidem insignis.* D'où il me semble qu'on peut conclure par une consequence naturelle, que Cadis égaloit Rome au moins, supposé qu'elle ne la surpassât pas. Lib. 3

Livre premier des grandeurs de Cadis, chapitre premier.

Ciceron dans son Oraison pour Cornelius Balbus, qui étoit de Cadis, appelle les Citoyens de Cadis, des hommes sages, & très-versés dans la connoissance du droit commun. *Homines sapientes, & publici juris periti Gaditani.* ..... Silius Italicus donne à Cadis le titre d'illustre. *Hos Tiria misere domo patria inclita Gades.* Liv. 5

J'ai choisi ces témoignages préferablement à beaucoup d'autres, parce

que venant des Romains que l'on sçait être fort reservés, quand il s'agit de donner des loüanges à d'autres qu'à eux-mêmes; Ils sont très-propres pour faire connoître la haute réputation que Cadis & ses Citoyens s'étoient acquis dans tout l'Empire Romain, c'est-à-dire, dans tout le monde.

L'Auteur après ce leger crayon des grandeurs de Cadis, passe à la description de l'Isle, où cette Ville fameuse est située; & non content de nous assurer, comme il est vrai, qu'elle sert de bornes à l'Europe, & à l'Afrique, il veut encore qu'elle soit le point de partage, entre l'Asie, l'Europe & l'Afrique, sans s'embarasser de la longueur de la Mer Mediterranée qu'il faut traverser toute entiere, pour trouver les premieres terres de l'Asie, il joint tout cela ensemble, & cite le témoignage de Lucain, qui dit. *Nec enim plus littora Nili.*

Situation de l'Isle de Cadis.

Lib. 9.

Quam Scithiticus Taneis primis à Gadibus absint
Vnde Europa fugit Libion.

Division & mesure de l'Isle, chap 2.

Il partage l'Isle de Cadis en deux parties inégales. La plus grande est à l'Est, & se nomme aujourd'hui l'Isle de

Leon. Il ne lui donne que trois lieuës de longueur de l'Orient à l'Occident, & une lieuë de large du Septentrion au Midi, & veut qu'avec la partie Occidentale, qui est proprement l'Isle de Cadis, elle ait la figure d'un gigot de mouton, *Pierna di Carnero*. L'Abbé Baudrand lui donne quatre lieuës de longueur, & prétend qu'elle étoit autrefois plus grande. Je ne sçai qui se trompe de ces deux Auteurs, ni si elle a cruë, ou diminuée, mais je sçai bien qu'en 1705. & au commencement de 1706. il y avoit cinq bonnes lieuës du Fort de Sainte Catherine, qui est à l'extrêmité Occidentale de Cadis, jusqu'à l'Isle de S. Pierre, & près de deux lieuës de la pointe du Sud, auprès de l'Isle de S. Pierre, jusqu'à la pointe du Nort voisine du Pont de Suaco.

Nôtre Auteur a un peu plus de peine à se déterminer sur le choix de ceux qui prétendent à l'honneur d'être les Fondateurs de cette Ville celebre. Il convient que ses premiers Fondateurs ont été les enfans de Japhet, fils aîné du Patriarche Noé, selon S. Isidore; mais il a la modestie de ne pas indiquer celui à qui on est redevable de ce grand ouvrage. Un autre Auteur que nous verrons après celui-ci nous déve-

Fondateurs de Cadis, chap. 3.

loppera ce myſtere, & ſans tant de ceremonie, il nous dira ſon nom.

Le ſecond Fondateur, Reparateur, ou Protecteur, comme on voudra, eſt Hercule Egyptien, dont le buſte & les attributs ſont les armes de la Ville. Ce point eſt délicat, car les meilleurs Ecrivains, ne diſent, ni bien clairement, ni bien poſitivement qu'il ait été le Fondateur, c'eſt-à-dire, celui qui a mis la premiere pierre, mais ils conviennent qu'il y a été enſeveli; c'eſt le ſentiment d'Arnobe, vers le milieu de ſon premier Livre, où il dit. *Theobanus, aut Tyrius Hercules hic in finibus ſepultus Hiſpaniæ flammis alter concrematus œticis.* Et Pomponius Mela nous aſſure, qu'on conſervoit ſes oſſemens à Cadis avec une ſinguliere veneration dans ce fameux Temple, qui lui étoit conſacré. Or il n'eſt pas croyable que ce Heros ſoit venu mourir à Cadis, ſans y avoir auparavant fait quelque choſe digne de la grandeur de ſon nom, de ſon courage, & de ſon humeur bien faiſante & magnifique; ce qui doit lui avoir acquis au moins un des trois titres que je viens de rapporter. En effet les Cadiſiens, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme, pour marquer les Citoyens de Cadis, le regardoient

non-ſeulement comme un Heros, mais comme un Dieu du premier ordre, qui avoit pris leur Iſle ſous ſa protection, & ſa ſauve-garde, ce qui a fait dire à Apollonius de Thienée, que les caracteres qui étoient gravés ſur les colonnes de bronze du portique de ce Temple, étoient des taliſmans, ou plûtôt des ordres qu'Hercule donnoit à l'Ocean, pour l'empêcher de ruïner l'Iſle. *Hæ columnæ terrarum, Oceanique vinculum ſunt.*

Cette protection a fait donner le titre de Cadiſien à Hercule : on voit en beaucoup de monumens, qu'il étoit appellé Hercule de Cadis. *Herculem Gaditanum.* Et par un retour de reconnoiſſance l'Iſle avoit auſſi pris ſon nom, s'appelloit l'Iſle d'Hercule, & avoit pour ſes armes, comme on le voit encore ſur les monnoyes anciennes le buſte d'Hercule avec ſa maſſuë, & pour cimier la tête du Sanglier ſi fameux dans les combats de ce Heros, avec ces mots. *Hercules Gadis Fundator dominatorque*

Les derniers qui s'attribuent l'honneur de la fondation de Cadis, ſont les Pheniciens. Ils vinrent de Tyr, de Sidon, & autres Villes Maritimes de la Phenicie chercher les colonnes d'Her-

cule, comme ils leur avoit été ordonné par l'Oracle, ils arriverent enfin à Cadis, après une infinité d'avantures qui ne peuvent pas trouver place ici, & trouverent ces colonnes, & en reconnoissance, ils bâtirent un Temple à l'Orient, & une Ville à l'Occident. Nôtre Auteur avance ce fait sur un témoignage de Strabon, Livre 3. de son Histoire. Mais n'en déplaise à Strabon, il n'y a pas assés de clarté ou de bonne foi dans ce qu'il écrit : car s'il a prétendu nous faire entendre que les Pheniciens ayent bâti le Temple d'Hercule, il se trompe, & veut nous tromper, puisque ce Temple qui renfermoit les ossemens de ce Heros, étoit bâti aussi bien que la Ville & les colonnes, qui étoient les bornes de ses travaux. Si Strabon ne veut que nous apprendre, que les Pheniciens firent des presens très-considerables au Temple d'Hercule, qu'ils le décorerent, ou même qu'ils augmenterent ses bâtimens, & que la Colonie qu'ils laisserent en l'Isle se plaça au voisinage de l'ancienne Ville de Cadis, qui a pû par succession de tems s'unir, & ne faire qu'une seule Ville avec celle qui étoit déja bâtie, à la bonne heure. Mais il devoit s'expliquer plus clairement, & d'une maniere qui

n'allât pas à nous faire tomber dans une erreur auſſi conſiderable, qu'eſt celle de dérober à cette illuſtre Ville plu-ſieurs ſiecles de ſon antiquité. Je m'étonne que nôtre Auteur, d'ailleurs ſi zelé pour la gloire de Cadis, ait paſſé ſi doucement cette mépriſe, ou cette injuſtice à Strabon.

Ce grand nombre de prétendans à l'honneur de la fondation de Cadis, eſt cauſe de la quantité des noms qu'elle a portés.

Nôtre Auteur laiſſe à la diſcretion de ſes Lecteurs tous ceux qu'elle a portés, ou pû, ou dû porter avant l'établiſſement de la Colonie Phenicienne, il ſe contente de nous dire qu'on l'a appellée *Gades*, *Continuſſa*, *Tarteſo*, *Erithia*, *Aphrodia*, *Auguſta Julia Gaditana*, &c. Differens noms de Cadis, chap. 4.

Celui de Gades, lui fut donné par les Pheniciens, lorſqu'ils y établirent la Colonie dont nous venons de parler. Il ſuit en cela le ſentiment de S. Iſidore, Livre 15. de ſes origines, chap. premier, où l'on trouve ces paroles. *Ipſi Phenices poſtremo ad ultima orbis tendentes, urbem in Oceano condiderunt, eamque linguâ ſuâ Gades nominaverunt.* C'eſt-à-dire, enfin les Pheniciens en voulant aller aux extrêmités du mon-

de, bâtirent une Ville dans l'Ocean qu'ils nommerent Gades, selon leur maniere de parler. Ils crûrent qu'il étoit à propos d'environner l'amas de maisons qu'ils bâtirent, d'un retranchement de palissades, afin de les mettre à couvert des entreprises de ceux, qui pourroient n'être pas contents de leur venuë, & de l'établissement qu'ils venoient faire dans le Païs, & c'est ce que signifie en leur Langue le nom de *Gadar*, *ou Gades*, dont on a fait dans la suite celui de Gades, & puis celui de Cadis : ce qui n'a pas été fort difficile, puisqu'il n'a fallut pour cela que changer un G en C, & un E en I, *Gades en Cadis*.

Gades premier nom de Cadis.

Continussa est le second nom que l'Isle de Cadis a porté, c'est assurément celui qui me paroît lui convenir, ou lui être convenu avec plus de raison. Cette Isle etoit autrefois remplie d'oliviers sauvages, que les Espagnols d'apresent nomment *Azebuches* ; on prétend que le mot *Continussa* signifie un lieu rempli de ces sortes d'arbres. Ainsi il n'y a rien à redire à celui-ci.

Continussa second nom de Cadis.

Son troisiéme nom fut *Tartesso*, ou *Tartessus* ; il lui étoit commun avec toute l'Andalousie dont elle fait partie. C'est le sentiment de Goropius Beca-

Tartesso troisiéme nom de Cadis.

nus, dans sa description d'Espagne, Livre 5.

Il lui fut donné par Tarsis, fils de Javan, fils de Tubal, & arriere-petit fils de Noé. Il me semble que nôtre Auteur devoit donner la premiere place à ce nom, qui assurément le merite beaucoup mieux que celui de Gades qui lui est bien posterieur. Quoiqu'il en soit, Tarsis vint de l'Orient dans les Païs Occidentaux avec son frere aîné Elisa, & passa par Tyr, où les Citoyens donnerent à sa considetation le nom de Tasu, au Temple qu'ils avoient bâti & dédié à Hercule, comme ils firent depuis à celui de Cadis.

Tasu en leur Langue signifie richesse, ou pierre précieuse, & rien ne convenoit mieux à ces deux Temples, & sur tout à celui de Cadis, qui étoit rempli d'une quantité incroyable de toutes sortes de richesses, & de presens précieux qu'on y avoit faits. On y voyoit entr'autres choses deux colonnes d'une très-grande hauteur, & d'une grosseur proportionnée, dont l'une étoit toute d'or massif & très-pur, & l'autre d'une émeraude qui rendoit une lumiere éclatante pendant la nuit.

Les deux colonnes du Temple de Cadis.

Je ne croi pas que l'Auteur veüille nous obliger de croire, que cette der-

niere colonne fut d'une émeraude seule, ou même qu'elle fut composée de meules d'émeraudes, comme sont les colonnes qui ne sont pas d'une même piece. Ce seroit trop exiger de nôtre credulité, & nous faire trop présumer de la richesse de ces tems-là, la chose me paroît impossible, & je le croi trop raisonnable pour ne pas se contenter que nous lui passions, que cette colonne étoit incrustée d'émeraudes les plus épaisses, les plus nettes, & les plus grandes qu'on se puisse imaginer; & en voilà assés, ce me semble, pour rendre cette colonne d'une beauté singuliere, & d'un prix infini, & pour faire juger par cet échantillon des autres richesses étallées, ou entassées dans ce Temple fameux.

L'Andalousie est le Tharsis, où Salomon envoyoit ses Vaisseux.

C'est aussi à cause de l'abondance d'or, d'argent, & autres metaux que l'on trouvoit en *Tartesso*, c'est-à-dire, en Andalousie, que les Ecrivains, du moins les Espagnols, assurent que ce Païs étoit le *Tharsis* où Salomon envoyoit ses Vaisseaux. Goropio s'en explique nettement en son cinquiéme Livre, où il dit, je ne vois rien qui puisse m'empêcher d'assurer constamment que le Royaume de Tharsis dont il est parlé dans les Ecritures, n'est autre

chose que la Tartesienne, autrement la Betique, c'est-à-dire, l'Andalousie. *Non video itaque cur non debeam constantissimè asseverare Regnum Tharsis in Sacris Scripturis, non aliud esse quam Tartessiacam regionem, sive Bœticam.* Et Strabon parlant de l'Andalousie dans son troisiéme Livre, dit qu'elle produit des hommes extraordinaires, des chevaux excellens, du fer, du plomb, de l'airain, de l'or & de l'argent en quantité, & qu'outre cela, elle est extrêmement fertile & abondante, *viris, equis, ferro, plumbo, ære, argento, auroque abundans, & adeo fertilis.*

Voilà justement ce que Salomon envoyoit chercher, il n'y manquoit que des Singes, des Perroquets, & des bois de senteur, nous allons voir où l'on trouvoit ces trois derniers articles, en attendant il faut convenir qu'on tiroit de l'Andalousie ces deux precieux métaux, l'or & l'argent, & que les grains du premier étoient très-purs & si gros qu'il s'en trouvoit qui pesoient jusqu'à une demie livre, & que communément ceux qu'on rencontroit dans le cœur de la mine étoient de la grosseur du bout du doigt. C'est ainsi que j'ai crû devoir exprimer la pensée de l'Auteur,

Abondance d'or & d'argent en Andalousie.

dont la maniere, & la comparaiſon m'ont paru un peu libres pour un Eccleſiaſtique. Voilà le paſſage en Eſpagnol, on en jugera, *ſe hallaran en el coraçon dela piedra granos de oro à manera de pecones de pechos de mugeros.*

C'étoit donc à Cadis qu'abordoient les flottes de Salomon, & de ſon ami le Roi Hiram, où pendant que quelques-uns des Agens de ces Princes amaſſoient les métaux précieux que cette Iſle & les Païs voiſins produiſoient, les autres prenoient des Pilotes Eſpagnols, & des Matelots experts dans les voyages de long cours, qui conduiſoient leurs Vaiſſeaux aux Indes Occidentales que nous appellons à preſent l'Amerique, qui ſe nommoit alors *Ophir*. Comme ce Païs étoit trés-éloigné des côtes d'Eſpagne, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils employaſſent trois ans, la navigation n'étoit peut-être pas encore arrivée au point de perfection où elle eſt aujourd'hui, & le commerce ne ſe faiſoit peut-être pas avec autant de facilité qu'il ſe fait à preſent.

Pilotes & Matelots de Cadis.

Mais ce qu'il a de ſurprenant, c'eſt que les Eſpagnols aiant retrouvé l'Ophir, ou les Indes Occidentales en 1492. ſous la conduite de Chriſtophe

Colomb Genois, & ce riche Païs dont ils avoient eu le malheur de perdre la route, & les avantages qui étoient si fort à leur bien-seance, leur étant revenu une seconde fois, ils eurent assés de delicatesse de conscience, pour en demander la concession au Pape, comme si l'ancienneté du droit de leur premiere découverte avant le tems de Salomon ne leur suffisoit pas pour s'en croire les legitimes Seigneurs, ou que leur usurpation, si c'en étoit une, comme il y a tout lieu de le croire, dût être à couvert, parce quelle se trouveroit autorisée par une Bulle du Pape qui n'y avoit aucun droit.

Scrupule des Espagnols touchant la possession de l'Amerique.

Quoi qu'il en soit ces Vaisseaux retournants à Cadis, y remettoient les Pilotes & les Matelots qu'ils y avoient pris, payoient selon les apparences les droits que les Rois du Païs exigeoient de leur commerce, & rapportoient à Salomon l'or, l'argent, l'airain, les bois precieux, les Peroquets, les Singes, les Paons, ou les Coqs d'Inde, & autres choses rares de ces Païs-là.

Il est vrai que l'Ecriture dit que les Armemens de Salomon & d'Hiram se faisoient sur la Mer Rouge; mais quelle necessité y avoit-il de leur faire faire le tour de l'Afrique pour venir cher-

cher des Pilotes à Cadis, pour faire un voyage, qui en comparaiſon du tour de l'Afrique, étoit beaucoup moins difficile. C'eſt une difficulté, je l'avouë, mais ſeulement pour d'autres que pour nôtre Auteur. Il s'en tire à merveille, en faiſant remarquer que le terme Hebreu, que nous nous imaginons ſignifier ſeulement la Mer Rouge, ſi gnifie auſſi une mer renfermée par des terres, une mer profonde, telle que nous voyons la Mediterranée. Or cela ſuppoſé, il eſt certain que pour aller des Ports de Tyr & de Sidon, qui ſont ſur la Mediterranée, à Ophir qui eſt l'Amerique, il falloit paſſer le détroit de Gades, que nous appellons à preſent le détroit de Gibraltar, & que par une ſuite neceſſaire, les Vaiſſeaux de Salomon & d'Hiram, qui n'étoient pas conduits par des gens aſſés habiles pour entreprendre ce long voyage, prenoient avec eux des Pilotes & des Matelots Eſpagnols, & voilà tout le dénouëment du myſtere.

Difficulté réſoluë ſur les voyages des flottes de Salomon.

D'ailleurs il eſt ſi vrai que Ophir étoit l'Amerique, ou du moins une portion de ce vaſte Païs, que Vatable dans ſon Apparat aſſure qu'Ophir eſt une Iſle très-éloignée du Golfe Ellanitique dont on ne peut faire le voyage

Témoignage de Vatable dans ſon Apparat.

en moins de trois ans. Qu'on l'appelle aujourd'hui la petite Espagne, depuis que Christophe Colomb qui l'a découverte depuis peu du côté du Couchant l'a ainsi nommé; car l'or qu'on y trouve est très-estimé. *Ophir Insula remotissima à sinu Ellanitico, nam tertio demum anno revertebantur. Inde vocatur Spaniola, sic nominata à Christophoro Columbo. In Occidente est in terra inventa nuper. Est illic aurum laudatissimum.*

Erithea est le quatriéme nom que l'Isle de Cadis a porté, il lui a été donné par les Tyriens selon Pline, rapporté par Solin, Livre 4. chap. 22.

Erithea quatriéme nom de l'Isle de Cadis.

C'étoit le Païs des Gerions, du moins s'en étoient-ils emparés, & y exerçoient une si cruelle tyrannie, qu'Hercules fut obligé d'y venir, & de les détruire après avoir enlevé leurs troupeaux. C'est le témoignage qu'en rendent Strabon & Pline Liv. 3. chap. 36. après cela qui en peut douter? Les Tyriens qui étoient partis de la Mer Rouge appellerent Erithée le même lieu que les Carthaginois appellerent Gadir, c'est-à dire, pallissades ou retranchemens dans leur Langue. On prouve par plusieurs anciens monumens que les Gerions ont demeuré dans

ce Païs-là. *Tyrii à rubro profecti mari Eritheam Poemi linguâ suâ Gadir id est septem nominaverunt. In hac Gerionem habitasse plurimis monumentis probatur.*

Voilà une nouvelle preuve qu'on entend la Mer Mediterranée par la mer Rouge.

Au reste les differens noms que Cadis a portés, ne nous doivent point faire soupçonner que ce soient differentes Isles, ce n'en est qu'une, & la même où Hercules plaça les deux fameuses Colonnes qui étoient comme les termes de ses travaux, & les trophés de sa gloire après la défaite des Gerions, & l'enlevement de leurs troupeaux.

Voici encore un cinquiéme nom, ou surnom dont on ne sait assés au juste l'Auteur pour en informer le public. On l'a appellé Aphodicia, c'est-à-dire l'Ecumante, parce qu'étant petite, plate & unie, elle est souvent couverte de l'écume que les flots de la mer y portent quand elle est agitée, de sorte que Strabon a crû pouvoir dire que ses Citoyens paroissoient plûtôt habiter la mer qu'une Isle.

Aphodicia cinquiéme nom de Cadis.

Les Romains y ayant établi une Colonie la nommerent *Augusta Julia Ga-*

ditana. Pline Livre 4. chap. 22. dit qu'elle fut appellée *Neapolis Didima*.

Il feroit ennuyeux de rapporter tous les autres noms que cet Auteur lui donne, je croi qu'elle en a autant que l'Abbé du Lion de la Guadeloupe dont j'ai parlé dans mon voyage des Isles. C'est tout dire.

La partie la plus orientale de l'Isle de Cadis qu'on appelle aujourd'hui la pointe de Saint Pierre, à cause d'un Islet sur lequel il y a une tour & une Chapelle ou Hermitage dedié à l'Apôtre Saint Pierre qui y avoit prêché, s'appelloit anciennement *Heraclium*, à cause du fameux Temple d'Hercule qui y étoit scitué.

Pointe & Isle de S. Pierre jadis Heraclinum.

La partie la plus occidentale, s'appelloit autrefois *Cronium*, à cause d'un Temple de Saturne qui y étoit. On la nomme à present la pointe de Saint Sebastien, à cause d'une Chapelle & Hermitage dedié à ce Saint; on y va en pelerinage le 20. Janvier, comme cet endroit est éloigné, desert & fort propre aux avantures, les femmes de Cadis ne manquent jamais d'y avoir beaucoup de devotion, aussi bien qu'à une Nôtre-Dame de bon voyage qui est dans la même Chapelle.

Pointe & Isle de S. Sebastien autrefois Cronium.

La fertilité de l'isle de Cadis a été

L'Isle de Cadis est les champs Elisés.

de tout-tems si grande & si extraordinaire, que les anciens y avoient placé les Champs Elisés. Cela estoit fort sage ; car comment nourrir tant de gens qui s'y devoient retirer, si le Païs n'avoit pas été d'un rapport, & d'une fertilité inoüie. Aussi tout le monde tombe d'accord que cette Islea cet avantage dans sa petitesse de produire tout ce qui est necessaire à la vie avec une abondance merveilleuse. Son herbe courte & délié, & un peu salée à cause du voisinage de la mer, donne de l'appetit, & engraisse extrêmement toutes sortes de bestiaux, & leur communique un goût & un fumet merveilleux. Ses grains, remplis de substance sont durs, & pesans, ses vins sont délicieux, & ses fruits excellens. Y a-t-il

Strabon l. 3.

au reste du monde des olives & des huiles qui approchent de celles de Cadis ? De plus beau sel, de meilleures eaux, des fleurs plus parfaites ? C'étoit les Champs Elisés, ce sejour fortuné des ames bienheureuses. Pourquoi donc certains esprits forts prennent-ils la liberté d'en nier l'existence après ce qu'on en vient de dire ? C'est qu'ils n'ont rien à y prétendre. Pline &

Liv. 5. chap. 19.

les anciens Historiens ont regardé Cadis comme un lieu qui ne tenoit point

à

à la terre, qui étoit entierement séparé du monde, & où le Soleil fatigué de sa course alloit descendre & se reposer. Ce qui a fait dire à Stace que c'étoit la demeure des Dieux.

Nec Tiburna domus, solisque cubilia Gades. Lib. 3.

Et dans un autre endroit,

Armat Tartessus stabulanti conscia Phœbo.

Encore une autre preuve incontestable que l'Isle de Cadis étoit veritablement les Champs Elisés, c'est que pour y arriver il falloit passer le fleuve Lethé, c'est-à-dire, le fleuve de l'oubli, & c'est justement ce qui se rencontre quand on vient du côté de l'Occident qui étoit le Païs des ames. Ce fleuve se décharge encore aujourd'hui dans la Baye de Cadis auprès de la Ville de Sainte Marie, on dit Guadalethé, au lieu d'Aqua lethé, ou *Fluvius oblivionis*. Guada est un mot Arabe qui signifie de l'eau; nous voyons que presque toutes les Rivieres d'Espagne ont le mot *Guada*, avant leur nom propre, comme *Guadalquivir, Guadiana, Guadegenil, Guaderoman, Guadelmedia, Guadalimar Guadaxara*, & autres.

Cela passoit pour une verité si constante même parmi les Soldats de Decius Brutus, que ce General voulant porter ses armes victorieuses jusqu'a l'extremité de la terre après avoir vaincu les Galliegues, & les Portugais, ses Soldats refuserent long-tems de passer la riviere de Guadalethé de crainte d'oublier Rome leur Patrie, leurs femmes & leurs enfans, & ce ne fut qu'avec une peine extrême que Brutus vint à bout de leur faire entreprendre ce passage dangereux. C'est Florus qui rapporte ce fait dans le second Livre de son Histoire chap. 17. Voici ces paroles: *Decius Brutus Latius aliquando Gallecos, Lucitanosque omnis Galetiæ populos, formidatumque militibus flumen oblivionis peractisque victor oceani littore non prius signa convertit quam cadentem in maria Solem obrutumque aquis ignem non sine quodam Sacrilegii metu, & horrore deprehendit.* Il faut avoüer que les gens de ces tems-là étoient bien scrupuleux.

Merveilles de Cadis.

Entre plusieurs merveilles que nôtre Auteur rapporte de l'Isle de Cadis, en voici quelques-unes qui m'ont paru dignes de la curiosité du Lecteur.

La premiere, c'est qu'il y avoit deux Puits d'une eau excellente, dont l'un

qui étoit dans le Temple d'Hercules, ou du moins tout proche, suivoit le mouvement de la mer, mais de maniere que quand elle étoit haute, le puits demeuroit à sec, & lorsqu'elle étoit basse, l'eau montoit, & rejaillissoit comme une fontaine.

Les deux puits du Heracleum.

Le second Puits qui étoit dans l'enceinte du Temple étoit bien plus petit que le premier, on pouvoit le mettre à sec en y tirant une grande quantité d'eau, mais dès qu'on le laissoit reposer quelques momens, il se remplissoit aussi-tôt jusqu'au haut, soit de jour ou de nuit, & sans aucun rapport aux Marées.

La seconde merveille étoit un arbre, ou selon Philostrate deux arbres dont les branches panchoient vers la terre, & qui avoient des feüilles faites en maniere de lames d'épées, ou de poignards larges de quatre doigts, & longues d'une coudée, & terminées en pointes. Il sortoit du laict des branches lorsqu'on les coupoit, & une liqueur rouge de la racine qui s'endurcissoit, comme une gomme transparante qui devenoit enfin une pierre precieuse appellée *Ceronia*. Les uns disent que ces arbres ressembloient aux Palmiers, & les autres aux Pins. Comme

Arbre à poignards.

l'eſpece en eſt perduë, je ne puis pas contenter les curieux ſur la deſcription qu'ils en voudroient avoir. Ces arbres étoient crus ſur les Sepulchres des Geriens, & les Cadiſiens, les avoient appellés à cauſe de cela *Gericonias* : ce Sepulchre, comme tout le monde ſçait, étoit ſur une petite Iſle ou rocher proche l'Iſlet de S. Pierre, où étoit le Sepulchre d'Hercule.

Sepulchres Geriens.

La quatriéme merveille de Cadis, eſt que quand le Soleil y eſt arrivé, & qu'il eſt prêt de ſe cacher dans la mer, il paroît cent fois plus grand qu'il ne paroît dans ſon midi. Les Cadiſiens voyent & admirent tous les jours ce prodige.

Soleil couchant à Cadis.

La cinquiéme que les malades ne meurent jamais à Cadis pendant que la mer monte ou qu'elle eſt haute, mais ſeulément pendant ſon reflux.

Tems pour mourir à Cadis.

La ſixiéme merveille, & j'ai envie de finir par celle-ci, eſt que les ſonges des naturels de Cadis, & même ceux des étrangers qui dorment dans cette Iſle ont leurs effets, ce ſont comme des Propheties; ſur quoi l'Auteur rapporte après Suetone, que Jules Ceſar ſe trouvant à Cadis lorſqu'il étoit Queſteur d'Andalouſie, il ſongea qu'il abuſoit de ſa mere. Sur quoi les De-

Les ſonges ſont des Propheties à Cadis.

vins étant consultés, ils l'assurerent qu'il seroit maître de sa Patrie.

Voici quelque chose de bien plus réel que tout ce que nôtre Auteur nous a rapporté jusqu'à present, puisqu'il dure encore, & qu'il rapporte un profit considerable au Païs. C'est la pêche des Thons, & la maniere de les saler & de les conserver, de sorte qu'on les peut transporter par tout le monde. C'est aux Cadisiens qu'on est redevable de cette invention, & en partie au hazard.

Madrague & pêche des Thons à Cadis.

L'Auteur dit que ses Compatriotes n'avigeant au Nord-oüest par un vent de Nord-est se trouverent dans un parage tout rempli de mousse & d'herbes marines qui se montroient & se cachoient selon le flux & reflux de la mer, & que sous ces herbes ils apperçurent une grande quantité de poissons qu'ils appellerent *Atunas*, ou Thons. Ils en prirent tant qu'ils voulurent, & les ayant salés & accommodés à leur mode, & mis dans des barils, ils les porterent chés eux, & de là dans toutes les côtes de la mer Mediterranée où ils en firent un débit prodigieux.

C'est dommage que les Cadisiens n'ayent pas été aussi reconnoissans que les Hollandois, ils auroient sans dou-

Statuë du Pêcheur de harangs en Hollande.

te érigé une statuë à ce Pecheur & Saleur de Thons comme ceux-la en ont érigé une au premier Saleur de harangs.

Mais ne pouvoit-on point penser qu'ils ne lui ont pas donné cette marque de reconnoissance ; de crainte que leur Isle qui est très-petite ne pût à la fin contenir les vivans & les statuës des morts, si on se mettoit sur le pied d'en ériger à tous les grands hommes du Païs !

L'Auteur dit que l'opinion commune est que ces poissons descendent des mers Septentrionales dans l'Ocean meridional aux mois de May & de Juin, lorsque le Soleil se fait assés sentir pour les obliger de mettre leurs œufs dehors, ils entrent dans le Détroit de Gibraltar par le côté meridional, & laissent chemin faisant leurs œufs ; qui bien qu'ils ne soient pas plus gros que des semences de Pavot, éclosent par la chaleur du Soleil, & deviennent en peu de tems de très-gros poissons.

Il entre beaucoup de ces poissons dans la Baye de Cadis qui suivent le rivage passant entre les forts de Pontal, & de Matagourde, & suivant le Canal vont se jetter dans la Madrague qui est entre l'Isle de Cadis, & celle

de Saint Pierre, où étoit le Temple d'Hercules, à cause de cela on l'appelle encore à present la Madrague d'Hercules.

On appelle Madrague un filet composé de grosses cordes dont l'ouverture assés large conduit dans un labyrinte, où il est aisé d'entrer, mais disposé de maniere qu'il est difficile d'en sortir. Le poisson qui y est entré trouvant de la resistance pousse toûjours en avant; & à la fin se trouve renfermé dans une chambre composée de Cordages plus forts, & attachés au fond, d'une maniere assés forte pour qu'il ne puisse pas s'ouvrir un passage par dessous, & assés lâche pour émousser les efforts qu'il fait pour la rompre & pour sortir. Ceux qui veulent sauter par dessus en sont empêchés par les Pêcheurs qui sont dans des barquettes autour de cette derniere chambre qui est proprement la Madrague. Ils tuënt à coups de lance ou de leviers, ceux qui veulent s'élançer dehors, & quand ces pauvres animaux, qui sont les plus craintifs de tous les poissons ont fait quelques vains efforts pour sortir, ils demeurent en repos dans leur prison jusqu'à ce que les Pêcheurs les tirent à terre & les tuënt.

Description d'une Madrague.

Ces poissons vont toûjours en troupes, & se suivent sans se quitter comme les moutons, de maniere que dès qu'on en voit un entrer dans la Madrague, on est sûr que toute la troupe y entrera après lui. Ils meurent dès qu'ils sont à terre, on les pend par la queuë, on leur ouvre le ventre pour en ôter les entrailles, & puis on les coupe par tronçons dont on ôte les vertebres, on les fait griller & ensuite frire dans de l'huile d'olive, & on les met dans des barils avec de nouvelle huile, du poivre concassé, des clouds de girofle, & des feüilles de Laurier.

L'Auteur a la bonté de nous avertir que les meilleurs morceaux du Thon, les plus gras, & par consequent les plus délicats, sont le dessous du ventre, qu'on appelle la ventresque jusqu'au milieu de la longueur des côtes, & il ajoûte que si les œufs du Poisson qui viennent de Constantinople qu'on appelle Caviar sont renommés par tout le monde, les ventresques du Thon de Cadis ne leur cedent en rien, supposé même qu'elles ne les surpassent pas en bonté & en délicatesse.

Description du Thon.

Le Thon est un fort grand poisson; On en trouve de dix pieds de longueur. Les plus communs en ont six

à huit. Il a le ventre gros, & charnu, la tête assés grosse, la queuë large, il est armé de dents, il est cependant fort doux, & excepté quelques coups de queuë qu'il donne quand les Pêcheurs sautent dans la Madrague pour le prendre, il ne se sert point de ses dents, il a deux aislerons ou empennures sur le dos, & un à chaque côté, & un peu au-dessous des ouïes, il a la queuë large, & échancrée, il est vif, nage très-vîte, & semble aimer à nager contre le cours de la marée, & contre le vent. Il est ordinaire de trouver des Thons de 150. & de 200. livres, on en trouve de beaucoup plus pesans, mais ils sont plus rares.

Les Espagnols appellent Pelamides ou Chicorras les petits Thons qui ne sont pas encore arrivés à leur grandeur naturelle. Les anciens Cadisiens les accommodoient avec du sel & de l'ail d'une maniere particuliere qui les faisoit estimer par tout le monde. Nôtre Auteur qui a peur qu'on ne s'en fie pas à sa parole, a soin de nous rapporter un passage d'Oribasius dans son quatriéme Livre de la Collection des médicamens de Galien, où il est dit que du tems de Galien on appelloit Ragoût de Sardes celui que les Cadisiens

Pelamides ou Chicorras.

faisoient avec ces petits Thons, ou Pelamides. Voici ses propres mots, *Laudatissimum vero omniumque mihi usu cognoscere licuit sunt Gaditana Salsamenta quæ nunc Sarúæ appellantur.*

On en prenoit une si grande quantité qu'elles étoient à trop bon marché. Nicostrate dit qu'il acheta pour lui & pour onze personnes qui mangeoient avec lui une de ces Pelamides salée & accommodée à Cadis qui ne lui coûta que deux réalles d'argent, & qui étoit si grande qu'ils ne la purent manger en trois jours; il falloit assurément qu'elle fût bien grande; car on dit que les gens de ce tems-là étoient encore plus grands mangeurs qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Budée s'est donné la peine dans son cinquiéme Livre des monnoyes de calculer ce que peuvent valoir ces deux réalles d'argent, il trouve qu'elles faisoient une dragme, & qu'une dragme de ce tems-là, fait six réalles d'aujourd'hui. Son calcul tout exact qu'il peut être, nous laisse encore une difficulté à éclaircir en ce qu'il ne détermine point si ce sont des realles d'argent, ou des réalles de billon. Dans le premier cas les deux réalles de Nicostrate vaudroient quarante-cinq sols de nôtre

monnoye de France, & dans le second elle ne vaudroit que vingt-deux sols six deniers. Cette difference meritoit bien que Budée s'expliquât plus précisément.

Les Pelamides accommodées à la Cadisienne, étoient non seulement un très-bon mets, elles étoient encore un remede specifique pour l'hydropisie provenant de quelque défaut de la ratte. C'est Hippocrate même qui le dit, après une telle autorité, il n'y a qu'à sçavoir la cause de l'hydropisie, & si elle vient de la ratte, manger force Pelamides à la Cadisienne, & être assûré d'une infaillible guerison. Qui sçait si l'on ne mêle point quelque extrait de Pelamides de Cadis dans les pillules hidragogues.

Remede pour l'hydropisie.

La Ville de Cadis a crû devoir mettre sur quelques-unes de ses monnoyes le Temple d'Hercules d'un côté & deux Thons ou Pelamides de l'autre, pour marquer à Hercules & à ces poissons la reconnoissance qu'elle leur avoit de l'honneur, & de la réputation qu'ils lui procuroient dans le monde. On en trouve encore à present de cuivre, qui ont d'un côté le frontispice d'un Temple, & de l'autre deux Thons addossés; celles d'argent ont d'un côté le frontis-

Monnoyes d'argent & de cuivre de Cadis.

pice d'un Temple, & de l'autre deux Thons séparés l'un de l'autre par un trident, ou harpon dont la branche du milieu est surmontée d'un croissant.

Multitude du peuple de Cadis.

On doit à l'extréme fertilité de l'Isle de Cadis la prodigieuse quantité de peuple que la Ville renfermoit, Strabon Livre 3. assure que Cadis ne le cedoit qu'à Rome seule pour la multitude de ses habitans. C'est beaucoup dire ; car il me semble avoir lû quelque part que du tems d'Auguste il y avoit onze millions d'habitans à Rome, supposé que cela soit, ils devoient y être bien pressés, & quand on n'en compteroit que la moitié dans Cadis, il faudroit toûjours se figurer qu'ils y étoient aussi serrés, que l'on étoit aux Sermons du Pere Bourdalouë.

Les chemins, les acqueducs, & les murs de Cadis.

Strabon dit dans le même Livre, que l'on admiroit trois choses à Cadis. Le chemin pavé qui alloit de Cadis en Italie nommé Aressifé ; les aqueducs qui conduisoient l'eau à la Ville, & l'enceinte de ses murailles. On prétend que le Roi Hispal avoit promis sa fille Iberie à celui des trois Princes qui la demandoient, qui auroit plûtôt achevé un de ces trois ouvrages. Voilà ce qu'on appelle tirer un bon parti d'une pareille affaire. Les trois Amans se mirent

aussi-tôt en besogne ; ils travaillerent à l'envie l'un de l'autre, mais celui qui avoit entrepris les aqueducs acheva le premier, & eut la Princesse ; & les deux autres n'ayant plus rien à esperer laisserent leurs ouvrages imparfaits, comme on les voit encore à present.

Mais n'en déplaise à Strabon, le chemin nommé l'Aressifé est bien plus ancien que le Roy Hispal. C'est Hercule l'Egyptien qui l'a fait faire, pour conduire avec plus de facilité en Italie les bœufs qu'il avoit enlevés à Gerion. Il falloit que ces bœufs fussent d'une espece bien particuliere, ou qu'ils fussent bien rares en ce tems-là, pour obliger ce Heros à faire une si grande dépense pour conduire des bœufs si loin, & à si grands frais.

Nôtre Auteur nous interesse bien plus, lors qu'il nous fait le dénombrement abregé des grands hommes dans les armes, & dans les Lettres, qui sont sortis de Cadis. Il est vrai qu'il l'a abregé un peu trop, & qu'excepté ces fameux Pilotes qui conduisoient les Vaisseaux de Salomon, dont il nous laisse ignorer les noms respectables, il saute tout d'un coup par dessus douze ou quinze siecles, pour donner le premier rang à Lucius Cornelius Balbus,

Cornelius Balbus étoit de Cadis.

qu'il appelle le grand Balbus. Je ne lui ferai pas un procès pour le titre, mais je ne puis pas lui passer la negligence qu'il a, ou plûtôt l'injustice qu'il fait à une infinité de Heros Cadisiens, qui devroient bien avoir leurs places marquées dans ses fastes.

Il y eût encore un autre Cornelius Balbus, neveu du précedent, qui remporta de si grandes victoires en Afrique, en commandant les Armées Romaines, qu'il eût l'honneur du triomphe à Rome.

Il semble que nôtre Auteur se soit fixé à ne nous donner les noms que de deux Heros de chaque espece. Nous venons d'en voir deux dans les armes; En voici deux dans les belles Lettres.

Hommes de Lettres nés à Cadis.

Le premier est Lucius Junius Fortunatus Columella, qui a écrit treize Livres de l'Agriculture, & un en vers heroïques de la culture des Jardins. Le second est le Poëte Canius Rufus, si celebre à Rome par la douceur, & l'enjoüement de sa Poësie, duquel Martial dit Livre 3. de ses Epigrammes :

Dic musa quid agat Canius meus Rufus.
Vis scire quid agat Canius tuus ? Ridet.

Il met encore au rang des insignes dans les Lettres un sçavant Cadisien, dont il ne dit point le nom, qui prit la peine d'aller de Cadis à Rome seulement pour voir Tite-Live, tant il étoit enchanté de la beauté de ses Ecrits. Pline second rapporte aussi ce fait au Livre 2. Epist. 3. en voilà assés pour le rendre incontestable.

Un motif semblable a fait venir de Naples à Paris le fils d'un Avocat celebre, pour voir le Pere Malbranche de l'Oratoire, si le premier n'a pas été plus content de son voyage que le second, ils sont tous deux bien à plaindre.

Second Livre de Salazar.

Le second Livre de Suarès de Salazar ne parle que des trois Hercules, & de leurs actions, nous en parlerons plus amplement dans le chapitre prochain.

Troisiéme Livre.

Le troisiéme donne une description fort succinte du Temple d'Hercule à Cadis, & des ceremonies qui s'y faisoient. Il remarque entre autres choses que l'entrée en étoit interdite aux femmes, & aux cochons. Aux femmes, de crainte qu'elles ne publiassent ce qu'elles y auroient vû, & qu'elles ne troublassent les Ministres dans leurs fonctions. Aux cochons parce qu'ils sont des animaux immondes, & le symbole de l'impureté que les Dieux, & sur

Défense aux femmes, & aux cochons d'entrer dans

le Temple de Cadis.

tout Hercule ne pouvoit souffrir, malgré tout ce que la médisance a débité sur son compte.

Les Prêtres qui servoient dans ce Temple étoient toûjours pieds nuds dans leurs fonctions, ils étoient vêtus de grandes tuniques de lin blanches & fort propres, & dans les ceremonies extraordinaires, ces tuniques étoient brodées de grandes fleurs rouges assés semblables à des cloux, ce qui les faisoit appeller en Latin *Tunica lati clavi*, ils avoient la tête rasée, & couverte seulement d'une toque blanche de lin fort fine. Ils étoient obligés de garder la chasteté, & pour le faire avec plus de facilité, & moins de danger, ils se servoient de certaines herbes qui les rendoient impuissans, d'autres y employoient le rasoir.

Habit des Prêtres.

On n'offroit point de sacrifices sanglants dans ce Temple. Tout le culte se reduisoit à des Cantiques que l'on chantoit à l'honneur de la Divinité qu'on y adoroit, & à de l'encens qu'on brûloit continuellement sur l'autel, sur lequel on entretenoit pour cet effet un feu perpetuel.

Quoiqu'il y eût trois autels, on n'offroit de l'encens que sur un seul, lequel aussi bien que les deux autres n'a-

voit aucune ſtatuë. Ce ne fut qu'avec bien de la peine, & par la crainte de déplaire à Alexandre le Grand, & de s'attirer l'indignation de ce Conquerant, qu'on y mit à la fin ſa ſtatuë, mais on ne dit point comment elle y étoit placée, peut-être que ſi elle étoit ſur un autel pendant ſa vie, elle eût une autre place après ſa mort, nôtre Auteur ne s'explique pas ſur ce point, qui ſemble pourtant le meriter. Il eſt conſtant qu'elle y étoit encore quand Jules Ceſar vint à Cadis. On dit qu'il ſe mit à pleurer en la voyant, & en penſant aux grandes actions que ce Prince avoit faites dans un âge bien moins avancé que celui où il étoit alors.

La ſtatuë d'Alexandre le Grand étoit ſeule dans le Temple de Cadis.

Les Romains s'étant rendus maîtres de l'Eſpagne, & ayant établi une Colonie de leur Nation dans Cadis, n'eurent garde de ne pas ſignaler leur pieté à l'endroit d'Hercule; Quand ils ne lui auroient eu d'autre obligation que celle d'avoir conduit chés-eux les bœufs de Gerion, il meritoit bien qu'ils lui en marquaſſent leur reconnoiſſance; mais outre cette raiſon, ils avoient encore un penchant particulier à honorer toutes ſortes de Divinités, en s'emparant des Païs des autres Nations. Ils s'engageoient auſſi au culte des diffe-

rentes Divinités qui y étoient honorées, & de-là venoit cette confusion de Dieux, qu'on leur a reprochée avec raison, & dont les plus habiles d'entre eux ne pouvoient s'empêcher de se mocquer. Cela ne les empêcha pas d'accorder au Temple de Cadis, & à ses Ministres deux privileges de consequence. Le premier fut de l'exempter de la rigueur de la Loi Romaine, qui défendoit aux particuliers de donner leurs biens aux Temples. Il n'y avoit que celui d'Hercule à Cadis, celui de Mars dans les Gaules, celui de Minerve dans la Grece, & celui de Diane à Ephese, à qui on pouvoit laisser des legs en mourant.

Privileges que les Romains accorderent au Temple de Cadis.

Le second fut d'exempter les Prêtres, & les Ministres de ce Temple des peines portées par les Loix, contre ceux qui n'avoient point d'enfans. C'étoit plûtôt une justice qu'on rendoit à ces Prêtres, qu'une grace qu'on leur faisoit. Comment auroient-ils pû avoir des enfans, gardant comme ils faisoient une continence qu'ils s'étoient mis hors d'état de pouvoir violer.

Outre Hercule, on honoroit encore dans Cadis, mais apparemment dans des lieux particuliers, & non dans ce Temple, quatre autres Divinités, qui

ſont le ſujet du quatriéme Livre de nôtre Auteur ; ſçavoir la pauvreté, l'art, la vieilleſſe, & la mort. La pauvreté, parce qu'elle engageoit au travail, & rendoit l'homme plus actif, & plus induſtrieux. L'art, parce qu'il donnoit aux hommes les préceptes, & les moyens de mettre en execution, ce que l'induſtrie leur ſuggeroit pour gagner leur vie. La vieilleſſe pour enſeigner aux jeunes gens à reſpecter la ſageſſe, & les conſeils des vieilles gens. Et enfin la mort, parce qu'elle eſt la fin de toutes les miſeres de cette vie, & le commencement du veritable repos ; je doute qu'on brûlât beaucoup d'encens ſur les autels de ces quatre Divinités. Je ſuis ſûr au moins que nous vivons à preſent dans un ſiecle, où elles ne trouveroient perſonne qui leur fit le moindre honneur.

Quatre autres Divinitês honorées à Cadis.

CHAPITRE V.

Deſcription plus particuliere de l'Iſle & de la Ville de Cadis.

LA deſcription de l'Iſle & de la Ville de Cadis, dont je vais faire part au Public, eſt tirée d'un Livre *in folio*,

dont j'ai parlé au commencement du Chapitre précedent qui est intitulé,

Emporio del orbe Cadis illustrada,

Investigazion de sus antiquas grandezas. Discurrida en concurso de el Imperio de Espana. Por il R. P. F. Geronimo de la Conception Religioso de scalso de el orden de nuestra Senor de el Carmen y Caditano de origen, que la dedica à la muy noble, & muy leal Cindal de Cadis.

Impresso en Amsterdam.

En la imprenta Donde Tiene la administracion Joan Bus an. 1690.

Ce qui veut dire en François.

Le marché du monde, Cadis illustrée..... Recherches de ses anciennes grandeurs publiées dans l'Assémblée de l'Empire general d Espagne..... Par le R. P. Fr. Jerôme de la Conception, Religieux Déchaussé de l'Ordre de Nôtre-Dame du Carmel, Cadisien d'origine, qui le dédie à la très-noble, & très-fidelle Ville de Cadis..... Imprimé à Amsterdam. Chés Jean Bus 1690.

Ce titre promet beaucoup, aussi y a-t'il beaucoup à dire d'une Ville telle que Cadis, mais la modestie sied bien

à un Religieux, & sur tout à un Carme Déchaussé, & Cadisien d'origine, & de naissance. Cela l'empêchera de quitter le caractere d'Historien, pour prendre celui d'Orateur, comme bien d'autres ne manqueroient pas de faire dans une occasion comme celle-ci, où l'on ne voit de tous côtés que merveilles, que miracles de la nature, & de l'art.

Je suivrai cet Auteur comme j'ai fait le premier, c'est-à-dire, que j'abregerai son discours, sans en rien omettre, ou changer de ce qu'il y a d'essentiel, pour mettre ses pensées dans tout leur jour, & pour développer des points d'Histoire, de Chronologie, & de Genealogie très-curieux; j'aurai soin de faire mes remarques quand l'occasion s'en presentera, & de citer à la marge les pages du Livre dont je donnerai les extraits, afin qu'on les puisse trouver facilement, & être convaincu de mon exactitude. Comme ces deux Livres, c'est-à-dire, celui de Salazar, & celui du P. Jerôme ne sont pas fort communs à Paris, je dois avertir le Lecteur, qu'ils se trouvent tous deux à la Bibliotheque du Roi, celui de Salazar est en celle de Sainte Geneviéve, & celui du P. Jerôme en celle de M. le Maréchal d'Etrées, & peut-être encore dans d'autres.

Livre premier, page premiere.

Cadis, dit le P. Jerôme, eſt la premiere Ville bâtie après le déluge. Elle reconnoît pour ſon Fondateur Tharſis fils de Tubal, qui étoit fils de Japhet, c'eſt-à-dire de Neptune; car c'eſt ainſi qu'il plaît à nôtre Auteur de le nommer. On la doit regarder comme le marché, & la foire de l'Univers. Elle eſt illuſtre par ſon origine, recommandable par ſa nobleſſe, glorieuſe par le blaſon de ſes armes, forte par ſa ſituation, aimable par ſon climat. Elle a été la reſidence & la Cour des premiers Rois d'Eſpagne, le champ de leurs premieres conquêtes, & le premier theatre de leurs grandes actions. Elle a été dans la ſuite la place d'armes des Carthaginois; la Metropole de la Mauritanie Tingitane, la plus floriſſante Colonie des Romains; la Place de commerce la plus eſtimée, & la plus frequentée des Pheniciens, & des Sidoniens; elle a ſecouru les Tyriens contre le plus grand Monarque du monde; elle a défendu Sidon; elle a donné de la jalouſie à la Syrie, & à l'Aſie toute entiere. Elle a produit de tout tems des hommes extraordinaires, des Pilotes qui conduiſoient ſes bâtimens aux quatre parties du Monde, des Négocians riches, & fameux. Ses richeſſes ont en-

Page 1.

richi Jerusalem, & tout le Royaume de Salomon. Elle a donnée des Consuls, & des Empereurs à Rome, une foule de Martyrs invincibles, de Prélats illustres, & de Confesseurs à l'Eglise. En un mot, c'est la desirée des Nations, le terme des vœux des Monarques, & des Empereurs, un sujet intarissable de loüanges pour les Historiens, plus grande que sa renommée même, quelque étenduë & quelque grande qu'on se la puisse figurer. Voilà en abregé le tribut modeste de loüanges, que le P. Jerôme donne à sa Patrie. Il commence à nous la décrire après ce préambule.

L'Isle de Cadis est située en la partie Meridionale d'Espagne, par les trente-six degrés de latitude Septentrionale, au milieu du quatriéme climat dans le dixiéme paralelle. Son plus grand jour est de quinze heures, d'où l'Auteur conclut qu'elle est dans un climat doux, benin, & temperé. Du côté de l'Orient, elle tient à l'Asie. Par le Septentrion à l'Europe. Par le Midi à l'Afrique, & par l'Occident à l'Amerique, de sorte qu'elle est comme le cœur des quatre parties du monde; voilà assurément un cœur bien placé, & logé bien au large, il n'a que faire de craindre d'être op-

Page 3.

Situation de l'Isle de Cadis.

pressé par les parties qui sont à ses côtés, sur tout par l'Asie & par l'Amerique.

La Ville de Cadis est bâtie dans la partie Occidentale de l'Isle, que l'on vient de décrire. Elle est ceinte de murailles très-fortes toutes de pierres de taille, qui forment des Forteresses, des Bastions, & autres ouvrages d'architecture militaire, qui lui donnent un air de force, de grandeur, & de majesté, qui la rendent respectable, & agreable en même-tems.

Commençant donc à l'Hermitage Sainte Catherine, qui est la partie la plus Occidentale de la Ville, on y trouve une porte avec un pont-levis sur le fossé, qui est rempli des eaux de la mer, c'est par-là que l'on va à l'Isle de S. Sebastien, où il y a un Hermitage avec un Tourion très-fort, & d'une hauteur considerable qui sert de défense à ce poste. Depuis la porte de S. Sebastien jusqu'au Fort Sainte Catherine, les angles de la muraille sont garnis de beaucoup d'artillerie, pour empêcher la descente que les ennemis pourroient faire dans une petite ance qui les favoriseroit extrêmement, si elle étoit moins défenduë qu'elle n'est par cette artillerie, & par quantité de grosses pieces de

Description de la Ville de Cadis.

de bronze, qui sont sur les remparts de ces Forts, où il y a toûjours une bon- Garnison.

Depuis ce Fort jusqu'au Bastion de la Candelaria, la muraille fait plusieurs angles jusqu'au Fort, ou Château de S. Philippe, qui est situé sur la pointe qui ferme l'entrée de la Baye, il la défend puissamment étant bien muni d'artillerie. De-là jusqu'à la porte de Terre, la muraille est haute & épaisse avec un bon terre plain, & des batteries fermées d'espace en espace sur lesquelles il y a de gros canons de bronze, pour défendre les Vaisseaux qui sont moüillés devant la Ville.

Il n'y a que deux portes qui donnent sur le Port. La plus Occidentale s'appelle la porte de Seville. On nomme l'Orientale la porte de la Mer.

Depuis la porte de Terre, en retournant vers l'Orient, l'enceinte de la Ville n'est pas par tout de murailles comme des autres côtés, tant à cause que le terrain se défend assés de luimême, étant presque par tout élevé & escarpé, qu'à cause que l'Eglise Cathedrale, & le Palais de l'Evêque font un angle qu'il est difficile de reduire à la forme ordinaire des fortifications. Depuis cette Eglise jusqu'à la pointe de S.

Sebastien, on travailloit à un mur, & à des batteries qui acheveront l'enceinte de la Ville, & la mettront dans sa derniere perfection.

L'Auteur fait ensuite une ample description de la beauté de ses édifices publics & particuliers, & nous assure que toutes les ruës sont larges, droites, de niveau, pavées de grandes pierres dures, & d'une propreté extraordinaire avec deux places si grandes, que les jours de Fêtes, elles contiennent aisément la quantité incroyable de Citoyens, & d'Etrangers qui s'y rencontrent.

Refutation de la description de Cadis.

Si le bon Pere Jerôme parle de Cadis tel qu'il étoit, ou pouvoit être du tems d'Hercule, & du Prophete Elie, je n'ai rien à dire, il faut l'en croire sur sa parole. Mais s'il prétend nous décrire Cadis comme il étoit en 1690. quand son Ouvrage a été imprimé, ou en 1706. lorsque j'y étois, il me permettra de lui dire qu'il se trompe très-fort. Sans entrer dans le détail des bâtimens qu'il loüe si fort, il faut qu'il convienne avec tous les gens de bon sens, qu'il n'y a point d'Eglises plus laides, & plus grossierement bâties que celles de Cadis; que le Palais Episcopal a l'air d'une prison, & qu'à la re-

ſerve de vingt-cinq ou trente maiſons, tout le reſte eſt très-mediocre, ſans goût ; ſans commodité, ſans ornemens.

A l'égard des ruës, ſi on en excepte la Calle Neuve qui ſert de bourſe, où s'aſſemblent les Commerçans, deux ou trois qui ſont vers l'Hôpital, le Campo Sancto, & le Quai devant le Port, toutes les autres ſont étroites, tortuës, mal pavées, mal propres à l'excès : & comment ſeroient-elles propres, puiſque tout le monde ſçait que les Cadiſiens ſont les plus negligentes creatures qui ſoient ſorties des mains de Dieu ? Page 4.

Je conviens qu'il y a deux places à Cadis, & qu'elles ſont aſſés grandes pour contenir tous les Habitans de la Ville, & les Etrangers, mais il ne faut pas crier au miracle pour cela ; car s'il y a cinquante mille ames dans Cadis d'Habitans ordinaires, & encore autant d'extraordinaires, dans le tems du départ ou de l'arrivée des Gallions, c'eſt tout ce qu'on peut paſſer à nôtre Auteur, & encore ne faut-il pas qu'il ſe plaigne. Ce qu'il dira dans la ſuite, & les remarques que je ferai feront voir la verité de ce que j'avance ici.

L'Auteur compte treize Couvents Page 5.
dans la Ville, neuf d'hommes, trois de

Couvens de Cadis.

femmes, & un de la Congregation de S. Philippe de Nery. Il faut que le Pere Jerôme regarde ce dernier comme un composé singulier. Je ne sçai si les Peres de l'Oratoire en conviendront.

Il n'y a dans cette Ville si peuplée, qu'une seule Paroisse qui est la Cathedralle, avec une ou deux aides, un Seminaire, trois Fonts Baptismaux pour la commodité du peuple, & un Vicariat dans l'Isle de Leon, qui est la partie Orientale de la Ville de Cadis.

Après une description si exacte de la Ville de Cadis. L'Auteur revient à ses Fondateurs, & ensuite à ceux qui l'ont augmentée, repeuplée, & rebâtie, avertissant sagement le Lecteur, qu'il y a une grande difference entre Fondateur, & Réparateur, *Fondador* & *Poblador*, & qu'il ne les faut pas confondre comme ont fait ceux qui prennent *Belus*, pour le Fondateur de Babilone, & dérobent ce titre à Semiramis qui le merite bien mieux que lui, à cause des bâtimens superbes, & des ouvrages excellens qu'elle y a faite. Diodore, Livre 3. chapitre 2. est tombé dans la même faute, en donnant à Romulus la qualité de Fondateur de Rome, lui qui n'a fait que l'aggrandir, & la peupler plus qu'elle n'étoit, étant certain

Avis de l'Auteur sur les noms de *Fondador*, & *Poblador*.

que bien des siecles avant que Romulus vînt au monde, la Ville de Rome avoit été bâtie par une Princesse Espagnolle, fille du Roi Hesper, & de la Reine Leocadie tous deux aussi Espagnols. Cette Princesse nommée Amarillis, & surnommée Roma, accompagna Pallas, qui vint d'Espagne à la tête d'une puissante armée qui vainquit les Peuples des Alpes, & fonda les plus celebres Villes d'Italie, & entre autres celle qui étoit sur le Tibre, à laquelle la Princesse Amarillis donna son surnom, *Roma*; c'est le sentiment de Brito dans son Histoire de Portugal, Livre premier. De Suarès dans les Antiquités de Cadis, Livre 1. chapitre 3. & de beaucoup d'autres. D'ailleurs si Romulus avoit fondé Rome, pourquoi ne lui donnoit-il pas son nom? Il devoit la nommer Romula, & non pas Roma, mais il l'avoit trouvée bâtie, & nommée.

Romulus n'est pas le Fondateur de Rome.

C'est faute de faire la difference de ces deux termes, que l'Historien Pineda & quelques autres sont tombés dans la même erreur, en disant qu'Hercule, & après lui les Pheniciens, & les Carthaginois ont fondée Cadis.

Cette méprise ôteroit à cette Ville cinq cens ans d'Antiquité, ce qui est

trop considerable pour le leur passer. Tout ce qu'on peut faire pour leur service, est de leur donner le titre de Réparateurs, Pobladores; car comme dit fort bien l'Historien Jean Evêque de Gironne, dans le premier Livre de son Histoire, la premiere de toutes les Villes a été Cadis, qui se nommoit *Tartesso* avant la venuë d'Hercule. *La primera de todas las Ciudades sara Cadis que antes de la venida d'Hercules se Lameda Tartesso.* Et au Livre second, il dit, Hercules aggrandit, & augmenta Cadis, & lui changea son nom Tartesso, en celui de Gades, & depuis la venuë d'Hercule, les Tyriens, & les Sidoniens travaillerent encore à la même augmentation, selon Justin dans le dernier Livre de ses Antiquités. *Hercules amplio o aumento à Cadis mutando le el nombre de Tartesso en el de Cadis; y despues de la venida de Hercules hizieron la misma ampliacion los Tyrios, y los Sidonios. Segun Justino en el libro ultimo de sus Antiquedades.*

Hercule & les Tyriens n'ont point fondés Cadis, ils n'ont fait que l'aggrandir.

Page 8.

Ce fut donc l'an du monde 1799. cent quarante trois ans après le Déluge universel 2174. avant la Naissance du Messie, que Noé ayant partagé toute la terre à ses trois fils, & ensuite à ses petits-fils. Tharsis petit-fils de Japhet

Epoque de la fondation de Cadis.

eût pour ſon partage, entre autre choſe l'Iſle de Cadis & les environs, c'eſt-à-dire, la Bœtique, ou Andalouſie, à qui il donna ſon nom en l'appellant Tartéſſo, c'eſt le ſentiment d'une infinité d'Hiſtoriens, ſur tout Eſpagnols. Je ne rapporterai ici que celui de Goropius Becanus, Livre 5. de ſon Hiſtoire d'Eſpagne, où il dit que Tharſis appella de ſon nom Tarteſſo, tout le Païs qui eſt entre la mer interieure, c'eſt-à-dire, la Mediterranée, l'Ocean, & le Fleuve Betis. *Totam enim regionem quæ mari interno, & Oceano, & Beti flumini adjacet, Tarteſſum nuncupavit.* *Tota la region antiqua ad mar Oceano y rio Betis, Tharſio llamo de ſuo nombre Tarteſſo.* Et un peu plus bas, il dit encore ces mots. Tenons donc pour aſſuré, que Tharſis n'eſt autre choſe que le Païs qu'on appelle Tarteſſo; *Tengamos que Tharſino es otra region que la Tarteſſia. Retineamus igitur Tharſis non eſſe aliam regionem quam Tarteſſum.* *Tharſis de ſuo nomine.*

C'eſt ſur ce fondement que les Citoyens de Cadis reconnoiſſent Tharſis pour leur veritable Fondateur. Ils ſçavent trop bien leurs interêts, pour perdre cinq ou ſix cens ans d'antiquité, en reconnoiſſant Hercule en cette qualité.

Il eſt vrai, qu'on peut objecter aux Cadiſiens qu'il y a bien des ſiecles, & peut-être même avant que le blaſon eût été inventé, que la Ville de Cadis avoit pour ſes armes Hercule, qui étouffoit deux Lions, avec ces paroles, *Hercules fundator Cadis, dominatorque.*

Mais outre que la Langue & les caracteres de cette legende ſont trop nouveaux pour donner aucune atteinte à l'antiquité de la Ville; c'eſt que tout ce qu'on en peut tirer en faveur d'Hercule, c'eſt qu'il a rebâti les murs de Cadis, l'a augmentée de Peuples, & en édifices, qu'il en a été le Souverain, & que par tous ces endroits, il a merité le titre de ſecond Fondateur *Poblador*, mais jamais celui de premier Fondateur qu'on ne peut ravir à Tharſis ſans une injuſtice criante; & comme ce ſeroit faire tort à Chriſtophe Colomb, de lui refuſer la gloire d'avoir découvert le Nouveau Monde, parce que Americ Veſpuce lui a donné ſon nom, quoiqu'il n'y ait abordé que cinq ans après lui. De même c'eſt faire une injure extrême à Tharſis, de lui enlever la gloire d'avoir bâtie la Ville de Cadis, parce qu'Hercule qui eſt venu cinq cens ans après, lui a donné un nouveau nom, & y a fait quelques augmentations.

C'est ainsi que le P. Jerôme après avoir assuré la qualité de Fondateur de Cadis à Tharsis, entre dans le détail des évenemens les plus considerables de cette Ville celebre. Page 10.

Il dit donc qu'en l'année 1805. avant la Naissance de J. C. & la trente-deuxiéme année de l'Empire de Amaris Roi des Assyriens ; un certain Afriquain nommé Deabo, surnommé Gerion, fils de Hierbas Roi de Mauritanie, assembla une armée considerable, surprit la Ville de Cadis, s'empara des grandes richesses qu'il y trouva, & y établit le Trône d'une Monarchie tyrannique, si éloignée de la douceur de leur ancien Gouvernement, qui avoit plûtôt la forme d'une Republique, que d'une Monarchie, qu'ils se virent contraints d'envoyer demander du secours à Osiris. Ce sage & vaillant Prince regnoit pour lors en Egypte, l'Ecriture-Sainte l'appelle Misraim fils de Cham, & petit-fils de Noé.

Ce Prince mit aussi-tôt en mer une flotte considerable, sur laquelle il fit embarquer des troupes nombreuses & aguerries, il entra dans le Détroit, prit terre à l'endroit où est à present la Ville de Tariffe, vainquit dans une bataille rangée le Tyran Gerion, & le tua. Le

P. Jerôme veut qu'on se souvienne, que c'est la premiere bataille rangée qui se soit donnée en Espagne, après laquelle Osiris croyant n'avoir plus rien à faire dans ce Païs-là, s'en retourna chés-lui triomphant, chargé des dépoüilles de Gerion, & des presens que les Cadisiens lui avoient faits. Mais je ne sçai par quelle raison il oublia d'emmener avec lui les trois enfans de Gerion, qui étoient braves, & qui ne devoient pas lui paroître gens à demeurer en repos quand ils le verroient éloigné.

Ils étoient en effet tels que je viens de dire. Ils laisserent partir Osiris, & puis ils rentrerent en possession de l'Isle de Cadis, la partagerent entre eux, & s'unirent si étroitement pour leur commune défense, qu'ils donnerent occasion à la Fable du Monstre à trois têtes.

Diodore de Sicile, Livre 5. chapitre 2. dit qu'Osiris passant par l'Espagne fut reçû, & traité magnifiquement par un Prince de ces quartiers-là, & qu'en reconnoissance il lui laissa quantité de Bœufs, de Taureaux, & de Vaches qu'il avoit enlevés à Gerion. Ce Prince pour ne pas demeurer en reste avec Osiris, ne manquoit pas de sacrifier tous les ans un Bœuf à Osiris, en memoire du

Pourquoi Osiris est honoré sous la figure d'un bœuf.

present qu'il en avoit reçû, c'est de-là que les Egyptiens prirent la coûtume de révérer Osiris sous la figure d'un Bœuf.

Les Gerions étant rentrés dans Cadis, & s'y étant rétablis craignirent avec raison, que si Osiris en étoit averti, il ne revint, & ne les traitât comme il avoit traité leur pere. Pour se mettre à couvert de sa colere, ils gagnerent son propre frere Tiphon, & l'engagerent à le tuer. La passion de regner lui fit commettre ce fratricide, mais il ne joüit pas du fruit de son crime. Hercule fils d'Osiris que l'on appelloit Heron Lybien, parce qu'il étoit Roi de la Lybie, vangea la mort de son pere par celle de son oncle Tiphon, & ayant appris que c'étoient les Gerions qui l'avoient engagé à cette action déteſtable, il passa de la Lybie à Cadis avec une nombreuse armée, défit les Gerions, & vangea la mort de son pere par la leur. Ceci arriva selon le calcul d'Eusebe l'an 1770. avant la Naissance du Messie, & le 23. du regne de Belus Roi d'Assyrie.

Meurtre d'Osiris tué par son frere Tiphon.

Tiphon & les Gerions tués par Hercule.

Les Gerions furent ensevelis auprès du corps de leur pere, dans une caverne d'un rocher, vis-à-vis l'Isle qui porte à present le nom de S. Pierre. Ces

quatre Tyrans furent les premiers dont on mit les corps dans la terre. Car la coûtume du Païs étoit de pendre les corps morts à des arbres, & de les y laisser consommer par la chaleur, & par l'intemperie de l'air.

Les Isles de Sardaigne, & de Corse peuplées par les Cadisiens.

Noracus neveu des Gerions s'étant sauvé de la bataille, où ses oncles furent défaits & tués, se retira avec quelques Cadisiens qui s'étoient attachés à lui en Sardaigne & en Corse, où ils s'établirent, & bâtirent les premieres Villes de ces Isles là, qui doivent par consequent reconnoître les Cadisiens pour leurs peres, & leurs Fondateurs.

Les Cadisiens reconnoissent Hercule pour leur Souverain. Il est le premier Roi d'Espagne.

Les Cadisiens ayant recouvrée leur liberté par la mort des Gerions, reconnurent Hercule leur Liberateur pour leur Souverain, & pour marque de leur soumission & de leur reconnoissance, ils lui presenterent deux colonnes de bronze de huit coudées de haut, qui dans la suite furent mises dans le Temple qu'ils lui bâtirent sur la petite Isle de S. Pierre. Ils prirent encore son buste, & ses attributs pour les armes de leur Ville, comme on le voit dans des Médailles, & des Monnoyes anciennes, & Hercule ayant rebâti les murailles de la Ville, & l'ayant considérablement augmentée en édifices, & en Ci-

toyens, merita à juste titre celui de Fondateur en second, avec celui de Souverain, *Poblador*.

Le P. Jerôme avertit ici le Lecteur de ne pas confondre nôtre Hercule Lybien, ou pour parler plus juste Egyptien, & puis surnommé Gadisien, avec un autre Hercule Grec, qui vint au Détroit de Gibraltar avec la flotte des Argonautes l'an du monde 2786. & qui fonda la Ville de Gibraltar. Il y a un interval de 986. ans entre les deux, qui paroît assés raisonnable pour ne les pas confondre.

Page 12.

Après qu'Hercule eût demeuré à Cadis un nombre considerable d'années, qu'il ne plaît pas à nôtre Auteur de fixer, il passa en Italie, & laissa le Royaume à son fils Hispal, qui fonda la Ville de Seville, à laquelle il donna son nom, & la fit appeller *Hispalis*, cinq cens ans après le Déluge. Hispal commença de regner 1727. ans avant J. C. & le trente-six de l'Empire de Belus Roi des Assyriens. Il regna dix-sept ans. Ce fut de son tems, qu'arriva cet horrible incendie des forêts qui étoient sur les Monts Pyrenées, qui fut si violent, qu'il fit fondre les métaux qui étoient renfermés dans les entrailles de ces montagnes, & fit couler des tor-

Hispal Roi d'Espagne fonde Seville l'an du monde 2156.

C'est-à-dire l'an du monde 2273.

rens d'or, d'argent, & d'autres métaux dans les plaines qui sont au bas de ces montagnes.

Hispan troisiéme Roi d'Espagne donne le nom à l'Espagne.

Hispan succeda à son pere Hispal l'an 1710. avant J. C. & l'an du monde 2290. & le premier d'Aradis Roi d'Assyrie. Ce fut lui qui donna son nom à cette vaste Monarchie qu'on nomme Espagne, ou *Hispania*; il fut pere de la celebre Illiberie, qui fonda la Ville de Grenade, à laquelle elle donna son nom, la faisant appeller *Illiberis*; il regna trente-deux ans. Il tint sa Cour à Cadis, y mourut, & y fut enseveli.

Hercule son grand-pere, étant alors revenu de ses voyages d'Italie, reprit le Gouvernement de l'Etat l'an du monde 2322. 1678. avant la venuë du Messie, & le premier de Mamito Roi des Assyriens, quoiqu'il fût déja fort vieux, & cassé par les voyages qu'il avoit faits, les guerres qu'il avoit soûtenuës, & les travaux où il avoit remporté tant de gloire. Il regna encore dix-neuf ans, fonda plusieurs Villes, & mourut enfin à Cadis, & y fut enseveli dans le Temple, ou Mausolée qui lui étoit consacré l'an du monde 2251.

Mort d'Hercule l'an du monde 2251.

Nôtre Auteur n'ose pas avancer que cet Hercule Egyptien, Lybien, Cadisien, est Noé en propre personne; mais

il cite tant d'Auteurs qui le disent, sans se donner la peine de les refuter, qu'il donne lieu de croire que c'est aussi son sentiment.

Je suis bien fâché que la verité m'empêche de me joindre à lui. Mais comment faire autrement? Noé avoit 600. ans, lorsque le Déluge arriva l'an du monde 1656. & l'Ecriture nous apprend qu'il n'a vêcu que 350. ans après le Déluge, il est donc mort l'an du monde 2006. ou 7. comment le faire vivre jusqu'en l'an du monde 2251. & augmenter ainsi sa vie de 245. ans. Il importeroit très-peu que Noé fut l'Hercule de Cadis, & qu'il eût vêcu 1195. ans; mais il importe beaucoup à tous les Chrétiens que l'on conserve avec respect les verités que l'Ecriture-Sainte nous marque avec tant de précision. Jamais homme n'est arrivé à l'âge de mille ans, même avant le Déluge. Adam & Mathusalé, qui sont ceux dont la vie a été la plus longue, n'y sont pas parvenus, & depuis le Déluge, Noé a eu la plus longue vie, & l'Ecriture qui ne peut mentir l'a fixée à 950. ans.

Refutation du sentiment du P. Jerôme.

Je me doute bien que le P. Jerôme ne manquera pas de dire, qu'une vie de 1195. ans n'est pas une merveille, puisque son pere vrai ou supposé le Pro-

phete Elie est né avant l'an du monde 3090. c'est-à-dire, 914. ans avant la Naissance de J. C. & que ses enfans n'ont pas encore reçû l'avis de sa mort, quoique nous soyons dans le moment que j'écris en l'an 1725. depuis la venuë du Messie. Ce seroit une vie de 2639. ans, que je ne veux pas contester au Prophete Elie, ni à son enfant le P. Jerôme, n'étant pas d'humeur à faire de la peine à personne, ni à me faire des affaires avec un Ordre si respectable par sa sainteté, son antiquité, les grands hommes qui en sont sortis, & les exemples de vertus qu'il nous donne encore tous les jours; mais ce qu'on dit d'Elie est un fait particulier, dans la verité duquel je ne dois point entrer; au lieu que la vie de Noé est fixée à 950. ans, & que le P. Jerôme la prolonge jusqu'à 1195. Ce qui me paroît très-propre pour être porté au Tribunal redoutable de l'Inquisition.

Il y a encore une chose sur laquelle je prie le P. Jerôme, de me permettre de lui faire faire réflexion; c'est sur la fondation de Seville, qu'il dit avoir été fondée par Hispal cinq cens ans après le Déluge, c'est-à-dire, l'an du monde 2156. c'est une erreur de 117. ans. Il faut donc corriger ce point, ou

dire que c'eſt Hercule qui a bâti Seville, & qu'il lui a donné le nom de ſon fils Hiſpal, ce qui eſt très-probable, ou que le Prince Hiſpal l'a bâtie avant d'être monté ſur le Trône.

Mais voici une affaire de plus grande conſequence, le P. Jerôme prétend qu'Oſiris, & Tiphon étoient freres, & qu'Hercule qui étoit Noé, étoit fils d'Oſiris. L'Ecriture nous apprend, que le pere de Noé s'appelloit Lamech. Je ne vois pas par quel droit le P. Jerôme change ainſi les noms de nos plus anciens Patriarches : Mais où a-t'il appris que le pere de Noé a ſurvêcu au Déluge, puiſque l'Ecriture dit poſitivement que tous les hommes furent étouffés dans les eaux, à la reſerve de Noé & de ſa femme, de ſes trois enfans, & de leurs femmes. Voilà les huit perſonnes qui ne périrent point dans le Déluge. L'Ecriture eſt trop formelle pour pouvoir chicaner ſur ce paſſage ; à moins que le P. Jerôme ne veüille nier l'univerſalité du Déluge ; ce qui le feroit regarder comme un heretique, ou qu'il ne diſe que tout ce qu'il a conté du voyage d'Oſiris, & de la défaite de Gerion le pere, du fratricide d'Oſiris par Tiphon, du meurtre du même Tiphon par Hercule, & du voyage d'Her-

cule, & de la défaite des trois enfans de Gerion, ne se soit passé avant le Déluge, & pour lors la Ville de Cadis sera plus ancienne de quelques siecles qu'elle ne croit être. Si j'avois un conseil à lui donner, ce seroit de prendre ce parti, personne ne lui contestera ce qu'il jugera à propos d'avancer.

Page 14. La gloire de posseder les dépoüilles venerables d'Hercules n'a pas été cedée aux Cadisiens sans peine, & sans qu'il se soit trouvé des gens qui leur ont contesté la possession d'un si riche trésor. Le P. Jerôme rapporte que dans le tems que Dom Pedro de Castro Y-Quinoués étoit Archevêque de Grenade, on trouva à Almunecar ville de son Diocese un Sepulchre magnifique dans lequel étoit un cadavre d'une grandeur gigantesque, avec le Diadéme, la lance, l'épée, deux anneaux d'or, & autres choses que cet Archevêque s'appropria. On ne manqua pas de dire aussi-tôt, que c'étoit le corps d'Hercules, afin d'ôter aux Cadisiens la gloire de posseder ces fameuses dépoüilles.

Sepulchre d'un Geant.

Mais il fut facile aux Cadisiens, dit le Pere Jerôme, de faire connoître la fausseté de ce sentiment, & ils n'y manquerent pas; puisqu'il est certain que l'usage du Diadême, de l'é-

pée, & de la lance n'étoit point introduit du tems d'Hercules. Les Heros comme lui étoient aſſés diſtingués par la gloire qui environnoit leur front, ſans chercher le ſecours d'un Diadême pour ſe faire connoître & reſpecter. Les épées & les lances, ces armes propres à des poltrons qui n'oſent approcher aſſés près de leurs ennemis, étoient inconnus aux veritables braves de ce tems-là. Hercules ne s'eſt jamais ſervi que d'une maſſuë, il s'approchoit aſſés près de ſes ennemis pour leur en faire ſentir la peſanteur, comment donc auroit-on enſeveli avec ſon corps des inſtrumens de guerre plus propres à ternir ſa gloire, qu'à la tranſmettre à la poſterité? C'étoit aſſûrément le corps de quelque Geant du moyen âge dans lequel on n'appercevoit plus que quelques foibles étincelles de cette ancienne valeur des Heros.

Hercules le Cadiſien, ſelon nôtre Auteur, avoit eu de ſa femme Araria un fils nommé Tuſco, duquel deſcend la très-noble, & toûjours auguſte maiſon d'Autriche. L'Auteur n'en dit pas davantage, peut-être a-t'il deſſein de donner la genealogie de cette Auguſte Maiſon depuis Tuſco juſqu'à preſent:

Ce ne ſera pas un petit Ouvrage, & ſans doute il n'obliera pas de dire que Madame Araria étoit de Cadis. Nous ne ſçavons point pourquoi Tuſco ne ſucceda point à ſon pere Hercules au Royaume d'Eſpagne, il faut que ſon pere lui eût donné les Etats qu'il avoit conquis en Italie, & qu'en continuant de s'agrandir, il ait conquis l'Allemagne, & s'y ſoit établi.

Heſper quatriéme Roi d'Eſpagne l'an du monde 2341.

Ce fut Heſper Capitaine general des armées du défunt Roi Hercules qui lui ſucceda, ce qui ne détruit point du tout le droit que le Prince Tuſco & ſes deſcendans ont ſur l'Eſpagne.

Heſper monta ſur le Trône l'an du monde 2341. avant J. C. & le 20. de Mamitto Roi d'Aſſyrie. Il regna onze ans, & fit porter à l'Eſpagne le nom d'Heſperie. Il fut pere de la celebre Princeſſe Amarillis Roma premiere & veritable Fondatrice de la Ville de Rome : ce point eſt d'une extrême conſequence à la Ville de Rome ; puiſqu'il lui reſtituë plus de 900. ans d'ancienneté que le vulguaire lui enlevoit, donnant la gloire de ſa fondation à Romulus, qui n'a vêcu que 570. ans avant J. C. c'eſt-a dire l'an du monde 3250. Je ne doute pas que cette Ville ne ſçache bon gré au Pere Jerôme de cette

Fondation de Rome l'an du monde 2351.

découverte, & qu'en reconnoissance elle n'assure à son Ordre la succession du Prophete Elie que bien des gens lui contestent.

Hesper laissa le Royaume à son fils aîné Atlas, l'an du monde 2352. 1648. ans avant J. C. & la premiere de Manchalio Roi d'Assyrie. Ce Prince donna son nom à la celebre montagne d'Afrique qu'on nomme encore à present le Mont Atlas, à la Mer Atlantiqne qu'on a depuis appellée Ocean, & à la fameuse Isle Atlantique, où Platon qui a été suivi de Dom Joseph Pellicer dans son Apparat, dit qu'il alla tenir sa Cour. C'est-à-dire en bon François, qu'il fut Roi de la Partie du monde qu'on appelle aujourd'hui l'Amerique.

Atlas cinquiéme Roi d'Espagne l'an du monde 2352.

Il laissa le Royaume d'Espagne à son frere Gadir qui fit appeller Gadira, l'Isle & la Ville de Cadis. Il y a ici de l'erreur. Cadis avoit porté le nom de Gadira long-tems avant le Roi Gadir, & même avant Atlas, puisque S. Jerôme nous assure que les neveux de Japhet peuplerent le monde jusqu'à Gadir, par consequent il y avoit un Gadir ou Gadira avant Gadir, & Atlas. Ne pourroit-on pas soupçonner qu'on commença dès ce tems-là à porter le

Gadir sixéme Roi d'Espagne l'an du monde 2360.

nom de ses Terres, au lieu que les premiers Heros, comme nous l'avons vû jusqu'à present faisoient porter les leurs à leurs domaines.

Sicoro septiéme Roi d'Espagne l'an du monde 2364.

Gadir mourut, & eut pour successeur son fils Sicoro, qui donna son nom à la riviere de Segre en Arragon. Il commença de regner l'an du monde 2364. 1636. ans avant J. C. & le troisiéme de Manchalio Roi d'Assyrie. Le P. Jerôme prétend que ce fut sous son regne que nâquit Moïse l'an du monde 2374. & qu'il mourut l'an 2494. l'an 2494. le quatriéme du septiéme mois appellé Tisrim, qui est la Lune de Septembre. Il ajoûte, que le Peuple d'Israël sortit le quatorziéme du premier mois, nommé Nisan, qui est la Lune de Mars, un Jeudi 24. Avril l'an du monde 2454. Voilà un grand étalage d'érudition Chronologique. C'est dommage que le P. Jerôme ait perdu son tems à nous le donner. Il s'est trompé. Les plus habiles Chronologistes conviennent que Moïse est né l'an du monde 2433. qu'il est mort en 2553. âgé de 120. ans, & que les Israëlites sont sortis d'Egypte en 2513. Ces anacronismes sont trop considerables pour que je les puisse passer à leur Auteur, quelque envie que j'aye de lui faire plaisir. D'ailleurs ces faits étoient

Faux sistême du P. Jerôme sur Moïse, & les enfans d'Israël.

entierement hors d'œuvre dans le regne de Gadir.

Ce Prince regna quarante-cinq ans. Son fils Sicano lui ſucceda l'an du monde 2409. 1591. avant J. C. & le 8. de Mamelo Roi d'Aſſyrie. Il donna ſon nom à la riviere de Guadiana. Je croi qu'il ne lui en donna qu'une partie;car les ſyllabes Quada ſont Arabes, & ſignifient de l'eau, & ainſi il faut entendre eau de Cania par le mot de Guadiana. L'Auteur prétend encore qu'il a donné ſon nom, & appellé Sicania l'Iſle qu'on appelloit auparavant Trinacria. Il regna trente & un ans.

Sicano huitiéme Roi d'Eſpagne l'an du monde 2409.

Sicoleo ſon fils lui ſucceda l'an du monde 2440. 1560. ans avant J. C. & le neuf de Spareto Roi d'Aſſyrie. La Sicile prit ſon nom, qu'elle porte encore aujourd'hui. Il regna 44.

Sicoleo neuviéme Roi d'Eſpagne l'an du monde 2440.

Il laiſſa le Royaume à ſon fils Luſo, qui donna ſon nom à la Luſitanie. Il commença de regner l'an du monde 2484. 1516. ans avant J. C. & le 13. de Aſparadis Roi d'Aſſyrie. Ce fut de ſon tems qu'on bâtit la celebre Ville de Troye, qui fut priſe, détruite, & brûlée après un ſiege de onze ans, le Mardi 23. Juin, l'an du monde 2817. 1183. ans avant J. C. Il regna 31. ans.

Page 15.

Luſo dixiéme Roi d'Eſpagne l'an du monde 2434.

Siculo lui ſucceda l'an du monde

zième Roi d'Espagne l'an du monde 2515.

2515. 1485. avant J. C. & le huitiéme de Ramesses Roi d'Egypte. Il regna soixante & un ans.

Testa douzième Roi d'Espagne en 2516.

Après sa mort un certain Testa Lybien, que l'Auteur ne dit point être son fils, ou son parent, s'empara du Trône l'an du monde 2576. 1424. ans avant J. C. & le premier de Memphis Roi d'Egypte. On prétend que ce fut de son tems, que les Grecs introduisirent en Espagne le culte des Idoles. Il regna soixante & quatorze ans.

Romo treizième Roi d'Espagne en 2650.

Romo son fils lui succeda l'an du monde 2650. 1350. ans avant J. C. & le trente-cinquiéme de Zeto Roi d'Egypte. Il bâtit la Ville de Valence, qu'il appella d'abord Roma. De son tems Bacchus, autrement Dionysius, ou Liber édifia la Ville de Lebrija. Ce fut avec ce Bacchus que vinrent les Carettes Grecs de Nation, qui s'établirent entre Tariffe,& Bejar dans le Territoire de Cadis : & ce fut là encore que se donna la fameuse bataille entre les Geants,& les Titans si celebres chés les Poëtes, que Manuel Gallego Portugais décrit dans sa Gigantomachie de laquelle Gangora dit,

Que de nieve armados, Gigante de
Christal los teme il Cielo.

En

En confirmation de quoi Portillo nous assure, qu'on trouve ordinairement dans les voûtes, & cavernes soûterraines des montagnes de ces quartiers-là, des sepulchres avec des os d'une grandeur extraordinaire, qui montrent bien que ce sont des os de Geant. Mais ne pouvoit-on pas dire avec quelque sorte d'assurance, que ces Geants étoient les Cananéens, qui fuyant l'épée de Gedeon, quitterent leur Païs, & vinrent s'établir aux côtes d'Afrique, aux Isles Baleares, & enfin en Espágne. Romo regna vingt-neuf ans.

Son fils Palatua lui succeda l'an du monde 2679. 1321. ans avant J. C. & le huitiéme de Rameses II. du nom, Roi d'Egypte, il regna 18. ans. Ce fut lui qui bâtit la Ville de Palence, sur le bord de la riviere de Carion.

Palatua quatorziéme Roi d'Espagne en 2679.

Il fut contraint d'abandonner le Royaume à Caco qui s'empara tyranniquement du Trône l'an du monde 2697. 1303. avant J. C. & le 31. de Rameses Roi d'Egypte. Il regna 36. ans.

Caco Tyran d'Espagne en 2697.

Hercule le Thebain fils d'Amphitrion & d'Alcmene, vint en Espagne, combattit, vainquit & fit mourir le Tyran Caco, & remit Palatua sur le Trône, qui regna encore six ans, &

mourut sans laisser de posterité,

Erithée quinziéme Roi d'Espagne en 5.39.

Les Etats s'étant assemblés jetterent les yeux, & élûrent pour leur Souverain Erithée, qui étoit un Gentilhomme né à Cadis, de la premiere Noblesse de la Ville, comme le dit Pablo de Espinosa. Il commença de regner l'an du monde 2739. 1261. ans avant J. C. & le 7. d'Amenosis Roi d'Egypte. Il donna à Cadis sa patrie le nom d'Erithée; on croit même que pendant sa vie toute l'Espagne a porté son nom.

Fondation de plusieurs Villes en Espagne.

Ce fut de son tems selon la Chronologie du P. Jerôme que les Jeux Olimpiques furent institués, & que plusieurs Capitaines célebres conduisirent des Colonies en Espagne & s'y établirent. Teucrus bâtit Portovedre & Orense. Diomedes fils de Tidée édifia Tuy. Menestré Athenien fonda le Port Sainte Marie. Ulisse bâtit Lisbone. Les Zazintes Sagonte & Monviedre. Erithée regna 69. ans.

Gargoris seiziéme Roi d'Espagne en 2818.

Gargoris surnommé Mellicola lui succeda l'an 2818. 1182. ans avant J. C. un an après la destruction de la Ville de Troye. Il regna jusqu'à la premiere année d'Enée Roi des Latins, ce qui lui donne 70. années de regne. Il y a dix ans d'erreur entre le regne d'Erithée & celui de Gargoris. Il faut

les passer au P. Jerôme. C'est peu pour lui. Gargoris tint toûjours sa Cour à Cadis, comme la Capitale de ses Etats. On lui donna le surnom de Mellicola, parce qu'il trouva la maniere de tirer le miel de la cire, & de s'en servir. J'aimerois mieux dire qu'il eut ce nom parce qu'il élevoit beaucoup d'Abeilles, & faisoit peut-être commerce de miel ; car il est certain que l'art d'élever les mouches à miel, de tirer leur miel & de s'en servir, étoit connu & pratiqué bien des siecles avant Gargoris.

Abides dix-septiéme Roi d'Espagne, en 2878.

Après sa mort son neveu le Saint Roi Abides monta sur le Trône l'an du monde 2878. 1122. ans avant J. C. & le 2. d'Enée Roi des Latins. Je ne sçai de quel droit le P. Jerôme place en Paradis ce Prince tout Idolâtre qu'il devoit être. Il me semble qu'il lui suffiroit de lui donner la qualité de Bon, où même d'excellent, pour reconnoître ce qu'il avoit fait pour ses Peuples. Cependant comme le Tribunal de l'Inquisition a passé cette épitete au Pere Jerôme, je n'insisterai pas davantage sur ce point.

Abides étoit, ou devoit être un Prince plein de sagesse & de bonté ; mais quoi que je sois François, je ne veux

pas croire que les Espagnols fussent encore des Sauvages vivans comme des bêtes farouches dans des cavernes & dans des forêts, tels que nous les represente le Pere Jerôme; il ne prend pas garde que pour relever son Heros, il abaisse outre mesure ses Compatriotes, cela est injuste : qu'il louë tant qu'il voudra son prétendu Saint, qu'il en fasse s'il veut un des Generaux du Mont Carmel, qu'il dise que son gouvernement étoit si doux, qu'il avoit plus l'air d'une Republique que d'une Monarchie, à la bonne heure, j'y consens, j'y souscris, mais de transformer en sauvages des gens policés, élevés par des Hercules, habiles dans la politique, experimentés dans les sciences & dans les arts liberaux, les premiers hommes du monde en fait de marine; cela me revolte, & je ne puis souffrir cette injustice. Je m'étonne que ses Compatriotes si sensibles au point d'honneur, ne lui aient fait faire une réparation authentique de l'affront qu'il a fait à sa Nation. C'est peut-être en attendant mieux que le P. Jerôme a perdu ses peines, & qu'il n'a pas eu l'établissement dans la Ville de Cadis qu'il prétendoit avoir pour son Ordre, en é-

change de la dédicace qu'il lui a faite de son Ouvrage. Je le trouve heureux s'il en est quitte à si bon marché.

Mais suivons nôtre Auteur, il dit qu'Abides regna 64. ans, & qu'il est mort l'an du monde 2942. & que ce fut après sa mort qu'arriva cette secheresse extraordinaire qui dura les 26. premieres années que David regna en Jerusalem. Il ne plut point du tout pendant tout ce tems-là en Espagne. Les rivieres les plus considerables, comme l'Ebre, le Tage, la Guadalquivir secherent absolument. La famine fut extrême. L'Espagne se dépeupla entierement, & ce ne fut qu'après que les pluyes eurent ramenée l'abondance que les naturels du Païs qui étoient restés en vie retournerent en leur patrie, & avec eux quantité d'autres Nations attirées par les ruisseaux d'or & d'argent que l'incendie arrivé dans ce même tems aux forêts des Monts Pyrennés faisoit couler de toutes parts.

Secheresse extrême en Espagne.

Voici où le P. Jerôme aura besoin de toute sa Scolastique pour se tirer d'embarras. Tout le monde convient qu'il y a eu un incendie extraordinaire dans les forêts des Pyrennés, & on veut bien dire avec nôtre Auteur que

ce fut pendant le regne d'Hiſpal ſecondRoi d'Eſpagne versl'an du monde 2156.mais perſonne ne demeure d'acord qu'il y en ait eû un ſecond après l'an 2942. Il ne faut pas brûler ſi ſouvent les forêts, ni fondre les métaux dans les entrailles de la terre. Les arbres & les métaux ont beſoin de tems pour croître. Si on revenoit ſi ſouvent à la charge, on laſſeroit enfin la nature, & elle ne voudroit plus rien produire.

C'eſt ici où le P. Jerôme finit ſa Chronologie des premiers Rois d'Eſpagne qui reſidoient à Cadis comme dans la Capitale de leur Monarchie. A l'exception d'une infinité de fautes de Chronologie, & de quantité de faits qui la font reſſembler à une fable, elle eſt aſſés bien ſuivie pour en impoſer à ceux qui n'y regardent pas de ſi près.

Déluge des differens peuples qui envahiſſent l'Eſpagne.

Après que la pluye eût renduë à l'Eſpagne ſa fertilité ordinaire, elle ſe trouva tout d'un coup inondée d'un débordement extraordinaire de toutes ſortes de Nations. Nôtre Auteur y conduit non ſeulement les peuples qui étoient alors au monde, mais par avance ceux qui n'y parurent que bien des ſiecles après, ou qui avoient déja ceſſés d'y être; on y vit accourir les Cel-

tes, les Rhodiens, les Candiots, les Licaons, les Troyens, les Cypriots, les Pheniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Hebreux, les Romains, les Gots, les Arabes; c'eſt dommage qu'il ne ſe ſoit pas ſouvenu des Chinois, des Japonois, des Tartares, des Mexicains, des Topinambours, aſſurément il les y auroit amenés, & auroit laiſſées deſertes les quatre parties du monde pour repeupler l'Eſpagne, ou pour piller les richeſſes qui y étoient, & comme Cadis étoit la clef de ce Païs fortuné à cauſe de ſon port excellent qui eſt à l'entrée des deux Mers, tous ces peuples auroient tâchés à l'envie les uns des autres de s'en rendre maîtres.

Les Pheniciens furent les plus heureux, ils étoient auſſi les plus habiles navigateurs, & ils avoient très-ſouvent negocié à Cadis & bien plus loin; ils y arriverent donc les premiers, & comme elle étoit preſque entierement deſerte, parce que ſes habitans que la famine en avoit chaſſés, n'étoient pas encore revenus, ils s'en emparerent aiſément, y établirent une puiſſante Colonie, releverent ſes murailles preſque ruinées, ils firent de nouvelles fortifications, & reſtaurerent, embellirent, & augmenterent ce fameux

Les Pheniciens s'emparent de Cadis.

Temple d'Hercule ; & pour marquer qu'ils étoiont à juste titre les maîtres de cette Ville celebre, ils changerent son ancien nom de Tartesso en celui de Gades, dont on a fait celui de Cadis ; c'est-à-dire forteresse ou retranchement.

Fondation de Carthage l'an du monde 3143.

Ce fut à peu près dans le même tems que Didon, & Elisa qui étoient aussi Pheniciens bâtirent la fameuse Ville de Carthage en Afrique, 143. ans après la fondation du Temple de Salomon, c'est-à-dire, l'an du monde 3143. & 134. ans avant l'aggrandissement de Rome par Romulus.

Les Carthaginois viennent à Cadis l'an du monde 3491.

Les anciens habitans de Cadis étant revenus, furent tellement maltraités par les Pheniciens qui changerent tout le gouvernement politique de la Ville & s'érigerent en Tyrans, qu'ils devinrent à la fin tellement insupportables, que les Cadisiens furent contraints d'envoyer implorer le secours des Carthaginois, pour les aider à secoüer le joug de cette cruelle servitude. Ceci arriva l'an 240. de la fondation de Rome par Romulus, qui revient à l'an du monde 3517. Ils y vinrent aussi-tôt, & se posterent à Turdeto entre Xeres & Arcos, & commencerent à faire une rude guerre aux Pheniciens avec tant de

bonheur & de conduite, qu'ils les chasserent entierement de la Ville, de l'Isle, & de tout le Païs des environs, où ils s'étoient établis.

Mais ils s'établirent eux-mêmes à leur place, & bien loin de rendre la liberté aux Cadisiens, comme ils l'esperoient, ils leurs firent connoître qu'ils n'avoient fait que changer de maîtres, & que leur condition n'enétoit pas devenuë meilleure. Cela est selon le P. Jerôme, une felonie execrable. Ce fut l'an du monde 3496. que les Carthaginois s'emparerent de Cadis, & ils en furent maîtres pendant 348. ans, C'est-à.dire jusqu'en l'an 3844.

Tyrannie des Carthaginois commencée en 3496. jusqu'en 3844.

Nôtre Auteur fait ensuite le recit de la venuë de Nabucodonosor en Espagne. Il dit que l'an 19. de l'Empire de ce Prince, qui étoit selon son calcul l'an du monde 3363. ce Monarque vint pour la seconde fois à Jerusalem qui s'étoit revoltée. Il la prit, la détruisit, brûla le Temple, & emmena les Juifs en captivité en Assyrie.

Mais non content de cette victoire, il voulut encore châtier ceux qui avoient secourus les Juifs contre lui. Il assiegea Tyr Capitale de la Phenicie. Le siege avoit déja duré 13. ans, & les Tyriens étoient pressés lorsqu'ils en-

Page 10.

voyerent demander du secours à leurs amis de Cadis. Ceux-ci ne manquerent pas, ils équiperent une flotte considerable, qui attaqua & battit à platte couture celle de Nabucodonosor, & contraignit ce Prince à lever le siege, & à s'en retourner en son Païs plein de dépit & de honte.

Ce Prince irrité se hâta de faire une paix generale avec tous ses voisins, & ensuite il mit en mer une flotte formidable, vint faire sa descente en Roussillon, franchit les passages des Pyrennés, & prît sa route droit à Cadis. Il me semble que ce Prince auroit mieux fait de venir débarquer à l'Isle de Cadis ou aux environs, mais il n'a pas plû à nôtre Auteur de lui faire prendre la route qui lui étoit la plus convenable, & il a eu ses raisons.

Les vaillans Cadisiens, c'est-à-dire les Pheniciens, qui s'étoient emparés de Cadis, rassemblerent leurs troupes, se fortifierent sur leurs frontieres, étonnerent tellement par leur contenance & par leur situation ce superbe Monarque accoûtumé à vaincre, qu'ils l'obligerent de s'en retourner chés lui, chargé à la verité des richesses immenses qu'il avoit ramassées dans tous les endroits où il avoit passé, mais sans

Nabuchodonosor vient pour attaquer Cadis l'an du monde 3429.

avoir pû se vanger des Cadisiens, & sans autre avantage que d'avoir établie une Colonie de Caldéens à Seville qui lui plût infiniment par sa grandeur & sa situation sur le bord du Guadalquivir. Ceci arriva l'an du monde 3429. 371. ans avant J. C. Mais je ne veux point être garant des époques du Pere Jerôme.

Ce fut en cette occasion que les Juifs qui étoient dans son armée déserterent, & se répandirent en beaucoup de Provinces, & peuplerent plusieurs Villes comme les noms Hebreux qu'ils leur ont imposés le marque assés. Telle sont Tolede, Escalone, Nove Marqueda, & bien d'autres; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si l'on voit encore à present tant de Juifs en Espagne & en Portugal. Ce qui a fait dire à Malvenda, que la découverte, (c'est apparemment la seconde découverte de l'Amerique) avoit été reservée au Peuple Juif ou à leurs descendans, selon la Prophetie d'Abdias, chap 1. v. 20. où il est dit que la transmigration de Jerusalem qui est au Bosphore, possedera les Villes du Midi. *Transmigratio Jerusalem quæ est in Bosphoro, possidebit Civitates Austri*, que l'Auteur explique ainsi en Espagnol. *La*

Page 24.

Les Juifs venus avec Nabuchodonosor, peuplentune partie de l'Espagne.

Transmigration de Jerusalem que esta en lo Bosforo o Estrecho posseera les Ciutades de el Austro.

Le P. Jerôme se fâche ici beaucoup contre Malvenda, & ne peut souffrir que cet Auteur attribuë aux Juifs la seconde découverte de l'Amerique, il veut absolument qu'on n'en soit redevable qu'aux Espagnols naturels, sans prendre garde que Colomb, & Vespuce à qui on la doit sans contestation, étoient l'un Genois,& l'autre Florentin. Il semble qu'il ait peur qu'on ne puisse accuser les illustres familles des Cortés, des Pizarres, des Almagres d'être descendus des Juifs, ce qui les mettroit dans la classe ignominieuse, & toûjours sujette à l'Inquisition des *Christianos noevos*, & là-dessus il fait des raisonnemens si longs, si plaisans, & si éloignés de toute vrai-semblance, que j'aime mieux renvoyer le Lecteur à l'original que de les rapporter ici, de crainte qu'on ne me voulût pas croire.

Asmonée Ambassadeur des Cadisiens à Alexandre le Grand.

A la fin les Cadisiens se lasserent du joug des Carthaginois, & députerent Asmonée, ou Maurion grand-pere des Maccabées, qui étoit de Cadis à Alexandre le Grand, pour lui demander du secours contre ces perfides, qui

avoient opprimée leur liberté. Ils chargerent leur Ambaſſadeur de flatter la vanité de ce Conquerant, en lui demandant permiſſion de mettre ſa ſtatuë dans le Temple d'Hercule, où il n'y avoit pas même celle du Heros, ou Dieu à qui il étoit conſacré. Aſmonée trouva Alexandre à Babylone, & s'acquitta de ſa commiſſion avec toute l'adreſſe, & la ſoupleſſe dont un Juif eſt capable. Il fut écouté favorablement, la propoſition de la ſtatuë fit plaiſir au Monarque vain, & celle d'une nouvelle conquête, & auſſi importante flatta ſon naturel avide de gloire. Il permit aux Cadiſiens de mettre ſa ſtatuë dans leur Temple, & promit qu'il iroit en perſonne les délivrer de leurs Tyrans, dès qu'il auroit achevé quelques affaires, & que chemin faiſant il prendroit l'Afrique, afin qu'ils n'euſſent plus rien à craindre de ce côté-là. Page 29.

C'étoit en effet le moyen le plus ſûr, mais Alexandre mourut ſur ces entrefaites, & ſes promeſſes n'ayant pû être executées, les Cadiſiens furent enfin obligés d'avoir recours aux Romains.

Guerre des Romains contre les Carthaginois en faveur des Cadiſiens.

Ce fut ſelon nôtre Auteur l'occaſion, & le motif pour lequel les Romains declarerent la guerre aux Carthaginois. Cette guerre fut très-longue, fort

douteuse, & mit plus d'une fois la République Romaine à deux doigts de sa ruine. Après plusieurs batailles, Scipion prit & détruisit Carthage, & étant passé en Espagne, il chassa les Carthaginois de la nouvelle Carthage, de Cadis, & des autres endroits dont ils s'étoient emparés. L'Espagne fut enfin réduite en Province Romaine, & Jules Cesar y fut envoyé en qualité de Questeur, cinquante-neuf ans avant la Naissance de J. C. & l'an du monde 3941.

Jules Cesar vient à Cadis en 3941.

Cette Ville lui plût si fort qu'il lui donna son nom, la faisant appeller *Augusta Julia Gaditana*. Il lui fit l'honneur de dépoüiller son Temple, & de se servir des richesses immenses qu'il y trouva, pour soûtenir la guerre contre Pompée; mais ce Prince témoigna bien aux Cadisiens la reconnoissance qu'il leur avoit, de lui avoir conservées les richesses dont il s'étoit servi si utilement, en les declarans Citoyens Romains, & leur Ville fut considerée comme Confédérée, & comme Colonie Romaine.

Telle fut enfin la destinée de Cadis. Son antiquité, ses richesses, son grand commerce, la bonté & la sûreté de son Port, l'ont exposée à l'envie de toutes

es Nations, & la valeur des Heros qui habitoient ne l'a pû empêcher d'être resque toûjours esclave. C'est un amle sujet de moralité, que je laisse aux ongues & frequentes meditations du . Jerôme.

Nous voilà enfin au bout de ces faits Chronologiques. Je crains qu'ils n'ennuyent les Lecteurs. Mais je les prie e considerer qu'ils m'ont ennuyé le remier, & très-fort.

Le P. Jerôme employe le onziéme Chapitre de son premier Livre, à prouer que Cadis est le Tharsis de Salomon. Après tout ce que nous en avons apporté dans ce Chapitre, & dans le récedent, je ne croi pas que personne en doute. Car elle a pris son nom e Tharsis son Fondateur; & elle étoit dans ce tems-là si remplie d'or, & 'argent qu'on ne peut pas seulement oupçonner, qu'il y ait eu un autre lieu u monde d'où Salomon ait tiré l'or, & l'argent dont il avoit remplie Jerusalem & toute la Judée. Et comment outer des richesses immenses de cette Isle, puisque Strabon nous assure, que es Habitans employoient communément l'argent pour faire les mangeoires le leur bêtail, les cuves pour les venlanges, les vaisseaux à conserver le

Richesses immenses des anciens Cadisiens.

vin, & mêmes les ancres de leurs Navires.

Mines d'or & d'argent au tour de Cadis.

Ce fut Annibal qui découvrit la celebre mine de Tarifa, dans le Territoire de Cadis, qui rendoit chaque jour six cens marcs d'argent très-pur, qui étant évalués seulement à vingt-quatre livres de nôtre monnoye le marc, font quatorze mille quatre cens livres. Cette mine n'étoit pas seule, toute la Province Betique au voisinage de Cadis étoit semée pour ainsi dire de mines d'or & d'argent. Les plus connuës étoient celles de Penaflor, de Ville-Quittiera, qui a fourni encore de nos jours à Philippe II. de quoi bâtir la huitiéme merveille du monde, c'est-à-dire, l'Escurial, dont la dépense a montée à plus de six millions d'écus. Il y a encore des mines très-riches à Guadacanal, & à Almadonar, à Vralada, à Galarosa, & en bien d'autres endroits, sans compter ces ruisseaux d'or, & d'argent fondus qui avoient coulés des Pyrenés, & les richesses immenses du fameux Temple d'Hercule, où les Pheniciens, les Carthaginois, & les Romains ont puisé tant de fois de quoi entretenir leurs longues guerres, sans qu'il parût presque qu'on y eût touché.

Page 44.

L'Amerique fournit à present à son ›ur de si grandes richesses à l'Espagne, u'on y verroit aujourd'hui la même bondance des métaux précieux, qu'on voyoit autrefois, sans la mauvaise abitude où sont les Etrangers d'enlever presque tout l'or & l'argent, que :s Flottes & les Gallions, en apporent en échange de leurs toiles, de leurs fflets, & autres menuës clinqualeries, u'ils envoyent au Nouveau Monde, c malgré cela, le P. Jerôme nous assure u'il est rare, même dans le siecle où nous ivons, qu'on trouve des Habitans de ;adis qui ayent moins d'un million de ›ien, c'est-à-dire, un million d'écus.

S'il ne demeuroit à Cadis que des ;ens à un million de bien, je puis assurer nôtre Auteur qu'il y auroit bien les maisons à loüer.

Selon Strabon, non-seulement les ›lonts Pyrenés ; *la Sierra Morena*, 'Andalousie, le Territoire vaste de ;adis, mais l'Espagne entiere n'étoit ju'une mine d'or & d'argent, avec cete difference des autres Païs où l'on :rouve des mines, que l'Espagne étoit l'une fertilité inconcevable : ce sont :es deux choses qui y attiroient toutes .es Nations du monde, & Salomon :omme les autres, qui ne manquoit pas Page 45.

d'y envoyer ses Vaisseaux au moins tous les trois ans. Et où abordoient-ils ? A Cadis qui étoit, & qui est encore à present la clef de cet opulent Empire, la foire du monde, & l'échelle du commerce du Levant, du Couchant, du Septentrion, & du Midi. Qui peut douter après cela, que Cadis ne soit le veritable Tharsis, où Salomon envoyoit ses Vaisseaux.

D'ailleurs la prophetie d'Isaïe est encore une preuve de cette verité. Ce Prophete parlant de la Prédication future des Apôtres dit, que Dieu les envoyera prêcher à Tharsis, que la Vulgate a traduite par le mot de mer. Or il est constant qu'ils n'ont pas prêché à la mer, ni convertis les poissons. Le Prophete a donc voulu désigner un Païs, & un Païs habité de creatures raisonnables. Et quel peut-être cet heureux Païs, sinon Cadis le veritable Tharsis, dont les Habitans étoient les mieux disposés à recevoir l'Evangile. Ce fut en effet par Cadis, que S. Jacques entra en Espagne. Il convertit sans peine cette Ville illustre, & puis tout le reste de l'Espagne.

Ambroise de Morales dans son Histoire de Sagunte, page 77. rapporte qu'on y trouva dans de vieilles ruines,

une pierre sur laquelle étoit gravée une épitaphe à la loüange d'Adoniras grand ami de Salomon, dont il est parlé au troisiéme Livre des Rois, chap. 5. v. 14. par laquelle on apprend que cet Adoniras, étant venu en Espagne sur les Vaisseaux de Salomon, il y mourut, & y fut enterré. Preuve évidente & respectable, que Cadis est le Tharsis de Salomon.

Epitaphe d'Adoniras ami de Salomon.

Autre témoignage de cette verité; il est de Dom Julien Perés, Archiprêtre de S. Just à Tolede, qui assure avoir trouvé dans les Archives de cette Metropole, que le Vaisseau dans lequel s'embarqua le Prophete Jonas, pour fuir de la presence de Dieu, étoit de l'Isle de Cadis. Lequel étant venu à Joppé, qui est à present Jaffa, & y ayant débarqué les marchandises qu'il avoit pour Jerusalem, étoit prêt de s'en retourner en son Païs que l'on connoissoit être Tharsis, ou Cadis aux Bannieres qu'il portoit, sur lesquelles on voyoit un Hercule avec ses attributs, qui est encore aujourd'hui la devise de Cadis. Or comme le dessein de ce Prophete, étoit de s'enfuir à Tharsis, il crût avoir trouvé ce qu'il cherchoit, ayant rencontré un Vaisseau qui en étoit, aussi bien que tout l'Equipage. Le reste de

Page 46.

Jonas s'embarqua sur un Vaisseau de Cadis, ou Tharsis.

l'Hiſtoire de Jonas ne nous regarde point, cet endroit ſeul ſuffit pour prouver que Tharſis, & Cadis étoient la même choſe.

Le P. Jerôme employe le treiziéme Chapitre, & les quatre ſuivans à nous dépeindre les Habitans modernes de Cadis; leurs mœurs & leurs coûtumes; peut-être qu'il a voulu ſe peindre, en faiſant le portrait de ſes compatriotes.

Il remarque que cette Iſle étant par les trente-ſix degrés de latitude Septentrionale, & dans le milieu du quatriéme climat, ſon air pur, doux & agreable, donne à la terre une fécondité merveilleuſe, & aux hommes qui y ont pris naiſſance, toutes les qualités du corps & de l'eſprit les plus belles.

Portrait des Cadiſiens.

Il s'enſuit de-là, que les hommes y ſont bienfaits, qu'ils ont l'eſprit vif, vaſte & fin, la memoire heureuſe, le diſcernement juſte, le goût délicat, beaucoup de pénétration, de droiture, de politeſſe, qu'ils aiment les belles Lettres, & y réüſſiſſent à merveille, ils parlent très-correctement, avec grace, gravité, énergie, ſans mauvais accent. Ils ſont magnifiques dans leurs bâtimens, leurs meubles, leurs équipages, leur table, leurs habillemens. Ils

reçoivent avec plaisir les Etrangers, les traitent avec splendeur. Ils aiment le point d'honneur, & n'épargnent rien pour le soûtenir. Ils s'appliquent avec succès au commerce & le font avec beaucoup de bonne foi, de droiture, de jugement. Il est difficile de les y surprendre. Ils sont curieux de nouvelles, & veulent sçavoir tout ce qui se passe de plus secret chés les Etrangers. Ils élevent leurs enfans avec beaucoup de soin & de douceur, se servant plûtôt des récompenses, que de la crainte des châtimens pour les porter au bien, à l'étude, & à l'imitation exacte des mœurs, & des coûtumes de leurs ancêtres. Leur esprit vif & aisé, leur donne une facilité infinie pour les belles Lettres, les Sciences & les Arts. De maniere qu'il n'y a point d'Universités, d'Eglises, de Conseils, de Tribunaux, où les enfans de Cadis n'occupent avec honneur les premieres places. Il y eût une assemblée de plusieurs Religions à S. Lucar de Barameda, dans le tems que le P. Jerôme écrivoit son Ouvrage, dans laquelle on compta treize enfans de Cadis entre les Chefs de ces Religions. En un mot, sans gasconade & sans exageration, l'Auteur assure que tous les nombres de l'ari- Page 53.

thmetique, ne pourroient pas compter tous les enfans de cette Ville, qui ont honorée leur Patrie par les Emplois civiles, Militaires, Ecclesiastiques, & autres dans lesquels ils se sont signalés, & ont fait voir qu'ils étoient dignes de la naissance, & de l'éducation qu'ils avoient reçûë dans cette Ville si recommandable par sa noblesse, son antiquité, sa grandeur, ses richesses, & les autres prérogatives qui l'élevent si fort au-dessus de toutes les autres Villes du monde.

Le P. Jerôme parle avec plus de mesure des femmes de son Païs, & comme il convient à un homme de sa profession, qui seroit heureux de ne connoître cette espece que par oüi dire. Il assure pourtant qu'elles sont communément très-belles, bien faites dans leur taille, sages au souverain degré, graves & reservées, quoique pleines d'esprit, de vivacité & de politesse. Il assure encore, (mais je ne sçai s'il en voudroit être garant,) que leur vertu a toûjours été à l'épreuve de la galanterie, du moins depuis que la foi y a été établie. Ce terme me paroît un peu long; mais il est toûjours convenable, dans un Religieux sur tout, de bien penser de son prochain. Il convient à la

verité, que du tems du Paganiſme & des Romains, elles s'étoient renduës fameuſes par leurs danſes & leurs bals laſcifs, comme Juvenal & Martial le leur reprochent.

Il finit cet éloge de ſa Patrie, en diſant que tous les hommes, & toutes les femmes de Cadis ſont extrêmement charitables, qu'ils font l'aumône genereuſement, & qu'ils n'épargnent rien pour la magnificence, & la décoration des Egliſes, & l'entretien de leurs Miniſtres.

Après que le P. Jerôme a fait l'éloge de ſes compatriotes, il juge à propos de faire celui de ſa Patrie. Rien à ſon avis ne la releve tant que la gloire d'avoir produit les premiers Pilotes, & les premiers navigateurs du monde. Il eſt vrai qu'on a taché de lui ravir cet honneur. Quelques Ecrivains du vulgaire ont oſé l'attribuer à Jaſon & à ſes Argonautes. D'autres l'ont donné à Danaé, d'autres à Promethée, d'autres à Atlas. Mais il eſt certain, & on doit en être convaincu par tout ce que nous avons rapporté au commencement de ce Chapitre & dans le précedent, qu'avant tous ces gens-là, & même avant les Pheniciens, les enfans de Japhet avoient navigé pour ſe rendre dans

les Isles qui leur étoient échûës en partage après le Déluge. De-là est venuë la qualité de Neptune qu'on a donné à Japhet, à cause de la souverainetée que son partage lui avoit donnée sur les mers. Or Japhet avoit appris l'art de naviger de son pere Noé, qui y devoit être extrêmement expert, comme il paroît dans la construction admirable de son Vaisseau, & dans la maniere dont il le conduisit pendant la confusion generale de l'Univers, & dans son adresse à l'échoüer sur le sommet du Mont Ararat, dans un endroit où l'intemperie des saisons n'y pouvoit produire aucune corruption, ni l'empêcher de se conserver jusqu'à la fin du monde, comme on le voit encore à present.

Or Japhet fils de Noé, c'est-à-dire, de Neptune, fut le premier qui aborda à Cadis, & qui la peupla. Il n'y étoit pas venu par terre, ni par l'air, mais par la mer dans des Vaisseaux qu'il conduisoit lui-même comme un Pilote experimenté, & qui chassoit de race étant fils, & petit-fils des premiers Navigateurs du monde, il a donc porté avec lui à Cadis l'art de naviger, & par consequent ses Peuples ont été les premiers Pilotes du monde

après

après Neptune, & son pere Noé. N'est-ce pas là un argument peremptoire.

Les premiers Navigateurs.

Depuis Tharsis jusqu'à Josué, il est certain que l'art de naviger se perfectionna, & que les Cananéens qui demeuroient sur les côtes de la Phenicie, étoient bons hommes de mer, qui venoient trafiquer à Cadis, & aux côtes d'Espagne, & par toute la Mediterranée: Ils se servirent fort à propos de leurs Vaisseaux pour se sauver aux côtes d'Afrique, abandonnant leur Païs aux armes victorieuses de Josué, conducteur du Peuple de Dieu. On a trouvé la preuve de cette verité dans une inscription très-ancienne sur les côtes de Barbarie, qui portoit ces mots, nous nous sommes établis dans ces lieux étant chassés de nôtre Patrie par le voleur Gedeon fils de Nun.

Inscription fameuse trouvée aux côtes de Barbarie.

Mais comme les Cananéens n'avoient appris l'art merveilleux de naviger que des enfans de Japhet, ou plûtôt de leurs éleves, ne doit-on pas dire des Cadisiens instruits par Tharsis même, que c'étoient des fils de maître infiniment habiles, & qui ne bornoient pas leur navigation dans la Mediterranée, espace trop resserré pour eux, mais qui étoient accoûtumés à faire le

Grands voya

ges des anciens Cadisiens.

tour de l'Afrique, & trafiquer aux Isles de la Sonde & au Perou, soit qu'ils y allassent par la route des Philippines, ou par le Détroit de Magellan.

Cela est si vrai, que le docte Lucio Marinero Sicilien, dans son Histoire d'Espagne, Livre 19. chapitre 16. rapporte que dans une Ville de l'Amerique qu'il ne nomme point, de laquelle étoit Evêque Dom Jean Quineto de l'Ordre de S. François, on trouva dans les ruines d'un ancien édifice une piece de monnoye d'or avec l'image & le nom de l'Empereur Cesar Auguste. Cette piece fut presentée à l'Archevêque Dom Jean Royo, qui l'envoya au Pape comme une chose rare & curieuse, qui faisoit voir que l'Amerique n'avoit pas été inconnuë aux anciens, & qu'on y alloit même de l'Europe depuis la venuë de J. C. d'où nôtre Auteur conclut à son ordinaire, que si on y alloit, on y alloit par Cadis, qui a été de tout tems en droit de fournir les Pilotes, & les Matelots les plus experimentés, & en peut-on douter, puisqu'il passe pour constant, que quand Hannon Chef des Carthaginois, alla peupler les Isles Canaries, qu'il nomma les Hesperides, à cause de ces jardins merveilleux remplis d'orangers,

qu'on appelloit alors les pommes d'or, il prit pour conduire ſes Vaiſſeaux des Pilotes de Cadis.

D'ailleurs qui ne ſçait qu'une bonne partie des dix Tribus, que Salmanazar emmena captifs, ſe retirerent en Amerique. Par où y ſont-ils allés ? Par le Nord, en traverſant la Chine & la Tartarie ? Cela n'eſt pas croyable ? Il eſt bien plus facile de s'imaginer qu'ils y ont été tranſportés par les Flottes de Cadis. C'eſt ce qu'on voit dans les Ecrits de Dom Auguſtin d'Avila Archevêque de S. Domingue, qui prouve par beaucoup de raiſons & de faits, que l'Amerique a été peuplée par les Juifs.

Le Pere Pineda rapporte un très-grand nombre d'Auteurs, qui diſent tous que l'Ophir de Salomon étoit le Perou ; ce qu'il prétend être conforme à la prophetie d'Iſaïe, chap. 18. v. 1. *Va terra cimbalo alarum qua eſt trans flumina Æthiopia qua mittit in mare legatos, & in vaſis papiri ſuper aquas*, que le P. Jerôme explique ainſi. *Ay de el ſonito de las alas que eſta dela otra parte de los Rios de Ethiopia y embiaſus Ambaxadores al mar in vaſos de Junco ſobre las Aquas*. Ce qu'il applique aux Navires de Cadis, qui étoient en ſi grand nombre, qu'ils cou-

Page 57.

Le Perou eſt l'ophir de Salomon.

vroient le Soleil avec leurs voiles ; comme les oiseaux le font avec leurs aîles, & que par ce moyen ils navigeoient par tout le monde. J'abandonne au jugement du Public la justesse de cette application.

Nôtre Auteur répond par avance à la difficulté, qu'on lui pourroit faire sur la maniere de se conduire sur ces vastes mers, sans le secours de l'aiguille aimantée, qui n'a été trouvée que de nos jours, pour ainsi dire, & sans les observations des hauteurs du pole, en disant que Salomon qui sçavoit tout, sçavoit aussi le secret de l'aiman, & en avoit instruit les gens qu'il envoyoit à l'Amerique, aussi bien que de la maniere de prendre les hauteurs du pôle & peut-être les longitudes.

Au reste, il est tellement certain que le chemin de l'Amerique étoit connu aux anciens Cadisiens, & qu'ils ont frequentés souvent ces Païs, même depuis la mort de J. C. & la publication de l'Evangile, qu'en voici deux preuves.

Etienne de Salazar, qui a demeuré plusieurs années à la Nouvelle Espagne, dit avoir appris d'un vieillard Indien homme sage, & de bonne foi qu'on trouvoit écrit dans les Annales du Mexique, qu'un Etranger blanc étoit ve-

nu dans cet Empire des Païs éloignés, qu'il y avoit abattu les Idoles, & introduit de nouvelles cérémonies sacrées. Cela ayant déplû aux Indiens idolâtres, ils le tuerent, & puis touchés d'un repentir sincere de leur mauvaise action, ils éleverent un Temple magnifique sur le lieu où il avoit été enterré. Ce bon Indien étoit de la Ville de Cholola. Preuves que l'Evangile a été prêchée dans l'Amerique avant la seconde découverte.

La seconde preuve est, qu'il passoit pour constant dans Cusco alors Capitale du Perou, qu'un homme blanc avoit passé la mer sans Vaisseau, mais sur son propre habit, qu'il y avoit prêché l'Evangile, & leur avoit prédit que tout le Royaume se convertiroit par le moyen des hommes blancs, qui viendroient dans la suite, & qu'en reconnoissance les Habitans de Cusco lui avoient érigé des statuës qui ont été trouvées par les premiers Espagnols, qui sont entrés dans le Païs.

Autres preuves. Dans l'Isle Acuzamil près du Jucatan, les Indiens adoroient la Croix, & la regardoient comme une Divinité. Ils en mettoient sur les tombeaux, & aux portes de leurs maisons.

Le P. Jerôme me permettra d'ajoûter à ce qu'il vient de dire de la veneration

où étoit la Croix dans cette Isle de Jucatan, qu'elle ne l'est pas moins dans la Gaspesie, Province de la Nouvelle France, au Nord de la riviere de S. Laurent. Le P. Chrestien le Clerc Missionnaire Recolet, nous assure dans la Relation qu'il a fait imprimer à Paris en 1691. chés Auroy ruë S. Jacques, que les Gaspesiens honoroient la Croix d'un culte si particulier, & l'honoroient même bien du tems avant que les Missionnaires François pénétrassent dans leur Païs, que sans en faire une Divinité ou une Idole, ils la portoient toûjours sur eux, la mettoient dans leurs maisons, sur leurs sepultures, sur leurs chemins à l'avant, & à l'arriere de leurs Canots, ne resolvoient rien en leurs conseils qu'en presence de ce signe sacré, & le donnoient à ceux qu'ils députoient aux Nations, avec lesquelles ils avoient quelque chose à traiter, comme la protectrice de leur voyage, & ce qui devoit faire réüssir leurs négociations. Ceux qui en voudront sçavoir davantage sur cet article, pourront consulter la Relation que je viens de citer, page 172.

La croix en veneration chés les Sauvages de Canada.

La veneration de la Croix chés les Americains, a fait croire à Gomara & à Lipsius Ecrivains Espagnols, que la Foi de J. C. a été prêchée aux Ameriquains

dès les premiers siecles de l'Eglise,& que quand les Maures se rendirent maîtres de l'Espagne du tems du Roi Dom Rodrigue, une infinité d'Espagnols s'embarquerent à Cadis, & passerent en Amerique pour y mettre leurs personnes, & leur Religion en sûreté. Ces embarquemens précipités & nombreux, priverent tout d'un coup l'Espagne des Pilotes & des Matelots, qui faisoient ordinairement ce voyage,& les Maures ayant assés à faire à se défendre, eux & leurs conquêtes, ne songerent qu'à se maintenir, sans entreprendre des voyages qui auroient diminué leur nombre, & qui les auroient trop affoiblis,de sorte qu'on oublia si absolument ces terres Occidentales, & la route qu'il falloit tenir pour y aller, qu'on regarda comme une découverte merveilleuse le voyage de Christophe Colomb, dans lequel il découvrit de nouveau ce Païs si riche & si vaste, que l'on a appellé Amerique, & que l'on connoissoit auparavant sous le nom d'Isle Atlantique.

Salazar dit qu'on a trouvé dans la Province de Chiappa beaucoup de vestiges de la Trinité, de l'Incarnation du Verbe, de la Passion & de la Resurrection de J. C. marques assurées que l'Evangile y a été annoncé.

Gomara dit que les Indiens du Perou adoroient des Idoles, qui avoient des Tiarres, des Mitres & des Crosses.

Sentimens des Ameriquains.

Joseph d'Acosta assure, que les Indiens observoient quantité de nos cérémonies Ecclesiastiques, dont quelques-unes avoient rapport à nos Sacremens. Ils faisoient des Processions, ils avoient des tems de Jubilé & d'Indulgence. Leurs sentimens sur le Déluge, quoique environnés de quantité de fables, faisoient voir qu'ils en avoient eu autrefois une connoissance plus claire & plus distincte. Ils pensoient comme nous de l'immortalité de l'ame, de la récompense des bonnes actions, & de la punition des mauvaises, ils avoient des Monasteres de Religieux & de Vierges.

Toutes ces circonstances paroissent être des preuves que la Foi avoit été annoncée aux Ameriquains. J'en conviens. Mais le P. Jerôme veut que les Prédicateurs de l'Evangile soient partis de Cadis pour aller en ce nouveau monde, & c'est de quoi il est question, & dont on peut douter.

Page 61.

Nous avons vû dans le Chapitre précedent, que les anciens avoient placés les Champs Elisées dans l'Isle de Cadis, & aux environs. Dom Suarès de Salazar en a apporté quelques preuves : en cas

que les gens difficiles ne s'en contentent pas, en voici de la façon du P. Jerôme, ausquelles il n'y aura rien à répondre. C'est le témoignage de la Seraphique Sainte Therese, la mere des Carmes Déchaussés, la sçavante mystique par excellence, qui dit en parlant de l'Isle de Cadis & des environs, que ces lieux étoient du domaine du Diable, à cause de l'assemblage de tous les plaisirs qui s'y trouvoient.

Premiere preuve évidente que l'Isle de Cadis renferme les Champs Elisées.

En effet, le nom de Betique que porte la Province d'Andalousie vient de l'Hebreu Beth, qui signifie beatitude, de sorte que *Betica Tellus*, ne signifie autre chose qu'une terre abondante, délicieuse, fortunée, & telle que devoient être les Champs Elisées. Or si la Province Betique se peut glorifier de ce titre, l'Isle de Cadis qui en est la plus saine partie, ne doit-elle pas être regardée comme le centre de tous les plaisirs? C'est peut-être pour cette raison, que les Carmes Déchaussés ne se sont établis dans ce patrimoine du Diable que depuis peu d'années. Ont-ils bien fait? Les délices ne corrompront-elles point la rigueur de leur Observance? Je leur conseille de le craindre, & de s'en retirer. Car après une pareille autorité, & la consequence juste qu'on en a tirée,

qui peut ne pas croire que l'Isle de Cadis ne soit effectivement les Champs Elisés. D'ailleurs c'est le sentiment unanime de Strabon, d'Homere, de Virgile, de Stace, de Goropius, de Silius, d'Euripide, de Villapendas, de Pineda, & d'autres. En voilà assés pour convaincre ceux qui déferent aux autorités.

Religion des anciens Cadisiens.

Tharsis petit-fils du saint Patriarche Noé, introduisit à Cadis le culte du vrai Dieu, tel qu'il l'avoit appris, & vû pratiquer par ses ancêtres, & ce culte tout pur, & sans aucun mélange y subsista près de cinq cens ans, c'est-à-dire, depuis l'an du monde 1799. (époque veritable de la fondation de Cadis jusqu'à l'an 2299. quoique l'idolâtrie eût déja pris la place du culte du vrai Dieu en Egypte, où elle est née environ deux cens ans après le Déluge, & que le commerce que Cadis avoit avec l'Egypte, & les autres Païs infectés de ces abominations, ne fut que trop suffisant pour faire tomber ses Habitans dans le même aveuglement. Ils demeurerent inébranlables dans la Religion de leurs peres. Les Gerions idolâtres n'y purent introduire leur culte, ni leurs superstitions.

Page 79.

Ephore disciple de Socrate, qui vivoit l'an du monde 3612. avant J. C. dit que jusqu'en l'an 2898. il n'y avoit au-

cun Temple dans toute l'Andalousie dédié aux Dieux des Gentils. Je le croirois pour lui faire plaisir, mais je trouve que le fameux Temple d'Hercule étoit fondé dès l'an du monde 2251. Je conviens qu'il n'étoit pas consacré aux Dieux des Gentils, parce qu'ils n'avoient pas encore mis Hercule au rang de leurs Divinités; mais le culte que les Cadisiens lui rendoient, étoit-il moins idolâtre, & pouvoient-ils adorer le vrai Dieu, & partager ainsi leur culte entre lui, & un homme mortel, sans être idolâtres?

Le P. Jerôme toûjours attentif à la gloire de sa Nation, ne manquera pas de dire, que ce furent les Pheniciens, qui en rétablissant & augmentant le Temple d'Hercule, y introduisirent leur culte impie; mais je le prie de considerer que les Pheniciens ne s'emparerent de Cadis, que vers l'an du monde 3143. & que bien avant ce tems-là, le culte d'Hercule & son Temple étoient fameux par tout le monde.

Je conviens que les Pheniciens, & après eux les Carthaginois y apporterent leurs fausses Divinités, & que cela augmenta le nombre des Dieux qu'on honoroit à Cadis; mais cela ne prouve point, comme l'Auteur le prétend,

que ses compatriotes ne furent point idolâtres, jusqu'à la venuë des Romains.

Les Cadisiens embrassent seulement à l'exterieur la Religion des Romains.

C'est-là le point fatal de la chûte des Cadisiens. Le P. Jerôme est contraint d'avoüer, que les Romains s'étant emparés de l'Espagne & de Cadis vers l'an du monde 3900. y introduisirent par force leurs loix & leur Religion, & contraignirent les Cadisiens de s'éloigner du culte du vrai Dieu. Ils le firent, mais d'une maniere où la contrainte & la politique avoient la meilleure part, de sorte que professant à l'exterieur la Religion de leur vainqueur, ils conservoient dans le fond du cœur la Religion, & la foi de leurs peres. C'est l'entendre, les Samaritains faisoient la même chose. Cette foi demeura comme une étincelle cachée sous la cendre des Sacrifices des Idoles; mais elle reprit force & vigueur, elle éclata à merveille, dès que la lumiere de l'Evangile parut en Espagne.

Page 81.

Page 82.

Le P. Jerôme employe le troisiéme Chapitre de son second Livre, à nous faire une description magnifique du Temple d'Hercule. C'est à peu près la même que celle que nous avons rapportée de Dom Suarès de Salazar. Je ne la repeterai point ici. Je dirai seulement que nôtre Auteur nous avertit, qu'on

avoit gravé sur deux des grosses colonnes de bronze, le détail des dépenses immenses qu'on avoit faites pour cet édifice, à la construction duquel on avoit employé cinquante années entieres. Il dit qu'il étoit hors de la Ville, pour marquer les voyages d'Hercule, qu'il étoit à l'Orient, parce que la coûtume étoit dès ce tems-là de prier le visage tourné à l'Orient, qu'il étoit éloigné de douze milles de la Ville, pour signifier les douze travaux de ce Heros; & qu'il n'y avoit point de statuë dans ce Temple, parce que les ossemens venerables qui y reposoient étoient un sujet suffisant, pour exciter la veneration de tout le monde, ce que Lilius a exprimé par ces vers :

Particularités du Temple d'Hercule.

Sed nulla effigies, simulacrave nota Deorum
Majestate locum sacra implevêre timore.

Il n'est pas possible de dire la quantité de richesses que les Cadisiens, les Pheniciens, les Carthaginois, les Sidoniens, & autres Peuples devots à Hercule avoient accumulées dans ce Temple, qu'ils regardoient comme le tresor commun, & comme un azile sa-

Richesses du Temple de Cadis.

cré, où toutes leurs richesses étoient dans une entiere sûreté.

On en peut juger par la quantité d'or, & d'argent que Magon Chef des Carthaginois en enleva pour soûtenir la guerre contre les Romains; par celle que M. Varon y prit pendant les guerres civiles; & enfin par celle que Jules Cesar en emporta pendant la guerre qu'il eut avec Pompée, & cependant il n'y paroissoit presque pas, tant il y avoit de richesses accumulées à l'envie, par tous les Peuples de la terre, qui se faisoient une gloire & une Religion d'y apporter, ou d'y envoyer des presens.

Philostrate dit que Pigmalion Roi de Tyr, y donna un grand olivier d'or massif, chargé d'olives qui étoient de très-précieuses émeraudes. Teverus fils de Telamon, y fit present d'un baudrier d'or. Les colonnes d'or, d'argent, & d'émeraudes qui soûtenoient l'urne d'Hercule, étoient d'une grosseur & d'une hauteur surprenante. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'on sçait qu'outre les vœux, & les presens qui y venoient de toutes parts, on lui payoit exactement la dixme de tous les fruits de la terre, & de tous les gains qui se faisoient dans le commerce & par le

Ce Temple étoit en si grande veneration par tout le monde, que Pline & Herodote assurent que l'an 310. de la fondation de Rome, les Grecs de l'Isle de Samos vinrent à Cadis, & y apporterent tous leurs Dieux, qu'ils exposerent dans le Temple d'Hercule, comme un hommage qu'ils rendoient à cette Divinité. Devoton des Peuples de Samarie.

Annibal ne voulut point passer en Italie, & y porter la guerre, qu'il n'eût été à Cadis faire ses prieres, & offrir des Sacrifices dans le Temple d'Hercule.

Neron allant en Grece aux Jeux Olimpiques, envoya des exprès à Cadis y offrir des Sacrifices à Hercule, & ayant triomphé trois fois, il l'envoya remercier de ses victoires signalées. Jules Cesar, Festus Rufus, Avienus, Fabius Maximus, Apollonius Tianeus, Philostrate de Tyr, Pigmalion frere de Didon, Sichée, & une infinité de Princes, de Rois, & d'Empereurs y sont venus rendre leurs vœux; & ceux qui n'y pouvoient venir, portoient sur eux & dans leurs drapeaux la figure du Temple. On la vit dans ceux de Porus Roi des Indes. Grands hommes qni sont venus visiter le Port de Cadis.

L'Empereur Trajan ordonna qu'on mettroit le buste d'Hercule sur les monnoyes.

Adrien fit la même chose avec cette difference, qu'au lieu de deux poissons, il y avoit deux lions, & cette legende. *Herculi salvatori Augusto.* Ce qui fait soupçonner à nôtre Auteur, que ce Prince étoit de Cadis.

L'Empereur Commode se glorifioit tellement du titre & du surnom d'Hercule, qu'il se promenoit quelquefois dans les ruës de Rome couvert d'une peau de lion, avec une massuë à la main, il avoit fait mettre sur les monnoyes, *Herculi Romano Augusto.*

Pompée avoit donné à son armée le surnom d'Hercule.

Le Sénat Romain avoit tant de veneration pour ce Temple, qu'il l'exempta des loix rigoureuses *Julia* & *Papia*, promulguées l'an 736. de la fondation de Rome, par lesquelles il étoit défendu d'instituer les Dieux ses heritiers, crainte de diminuer le tresor public, mais à l'exception du Temple d'Hercule à Cadis.

Il y avoit aux environs de ce Temple des Hôtelleries gratuites, comme des Hôpitaux où l'on recevoit pendant un certain nombre de jours les Pelerins, qui y venoient faire leurs prieres, & rendre leurs vœux.

Ce Temple demeura en son entier

jusqu'en la trente-sixiéme année de Nôtre-Seigneur. Ce fut en ce tems-là que l'Apôtre S. Jacques vint en Espagne, & y prêcha l'Evangile. Il crût que pour venir à bout de l'idolâtrie, il falloit en ruiner la source, & il le fit en détruisant par sa priere ce Temple si riche, & si fameux, afin, dit le P. Jerôme, que la Foi entrât par la même porte qui y avoit donnée entrée au culte des faux Dieux. Cette remarque oblige nôtre Auteur à prouver l'entrée de S. Jacques en Espagne. Il le fera très-solidement à son ordinaire. Mais il veut auparavant nous avertir, que le Soleil, Junon, Venus, & autres Divinités du Paganisme avoient des Autels à Cadis, sans compter la Pauvreté, l'Art, la Richesse & la Mort. Il dit qu'on trouve encore des monnoyes sur le revers desquelles on voit une tête de mort posée sur deux ossemens croisés.

Mais comment oublier Bacchus dans un Païs où il croît de si excellens vins. J'ai pourtant pensé le faire, & m'exposer à des reproches dont le P. Jerôme n'auroit pas manqué de m'accabler, & avec raison. Car il n'a pas oublié de rapporter deux vers d'Orphée, qui dit que quand Hercule le Grec vint à Cadis avec les Argonautes, il trouva que

Bacchus est des Dieux de Cadis.

l'Isle étoit consacrée à Bacchus, les voici :

Mox, & ad Herculeas pervenimus inde columnas
Et circum scopulos, atque alta cacumina Baccho
Sacratos.

J'ai déja protesté que je ne prétendois point être garant de la Chronologie du P. Jerôme ; on va voir que j'ai bien fait, car voici un article, où il a besoin de correction ou d'indulgence.

Livre 3. Page 139.

Il veut que le Fils de Dieu soit venu au monde l'an depuis la creation 5199. depuis le Déluge 2957. de la réparation de Cadis, 2163. de la Naissance du Patriarche Abraham, 2015. de la sortie d'Egypte, 2510. du sacre du Roi David, 1032. la soixante-cinquiéme semaine de Daniel; l'an 752. de la fondation de Rome; le 42. de l'Empire d'Octavien Auguste; le 25. de Decembre, justement au point de minuit.

Trois soleils vûs en Espagne au moment de la Naissance de N. S. J. C. & pourquoi.

Pourquoi tout cet étalage de Chronologie ? C'est pour nous apprendre qu'on vit dans ce moment en Espagne trois soleils, qui par les rayons de leurs lumieres firent disparoître les ombres de la nuit, & amenerent un beau jour. Ce prodige meritoit qu'on en marquât

le moment bien précisément, d'autant qu'il signifioit selon Dom Jean de Salazar, que trois Rois Espagnols seroient les premiers sages du monde, qui reconnoîtroient & viendroïent adorer cet enfant Dieu.

Dom Jean Caramuel, Salozan, le Comte de Mora, le Docteur Algaiz, Le Pere Antoine de Sainte Marie, & bien d'autres sont de ce sentiment. Ceux qui en voudront voir des preuves démonstratives, n'ont qu'à prendre la peine d'aller à la Bibliotheque de Dom Joseph de la Pena Chanoine d'Avila, ils y trouveront un Traité manuscrit de ce sçavant Auteur, où cette verité est dans tout son jour. S'ils veulent chemin faisant aller à l'Université de Salamanque, dans laquelle le Docteur le P. Barthelemy Amento de l'Ordre de la Mercy est Professeur d'éloquence, ils y trouveront un quolibet de sa façon qu'il lût en presence des plus celebres Docteurs de cette sçavante Ecole, dans lequel il établit si puissamment cette verité, que tous ces hommes consommés dans les plus hautes sciences avoüerent qu'elle étoit non-seulement très-probable, mais qu'elle devoit être reçûë comme une verité par toute l'Espagne, mais pas ailleurs.

L'étoile des Mages parut en Espagne, & il s'embarquerent à Cadis.

Jean Vasco assure que l'étoile qui servit de guide aux Mages parut d'abord en Espagne, ou sur l'Espagne, & nous en verrons bien-tôt la raison.

L'Auteur ne veut pas dire que les trois Rois étoient de Cadis. C'est pousser trop loin la modestie. Il se contente de nous assurer, que ce fut dans son Port, & sur ses Vaisseaux qu'ils s'embarquerent, & qu'ils passerent en Judée. Il cite pour le premier Caramuel, le texte Hebreu, & la version Siriaque, qui disent que les Mages vinrent par Cadis, & le texte Siriaque, qui dit expressément qu'ils vinrent par Cadis de la mer qui est un celebre Marché d'Espagne. *Venerunt per Cades maris, quod celebre est Hispaniæ emporium.* C'est cette gloire si particuliere à Cadis, que Tomajo a exprimé dans ces deux vers :

Gaudeat Iberia tanto jam lumine tellus,
Et tantis Gades gaudeat alma Magis.

Auteurs faussement cités par le P. Jerôme.

S. Anselme, S. Ambroise, Cassiodore, Hugues, & Nicolas de Lira assurent que ces trois Rois firent leur voyage par mer, & qu'ils s'embarquerent sur des Navires de Tharsis, c'est-à-dire, de Cadis, & qu'Herodes fâché de ce

qu'ils n'étoient pas venus lui dire des nouvelles de l'Enfant nouveau né, donna ordre qu'on brûlât les Navires de Cadis qui les avoient apportés. Sur quoi Denis le Chartreux fait une application de ces paroles du Pseaume 47. *In Spiritu vehementi conteres naves Tharsis*, qu'il paraphrase ainsi. *Ab Herode comburi permittes naves Tharsis. Videns enim Herodes, quod illusus esset à Magis iratus est valde, fecitque destrui naves Tharsis eo quod audierat per eas rediisse Magos ad loca propria.* Je n'ai pas accoûtumé de citer tant de Latin, mais il faut m'excuser, ces autorités sont si extraordinaires, que si je ne les citois qu'en ma propre langue, on auroit peine à les croire. Voilà pourtant la traduction de la paraphrase de Denis le Chartreux, mais sans m'engager à la verité de la citation : car je n'ai pas crû me devoir embarasser de la verification de ce passage, ni de beaucoup d'autres dont le P. Jerôme ne cite pas le lieu. Vous permettrés que les Navires de Tharsis soient brûlés par Herodes : car ce Prince voyant qu'il avoit été trompé par les Mages, il entra dans une grande colere, & il fit brûler les Navires de Tharsis, parce qu'il apprit que c'étoit par leur moyen que ces Mages s'étoient retirés dans leur Païs.

On peut consulter là-dessus le Pere André Lucas de la Compagnie de Jesus sur Isaïe, chap. 2. v. 21. discours 4. num. 6. il en tire toutes les consequences necessaires pour prouver que nôtre Isle de Cadis, étoit la veritable Cadis que l'on nommoit Tartessa.

Difficultés sur le Païs & le voyage des Mages à Bethléem. Page 132.

Ce voyage des Rois Mages, & leur Patrie fait naître une difficulté considerable, parce que S. Matthieu dit qu'ils vinrent de l'Orient, & l'Espagne se trouve à l'Occident de Jerusalem.

Le docte Caramuel croit avoir satisfait à cette difficulté, en disant que l'Evangile ne parle pas de l'Orient materiel du Soleil, mais de l'Orient de J. C. qui est le vrai Soleil de justice.

Cette explication ne plaît point à nôtre Auteur, il reconnoît qu'elle fait une trop grande violence au texte, & qu'il s'agit réellement de l'Orient materiel du Soleil, d'où il est vrai que les Rois mages étoient partis pour faire leur voyage. Autre difficulté. Il n'y avoit point alors de Rois en Espagne, tout le Païs étoit sous la domination des Romains, qui le faisoient gouverner par des Proconsuls ou des Préteurs, où trouver donc des Rois d'Espagne en ce Païs-là?

Mais il répond à ces difficultés d'u- Page 131.
ne maniere aisée, & qui doit selon lui contenter les plus difficiles.

Il dit d'abord qu'il ne s'agit pas de prouver qu'il y avoit des Rois d'Espagne : mais seulement des Espagnols qui fussent Rois, & que pour rendre le fait probable, il suffit de remarquer qu'il y avoit quantité d'Espagnols dans les armées Romaines. Comme ces Peuples ont toûjours aimé la gloire, & on trouvoit à coup sûr à en acquerir sous les aigles de l'Empire, leur bravoure leur y faisoit tenir les premiers rangs. On voit un Cornelius Balbus de Cadis, qui étant Proconsul d'Afrique fit de si belles actions, qu'il merita l'honneur du triomphe à Rome. Je n'en marque qu'un au lieu de mille. Or il n'est pas possible que les Romains justes & politiques comme ils étoient, n'ayent donné quelques Provinces à l'Orient de la Judée aux Officiers Espagnols qu'ils vouloient récompenser à titre de Royaume, ou de Tetrarchie, comme il y en avoit déja en Judée. Voilà donc des Rois Espagnols, & placés à l'Orient de Jerusalem.

En second lieu ces Princes étoient sçavants, non-seulement dans les belles Lettres, mais encore dans les Ma-

thematiques, & en particulier dans l'Astronomie. La ſcience a toûjours été jointe à la bravoure, & à la gravité dans la Nation Eſpagnolle : outre cela ils avoient vû dans les Livres des Juifs, que le Meſſie, le Sauveur & le Roi de toutes les Nations devoit paroître au monde comme une Etoile ſortie de la maiſon de Jacob. De ſorte qu'appercevant un Aſtre nouveau du côté de l'Occident, ils ne douterent pas un moment qu'il ne fût le ſigne de la naiſſance du Meſſie, & ſa poſition à l'Occident leur fit conjecturer que c'étoit dans cette partie du monde qu'il étoit né. Ils partirent donc auſſi-tôt pour l'aller chercher. Ils prirent en paſſant un de leurs Compatriotes qui étoit Roi de Mauritanie & de quelque Iſle voiſine, & vinrent à Cadis. Ils conſulterent les Sçavans ſur l'apparition de cette Etoile, mais elle termina elle-même les diſputes que ſa naiſſance avoit excitées entre ces Docteurs, gens, comme tout le monde ſçait, accoutumés à ſoûtenir leurs ſentimens avec opiniâtreté & avec aigreur. Ils jugerent donc prudemment que les diſputes n'éclairciroient point leurs doutes, & que le plus ſûr étoit de ſuivre le mouvement de l'étoile qui s'avançoit ſenſiblement du côté de l'Orient.

Les Rois Mages étoient Eſpagnols, & s'embarquerent à Cadis.

Ils

Ils s'embarquerent donc sur les Vaisseaux de Cadis, passerent le détroit, & ayant pour guide cette étoile merveilleuse, ils arriverent à Tyr, où s'étant débarqués ils firent le reste de leur chemin sur des Dromadaires, comme il est marqué dans l'Ecriture.

Voilà répondre comme il faut à toutes les difficultés, & accommoder la patrie & les voyages des Rois Mages avec le texte Sacré.

Il est vrai qu'il n'en vint réellement que deux de l'Orient de Jerusalem, & que le troisiéme étoit de l'Occident, mais il en falloit bien trouver un noir, ou presque noir, puisque les Peintres en peignent un de cette couleur, il n'en étoit pas moins Espagnol pour cela. Il faut croire que son pere avoit épousé une Princesse Negre, & qu'il approchoit plus de la couleur noire que de celle des Mulâtres, à cause que le teint ordinaire des Espagnols n'a pas grand chemin à faire pour y arriver. Ainsi le texte. *Reges Tharsis & Insulæ munera offerent* est clairement expliqué.

Il ne nous reste qu'une difficulté à expliquer pour mettre cet article important dans tout son jour. C'est que l'Eglise celebre la Fête de l'adoration des Rois, treize jours après la naissan- Difficulté sur le voyage des Rois Mages.

ce du Verbe, & ce tems est bien court pour faire faire à ces Princes un aussi long voyage, que celui des parties Orientales à Cadis, & de Cadis en Jerusalem. C'est le Pere Jerôme qui se fait cette objection à lui-même. Il faut croire qu'il n'aura pas de peine à y répondre.

Il remarque d'abord que l'Eglise n'a pas prétendu celebrer l'Adoration des Rois précisement treize jours après la naissance de J. C. comme si elle eût réellement été dans ce tems-là, mais seulement pour pouvoir celebrer dans une même année tous les mysteres de Nôtre Sauveur, quoi qu'il y ait eu bien des années d'intervalle, entre les uns & les autres.

Il répond en second lieu, que suivant le sentiment de saint Jean Chrisostome, Hom. 6. sur Saint Matthieu, & de l'Auteur imparfait sur le même Evangeliste; l'Etoile avoit paru deux ans avant la naissance du Fils de Dieu. Or quand on supposeroit que ces Saints Rois ne se seroient mis en chemin que quelques mois après l'avoir apperçûë, ils auroient eu du tems de reste, pour venir de l'extrêmité Orientale de l'Empire Romain, faire le tour de l'Afrique, se reposer à Cadis, y prendre de nou-

veaux Vaiſſeaux, & arriver à Bethléem, & s'en retourner en droiture chés eux, afin de verifier le texte ſacré, qui dit qu'ils s'en retournerent par un autre chemin. *Per aliam viam reverſi ſunt in regionem ſuam.* Et l'Original Hebreu qui aſſure qu'ils vinrent par Cadis. *Per Cades maris.*

Les Rois Mages ne furent pas les ſeuls illuſtres qui honorerent Cadis & l'Eſpagne par leur naiſſance. En voici d'autres celebres dans l'Ancien Teſtament, qui ont eu l'honneur d'être du nombre des ancêtres de la Sainte Vierge, & par conſequent de J. C. Ce ſont les fameux Machabées que le cruel Antiochus ne perſecuta avec tant de rage, que parce qu'il ſçavoit qu'ils étoient de la Tribu royale de Juda, & que c'étoit de cette Tribu que devoit naître le Meſſie, le Roi, & le Souverain de tout le monde. C'eſt le ſentiment de Corneille de la Pierre, de Rhodanus, de Rupert, & de beaucoup d'autres. Ce Prince, ſelon ces Auteurs, vouloit éteindre toute la famille dont le Meſſie devoit ſortir, afin de n'avoir rien à craindre de ce côté-là.

Aſmonée, ou Mathathias pere des Machabées quitta la Judée quand Nabuchodonoſor détruiſit le Temple, &

emmena le Peuple Juif en captivité, il se servit des Vaisseaux de Cadis qui trafiquoient sur la côte de la Palestine, pour se retirer en Espagne. Il s'établit d'abord à Sagunte, qu'on appelle aujourd'hui Monviedre, & ensuite à Cadis, où il épousa une fille des premieres Maisons de la Ville. Son merite personnel, & l'alliance qu'il avoit prise dans la Ville le firent choisir pour l'Ambassade que la Ville envoya à Alexandre le grand comme nous l'avons dit ci-devant.

Histoire des Machabées.

En attendant qu'Alexandre pût accomplir ce qu'il lui avoit promis en faveur des Cadisiens, il se retira à Modin en Judée, où il mourut âgé de 146. ans, & fut enterré dans le sepulchre de ses Ancêtres. Il laissa cinq enfans mâles de sa femme Citoyenne de Cadis. C'est dommage en verité que le Pere Jerôme ait oublié le nom de cette illustre femme, est-il possible qu'on ne le trouve pas dans les registres de cette Ville? On prie le Pere Jerôme de se souvenir que l'âge de Mathathias n'est point marqué dans l'Ecriture, & que les 146. ans dont il vient de parler sont ceux de l'Ere, ou du regne des Grecs, qui répondent à l'an du monde 3858.

L'aîné de ces cinq enfans fut nommé Jean Gadis, c'est-à-dire, Jean de Ca-

dis, soit à cause de sa mere, soit encore parce qu'il avoit l'honneur d'être né dans cette Ville.

Nous allons voir dans l'Arbre Genealogique que le Pere Jerôme nous a dressé les obligations que nous avons à cette Famille illustre, & à la Ville de Cadis, puisque c'est d'elle que descendent Saint Joseph & la Sainte Vierge, l'un pere putatif, l'autre mere veritable du Fils de Dieu.

ARBRE GENEALOGIQUE.

Asmonée ou Matathias. *NN. sa femme qui étoit de Cadis.*

Leurs cinq enfans.

Jean de Cadis. Judas Machabée. Simon. Eleazar. Jonathas.

Simon pere de Jean Hircan. . . . . Jean Hircan pere de Janneus Alexandre. Janneus pere de Melchi . . . . Melchi pere de Levi . . . . . Levi pere d'une fille qui épousa Eleazar, Mattan ou Matat. Mattan eut deux enfans Heli ou Joachim. . . . . . Et Jacob. Heli fut pere de la Sainte Vierge. . . . . Jacob fut pere de saint Joseph. Genealogie de la Sainte Vierge & de S. Joseph.

Après que la Ville de Cadis a contribué, comme nous le venons de voir à la naissance de la sainte Vierge & de saint Joseph, il ne faut pas s'étonner si cette ville & le reste du Royaume ont été les premieres Ptovinces de l'Occident qui ont reçû la foi de J. C. il semble que cette prérogative leur étoit dûë en échange de ce que le Sauveur du monde tiroit son Origine de Cadis.

Page 148.

Cette grace étoit encore signifiée par les trois Soleils qu'on vit en Espagne au moment de la naissance de J. C. qui marquoient non seulement les trois Rois Espagnols qui devoient l'aller adorer, mais encore les trois Apôtres qui étoient destinés pour annoncer l'Evangile dans ces heureux Pays. Ces trois Apôtres sont saint Jacques, saint Pierre & saint Paul.

C'est Flavius Dexter qui nous apprend ces choses si glorieuses à l'Espagne dans sa Chronique sur l'année 36. de J. C. où il dit ces mots. L'Espagne est la premiere de toutes les Provinces Occidentales, après la Gallilée, la Judée, la Samarie qui embrassa la foi de J. C. par la conversion de ses Peuples qui étoient Gentils qu'on doit regarder comme les veritables premices de tous les autres Gentils. *Espana la pri-*

Chronique de Flavius Dexter sur l'année 36. de J. C.

mora de las Provincias de el mundo, despues de Galilea, Judea y Samaria Abraco la Fée de Christo en las partes Occidentales y su Gentilidaces conversida à la Fée verdaderas primicias de los ottros Gentiles.

On trouvera dans tous les papiers du Docteur Dom Vincent de Gusman excellent esprit de la Ville de Cadis, qui mourut Chanoine Theologal de l'Eglise de Salamanque, un quolibet de sa façon, dans lequel il prouve cette verité d'une maniere Scholastique & si forte, que cet écrit servit pour la la soûtenir devant les Docteurs de cette fameuse Université, qui déclarerent que ce qui n'avoit passé jusqu'alors que pour très-probable, devoit être regardé dorénavant & à present comme très-veritable, & très-évident.

Mais qui a converti l'Espagne? Qui y a prêché le premier l'Evangile de J. C? C'est l'Apôtre saint Jacques le Majeur. Ce point est difficile, bien des Nations s'opposent à l'honneur que Cadis & l'Espagne ont reçû d'avoir pour Maître en la foi cet Apôtre si cheri de son divin Maître. On nie qu'il soit jamais venu en Espagne, & on le conteste depuis si long-tems, & par tant de raisons, que je desespererois du succès

de mon entreprise, si j'avois un moindre soutien que le Pere Jerôme. Voici comme il prouve la venuë de saint Jacques en Espagne.

Il est constant, dit-il, que l'Empereur Auguste mourut l'an 16 de J. C. Tybere qui lui succeda, regna 22. ans, & mourut l'an 38. de J. C. & comme ce fut deux ans après sa mort que saint Jacques vint en Espagne, ce fut par consequent l'an 36. de Nôtre Seigneur qu'il y arriva, & qu'il l'éclaira des lumieres de l'Evangile. Le compte est juste, il n'y a rien à repliquer, d'autant plus que c'est le sentiment de Julien Perés dans sa Chronique, appuyé de l'autorité de saint Torquat, de Cresiphon, d'Honoré, de Melancius, de Dexter, de Maxime, d'Isidore, de Beda, & d'une infinité d'autres, qui disent tous que saint Jacques vint en Espagne deux ans après la mort du Sauveur, & par consequent l'an 36. de l'Ere Chrétienne.

Tems de la venuë de S. Jacques en Espagne.

L'on trouve dans les Archives de sainte Juste à Tolede une Lettre de l'Eglise du Pilar à celle de Tolede dans laquelle on assure que saint Jacques a demeuré six ans en Espagne, & qu'il en est parti l'an 41. de J. C. par consequent il a dû venir en Espagne l'an 36. Or s'il

eſt vrai, comme on n'en peut pas douter, qu'il ſoit parti d'Eſpagne l'an 41. de J. C. c'eſt une preuve qu'il y eſt venu, pu'iſqu'il n'y eſt pas né.

Cela eſt ſi vrai qu'il n'y a gueres de ports en Eſpagne qui ne ſe vante d'avoir eu l'honneur de le voir débarquer. Loüis Lopés en ſon Hiſtoire *del Pilar*, Commentaire 9. Section 27. dit que les Ecrivains Portugais le font deſcendre ſur leurs côtes. Les Galliegues à Iria Flavia, les Caſtillans à Carthagene de Murcie. Les Aragonois à Tarragone, & les Andalous à Cadis. Ces derniers ſont aſſurément les mieux fondés; car il eſt certain que ſaint Jacques s'embarqua à Tyr ſur la côte de Phenicie, dans un Navire de Cadis, qui n'eût garde d'aller débarquer en un autre Port que dans celui d'où il étoit.

Lieu où S. Jacques débarqua en arrivant en Eſpagne.

D'ailleurs c'eſt une tradition conſtante que les Négocians de Cadis avoient déja quelque connoiſſance de J. C. puiſque ſelon Dexter, ces Gentils qui prierent ſaint Philippe de les preſenter au Sauveur étoient de Cadis, à quoi Julien Perés ajoûte dans ſa Chronique num. 9. & 121. qu'ils prierent Nôtre Seigneur d'envoyer quelques-uns de ſes Diſciples en leur Païs pour

leur enseigner sa doctrine, lui demandant en particulier saint Jacques pour cette Mission. L'Apôtre saint Jacques crût devoir reconnoître leur zele, & le choix qu'ils avoient fait de sa personne, & en consequence il honnora Cadis de ses premieres Prédications. Le même Auteur trouve que cela avoit été prédit par David dans le Pseaume 44. lorsqu'il dit; *Filiæ Tyri in muneribus vultum tuum deprecabuntur.* Les filles de Tyr viendront vous voir avec des présens, & vous demander des graces. Entendant par les filles de Tyr les habitans de Cadis qui en sont descendus.

Voici une autre raison, qui n'est pas moins forte au sentiment de nôtre Auteur, pour prouver que saint Jacques devoit commencer la conversion de l'Espagne par celle de Cadis. C'est que les Apôtres avoient jugé à propos de commencer la conquête spirituelle du monde par les endroits, où la difficulté paroissoit plus grande, l'entreprise plus hazardeuse, & le culte des Idoles plus fortement établi. Cela se rencontroit à Cadis d'une maniere toute particuliere. C'étoit une Ville peuplée, riche, l'abord de toutes les Nations du monde qui y étoient attirées, non

Raison pourquoi S. Jacques a commencé prêcher à Cadis.

ſeulement par le grand commerce qui s'y faiſoit, mais beaucoup plus encore par la dévotion que l'on portoit au fameux Temple d'Hercule, & encore par le grand nombre de Philoſophes qui y tenoient leurs ſçavantes Ecoles.

On pouvoit regarder ce Temple, comme le centre de l'Idolâtrie, & de toutes les ſuperſtitions du Paganiſme, & où le grand nombre de Philoſophes qui les ſoûtenoient étoient comme un boulevart puiſſant, & comme une Phalange de vaillans, & d'invincibles Heros, toûjours prêts à s'oppoſer à ceux qui les vouloient attaquer. C'étoit par conſequent par cet endroit qu'il falloit commencer l'attaque, étant certain que cet obſtacle une fois levé, le reſte, c'eſt-à-dire l'Eſpagne, ne feroit pas la moindre reſiſtance, & plieroit le col ſous le joug de l'Evangile.

Saint Jacques arriva donc à Cad'ſ l'an 36. de Nôtre Seigneur, & il attaqua auſſi-tôt l'Idolâtrie dans ſon fort, il eût des diſputes très-longues, & très-vives avec les Prêtres des Idoles, & les Philoſophes, & voyant que ces aveugles volontaires, ne vouloient pas ouvrir les yeux aux lumieres qu'il leur montroit, il y employa la force des miracles, il pria, & ce fameux Temple

l'objet de la dévotion des Idolâtres, le centre, & la source du Paganisme que la solidité de sa fabrique sembloit mettre hors d'attaque, ceda à la force de son oraison, & devint dans un moment un amas confus, & affreux de ruines, où les métaux les plus précieux, les marbres les plus rares, les Sculptures les plus délicates, les ornemens les plus recherchés, se trouverent mêlés, confondus, brisés, & presque réduits en poussiere; de maniere qu'on cherchoit avec horreur cette merveille du monde, qui ne paroissoit quelques momens auparavant que pour attirer les respects, & la veneration de tout le monde, on la cherchoit dis-je au milieu d'elle-même. Ce prodige qu'on ne devoit, ni à quelque violent tremblement, ni à un débordement furieux de la mer, ni aux efforts du tonnerre, étonna d'une étrange maniere les adorateurs des faux Dieux, & disposa leurs esprits, & leurs cœurs à recevoir les lumieres de la vraye foy. Ils se soumirent avec respect au joug de l'Evangile, detesterent leurs erreurs, reçurent le Baptême, & devinrent des Chrétiens fermes & courageux, que rien depuis ce tems-là ne fut capable d'ébranler.

Ruine du Temple d'Hercule.

Conversion des Gadisiens

S. Jacques bâtit une Chapelle sur les ruines de ce fameux Temple, & la dédia au Prince des Apôtres encore vivant, & changea le nom de cette petite Isle, en celui de S. Pierre qu'elle porte encore aujourd'hui.

Chapelle de S. Pierre.

Il avoit amené de Judée avec lui un Espagnol natif de Grenade nommé Basilée, ou Basile qu'il avoit converti, & baptisé. Il le consacra Evêque de Cadis, & après avoir affermi ces nouveaux Chrétiens dans la Foi qu'ils avoient embrassée, il partit pour aller conquerir le reste de l'Espagne.

Basilée premier Evêque de Cadis l'an 37. de J. C.

Il ne faut pas s'imaginer que S. Jacques, étoit venu seul en Espagne, point du tout, il y étoit venu accompagné de plusieurs disciples.

Noms des compagnons de S. Jacques.

Dexter nous a conservé les noms de quelques-uns, comme de Basilée premier Evêque de Cadis, de Pic, d'Athanase, Maxime, Chrysogone, Theodore, Cecilien, Thesiphon, Hircius, Calocere, Torquat second, Pierre Epitacius, qui étoit de Cadis, Basile, Agatodore, Elpidius, Eterius, Capiton, Esten, Nestor, Arcade, &c. en voilà ce me semble assés.

Tous ces Saints & zelés Missionnaires étoient selon Luitprand, Eusebe, Algaiz, & Quitana Duenas, Religieux

Les compagnons de S. Jacques étoient Car-

mes Déchaussés.

Carmes Déchaussés, que l'Apôtre avoit baptisés, & associés au ministere de la parole. Et comme ils furent les premiers Evêques des principales Villes d'Espagne, l'Ordre des Carmes se peut glorifier à juste droit d'avoir fondé ces Eglises par le moyen de ses enfans, qui en ont été les premiers Prélats & les peres. Voici les paroles de Luitprand dans ses fragmens, num. 171. & 276. *Mihi valdè probabile est Elpidium, & reliquos Episcopos quos traxerat S. Jacobus in Hispanias, & ab ipso Jacobo b. ptisatos fuisse de numero Carmelitarum qui in Hispaniam & per alias Regiones monachatum introduxerunt. Illos vocat Eusebius, Lib. 2. cap. 3. Prophetici ordinis.*

Les Chanoines de toutes les grandes Eglises étoient autrefois Carmes.

Le sçavant Algaiz Moine Benedictin, tom. 4. chap. 1. & 3. assure que les Prélats en introduisant la foi de J. C. dans les Villes dont ils étoient Evêques, y avoient introduit la Regle du Mont-Carmel, de sorte que les Prêtres ou Chanoines qui desservoient les Eglises de Seville, de Tolede, Tarragone, Brague, Valence, Avila, Saragosse, Astorga, Cartagene, Cadis, & toutes les autres étoient tous Carmes, & vivoient dans l'observance que leurs peres avoient professés sur le Mont-

Carmel, & qu'il leur avoient enseignés, & fait embrasser. On peut voir dans cet Auteur les preuves de ces verités. Elles sont longues, & m'éloigneroient trop de mon sujet.

Qui croiroit après de pareilles démonstrations, qu'il se pût trouver quelqu'un assés témeraire pour oser contester cet honneur à l'Ordre du Mont-Carmel? Il s'en trouve pourtant, & c'est le Pere Hermenegilde de S. Paul Historien de l'Ordre des Jeronimites, qui tâche d'élever son Ordre au-dessus de tous les Ordres, & sur tout de celui des Carmes, par ses Ecrits remplis de jalousie, d'aigreur & de mauvaise foi.

Refutation du Pere Hermenegilde Jeronimite.

Mais il a affaire au P. Jerôme, sur qui je me repose assés du soin de le terrasser sans que je m'en mêle.

Qu'il se souvienne dit le P. Jerôme, que lui ni les autres Jeronimites ne sont point les enfans, ni les successeurs de ce grand Docteur de l'Eglise. ils n'ont pris de lui que le nom, leur Regle est de S. Augustin, & leur établissement est si nouveau, qu'on se souvient encore en Espagne de l'avoir vû naître.

On sçait, continuë nôtre Auteur, qu'il a voulu engager le sçavant Benedictin Algaiz, à écrire en faveur de la pré-

tenduë antiquité de son Ordre, & que cet Ecrivain sincere qui sçait rendre à chacun ce qui lui appartient, & mettre les Religions dans le rang qui leur est dû, s'est excusé d'entreprendre un pareil Ouvrage. Voici ses paroles, tom. 2. page 58. num. 4. *Padre mio defienda lo que le toca, y dexe alas de mas, que querer defender los,es motter se por las lancas.*

Que le Pere Hermenegilde dise tout ce qu'il voudra, il se trouve accablé par la verité de la succession hereditaire & prophetique d'Elie, & d'Elisée, qui s'est conservé dans l'Ordre des Carmes, dont son prétendu Patriarche S. Jerôme a fait profession, comme il le reconnoît lui-même écrivant à la Vierge Eustochie, où parlant d'Elie, & d'Elisée, il appelle le premier son Chef, & le second son Prince. *Dux noster Elias, Princeps noster Eliseus.*

De maniere que ce mauvais Ecrivain se trouve réduit pour établir quelque sorte de réputation d'antiquité à son ordre, de dire que dans le tems que N. S. J. C. vivoit sur la terre, il n'y avoit point du tout de Religieux Carmes, & que ceux qui habitoient cette montagne, étoient des Juifs heretiques & idolâtres, qui n'avoient

point d'autres Divinités que l'Idole Carmel qu'ils adoroient sur leurs Autels ; heureusement il ne peut citer d'autres garants de ce qu'il avance, que Corneille Tacite, lequel Tertullien, & bien d'autres regardent comme l'Ecrivain le plus trompeur, le plus dangereux, & le plus fourbe qui fut jamais. Les Carmes ont méprisé ce mauvais Annaliste, & n'ont pas jugé à propos de lui répondre ; mais le docte Algaiz l'a fait pour eux d'une maniere vive & pressante dans la premiere & seconde partie de sa Solitude couronnée de lauriers, où je prie le Lecteur de s'aller promener.

Quoiqu'on puisse dire, continuë le même Pere Algaiz, il est constant que l'Eglise reconnoît comme une verité constante, que de tous les Juifs qui se convertirent à la premiere prédication des Apôtres, la plus grande partie étoient des enfans d'Elie, *Mussissimos eran hijos de Elias*. Lesquels devinrent bien-tôt les Coadjuteurs des Apôtres, répandirent comme eux la Foi dans le monde, & ce fut d'entr'eux que S. Jacques choisit ceux qui l'accompagnerent en Espagne, & qu'il établit les premiers Evêques des Eglises qu'il y fonda.

Les Carmes se convertissent à la premiere Prédication des Apôtres.

Ce grand Saint témoigna toûjours

beaucoup de tendresse pour les premiers enfans de Cadis, & comme ils lui étoient attachés par les liens d'une étroite charité, il en prit avec lui quelques-uns, quand il retourna en Judée, & entr'autres S. Epitace Cadisien de naissance. Les Cadisiens supplierent l'Apôtre d'éclairer la Ville de Tyr des lumieres de l'Evangile, parce qu'il y avoit une grande union entr'eux & cette Ville-là, à qui les Cadisiens attribuoient leur origine. Saint Jacques le leur promit, il y prêcha & convertit la plus grande partie des Citoyens, & leur laissa pour Evêque S. Epitace le Cadisien. Julien Perés le rapporte ainsi dans son Histoire, num. 25. *In Annalibus Hispanorum est sanctum Jacobum per partes Judeæ finitimas prædicavisse, rogatumque à Gaditanis prædicasse Tyri, & quem secum Gaditanum detulit Epitacium ex Hispania ibidem constituisse Episcopum primum Tyriorum.* Ce Saint, marchant sur les traces de son Maître acheva la conversion de la Ville de Tyr. Etendit le Royaume de J. C dans la Phenicie, & autres Provinces des environs, & revint enfin en Espagne, fonda l'Eglise de Thuy en Galice, dont il fut le premier Evêque, & ensuite celle de Plaisance,

S. Epitace Cadisien premier Evêque de Tyr.

que les Espagnols appellent *Placentia*, où ses travaux furent couronnés d'un glorieux martyre.

De crainte de l'oublier, je ne remettrai pas plus loin ce que le Pere Jerôme rapporte de S. Jacques, qui se trouvant à Grenade ressuscita un homme mort & enterré depuis six cens ans. C'étoit un de ceux qui s'étoient retirés en Espagne lors de la transmigration de Nabuchodonosor. Il s'appelloit Samuel, ou Malachias, & étoit fils du Prophete Urie, & par consequent Religieux Carme. L'Apôtre le baptisa, & le nomma Pierre. Il le consacra ensuite premier Archevêque de Brague, où il fut martyrisé le 26. Avril l'an 45. de J. C. Je ne sçai si le Pere Hermenegilde, ne trouveroit rien à redire à l'époque de ces 600. ans. Je ne veux pas mettre le feu aux étoupes, mais il paroît qu'il faut que ce Carme ait vêcu plus long-tems qu'on ne le dit, ou qu'il ait demeuré quelques siecles davantage dans l'autre monde, on peut dire qu'il ne s'y trouvoit pas mal.

Un homme mort depuis 600. ans ressuscité par S. Jacques.

Que la Ville de Cadis ait été la premiere de toute l'Espagne qui ait embrassée la Foi de J. C. qu'elle ait été la premiere érigée en Evêché par l'Apôtre S. Jacques, & que son premier

Evêque ait été S. Basilée Carme disciple du même Apôtre, tout cela est appuyé sur des témoignages si solides, qu'on n'y peut pas former le moindre doute; mais il paroît fort extraordinaire, que la Ville de Cadis n'ait été décorée que du titre d'Evêché Suffragant de Seville, elle qui sans contredit devoit être regardée comme la Patriarchale de toute l'Espagne.

Pourquoi Cadis n'a que le titre d'Eglise Episcopale.

Le P. Jerôme répond à ces objections d'une maniere satisfaisante; il dit qu'on ne lui peut refuser le titre d'Apostolique, puisqu'elle a été fondée par un Apôtre, & qu'en cette qualité elle avoit la Jurisdiction Ecclesiastique sur la Mauritanie Tingitane, dont elle étoit la Metropole, quoique par rapport au reste de l'Espagne elle ne joüit que du rang, & de la dignité d'Eglise Episcopale. En voici la raison. Les Canons & les Decretales de S. Pierre, comme on le voit dans le Chapitre *in illis distinct*. 80. Chapitre, *Provincia dist*. 99. *urbes & loca*, ordonna que l'on mettroit des Evêques dans tous les lieux, où il y avoit des Cours de Justice, & où les Païens mettoient de leurs Prêtres de la troisiéme classe qu'ils appelloient Flamines; que l'on mettroit des Archevêques où il avoit des Prê-

tres de la ſeconde claſſe, appellés *Archi-Flamines* ; & que les Primats ſeroient, ou auroient été des *Proto-Flamines*, telle étoit la regle que S. Pierre avoit établie, qu'il obſervoit lui-même, & qu'il ordonna à S. Jacques, & aux autres Apôtres d'obſerver.

Or quoique Cadis fut une Ville telle que nous l'avons décrite ci-devant, qu'elle fût d'un commerce infini, & que la devotion d'Hercule y attirât du monde de toutes les parties de la terre, les Romains avoient eu des raiſons pour n'y mettre qu'une Cour de juſtice ordinaire, & des Prêtres *Flamines*, & quelquefois *Archi-Flamines*, de ſorte que S. Jacques ne put donner à ſon diſciple Baſilée que le titre d'Evêque, & à Cadis que la dignité d'Egliſe Epiſcopale & Apoſtolique.

Cela a duré juſqu'à l'invaſion des Maures, ſous le Roi Rodrigue l'an de J. C. 713. Cadis demeura entre les mains des Barbares plus de 600. ans, & perdit pendant cette longue captivité ſa ſplendeur, ſes richeſſes, ſon commerce, ſes Habitans qui aimerent mieux ſe retirer en Amerique, ou ſe diſperſer dans les Païs Chrétiens, que de demeurer avec des Infideles. Ainſi diſparut la Religion Chrétienne, qui avoit été flo-

rissante pendant tant de siecles, aussi bien que le titre Episcopal dont cette Ville avoit été honnorée par S. Jacques.

Le saint Roi Dom Ferdinand III. ayant après plusieurs victoires chassé les Maures de Seville, y rétablit la Religion Chrétienne, & le titre d'Archevêque & de Primat de toute l'Espagne, dont on prétend que cette Ville avoit été honnorée par l'Apôtre S. Jacques. Cette Ville fut reprise sur les Maures en 1248. Dom Ferdinand continuant ses conquêtes prit Cadis en 1251. & mourut l'année suivante.

Prise de Seville & de Cadis sur les Maures.

Mais les Maures qui étoient demeurés dans la Ville, s'étant trouvés plus forts que la Garnison Chrétienne qu'on y avoit laissée s'en rendirent maîtres, & la garderent jusqu'au commencement de 1262. que le Roi Dom Alphonse ayant eu avis que ces Barbares se confiants dans la forte situation de la Ville, y faisoient mauvaise garde tant de jour que de nuit, envoya une armée navale sous la conduite de Dom Jean Garcia Ricoomo, qui entra dans la Baye au point du jour le 9. Mai jour de l'Exaltation de Sainte Croix, & surprit la Ville sans presque aucune perte de son côté, au lieu que les Maures y perdi-

Prise de Ca-

rent bien des leurs, quelques-uns s'enfuirent, les autres furent faits esclaves, & on trouva dans la Ville de très-grandes richesses tant en or, qu'en argent, & en marchandises de toutes les especes.

dis sur les Maures le 9. Mai 1262.

L'Archevêque de Seville Dom Ramon, ne manqua pas de faire valoir le droit qu'il prétendoit sur ce Diocese, il y envoya un Ecclesiastique avec la qualité d'Archidiacre, mais cela dura très-peu.

Le Roi Alphonse le Sage connoissant de quelle consequence lui étoit cette Place, fit travailler en diligence à réparer ses murailles. Il augmenta ses fortifications, il y fit faire plusieurs édifices publics, & entre les autres une Eglise grande, & très-solide, qui fut dédiée à la Sainte Croix en memoire du jour que la Ville avoit été reprise. Les armes de l'Eglise & du Chapitre, sont encore aujourd'hui une Croix. Ce Prince y choisit sa sepulture, cependant étant mort à Murcie, il y fut d'abord mis en dépôt, & ensuite transporté à Seville. Il s'étoit appliqué pendant sa vie à peupler cette Ville, & pour y attirer du monde, il lui avoit donné de grands privileges, & avoit prié le Pape Urbain IV. de transferer

à Cadis l'Evêque qui étoit à Sidonia petite Ville peu éloignée, & de beaucoup moindre conſequence que Cadis.

Le Pape conſentit à cette tranſlation, érigea la nouvelle Egliſe de Sainte Croix en Cathedrale, & envoya ſes ordres à l'Evêque d'Avila, pour faire tout ce qui étoit requis en pareille occaſion. La Bulle eſt dattée de Viterbe le dix des Calendes de Septembre le ſecond de ſon Pontificat, c'eſt-à-dire, en 1263. mais étant mort avant que cette affaire fut achevée, ſon ſucceſſeur Clement IV. fit expedier une nouvelle Bulle au même Evêque d'Avila, avec ordre exprès de faire cette tranſlation inceſſamment, & nonobſtant oppoſition ou appellation quelconque. Cette Bulle eſt dattée de Perouſe le quatre des Nones de Février l'an premier de ſon Pontificat en 1265. Cette tranſlation ne put cependant être terminée qu'en 1267. C'eſt depuis ce tems-là que Cadis a été reconnuë pour Ville Epiſcopale, & que Sidonia a ceſſé de l'être.

Tranſlation du titre Epiſcopal de Sidonia à Cadis.

Il faut remarquer que la Bulle d'Urbain IV. ne fait aucune mention que Cadis ait jamais été Evêché. C'eſt une creation, ou une érection toute nouvelle. Celle de Clement IV. ſemble en dire quelque choſe, mais ſi obſcurément qu'il

qu'il eſt difficile de deviner, ſi elle parle de Sidonia, ou de Cadis.

Ce point eſt aſſés intereſſant pour la gloire, & l'ancienneté de l'Evêché de Cadis, pour meriter que le P. Jerôme y fit plus d'attention.

On vient de voir les preuves autentiques de la venuë de S. Jacques en Eſpagne, il faut à preſent y faire venir S. Pierre.

Dexter nous aſſure qu'il y vint l'an 50. de J. C. neuf ans après le départ de S. Jacques. Il viſita toutes les Villes conſiderables; il prêcha, & confirma les Fideles, il fit des converſions nombreuſes, & des miracles éclatants, & paſſa en Afrique. Cadis qui étoit en ce tems-là une des plus conſiderables Villes de toute l'Eſpagne, ne manqua pas d'avoir l'honneur de recevoir le Prince des Apôtres. Il eſt très-probable qu'il s'y embarqua pour paſſer en Afrique, & qu'il acheva de confirmer les Chrétiens qui y demeuroient par ſes prédications, & par ſes miracles. Il n'y a rien à redire à cette preuve, elle eſt fondée ſur les ſentimens d'un Hiſtorien, & ſur une probabilité.

Page 195. Livre 3. chapitre 15.

C'eſt preſentement à S. Paul à faire le voyage d'Eſpagne. Nôtre Auteur n'aura pas tant de peine à prouver qu'il

y a été, que S. Pierre & S. Jacques. Entrons dans les preuves.

Voyage de S. Paul en Espagne.

L'Eglise de Tortose tient par une tradition constante, que ce fut cet Apôtre qui y mit pour premier Evêque S. Ruffe, fils de Simon le Cyrenéen, comme il avoit mis à Narbonne son disciple Serge Paul. A Arles S. Trophime, & S. Crescent à Vienne.

L'Eglise de Ezya le reconnoît pour son Patron, & son Maître en la Foi. Il commença la conversion de cette Ville, par celle de Probus & de Xantippe, deux de ses plus nobles Bourgeois, le dernier desquels vit écrit en lettres d'or sur le front de l'Apôtre ces paroles. *Paulus Christi praco.*

Rodrigue de Mendés de Sylva, page 89. Le P. Bernard Britto Portugais, livre premier, chapitre 26. Le P. Antoine de Sainte Marie Carme Déchaussé dans son Espagne triomphante, & l'Archidiacre Julien Perez dans sa Chronique, num. 4. disent tous que S. Paul a prêché dans toutes les Villes d'Espagne. *In omnibus urbibus Hispaniæ prædicavit*, qui dit toutes les Villes d'Espagne, n'en peut pas raisonnablement excepter Cadis, qui étoit par toutes sortes d'endroits une des plus considerables. Il y a donc prêché, & comment

S. Paul a prêché à Cadis.

auroit-il pû faire autrement, puisque s'étant embarqué sur la côte de la Phenicie, comme S. Jacques il avoit fait la même route, & étoit venu comme lui débarquer à Cadis.

C'est selon le Docteur Jean de Salazar, ce qui avoit été prédit par Isaïe, chap. 52. v. 10. Le Seigneur a fait voir son bras saint aux yeux de toutes les Nations, & toutes les Regions de la terre verront le Sauveur que Dieu nous a envoyé. *Paravit Dominus brachium sanctum suum in oculis omnium gentium, & videbunt omnes fines terræ salutare Dei nostri.* D'où le docte Tomajo a pris occasion de dire, que c'étoit de S. Paul que le Prophete parloit dans cet endroit. *Quien oye hablar al profeta desta suerte quo ne lo entendia de Pablo en la occasion prese te.* Or où est le bout du monde? Qui sont les confins du bout de la terre? C'est Cadis, répond aussi-tôt Festus Anienus dans sa description de la terre, v. 17. & Denys Alexandrin, *de situ orbis*, v. 64. qui dit. *Stant tibi pro metis orbis miracula summa:*

Herculis intuitæ postrema Gadira columnæ.

On est persuadé de l'affection que

l'Apôtre S. Paul avoit pour les Espagnols, par le soin qu'il prit de leur envoyer S. Aquila son ami intime, qui prêcha à Gibraltar dans le Diocese de Cadis, & en fut le premier Evêque.

S. Aquila premier Evêque de Gibraltar.

Mais qui oseroit nier la venuë de S. Paul en Espagne, après la promesse solemnelle qu'il en avoit faite dans son Epître aux Romains, où il dit qu'il devoit passer en Espagne, & les voir en chemin faisant.

Ceux qui nient le voyage de S. Paul en Espagne, se fondent sur ce qu'il fut arrêté aussi-tôt qu'il fut arrivé à Rome, qu'il demeura deux ans en prison, & qu'il n'en sortit que pour aller au martyre, d'où ils concluënt qu'il n'a pû executer sa promesse, & que par consequent il n'a pas été en Espagne. Ils citent pour eux la Decretale du Pape Gelase II. chap. *Beatus Paulus*, ce qui a fait dire à S. Thomas leçon 3. sur le chapitre 15. de l'Epître aux Romains, qu'encore que S. Paul n'ait point été en Espagne, il n'a point commis de mensonge, parce que la divine Providence en avoit disposé autrement, quoique de sa part il fut toûjours dans la disposition d'executer sa promesse.

Le P. Jerôme répond deux choses à ces autorités. La premiere, que le Pa-

pe Gelase n'a pas parlé en cette occasion comme Chef de l'Eglise, & comme déterminant une matiere dogmatique, ou qui eût de la liaison avec la Foi, ou la discipline de l'Eglise, mais comme un Docteur particulier, qui avoit jugé à propos de se ranger du côté de ceux qui nioient le voyage de S. Paul en Espagne.

Réponse du P. Jerôme à ceux qui nient le voyage de S. Paul en Espagne.

La seconde, que ce Pape ne prétend autre chose dans ce chapitre du droit, que de déterminer que le mensonge n'est jamais permis dans aucun cas, à propos de quoi il cite celui de l'Apôtre qui n'a pas menti, quoiqu'il n'ait pas executé sa promesse, en ayant été empêché, parce qu'il étoit prisonnier.

Il n'en faut pourtant pas conclure, que S. Paul n'ait pas fait le voyage d'Espagne. Tout le monde sçait qu'il n'étoit pas renfermé, mais seulement sous la garde d'un Soldat qui a pû être gagné, & permettre à l'Apôtre de faire ce voyage & même l'y accompagner, ce qui a fait dire à S. Thomas dans son Commentaire aux Galates, que S. Paul avoit prêché en Espagne.

Quoiqu'il en soit, car ces preuves paroissent bien équivoques à bien des gens, le P. Jerôme dit que l'Espagne se glorifie d'avoir reçû deux graces sin-

gulieres de l'Apôtre. La premiere, que son Epître aux Hebreux, la plus belle qu'il ait jamais écrite, est adressée aux Juifs Espagnols, selon le sentiment des plus habiles expositeurs, comme sont Dexter, Binar, Julien Perés, & autres. On voit en effet, qu'il y fait mention de la visite que lui rendirent à Rome S. Basilée Evêque de Cadis, & les autres Evêques ses confreres, dans laquelle ils joignirent des secours réels, & effectifs aux consolations qu'ils lui donnerent, ce qui l'oblige de dire ces paroles dans son Epître, *& in vinculis meis compassi estis*.

La seconde est l'épée avec laquelle l'Apôtre fut décolé. Il est vrai qu'elle ne fut pas envoyée en Espagne par l'Apôtre même, & je m'étonne que le P. Jerôme soit demeuré en si beau chemin, mais par le Cardinal Abornoz qui en a fait present au Couvent des Jeronimites de Tolede, où elle se garde religieusement.

Livre 3. chapitre 17. page 265.

Je ne sçai pourquoi, & comment le P. Jerôme fait entrer la Conception de la Sainte Vierge dans son marché de Cadis. Il me semble qu'elle n'y a aucune part, & que nôtre Auteur n'a prétendu autre chose, que d'en assurer la gloire de l'invention à son pere Elie,

& empêcher que ses compatriotes ne se missent en possession d'en être les premiers inventeurs. Il convient que la celebre Eglise du Pilar à Sarragosse, a été bâtie par l'Apôtre S. Jacques, & dédiée au Mystere de la Conception Immaculée de la Sainte Vierge; d'où il conclud qu'il n'y a pas lieu de douter, que cette devotion n'ait été introduite dans celle de Cadis par S. Basilée son premier Evêque, qui étoit Carme Déchaussé. Mais il soûtient vivement que la gloire de cette Institution est dûë au Prophete Elie, à qui ce Mystere fut découvert, & representé sous la figure d'une petite nuée claire, & transparente qui s'élevoit de la mer.

Conception de la très-Sainte Vierge.

Ce saint Prophete ne manqua pas de témoigner à Dieu sa vive reconnoissance d'une telle revelation. Il revêtit ses enfans d'habits blancs, en l'honneur de la pureté immaculée de la Sainte Vierge, & leur ordonna de celebrer ce grand Mystere, & d'en étendre la devotion de tous côtés. Ils n'y ont pas manqué, & ils bâtirent une Eglise sur le sommet du Carmel, l'an 37. de J. C. qu'ils dédierent à ce Mystere, dont ils ont eu soin de renouveller la devotion toutes les fois qu'ils se sont apperçûs qu'elle commençoit à diminuer. Elle

Ils y travaillent depuis plus de 2500. ans.

étoit en danger de se perdre en 1251. lorsqu'ils jugerent à propos de réveiller la Foi des Chrétiens, qui étoit furieusement assoupie sur cet article. Ils instituerent pour cet effet la Fête de Nôtre-Dame du Mont-Carmel, qui n'est autre chose que celle de sa Conception Immaculée, à laquelle on ajoûta le Scapulaire, comme une marque exterieure de la profession qu'on faisoit de la croire, & de la défendre. Ils renouvellerent cette solemnité en 1346. par une Fête magnifique qu'ils en firent à Rome, où tous les Cardinaux assisterent, & dont la dépense fut si considerable, que le Chapitre General de l'Ordre assemblé à Francfort, fut obligé d'en faire une repartition sur toutes les Provinces.

Institution de la Fête du Mont Carmel.

Après le Mont-Carmel, le P. Jerôme nous assure que l'Espagne a été la premiere des Provinces du monde qui a cruë, celebrée & défenduë envers tous, & contre tous la verité de ce grand Mystere. Sans aller chercher plus loin que l'Espagne même, il y trouve des témoignages si certains, si favorables qu'il ne nous en citera point d'autres. En voici quelques-uns.

Flavius Dexter sur l'année 38. de J.C. dit ces paroles. *A Jacobi pradicatione*

celebratur in Hispania Festum Immaculatæ, & illibatæ Conceptionis Dei genitricis Mariæ..... Paul Orose en 425. dit dans son Epître à Eutochie. *Dies Conceptionis ejus celebratur.* Luitprand en 977. *Beatissima sedes de columna in urbe Cæsaraugustana*, Sarragosse, *quæ constructa est jussu Virginis à beato Jacobo cùm in Hispania prædicavit anno 37. à Nativitate Domini & consecrata ejusdem Immaculatæ Conceptioni, quam omnes Apostoli prædicaverunt ubique hoc tempore.*

Autoritez des Auteurs Espagnols pour la Fête de la Conception.

Sur quoi le P. Jerôme fait cette réfléxion, *ubique, id est, in omnes partes. Como no en Cadis donde pradicaron los Apostoles.*

Julien Perés 395. *Traditio fuit ab Apostolis in Concilium Congregatis B. Virginem Mariam Dei hominisque veri matrem originali peccato intactam esse......* Le P. Gregoire Algais Benedictin sur l'année 37. *Maria Virgo sine peccato Concepta apparuit Jacobo super columnam in urbe Cæsaraugustana....* Et sur l'année 50. il dit que S. Pierre étant venu prêcher en Espagne le culte des saintes Images, y établit la Fête de la très-pure Conception...... Et sur l'année 62. il ajoûte que S. Paul étant en Espagne renouvella cette Fête. *Festum*

Conceptionis Virginis Mariæ per Hispanias instituta est à beato Paulo Apostolo.

De sorte que l'Espagne a eu l'honneur de préceder toutes les autres parties du monde dans la celebration de ce Mystere, puisque ce ne fut qu'en 840. que les Latins l'introduisirent en Italie, & les Allemans dans leur Païs, & en Hongrie. Les Grecs ne la reçûrent qu'en 900. du tems de l'Empereur Leon. La France & l'Angleterre en 1000. & enfin tout le reste de l'Eglise en 1476. par le Pape Sixte IV. Enfin on lit ces paroles dans le Missel Mosarabe. *Dignum & justum est omnipotens Pater Tili in honorem Conceptionis Virginis Mariæ*, &c.

Qui croiroit après des preuves si évidentes, qu'il se trouvât quelqu'un qui osât s'y opposer. Il s'en trouve pourtant, puisque le P. Jerôme nous assure, que Binar dans ses Commentaires sur Dexter en l'année 38. dit que la Fête de la Conception introduite par S. Jacques, est celle de la Conception actuelle, ou de l'Incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge. Le Pere Jerôme méprise cet Ecrivain & son sentiment, & ne daigne lui répondre qu'en le renvoyant au torrent des Ecrivains Espagnols qui pensent, & qui parlent d'une maniere toute opposée à la sienne. Je ne sçai s'il

n'auroit pas mieux fait de lui répondre d'une maniere plus ſçavante, & qui inſtruiſit le Public en même-tems que Binar.

Cet Auteur eſt heureux de ne s'être pas trouvé à Cadis dans ces dernieres années, on lui auroit appris qu'on n'avance pas impunément de pareilles propoſitions, & que la Nation Eſpagnolle eſt pleine de champions, ardens, zelés, & toûjours prêts à dégainer quand il s'agit de défendre ſes ſentimens & ceux de ſes peres. On vit une preuve éclatante de ce que je viens de dire en 16... Il s'étoit répandu un bruit que quelques gens entroient dans les ſentimens de Binar, & qu'ils s'en étoient expliqués dans quelques compagnies. La Nobleſſe Bourgeoiſe prit feu à cet avis, tous les braves ſortirent de leurs maiſons le 8. de Decembre, ayant l'épée de longueur au côté, le poignard ſur le flanc, & un écriteau en gros caractere attaché à leurs chapeaux, où étoient ces mots Eſpagnols. *Boto à Chriſto es Concepida ſin peccato original.* Ce cartel fit peur à tout le monde, pas un de ces mauvais diſcoureurs n'oſa ſe preſenter pour ſoûtenir ſes propoſitions extravagantes, & ils craignirent qu'on n'effaçât leur faute dans leur propre

Duel fameux en faveur de la Conception.

ſang. C'eſt ainſi qu'on ramene à la raiſon ceux que les preuves, & les autorités les plus reſpectables ne ſont pas capables de perſuader.

Le P. Jerôme employe les livres 4. 5. & 6. de ſon Hiſtoire, à parler des grands hommes qu'il prétend devoir leur naiſſance à Cadis, & à d'autres choſes aſſés éloignées de ſon ſujet, il n'y a que la priſe de Cadis par les Anglois en 1596. dont il parle d'une maniere, qui me paroît intereſſer trop ſenſiblement la gloire de ſa Nation pour en parler comme il fait... Je paſſe au Livre 7. où il nous donne une ſuite des Evêques de Cadis, depuis le rétabliſſement du ſiege Epiſcopal en 1267. juſqu'en 1685.

Il me ſemble qu'il auroit bien dû nous en donner une depuis S. Baſilée le Carme, premier Evêque de Cadis, juſqu'à celui qui ſe trouva aſſis ſur le Siege, lorſque les Maures prirent cette Ville en 713. ſous le regne infortuné de Dom Rodrigue. Cela lui auroit peu coûté, car je ſuppoſe qu'il auroit trouvé tout cela dans les Archives du Mont-Carmel, auſſi-bien que la ſuite des Generaux de ſon Ordre depuis Elie, ou Eliſée, juſqu'à la converſion des Carmes Juifs au Chriſtianiſme par

les Apôtres : car de passer comme il fait tous ces grands hommes de l'Ancien Testament, & des onze premiers siecles de l'Eglise, & ne citer pour premier General des Latins que S. Brocard, çela fait une vraye peine à ceux qui comme moi prennent une très-grande part à la gloire de son Ordre. Peut-être que le petit reproche charitable que je lui fais ici, excitera quelques-uns de ses Confreres à donner cette satisfaction au Public ; en l'attendant voici la liste des Evêques de Cadis depuis le rétablissement, ou la creation nouvelle du Siege en 1267. Le P. Dom Jean Martinés de l'Ordre de S. François, consacré en 1268... Dom Suere en 1281... Dom Martin en 1333... Dom Petro Religieux Chevalier d'un Ordre Militaire en 1338... Dom Barthelemi en 1344... Dom Sancho en 1350... Dom Gonzales de l'Ordre de S. François en 1367... Dom Rodrigue Chevalier en 1387... Dom Jean Chevalier en 1403... Dom Alonze Solis Chevalier en 1409... Dom Juan en 1430.

Evêques de Cadis depuis 1267. jusqu'en 1685.

Le Cardinal de Torquemada de l'Ordre de S. Dominique en 1441. il mourut en 1444. & est enterré au Couvent de son Ordre à Avila. Le P. Jerôme dit avoir vû plusieurs fois sa sepulture

qui eſt dans le Chapitre. On y remarque une merveille, qui eſt qu'on n'a jamais pû mettre la tombe qui le couvre de niveau, avec le reſte du pavé; elle s'enfonce d'elle-même quelque ſoin qu'on prenne de l'élever & de la ſoûtenir, & elle eſt toûjours plus baſſe de ſix doigts que le reſte, comme ſi ce grand homme vouloit s'humilier encore après ſa mort.

Dom Gonzales Vanegas en 1447... DomPedro Fernandés de Solis en 1473... Dom Olivario Carrafa Napolitano en 1501... Dom Pedro de Acoltis Cardinal d'Ancône du Titre de S. Euſebe en 1511... Dom Martin Alpicueta connu ſous le nom du Docteur Navarre, qui n'accepta pas... Dom Geronimo Theodulo en 1527... Dom Martin Glaſco qui n'accepta pas... Dom Garcia de Haro en 1567... Le Cardinal Dom Antonio de Zapata en 1597... Dom Maximiano de Auſtria frere du Roi Philippe II. en 1602. Il fut nommé Evêque de Segovie, & enſuite de Compoſtelle... Dom Gomés Suarès de Figueroa en 1603... Dom Jean de Cuenca en 1613... Dom Placide Pacheco Benedictin en 1623... Dom Dominique Cano de l'Ordre de S. Dominique, auparavant Evêque des Canaries en 1634... Dom Jean Denys

Porto-Carero Chevalier, Inquisiteur de Cadis en 1640... Dom François Guerra de l'Ordre de S. François en 1642... Dom Ferdinand de Quisada en 1657... Dom Mathieu Burgueiro, auparavant Archevêque de Mexique en 1662... Dom Alonze Perès de Humanes, General de l'Ordre de S. Bernard, Evêque d'Almerie. Il mourut en chemin en 1663... Dom Alphonse Vasques de Tolede, Cordelier, Confesseur de la Reine de France Marie Therese d'Autriche en 1663... Dom Diego Castrillo en 1673... Dom Juan de Isla en 1679... Dom Antonio Ibarra en 1685.

L'Evêché de Cadis a de revenu ordinaire 20000. ducats, & quelquefois 40000. *Revenu de l'Evêché de Cadis.*

Le Chapitre est composé de six dignités... Un Doyen... l'Archidiacre de Cadis... Le Chantre... Le Tresorier... Le Maître d'Ecole, & l'Archidiacre de Medina Sydonia. *Chapitre de Cadis.*

Dix Chanoines... 4. Prébendes entieres... Huit demies Prébendes.

Sept Curés pour l'administration des Sacremens... Un bon nombre de Chapelains & autres Ministres... Un Chœur de Musique avec ses Maîtres & ses Organistes.

Chaque Canonicat vaut 1500. à 2000.

ducats de revenu, & les prébendes à proportion.

Communautés Seculieres & Regulieres, Hôpitaux, & Hermitages de Cadis.

Seminaire de Cadis fondé en 1599.

Le Seminaire de Saint Barthelemi fut établi le 14. Août 1599. par le Cardinal Zapata alors Evêque de Cadis pour 30. enfans de Cadis, & du Diocese, sçavoir six de la Ville, trois de Gibraltar, deux de Tarifa, quatre de Medine, trois de Bejar, deux de Alcala de Los Garrules, trois de Ximena, deux de Chicana, deux de Conil, deux de Porto-real, un de Paterna, ou de Castellar.

Le Doyen du Chapitre, & un Chanoine furent commis pour dresser les reglemens de cette Maison. Ces enfans sont vêtus de brun, avec le manteau & le chaperon de même couleur. Ils vont chanter à la Cathedralle, & étudier le Latin au College des Jesuites. Cette disposition a été changée. C'est le Vice-Recteur du Seminaire qui leur sert de Maître. On n'y peut être reçû avant douze ans, ni aprés vingt. Et pour l'entretien du Seminaire, on établit deux pour cent de toutes les dixmes de l'Evêché jusqu'à ce qu'on y pût joindre des revenus ou des Benefices fixes.

La Tour, l'Hermitage, & la Chapelle de Saint Sebaſtien à la pointe de ce nom, furent bâties en 1587. avec une Atalaye ou Lanterne pour découvrir à la mer, & pour éclairer les Navires, il y a au même lieu une Chapelle de Nôtre-Dame de Bon voyage, qui eſt une des dévotions de Cadis. Tour de S Sebaſtien.

La peſte qui fut à Cadis en 1582. fut l'occaſion d'ériger une Chapelle & un Hermitage dedié à ſaint Roch proche la Porte de terre. Ce fut la premiere demeure des Trinitaires Déchauſſés en 1626. La celebre Confrairie de l'enterrement de Chriſt, & de Nôtre-Dame de la ſolitude y eſt établie. Elle a été bâtie des biens vacans après la peſte. Les perſonnes les plus conſiderables de la Ville ſont enrollées dans ces Confrairies. Chapelle de S. Roch.

La Maiſon des Enfans expoſés fut commencée en 1621. des liberalités du Capitaine Eſtevan Chilton Juge de Police de Cadis, qui chargea ſa propre maiſon d'une rente pour leur entretien. En l'année 1670. Barthelemi Jerôme de Orta auſſi Juge de Police acheva l'établiſſement, étant aidé de divers particuliers, qui ont donné des biens conſiderables à cet Hôpital. Enfans expoſés.

L'Hôpital des femmes doit ſon éta-

Hôpital des femmes. blissement au Capitaine Manuel de Illiberis qui y donna commencement en 1648. L'Eglise & les bâtimens furent achevés & benis en 1657. par l'Evêque Dom Ferdinand de Quisada, sous l'invocation de Nôtre-Dame du Mont-Carmel.

Hermitage de Nôtre-Dame du Rosaire. L'Hermitage de Nôtre-Dame du Rosaire, qui est une aide de Paroisse, fut bâti par une Dame Portugaise dont on ne sçait pas le nom en 1567. C'est la residence d'un Curé. Celui qui y étoit en 1658. nommé Dom Francisco Quincoa voulut changer le titre, en mettant sur l'Autel un très-beau tableau de Nôtre-Dame de Consolation, mais il n'en pût venir à bout & fut contraint d'y laisser le premier tableau, avec des bas reliefs, aux côtés dans lesquels, on voit des Negres qui ont le Rosaire à la main.

Hermitage de Ste Catherine. L'Hermitage de sainte Catherine Martyre fut bâtie en 1590. au couchant de l'Islet de saint Sebastien. Il a servi pendant un tems d'hospice aux Peres Capucins, lorsqu'ils vinrent s'établir à Cadis en 1699.

Hermitage de S. Antoine. L'Hermitage de saint Antoine est situé dans le champ de Xara, où commence la calle Ancha, c'est-à-dire, la ruë Large. Il fut très-petit dans le

commencement, mais pendant la peste de 1648. la belle statuë de ce Saint qui étoit sur l'Autel, ayant plusieurs fois pris la peine de sortir de sa niche, & de s'en aller guerir les malades qui étoient à l'Hôpital, cette action miraculeuse excita la dévotion & la reconnoissance des Citoyens, qui lui bâtirent une magnifique Eglise qui fut déclarée aide de Paroisse, où l'Image du saint fut transferée, & le Saint Sacrement renfermé dans l'Autel avec une très-grande solemnité le 7. Juillet 1669.

La Confrairie de l'Ange Gardien achepta une place du côté du couchant assés près du fort sainte Catherine, qu'on appelloit la Campo Sancto, parce qu'on y avoit enterré plus de 12000. personnes pendant la peste de 1648. elle y fit bâtir une petite Chapelle de bois en 1658. qui tombant en ruine excita enfin la dévotion de Dom Mathæo Grajal Cabello Sergent Major de la Garnison, & de Dom Pedro Ximenés de Gusman qui avoit été Gouverneur de Panama, tous deux Chevaliers de saint Jacques qui ayant joints leurs aumônes à une grande quête qu'ils firent particulierement chés les Biscayens négocians à Cadis, bâtirent une très-belle Chapelle en 1667. qui sert à present

Eglise de l'Ange Gardien.

d'Eglise à l'Hôpital Royal qui fut bâti tout auprès en 1670.

Chapelle de Ste Helene.

La Chapelle de sainte Helene fut bâtie près la Porte de terre en 1661. par les Confreres de cette Societé. On y logea pendant quelque tems les Prêtres de l'Oratoire de S. Philippe de Nery, dont elle a retenuë le nom d'Hermitage des venerables Prêtres.

Maison des Beates.

La Maison des Beates fut fondée pour six Veuves & pour six Filles qui portent l'habit de saint François. Elles sont sous la direction des Gardiens des Cordeliers & des Recolets.

Hôpital des Veuves.

La Maison des Pauvres Veuves est un Hôpital qui fut bâti en 1676. par les soins de Manuël Barios de Soto en une de ses maisons dans le quartier de la Xara, à droite de l'Eglise de saint Antoine. C'est une retraite pour les pauvres veuves d'honneur de la Ville de Cadis.

Maisnn des Repenties.

La Maison des Repenties fut établie en 1680. par les soins de Dom Jean de Isla, dans la grande ruë de Xara ; on y reçoit, & on y entretient celles qui veulent faire penitence, & se retirer du desordre.

Pere des Orphelins.

L'Office de Pere General des Enfans Mineurs est très-ancien dans la Ville, il est toûjours confié à des per-

sonnes d'autorité, & d'une probité reconnuë. Celui qui en est pourvû a soin des biens, & de l'éducation des Orphelins. Les gens de la plus grande distinction se font honneur de cet emploi.

Le Monastere des Religieuses de la Conception de Nôtre-Dame est le premier qui ait été établi dans la Ville. On voit par les titres de sa fondation qu'elle a été faite en 1527. Cet Ordre avoit été établi à Tolede par Beatrix de Sylva noble Portugaise. Ses Religieuses suivirent pendant un tems la Regle de Cîteaux; elles passerent ensuite à celle de sainte Claire. Enfin Jules II. les soumit à l'Ordre de saint François, dont elles prirent l'habit & la Regle. Elles ont été bâties & fondées par les habitans de la Ville, qui vouloient avoir chés eux un Monastere où leurs filles puissent se retirer. Ce Monastere est beau, grand, riche, bien situé, & ne se ressent plus des dommages qu'il reçût des Anglois lorsqu'ils saccagerent la Ville en 1596.

Monastere de la Conception.

Le College des Jesuites fut fondé l'an 1564. Les PP. Diego Lopés, & Gregoire de Mata s'étant trouvés à Cadis pour quelques affaires, & s'étant retirés au Seminaire, enseignerent les

College des Jesuites.

enfans avec tant de zele, & de fruit, qu'ils firent souhaiter au Corps de la Ville de les avoir chés eux. Leur fondation fut concluë la même année. On leur donna d'abord 400. ducats de rente, & la Chapelle de saint Jacques. Le premier Recteur fut Diego Lopés qui mourut depuis en opinion de sainteté, étant Recteur du College de Mexique. Ils sont établis au Cœur de la Ville, & superbement bâtis. Leur Eglise est riche, & magnifique. C'est le plus beau College de toute l'Andalousie. Il y a d'ordinaire 40. Religieux, & beaucoup davantage dans les tems des Embarquemens. Ils ont quatre Classes. Dans la premiere, les enfans apprennent à lire. Dans la seconde, à écrire. Dans la troisiéme, les premiers Elemens de la Grammaire; & dans la quatriéme, les Humanités. Ils s'appliquent avec beaucoup de soin, & de succès à la direction, & à la Confession. Ils souffrirent au-delà de tout de qu'on peut s'imaginer lorsque les Anglois saccagerent la Ville en 1596. Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait si peu de Classes, & que les belles Lettres paroissent négligées, les belles Lettres de Cadis sont des lettres de change.

Le Couvent des Observantins, ou

Cordeliers fut fondé en 1566. Ce fut le Pere Jean Navarra qui sollicita cette affaire, & qui ayant obtenu des Patentes de la Cour avec une place dans la Ville, & 1000. ducats pour commencer l'édifice y fit poser la premiere pierre le 25. Mars 1566. par l'Evêque Dom Geronimo Theodulo. Ces bons Religieux construisirent en une nuit une Chapelle de planche où l'on porta le jour suivant le saint Sacrement. Ces commencemens si petits ont eu de si heureux succès, qu'en l'année 1622. on avoit déja dépensé plus de 80000. ducats dans la fabrique de ce Couvent. Entre autres aumônes le Roi leur donna en 1569. trois douzaines de Thons par an pendant quatre années, à prendre dans les Madragues de Cadis. Le Couvent & l'Eglise sont grands, bien bâtis, & à present au milieu de la Ville, & par consequent très-frequenté. La plûpart des étrangers y ont leurs Confrairies, leurs Chapelles & leurs Sepultures.

Le Monastere des Religieuses de Nôtre-Dame de la Candelaria.

Le Monastere des Religieuses Augustines de Nôtre-Dame de la Candelaria doit son établissement à six vertueuses femmes, & à six filles qui supplierent l'Evêque Dom Garcia de Haro de leur donner un lieu pour se

retirer. Elles en obtinrent l'Hermitage de Nôtre-Dame du Rosaire, où elles se retirerent avec deux Religieuses Augustines de Xerés, que le Prélat avoit fait venir pour les former à la vie Religieuse. Elles demeurerent dans ce lieu étroit avec beaucoup d'incommodité & de pauvreté jusqu'en l'an 1593. qu'on leur donna l'Hermitage de la Candelaria, où elles ont une Eglise & un Monastere superbe, qui n'étoit pas encore achevé en 1680.

Les Recolets. Les Religieux Déchaussés de saint François, connus en France sous le nom de Recolets, s'établirent à Cadis en 1608. Ils eurent d'abord une Maison située à la petite place de la Croix verte, qu'on appella saint Jean l'Evangeliste. On y porta le Saint Sacrement l'année suivante le onziéme Février; ils y demeurerent jusqu'en 1617. qu'un Négociant François appellé Pierre Isaac leur apporta sept mille ducats qu'il avoit gagné en societé avec la Reine des Anges, & leur en promit encore sept mille pour avoir droit de Sepulture dans l'Eglise qu'on commença aussi-tôt, sous le titre de Nôtre-Dame des Anges, l'Eglise & le Couvent furent achevés & benis en 1628. Il y a Etude d'Humanités & de Theologie, & trente Religieux. Les

Les Augustins s'établirent en 1617. Leur fondateur Philippe Boquin de Bocanegra Noble Genois leur donna cent fanegues de froment, & quatre-vingt ducats de rente. Ils se posterent d'abord dans la principale ruë du commerce, dans une maison de Laurent de Herrera de Betemcour, Chevalier de l'Ordre de Christ, Juge de Police, & Capitaine de la Nation Portugaise. Leur Chapelle fut dédiée à Nôtre-Dame des Neiges. On a bâti depuis un Couvent, & une Eglise magnifique avec des Portails de marbre. La grande Confrairie de Gualetée y est établie. Il arriva en 1658. qu'un Orfevre Portugais étant Majordome de de cette Confrairie, emporta chés lui toute l'argenterie qui étoit considerable, la fit fondre & s'échappa une belle nuit avec son butin, & se retira en Portugal. De sorte qu'il fallut faire faire des ornemens de bois argenté pour faire la Procession. Les Augustins.

Les Religieux de saint Jean de Dieu, qu'on connoît en France sous le nom de Freres de la Charité, & en Italie sous celui de *bon Fratelli*, s'établirent en 1614. le 2. Mai. Ils ne s'obligerent d'abord qu'à tenir vingt lits ; mais ils ont reçûs depuis tant de fondations, Les Freres de la charité.

qu'ils reçoivent à present tous les malades qui se presentent. On ne leur reconnoissoit en 1685. d'autre revenu fixe que le Coreal, c'est ainsi qu'on appelle le Theatre où l'on joüe les Comedies. Cela oblige ces Religieux d'avoir soin qu'il se trouve de bons Acteurs, & qu'ils ayent de bonnes pieces, & malgré les démêlés que cela a souvent causé, entre l'Evêque & le Gouverneur, qui est obligé de soûtenir ces Religieux à cause de l'interêt du public; on ne laisse pas d'y joüer très-frequemment des pieces bonnes & méchantes dont les Autheurs n'ont à craindre que les siflets des Cordonniers & des Savetiers qui sont en possession à Cadis, comme dans tout le reste de l'Espagne, de juger du merite des pieces. On dit que ces Juges éclairés sont incorruptibles, que quelques sollicitations qu'on leur fasse pour avoir leur approbation, & quelque present même qu'on y joigne, on n'a pour toute recompense qu'un *Veremos*, nous verrons: on les appelle *Mosqueteros*, Mousquetaires, parce qu'ils se tiennent ordinairement tous ensemble rangés en plusieurs files le siflet à la main, & dès que le Chef donne le signal, tous à la fois font des décharges de coups de siflets,

qui obligent les Acteurs d'abandonner le Theatre.

Les Religieux déchaussés de la Mercy ont eu beaucoup de peine à s'établir à Cadis. Ils ont soutenu de très-longs procès, & ce ne fut que le 10. Mars 1629. que le Saint Sacrement fut porté dans leur Chapelle. Elle est à present changée en une Eglise assés propre, mais leur Couvent est fort resserré, & trop petit pour 60. Religieux, qui y demeurent ordinairement. Cette Reforme est assés étenduë en Espagne, à la couleur près; ils sont comme les Carmes Déchaussés. J'ai vû un de leur Couvent à Marseille. Ils en ont un à Rome avec quatre fontaines, dont j'aurai occasion de parler dans un autre endroit.

Les Religieux Déchaussés de la Mercy.

Les Dominiquains, que l'on connoît plus communément à Paris sous le nom de Jacobins, à cause de leur Couvent de la ruë saint Jacques, ne se sont établis à Cadis, qu'en 1620. Ils n'eurent d'abord qu'un Hospice pour recevoir ceux des leurs qui alloient aux Indes, ou qui en revenoient. On commença le Bâtiment de l'Eglise & du Couvent tels que je les ai décrits au commencement de cet Ouvrage en 1645. par les liberalités du Ca-

Les Jacobins.

pitaine Dominique de Monarès, Noble & riche habitant de la Ville, on y ouvrit des Ecoles de Grammaire, d'Humanités, & de Theologie en 1681.

Les Capucins.

Les Capucins qui s'étoient établis en 1639. à l'Hermitage de sainte Catherine Martyre, furent transferés en 1641. au lieu où ils sont à present, tout proche les murailles de la Ville du côté du Levant. Leur Eglise est dédiée à Sainte Catherine Martyre. Dom Jean de Xauregui fut un de leurs principaux bienfaicteurs. Son fils unique étant tombé malade, il le voüa à saint François, sous l'habit des Capucins. Le jeune homme ayant recouvré sa santé, ne s'en tint pas au vœu que son pere avoit fait, il demanda réellement l'habit de Capucin, fit son Noviciat, & sa profession Religieuse, & est à present un des premiers Religieux de leur province. On trouve dans leurs Archives les paroles suivantes. *Abriendose los Cimientes para los argines que estan en lo Claustro, à mas de tres estados de bondo dentro de el coracon de una piedra sillar, se hallo una lamina de el tamano de una vitella con la figura de el Seraphico Padre San Francesco con habito de Capucino, & en la mano una Crux en forma de* T *que es esta.*

Cela signifie que l'orsqu'on creusoit les fondemens des murailles du Cloître, on trouva à plus de trois hauteurs d'homme une pierre comme d'un pavé, dans le cœur de laquelle il y avoit une lame de la grandeur de la main, où étoit la figure du Seraphique Pere saint François avec l'habit de Capucin, ayant à la main une Croix de la figure d'un Tau, comme est celle-ci. T. Après une pareille découverte, qu'il est impossible de soupçonner de supposition, il est étonnant que tout l'ordre de S. François ne prenne pas l'habit de Capucin, puisqu'on ne peut plus douter que ce n'ait été celui de leur S. Patriarche. Image de S. François Capucin trouvée dans une pierre.

Les Religieuses Déchaussées de la Conception, furent reçûës & établies à Cadis en 1668. par le Docteur Jean Fernandés de VillaNueva, Chanoine de la Cathedrale. Les Religieuses Déchaussées de la Conception.

Les Peres de l'Oratoire de la Congregation de S. Philippe de Nery, qui étoient venus à Cadis en 1661. & logés près la porte de Terre, à la Chapelle de Sainte Helene, furent transferés en 1672. à l'endroit qu'ils occupent aujourd'hui. Les Peres de l'Oratoire.

Les Carmes Déchaussés, qui comme les Apôtres du Païs, & les Freres de Saint Basilée le premier Evêque de Cadis, devroient être les mieux placés, les plus riches & les mieux établis;

n'ont cependant ni Couvent, ni hospice dans la Ville. Ils n'étoient pas même établis dans l'Isle, ce ne fut qu'en 1680. que l'Evêque Dom Jean de Isla les y plaça, comme dans une solitude fort convenable à leur Institut. Ils prirent possession du lieu qui leur fut assigné au mois de May, & ils travaillerent si lentement à leurs bâtimens & à leur Eglise, qu'ils ne furent achevés qu'en 1687. on y mit alors le très-Saint Sacrement.

Les Carmes Déchaussés.

CHAPITRE VI.

Description de la Ville de Cadis, comme elle étoit en 1706. lorsque l'Auteur y demeuroit.

SI le Public se plaint de ne pas connoître assés parfaitement la Ville de Cadis, après ce que j'en ai dit ci-devant, & ce que j'en vais dire. Je lui répondrai qu'il est bien difficile à contenter. Il faut donc essayer de l'empêcher de se plaindre du moins avec justice.

Situation de Cadis.

Cette Ville est située à l'extrêmité Occidentale d'une Isle, dont la partie Orientale porte le nom d'Isle de Leon,

qui eſt jointe à la terre ferme par un pont, appellé le pont de Suaco, dont les deux bouts ſont couverts par des redoutes, & autres ouvrages de terre.

L'enceinte de la Ville eſt aſſés grande, mais il n'y en a pas la moitié qui ſoit remplie de bâtimens, de maniere que toute la partie qui eſt à l'Occident eſt inhabitée ; on l'appelle le *Campo Sancto*, ou le Cimetiere, à cauſe que dans les deux dernieres peſtes qui ont été à Cadis, on s'eſt ſervi de cet endroit pour enterrer les corps de ceux qui étoient morts de la contagion. On n'y voyoit encore en 1706. qu'un Hôpital aſſés ſpatieux, & bien bâti, & une ou deux Chapelles de Confrairies, & des allignemens pour y faire des ruës, qui à mon gré ſeront très-belles, tant à cauſe de la belle vûë, que du bon air dont on y joüira.

Endroit appellé le Campo Sancto.

Ce qui a empêché d'y bâtir juſqu'à preſent ; c'eſt que Cadis étant une Ville de commerce, & une demeure de Marchands, plûtôt que de Nobleſſe, & de gens de Lettres, la commodité de l'embarquement, & du débarquement des marchandiſes, leur a fait préferer la partie de la Ville voiſine du moüillage des Vaiſſeaux, à celle qui en eſt plus éloignée, telle qu'eſt le *Campo Sancto*.

Enceinte de la Ville.

L'enceinte de la Ville est à present toute environnée de murailles disposées en bastions, courtines, redans, & plates formes, selon la commodité & la disposition du terrein dont on a suivi la figure, sans s'embarrasser d'en corriger les irrégularités, pour rendre les bastions & les courtines plus régulieres. Il est vrai que cela auroit été inutile; car il n'est nullement à craindre, que la Ville soit attaquée par aucun autre endroit de son enceinte, que par une langue de terre fort étroite, qui la joint à la partie Orientale de l'Isle, que l'on appelle l'Isle de Leon.

Cette partie où est la porte de Terre, qu'on appelle aussi la porte du Pontal, ou de *Los Puntales*, est fortifiée de deux grands demi-bastions, dont la courtine est couverte d'une grande demie-lune double, fortifiée au-de-là de son chemin couvert, d'un ouvrage à corne, avec sa demie-lune, & son chemin couvert, le tout enveloppé d'un avant chemin couvert, qui forme un ouvrage à couronne, devant lequel on devoit faire un fossé, & un troisiéme chemin couvert palissadé. Ces derniers ouvrages n'étoient que projettés dans le tems que j'étois à Cadis. Je ne sçai s'ils auront été executés.

Tout le terrein depuis l'ouvrage à corne jusqu'à plus d'un grand quart de lieuë au-de-là, c'est-à-dire, dans l'Isle de Leon, est un sable fin & mouvant, que le moindre vent emporte de tous côtés. Cela donneroit bien de l'exercice à ceux qui voudroient ouvrir une tranchée dans cet endroit, & à ceux qui se chargeroient de l'entretien du fossé, & du chemin couvert.

Les deux demi-bastions, & la courtine de la porte de Terre sont extraordinairement élevés, leur fossé est fort large, l'escarpe, & la contre-escarpe sont parfaitement bien revêtuës & bien terrassées, & fort chargées d'artillerie, aussi-bien que toute la muraille qui regarde le Port, & le moüillage des Vaisseaux. Il y a de ce même côté deux batteries fermées, qui ont chacune dix-huit à vingt pieces de gros canons de fonte, en fort bon état.

On trouve à la pointe du Sud-Oüest, une petite ance où l'on pourroit tenter un débarquement, on l'appelle *La Caletta*, elle est défenduë par un petit Fort irrégulier composé de deux demi-bastions, & de quelques redans bien garnis de grosse artillerie de bronze, & de quelques mortiers. On appelle cet ouvrage le Fort de Sainte Catherine, ou

La Caletta & le Fort de Sainte Catherine.

Cateline, il est séparé des murs de la Ville par un fossé, que l'eau de la mer remplit quand elle est haute. Il y a dessus un pont-levis à chaque bout.

Fort de S. Sebastien.

La pointe du Sud Sud-Est, est couverte par une longue file de rochers, dont la partie du côté de la Ville est couverte d'eau, quand la mer est haute, & l'extrêmité forme une Islette, au bout de laquelle il y a une Tour pour découvrir à la mer, & une lanterne ou fanal, pour servir de guide aux Vaisseaux pendant la nuit, il y a tout joignant un Hermitage avec une Chapelle dédiée à S. Sebastien, & une autre à Nôtre-Dame de bon Voyage, & entre la Tour & la partie des rochers qui se couvre d'eau, on a menagé un Fortin oblong, composé seulement d'angles sallians, & rentrans avec un fossé sec assés large, & un chemin couvert du côté de l'Hermitage, avec un pont-levis à chaque bout, & quelques canons de fer. C'est ce qu'on appelle le Fort S. Sebastien, une des promenades de la Ville quand la mer est basse, & le lieu de devotion, ou des rendés-vous, que les femmes frequentent le plus. On va à ce Fort, ou pour parler plus juste, au terrein sur lequel il est situé, par une poterne qui se ferme avec une bascule.

Outre cette poterne & la porte de Terre, il y a encore deux portes qui donnent ſur le Port. La premiere & la plus frequentée, s'appelle la porte de la Marine, ou de Seville. Le Bureau de la Doüanne eſt à côté avec une eſpece de barriere, où il y a toûjours un bon nombre des compagnons de S. Mathieu, avant qu'il fut Apôtre. Je dois leur rendre cette juſtice, qu'ils ſont fort honnêtes gens, & fort polis particulierement pour les Eccleſiaſtiques & pour les Religieux. Il ſuffit qu'on leur preſente les clefs des coffres, ou des malles que l'on fait entrer dans la Ville, ou qu'on en fait ſortir, & il eſt très-rare qu'ils les faſſent ouvrir pour les viſiter.

Portes du Port.

Quand on a lieu de craindre quelque choſe, on s'accommode facilement avec eux par le moyen de certains Courtiers, dont le négoce eſt de faire la contrebande. La plus conſiderable eſt celle du tranſport de l'argent en eſpece, ou en barres. C'eſt un article ſur lequel les Eſpagnols ne veulent pas entendre raiſon. Quand ils ſont les plus forts, cent piaſtres en eſpeces trouvés dans un Bâtiment ſuffiſent pour le faire confiſquer, parce qu'ils ſuppoſent toûjours que cet argent n'a pas payé les droits du Prince.

Courtiers de contre-bande.

Ils veillent aussi pour empêcher qu'on n'en transporte de la Ville aux Navires. Mais ces Courtiers de contre-bande le prennent à leur risque, & le rendent fidellement aux Vaisseaux où il doit être embarqué, moyennant demi pour cent, quelquefois un, & même jusqu'à deux pour cent, selon la grandeur du risque où ils s'exposent, ou font semblant de s'exposer, car il est inoüi qu'il leur soit jamais arrivé d'accident. Eh, comment leur en arriveroit-il ? Ils font de part avec les gens du Bureau de la Doüanne, & souvent leurs propres Commis.

Il y a nombre d'années qu'il arriva une affaire de grand éclat, au sujet du transport de l'argent. Un Vaisseau Maloüin en ayant chargé une quantité considerable sans avoir payé les droits, & selon les apparences sans s'être servi des Courtiers ordinaires pour le porter à bord, les Espagnols se mirent en tête de prendre ce Vaisseau & de le confisquer, & comme il y avoit deux Gallions armés, & prêts à sortir du Pontal, ils les firent venir après y avoir fait embarquer beaucoup de monde. Ils se crurent alors en état de tout entreprendre, & voulurent visiter le Vaisseau. Le Capitaine le refusa, & aussi-tôt les Gallions l'attaquerent, & commence-

Histoire d'un Vaisseau Maloüin.

rent à le canoner à la guerre galante ; c'eſt-à-dire de loin, & à la bonne portée du canon. Le Maloüin ſe défendit en Maloüin, & comme il ne pouvoit ſortir de la baye, à cauſe du vent qui lui étoit directement oppoſé. il prit le parti d'aborder un des Gallions, ſûr de s'en rendre maître, & de compoſer enſuite, ou de le faire périr avec lui, s'il ne pouvoit pas ſe tirer d'affaire autrement. Il fit pour cela tout ce qu'on pouvoit attendre d'un habile & d'un très-brave homme, mais ayant été dématé preſque entierement par le canon de la Ville, & par celui des Gallions, il ne put jamais s'approcher de ſes ennemis pour en venir à l'abordage. A la fin il manqua de boulets, à leur défaut il eût recours aux piaſtres, & aux barres d'argent dont il étoit chargé, & ne les leur épargna pas. Le combat fut très-long, il maltraita les Gallions d'une étrange maniere, leur tua bien du monde, & des curieux qui étoient ſur les murailles à conſiderer le combat. Se voyant enfin prêt à couler bas par les coups de canons à l'eau, qu'il avoit reçûs, il mit le feu à ſes poudres, & ſauta en l'air avec le reſte de l'argent dont on le vouloit dépoüiller.

Les Eſpagnols pêcherent ce qu'ils pu-

rent de ce Navire, & celá a ſervi de raiſon pour uſer contre eux de repreſailles, de ſorte qu'ils ont payé avec uſure la perte qu'ils ont cauſé aux Maloüins. Ils ſe ſouviennent encore aujourd'hui de cette avanture, & il ne leur eſt jamais arrivé depuis de chercher noiſe aux Bâtimens François.

Comme la porte de la Marine ne ſuffiroit pas dans les tems que la baye eſt pleine de Vaiſſeaux, on en ouvre une autre plus petite, qu'on appelle la Portichole, où il y a auſſi une eſcoüade des compagnons de Zachée.

Plate-forme de la porte de la Marine.

On achevoit dans le tems que j'arrivai à Cadis, une plate-forme ſur le Port, un peu à côté de la porte de la Marine. Cette réparation étoit abſolument neceſſaire pour le débarquement des Chaloupes qui étoit difficile, & ſouvent très-dangereux. On a pris dans la mer tout le terrein qu'elle occupe, il eſt piloté, & les pierres ſont miſes en œuvre avec du mortier de pouſſolane, qu'on a fait venir de Naples. Elle avance environ cent pas dans la mer, & en a le double en longueur avec des degrés preſque tout autour, qui vont juſqu'à la plus baſſe eau. Les Chaloupes s'approchent aiſément de ces degrés, & y débarquent ſans peine, & ſans riſque les perſonnes

& les effets dont elles ſont chargés. Les deux angles de cette plate-forme, ſont ornées de deux colonnes de marbre blanc d'ordre Corinthien, elles ſont élevées ſur des pied-deſtaux de même matieres, poſés ſur un ſocle aſſés large, qui ſert de banc pour repoſer ceux qui viennent ſe promener en ce lieu, qui eſt très-agreable ſur le ſoir. Il n'y avoit point encore de figures ſur ces colonnes. On diſoit pourtant qu'on y en vouloit mettre. Le dé des pied-deſtaux eſt orné des armes du Roy d'Eſpagne, de celles de la Ville, du Gouverneur General de la Province, qui étoit alors le Marquis de Villadarias, & de celles de ſon gendre le Marquis de Valdecannas, Gouverneur particulier de Cadis.

Je m'apperçûs en regardant ces armes, que l'ouvrier qui les avoit faites y avoit fait une très-lourde faute, dont je crûs être obligé d'avertir l'Architecte, ou Maître Maſſon qui y faiſoit travailler. C'eſt que les armes de France, qui étoient dans un petit écuſſon ſur le tour de celles d'Eſpagne étoient renverſées, c'eſt-à-dire, qu'au lieu d'avoir deux fleurs de lys en chef & une pointe, elles avoient une fleur de lys en chef, & deux en pointe. Je crûs faire plaiſir à cet ouvrier de l'en avertir, afin qu'il

Differend de l'Auteur avec un Architecte Eſpagnol.

cherchât à y remedier, & je le fis avec autant de précaution que j'en avois apporté à donner un avis à une personne du premier rang. Mais je fus très-mal récompensé de mon avertissement. Il me regarda comme s'il avoit voulu me dévorer, & prit la liberté de me dire, que j'étois *un Gavache*, & un ignorant, & que ce n'étoit pas à moi à trouver à redire aux ouvrages du premier homme du monde. Une troupe d'Officiers François qui étoient presens, furent si scandalisés de la brutalité de cet homme, que peu s'en fallut qu'ils ne le fissent jetter à la mer.

Ce lieu étant le rendés-vous de tous ceux qui ont quelques affaires avec les Vaisseaux. Je me rencontrai encore avec ce premier homme du monde quelques jours après la scene dont je viens de parler, il s'approcha de moi, & me demanda d'une maniere assés honnête, ce que signifioient les trois fleurs de lys de l'écusson de France. Je le satisfis autant que je le jugeai à propos, selon la portée de son esprit; mais cela ne le contenta pas. Il me répondit qu'on ne l'entendoit pas de même en Espagne, & qu'on avoit plus de raison de croire, que les trois fleurs de lys signifioient

Explication les trois Princes enfans de Monseigneur

le Dauphin, & qu'ils avoient mis une fleur de lys seule au haut de l'écusson, pour marquer que le Roi d'Espagne qui étoit un de ces trois Princes, étoit à present & seroit toute sa vie, lui & sa posterité au-dessus & sur la tête de ses freres. Voilà, ajoûta-t'il, ce que vous ne sçaviés pas, parce que tous tant que vous étes de François, vous n'étes que des ignorans & des Gavaches. Personne ne se fâcha de ce discours, & nous nous mîmes tous à rire de cette extravagante explication, & nôtre homme relevant sa moustache, s'en retourna tout glorieux à son travail.

Espagnolle des armes de France.

Le nom de Gavache, dont les Espagnols se servent pour indiquer ceux qu'ils méprisent, & sur tout les François, signifie un homme de neant, un gueux, un lâche, & répond assés à ce que nous nommons en France, un belître, ou un coquin.

Ces disgressions m'ont fait quitter la description de Cadis. J'y reviens.

Les murailles de la Ville sont composées en partie de briques, mais plus communément d'une pierre qu'on prend dans la mer. Elle est grise, & elle a le grain fort gros, elle est fort troüée & inégale, & semble n'être que du sable ammoncelé & congelé. Elle est tendre

Pierre de taille de Cadis.

quand on la tire de l'eau, & ne seroit pas capable de porter la charge, mais elle durcit à l'air, & deviendroit difficile à mettre en œuvre, si on la laissoit long-tems sans l'employer. On en tire des quartiers fort gros, & les dehors de la Ville du côté de l'Est, que la mer découvre en se retirant en sont tous remplis. La mer en découvre toûjours de nouvelles carrieres à mesure qu'elle mange le terrein, & elle a déja si bien avancée qu'elle est presque arrivée aux murs de l'Eglise Cathedrale, qui étoit à ce qu'on prétend au centre de la Ville. Elle a déja même emportée une partie des bâtimens & de la cour du Palais Episcopal. Il faut qu'elle ait oubliée la défense que feu M. Hercule lui avoit fait en mourant, de toucher à une Isle qui lui étoit si chere; car elle est entrée plus de deux à trois cens pas dans la terre du côté de l'Est, & quand l'eau est basse, on voit quantité de pans de murailles, & de fondemens d'édifices qu'elle a ruinés. On songeoit sérieusement à s'opposer à ses ravages quand j'étois à Cadis. On y avoit amassé quantité de pierres, & on avoit commencé un mur d'une très-grande épaisseur, qui devoit couvrir tout ce quartier-là. L'ouvrage alloit lentement, & je doute qu'il dure

long-tems, supposé qu'on l'acheve, parce qu'on ne prenoit aucune des précautions necessaires pour briser les vagues de la mer, telles que sont des jettées, des pilotis, ou du moins des pierres les plus grosses, & des quartiers de rochers posés les uns sur les autres, sans autre liaison que le sable que la mer y apportera. Elle s'y brisera, & laissera en repos les lieux qu'on veut conserver.

On voit assés par ce que je viens de dire, que cette pierre ne peut jamais être taillée bien uniment, mais cela est peu important à des murailles de Ville, où la solidité & la bonne liaison sont plus necessaires que le poli de l'ouvrage, cette pierre & le moillon qu'on en fait prennent bien le mortier, & font une très-bonne liaison.

Presque toutes les ruës de Cadis sont étroites, tortuës, point ou mal pavées, & fort salles. Ce n'est qu'après quelques grandes plüyes, qu'on y trouve un peu moins de bouë. Il n'y a dans le quartier habité que la Calle, ou ruë Neuve qui soit passablement large, & celles que l'on a commencées vers l'Hôpital Royal, & le *Campo Sancto*. Par cette raison elles ne sont pas du goût des Espagnols, qui prétendent que les ruës étroites & tortuës sont les plus saines,

Ruës de Cadis.

parce que le Soleil y donnant moins, y excite par consequent moins de chaleur. Chose qu'ils tâchent d'éviter par tout autant qu'ils peuvent, & sur tout à Cadis où cet astre est très-ardent.

Les maisons pour la plûpart sont à trois & quatre étages. Il y en a de très-belles, mais il s'en faut beaucoup qu'elles le soient toutes. On en voit dont les portes sont ornées de colonnes, ou de pilastres, ou de chambranles de marbre, qu'ils font venir de Genes, & de Carare. La description que je ferai bien-tôt, fera voir que les Espagnols ont emprunté, ou retenu des Maures qui ont été bien des siecles maîtres de ce Païs, la maniere de bâtir leurs maisons, & la distribution des appartemens.

Je remarquai en me promenant par la Ville une maison assés belle à portail de marbre, devant laquelle il y avoit des bornes, ou piliés de marbre d'environ trois pieds & demi de hauteur, éloignés de quatre pieds de la muraille, qui avoient à leur sommet des boucles, & des chaînes de bronze. Je crûs d'abord que c'étoit le Palais de la Justice. Mais j'appris que ces bornes enchaînées y avoient été mises, pour marquer que cette maison joüissoit du privilege de l'Immunité Ecclesiastique, qui fait que

Maison qui joüit du privilege de l'Immunité Ecclesiastique.

tous ceux qui s'y retirent, où dans l'enceinte de ces bornes, ou qui peuvent seulement les toucher en s'enfuyant, ne peuvent être pris par la Justice, ni pour crimes, ni pour dettes, sans une permission expresse des Superieurs Ecclesiastiques, qui ne l'accordent presque jamais, excepté le cas d'Inquisition, au nom de laquelle toute porte est ouverte. Je parlerai plus amplement de ce droit d'Immunité dans mon voyage d'Italie.

Cette maison joüissoit de ce privilege, depuis qu'un certain jour en faisant la Procession du S. Sacrement, il survint un si grand orage de pluye & de tonnerre, qu'on fut obligé d'y entrer pour mettre le S. Sacrement à couvert. Le Maître de la maison fit ouvrir la plus belle de ses salles, on y dressa promptement un Autel couvert des plus beaux tapis avec quantité de luminaire, & le mauvais tems continuant, l'Evêque jugea à propos de celebrer les saints Mysteres. Depuis ce moment fortuné, la salle où l'on avoit dit la Messe devint une Chapelle. On ne couche plus par respect dans celle qui est au-dessus, & en reconnoissance la Cour Ecclesiastique, & la justice civile ont accordé à cette maison le privilege de l'Immunité.

Presque toutes les maisons ont une

cour quarrée grande, ou petite, selon le terrein qu'elles occupent. Elle est pour l'ordinaire environnée de portiques, comme un cloître non-seulement au rés de chaussée, mais encore an premier étage, & souvent au second. Les portes des magazins des grosses marchandises sont sous ces portiques, aussi-bien que l'entrée de l'escalier. Il y a une corde, ou des fils d'archal dont on se sert pour ouvrir la porte de la ruë à ceux qui y frappent, sans que les domestiques ayent la peine de descendre; car personne ne demeure au rés de chaussée. Les portes se referment d'elles-mêmes, & l'on s'apperçoit aisément si quelque chose les a empêché de se refermer après qu'on les a ouvertes.

Figure des maisons & leur distribution,

Les domestiques regardent par la fenêtre, ou par la gallerie ceux qui sont entrés, les reconnoissent, & leur parlent selon qu'ils jugent à propos. Ils ouvrent avec une autre corde ou fil de fer la porte de l'escalier, pour les laisser monter à l'appartement de leur maître.

Cette maniere d'introduire & de recevoir les gens, paroît un peu extraordinaire à ceux qui n'y sont pas faits; mais c'est une précaution utile, & très-necessaire dans une Ville comme Cadis,

où le grand nombre de faineans qui s'y trouvent, produit en même-tems un grand nombre de voleurs, qui sans cette précaution s'introduiroient dans les maisons, après s'être saisis de celui qui leur auroit ouvert la porte, monteroient dans l'appartement du maître, & l'obligeroient le poignard à la gorge de leur donner de l'argent. Par le moyen de ces deux portes, on sçait ceux qui sont entrés, & si les domestiques ne les connoissent pas, ou qu'ils en ayent quelque soupçon, ils avertissent leur maître avant d'ouvrir la porte de l'escalier, afin qu'il vienne lui-même reconnoître son monde. Comme on sçait la necessité de cet usage, personne ne se formalise de n'être pas admis aux appartemens du maître, aussi-tôt que la porte de la ruë a été ouverte.

Précaution contre les voleurs.

On ne recondüit personne comme on fait autre part, que jusques sur le haut de l'escalier. Celui qui descend se retourne quand il est au tournant de l'escalier, qui le va empêcher d'être vû de celui qui le reconduit, on se fait alors reciproquement la reverence, & quand on est dans la gallerie basse, le maître de la maison se trouve à une des fenêtres, ou portiques qui donnent sur la cour, & on se saluë pour la derniere fois. La por-

Ceremonial des visites.

te de la ruë s'ouvre alors, & se ferme d'elle-même quand la personne est sortie. Outre la sûreté qu'on trouve dans ces manieres d'agir, il me semble qu'on remplit assés les devoirs de la civilité, & qu'on retranche avec raison ce qu'il y a d'ennuyeux, d'incommode, & de fatiguant dans le ceremonial ordinaire des autres Païs.

Maison de M. de la Rosa.

La Maison de M. de la Rosa étoit une des plus belles de Cadis. La grande porte de la ruë étoit ornée d'une chambranle de marbre blanc, les portiques de la cour étoient formées par des colomnes de marbre, la cour & les galeries en étoient pavées, & les marches de l'escalier jusqu'au premier étage étoient de la même matiere. Les appartemens étoient beaux, commodes, assés bien distribuées, mais peu éclairés. Cela est commun à toutes les Maisons d'Espagne, où l'on observe de faire les fenêtres petites pour éviter la plus grande chaleur. Les appartemens d'été sont ornés de tableaux, de cabinets, de marbre, de vases, de bustes, &c. avec des sieges de maroquin rouge sans tapisseries. Ceux d'hyver ont des tapisseries de Damas & autres étoffes de soye par bandes, les lits sont bas, & dans le même goût qu'on les faisoit en France

France il y a environ deux cens ans ; ils ont dix ou douze matelats les uns sur les autres, sans que cela fasse une épaisseur considerable parce qu'ils n'en ont chacun gueres plus qu'une couverture piquée. Ils prétendent que ce nombre de matelats rend les lits plus doux que ceux qui sont composés de lits de plumes, & de gros matelats, leurs draps sont courts, leurs couvertures à peu près de même, & les chevets fort bas. Ils ne mettent des tours de lits d'étoffes de soye, ou autres qu'en hyver. Ils se contentent de toile de cotton claire ou de gaze pendant l'été, c'est plûtôt pour se garantir des cousins, qui sont assés communs dans certains tems à Cadis que pour toute autre raison. L'usage des canapées n'étoit pas encore introduit à Cadis, mais il y a dans l'appartement des femmes une estrade élévée de six à sept pouces au dessus du plancher couverte de tapis de Turquie, avec des couffins de Velours, de Damas ou de beau maroquin rouge selon la saison, où les Dames sont toute la journée. Elles y mangent, elles y travaillent, elles y reçoivent leurs visites, si ce sont des visites de femmes elles se mettent sur l'estrade. Les hommes se

mettent sur des fauteüils hors de l'estrade.

Cuisines des Espagnols.

Les cuisines sont plus souvent au second & au troisiéme étage qu'au premier, & jamais au rez de chaussée de la cour. La raison qu'ils en donnent est que ces lieux sont toûjours le rendés-vous des domestiques, où on est toûjours assuré de les trouver quand on en a besoin, & dont il leur est plus difficile de s'absenter que si les cuisines étoient dessous l'appartement du maître, parce que l'escalier des seconds & des troisiémes étages est ordinairement disposé de maniere qu'il faut passer par une des antichambres pour y aller, & qu'ainsi ceux qui montent, ou qui descendent, sont plus exposés à être vûs ou rencontrés. Ajoûtés à cela que les Etrangers ne peuvent jamais penetrer jusqu'à la cuisine, & voir ce qui s'y passe comme ils le verroient si la cuisine étoit en bas ou dans un endroit plus accessible. Cela empêche encore la dissipation que les Domestiques pourroient faire des restes de la table, & des autres choses qui passent par leurs mains à cause du danger où ils s'exposeroient d'être rencontrés par leurs maîtres avant d'ê-

Utilité de leurs situations.

tre au bas de l'escalier.

Le foyer est pour l'ordinaire au milieu de la cuisine élevé de terre de deux à trois pieds, couvert d'une chape ou manteau pour la conduite de la fumée, on se sert beaucoup plus de charbon que de bois, ce dernier est rare & cher. Il y a un grand nombre de François, sur tout des Limousins & des Auvergnacs qui ne font autre métier que de vendre de l'eau par les ruës, le matin jusques sur les dix heures, après quoi ils vendent du charbon, & l'après midy de l'huile & du vinaigre.

Les ustenciles des cuisines sont fort propres. J'ai peine à croire que cela vienne du soin & de la propreté des Domestiques, quand ils sont Espagnols; car ils n'ont aucune de ces deux qualités, on peut se persuader que c'est plûtôt l'effet du peu d'usage que l'on en fait. Car la cuisine des Espagnols n'est pas fort échauffée. Ils usent plus de fruits, d'herbages, de confitures, & de chocolat, que de viandes & de ragoûts; cela se doit entendre, quand ils mangent chés eux à leurs dépens, car lorsqu'ils sont chés autrui, c'est toute autre chose.

J'ai déja remarqué que les femmes

Situation des femmes sur leurs estrades, nuë tête & cheveux pendans.

étoient toute la journée sur leur estrade assises à peu près comme nos tailleurs, ou tout au plus sur un coussin appuyées sur un autre. Leurs saluts consistent en des inclinations de corps, & de tête comme nos Religieuses quand elles sont bien regulieres. Elles les font plus ou moins grandes, selon qu'elles veulent honnorer les personnes qu'elles reçoivent. Elles ont toûjours la tête nuë, leux cheveux partatagés sur le côté sont liés, & pendent par derriere, & sont couverts de dentelles.

Habits des femmes.

En échange de leurs têtes découvertes, elles ont un soin extraordinaire de tenir leurs pieds bien couverts, & bien cachés. Entr'autres juppes dont elles sont chargées, car elles en ont sept ou huit, & souvent davantage, il y en a une qui est essentielle, & sans laquelle une femme n'oseroit se laisser voir, elles l'appellent un garde pieds; c'est celle de dessus; elle est toûjours trop longue de quatre à cinq pouces avec un remplis de trois ou quatre doigts dans le milieu de sa hauteur afin de pouvoir l'allonger quand le bord est usé. Les Carmelites qui tirent leur origine d'Espagne ont un semblable troussis à leurs robbes &

pour la même raison. Ce troussis pourroit faire croire que les femmes Espagnoles sont fort œconomes ; elles ne sont pourtant rien moins que cela, la coûtume seule a conservé cette mode, qui vient apparemment des premiers tems où les femmes des Patriarches Cadisiens étoient aussi bonnes ménageres que Sara, Rebecca & Rachel, mais ce tems est passé. Celles d'apresent ont conservé le troussis, ou remplis, & ont soin d'avoir des Juppes neuves dès que le bas des premieres commence à s'user. En effet je n'ai pû voir une juppe sans remplis ; ce qui devroit necessairement arriver si on le défaisoit quand le bas est usé, à moins qu'elles n'en mettent de postiches, pour faire croire que leurs juppes n'ont pas encore eu besoin d'être allongées. Si cela est, je leur pardonne. Le sexe est vain en Espagne comme par tout ailleurs.

Les femmes qui vont à pied dans les ruës, ne levent jamais leurs juppes, ni leur garde pied, quelque bouë qu'il y ait. Il est plus décent qu'elles ramassent un pied de bouë, & d'ordures, que de laisser paroître le bout du pied. Car une femme qui fait voir son pied à un homme, lui déclare par là qu'elle est prête de lui accorder les

Les femmes ne montrent jamais leurs pieds.

dernieres faveurs. D'ailleurs les Eſpagnols ont certaines regles de proportion par rapport aux pieds qui ſont auſſi ridicules qu'il ſeroit meſſeant à moi de les rapporter.

Les Religieux cachent leurs pieds comme les femmes.

Ce ſcrupule de montrer ſes pieds, s'étend aux Religieux comme aux femmes. Le Pere Minbela m'avertit un jour que nos Peres étoient ſcandaliſés de ce que je levois ma robbe en marchant par les ruës, parce que, diſoit-il, les pieds des Religieux, & ceux d'une femme doivent être également cachés, à cauſe de certaines conſequences qu'on en tire auſquelles il étoit bon de ne pas donner lieu. Je lui répondis que ces conſequences ne me faiſoient pas la moindre peine, mais que j'en aurois beaucoup d'être crotté juſqu'aux genoux comme je voyois la plûpart des Religieux, que je ne blâmois point leurs coûtumes, mais qu'avant que je me cruſſe obligé de m'y conformer, il falloit qu'ils euſſent la bonté de faire netoyer leurs ruës qui étoient impraticables dans ce tems-là.

Avanture d'une paire de ſouliers de femme.

A propos de pied. Je trouvai un jour une paire de ſouliers neufs qu'on venoit d'apporter pour Madame de la Roſa qu'on avoit oublié par mégarde ſur une chaiſe, à côté de celle où j'étois

aſſis. Ils me parurent faits d'une maniere ſi particuliere que la curioſité l'emportant ſur la bienſeance, j'en pris un pour le conſiderer de plus près, ne pouvant m'imaginer qu'ils fuſſent pour cette Dame, tant ils me paroiſſoient petits, ni auſſi qu'ils fuſſent pour quelques-uns de ſes enfans, qui étoient encore trop jeunes. Une Femme de Chambre entra dans le moment que je tenois le ſoulier de ſa maîtreſſe, & que je le regardois avec quelque ſorte d'attention en parlant à Madame de la Roſa dans une Langue qu'elle n'entendoit pas. Elle parut ſi déconcertée, que je fus obligé d'en demander la raiſon; Madame de la Roſa me la dit, & me conſeilla de remettre le ſoulier où je l'avois pris, & de feindre que je croyois que ce fût celui de la petite fille. Je ſuivis ce Conſeil, & je feignis ſi naturellement, que la femme de Chambre à qui on expliqua ma prétenduë penſée, crut être obligée de mentir pour aider à m'y confirmer, de peur que je ne puſſe me vanter d'avoir vû les ſouliers de ſa Maîtreſſe. Je crois qu'on avoit diminué les pieds de Madame de la Roſa depuis qu'elle étoit en Eſpagne, car il me paroiſſoit impoſſible que les ſouliers que j'avois vûs, fuſſent ceux

d'une femme qui avoit deja eu trois ou quatre enfans. Il est vrai qu'ils étoient de maroquin, & découpés de tous côtés en maniere de lozanges, & que par conséquent ils pouvoient prêter, & s'étendre davantage que ne font ou peuvent faire des souliers de cuir plein.

Les Espagnols vont toûjours la tête nuë.

Ce ne sont pas seulement les femmes qui ont la tête nuë, les enfans au berçeau de quelque sexe qu'ils soient, & tout le reste du genre humain Espagnol demeure jour & nuit de cette maniere. On ne sçait ce que c'est que coiffe ou bonnet de nuit. J'étois surpris de voir les Religieux de tous les Ordres, excepté les Jesuites, dans leurs Couvents, & dans les ruës la tête rase & toute nuë, exposée au froid qui me paroissoit assés piquant, & au soleil qui est brûlant, sans témoigner en ressentir aucune incommodité. Quand je leur en témoignois ma surprise, ils me disoient qu'il y avoit bien plus lieu de s'étonner comment les François pouvoient vivre avec la tête toûjours couverte le jour & la nuit. Graces au Ciel, nous nous sommes bien corrigés, tout le monde va à present nuë tête, & si cela dure, les Fermiers du Castor & les Chapeliers feront tous banqueroutes.

Les Espagnols me disoient que les

Medecins de leur Nation, qui sont selon eux des Esculapes & des Hypocrates du premier ordre, assuroient que rien n'étoit plus contraire à la santé, que les bonnets de nuit, les coiffes & les chapeaux, parce que ces couvertures de tête empêchoient la transpiration qui se fait par les pores de la tête, où les os & la chair étant plus gros, plus épais, & plus solides que dans le reste du corps, la transpiration y est plus difficile, quoi qu'elle soit encore plus necessaire que dans toutes les autres parties, attendu que les parties subtiles que la nature a besoin d'expulser, trouvant les passages fermés, elles sont obligées de se reflechir sur elles-mêmes, & ensuite sur la matiere du cerveau, dont elles ne sauroient augmenter le volume sans y causer des obstructions qui ferment le passage des esprits, & causent des Apoplexies ausquelles il est impossible de remedier.

Sentimens des Esculapes Espagnols.

C'est pour cette raison que les Matelots Espagnols, les Soldats, les Artisans, les Païsans, & generalement tous ceux que leurs charges, leurs biens, ou leur naissance dispensent de porter la perruque, se font raser le dessus de la tête ordinairement en maniere de triangle, afin que cette espece de tonsure soit diffe-

rente de celle des Clercs. J'avois déja fait cette remarque dans les Espagnols que j'avois vû en Amerique, je l'ai faite en Espagne; je l'ai faite au Royaume de Naples, & generalement par tout où j'ai trouvé des Espagnols, & des gens qui en descendent, ou qui ont pris leurs maximes, de maniere qu'on les trouve toûjours la tête nuë, soit dans la maison, soit dehors. J'ai vû des Garçons de Boutique porter des marchandises assés loin de chés eux, sans penser seulement à prendre un chapeau, mais se gardant bien d'oublier leurs manteaux, qui ne manquent jamais d'accompagner le reste de l'habillement Espagnol, & qu'on ne quitte pas même en mourant. Car on ne croiroit pas porter un mort decemment à la Sepulture, s'il n'avoit pas un manteau sur les épaules. J'ai vû bien des pauvres nuds pieds, nuë tête, sans chemise, & peut-être sans culottes, mais qui avoient le manteau; d'où je crois qu'on peut conclure que cette piece est essentielle aux Espagnols.

Le manteau est la partie essentielle de l'habit Espagnol.

Les Soldats Espagnols qui composoient la Garnison à Cadis depuis que les troupes Françoises en étoient sorties étoient tous en manteau. Ils faisoient l'exercice en manteau, ils montoient la garde en manteau, ils étoient en

faction en manteau, & les Officiers qui les commandoient avoient presque tous le même habillement, sans qu'on y pût trouver à redire, parce que sans le secours du manteau, je croy qu'ils auroient été assés embarassés pour ne pas laisser voir ce que la bienseance oblige de cacher.

On peut croire sans que je le dise, que des troupes si mal vêtuës étoient pour le moins aussi mal payées. Dans d'autres Etats elles auroient déserté, mais trois raisons empêchent les Espagnols de le faire.

La premiere c'est le point d'honneur. Ils disent qu'ils ont trop de cœur pour quitter un parti, quand ils l'ont une fois embrassé.

Trois raisons qui empêchent les Espagnols de deserter.

La seconde c'est qu'au défaut de solde ils volent impunément par tout où ils en trouvent l'occasion, & quand ils sont surpris, & qu'ils ne se trouvent pas les plus forts, ils reclament alors le privilege des Bohemiens, & sont quittes en rendant.

La troisiéme est que quand ils ne trouvent rien à prendre, ils ont la porte ouverte pour demander l'aumône. Les Officiers moyens, aussi bien que les Soldats la demandoient publiquement à Cadis & dans les lieux

des environs où j'ai été me promener en attendant le départ de nos Vaisseaux. J'en aurois été surpris, si je n'avois vû les troupes Espagnoles qui étoient en Garnison dans les Places de Flandre dans le même usage. Mais on doit dire à leur loüange qu'il n'y a rien de bas dans leur maniere de demander : ils conservent toute leur gravité, & leur fierté, & semblent plûtôt vous faire plaisir en recevant vôtre aumône que vous en avoir obligation.

Je croi qu'on peut ajoûter à ces trois raisons que ce qui les fait dèmeurer dans le service sans être payée, & dans la triste necessité de demander l'aumône, c'est qu'ils sont encore mieux que chés eux, où ils la demanderoient également, & n'auroient pas la qualité de Soldat ou d'Officier, ce qui n'est pas un petit avantage pour eux, ni un pretexte peu considerable pour pouvoir demander.

Nous ne manquions jamais, lorsque les Peres de la Mercy, & moi, étions à la promenade d'être acostés par des Officiers, qui après nous avoir demandé des nouvelles ou du Tabac, nous demandoient l'aumône. Je leur témoignois quelquefois mon étonnement, qu'un Officier pût se résoudre à

cette bassesse, & je leur disois qu'il n'en faudroit pas davantage en France pour faire casser un Officier, & le perdre de réputation. Ils me répondoient que chaque Païs avoit ses usages, mais qu'ils étoient persuadés qu'il n'y avoit point de deshonneur à demander l'aumône, puisqu'en cela même ils ne faisoient qu'imiter N. S. J. C. qui leur en avoit donné l'exemple, quand il étoit sur la terre. Il est vrai que Nôtre Seigneur étoit pauvre, & que les saintes Femmes dont il est parlé dans l'Evangile, le secouroient dans ses necessités: *Ministrabant ei de facultatibus suis*. Mais il ne paroît par aucun endroit qu'il ait demandé l'aumône. Ce n'est pas en cela seul que les Espagnols se trompent, & qu'ils abusent de l'Ecriture.

Il est facile de connoître les Officiers des troupes d'Espagne, & de sçavoir le poste qu'ils occupent, parce qu'ils en portent toûjours les marques, & ne les quittent jamais; peut-être même les portent-ils jusques dans le lit. Les Capitaines ont toûjours à la main une de ces petites cannes blanches de quatre à cinq lignes de diametre, & d'environ quatre pieds de long, dont les deux bouts sont garnis d'argent. Les Lieute- Marque des Officiers Espagnols.

nans ont une canne d'Inde, ou un bâton peint en cette couleur de quatre pieds de haut, garnie d'un petit fer de pique. Les Enſeignes ont la même petite pique, avec une touffe de rubans noirs ſous le fer de la pique. Les Sergens ne font pas un pas ſans porter leurs halebardes. A l'égard des Colonels, & autres Officiers Superieurs, je ne ſçai ſi j'en ai vû, mais je ne me ſuis point apperçû qu'ils euſſent quelque choſe pour les faire connoître.

Moyen aiſé pour payer les Soldats.

Le Gouverneur fit un jour aſſembler les principaux Négociants & les Conſuls, ou Chef des Nations étrangeres, & leur dit que la Garniſon n'étoit pas payée depuis long-tems, & qu'il étoit à craindre qu'elle ne ſe portât à quelque excès, & à piller leurs maiſons, & que le ſeul moyen d'empêcher ce deſordre, étoit de ſe cottiſer pour faire trente-cinq ou quarante mille écus, avec leſquels il contenteroit les Soldats, & ſeroit en état de les tenir en devoir. Comme ces avis ſont aſſés ordinaires à Cadis, les Marchands y ſont accoûtumés, & ne diſputent jamais ni ſur la neceſſité, ni ſur la juſtice de la demande. Ils tâchent ſeulement d'en tirer le meilleur marché qu'ils peuvent. On en fut quitte pour cette fois pour quatorze mille

écus, & un present de mille pistoles au Gouverneur. Moyennant cela on ne vit plus les Soldats attroupés courir les ruës, & voler dans les marchés pendant le jour. Ils se retrancherent à voler à l'ordinaire pendant la nuit ; car dans ce Païs-là à moins d'être bien armé, & bien accompagné, ceux qui sortent un peu tard, & même dès la brune dans les quartiers un peu reculés, sont assurés de trouver des valets de chambre, qui leur épargnent la peine de se dèshabiller pour se mettre au lit.

Pour payer ces deux sommes, il fallut faire une taxe sur tous les Marchands qui ont boutique ouverte, sur ceux qui vendent en magazin, & sur les Commissionaires à proportion du commerce que l'on sçait qu'ils font. La répartition de cette taxe causa de grands murmures. On prétendoit qu'elle avoit été faite d'une maniere pleine d'injustice, & d'inégalité, & que sous prétexte de lever dix-huit mille écus, on en avoit levé plus de trente mille.

Taxes que les Marchands payoient.

Outre ces taxes extraordinaires qui viennent assés souvent, parce que la necessité, & les prétextes ne manquent jamais, les Marchands qui tiennent boutique ouverte de quelque chose que ce soit, sont taxés à une certaine somme

tous les mois, ce qui joint aux droits d'entrée qui sont considerables, quand on ne s'accommode pas avec les Doüanniers, ou leurs Commis, est cause qu'ils vendent les marchandises fort cher. J'ai connu quelques Marchands François qui vendoient des bas, des chapeaux, des rubans, & autres semblables bagatelles qui payoient cinq piastres par mois pour le droit de tenir boutique, sans compter mille autres impositions qu'ils leur faut payer tous les jours, à quoi il n'y a point d'autre remede que la patience, & de payer promptement, de crainte que les frais de justice ne doublent bien-tôt, ou ne triplent la somme principale. Car les Espagnols sont très-habiles chicaneurs, & de tous les oiseaux de rapine, je crois qu'il n'y a que les Florentins, qui puissent leur disputer le pas. Tous ceux qui vendent sont chargés de taxes, il n'y a pas jusqu'aux Porteurs d'eau & de charbon, qui ne soient taxés & enregistrés.

Cherté des loyers des maisons.

Les maisons sont fort cheres, quoiqu'elles ne soient pas toutes comme celle de M. de la Rosa. Elles sont loüées un prix excessif. Celle où je logeois étoit loüée neuf cens piastres. On auroit eu à Paris deux fois autant de logement pour la même somme. La plûpart

ſont en terraſſe en tout, ou en partie, ou bien elles ont des loges ouvertes à l'Italienne, qui ne ſont pourtant que leurs greniers avec de grandes fenêtres en maniere de portiques, qui ne ſe ferment point. On s'en ſert pour prendre le frais, & joüir du plaiſir de la vûë, quand elles ſont dans une ſituation à en pouvoir avoir.

Le Gouverneur de la Ville étoit en 1705. le Marquis de Valdecannas. Je me crûs obligé de l'aller ſaluer, & j'eus ſujet d'être content des honnêtetés qu'il me fit. Il me demanda beaucoup de nouvelles de l'Amerique. Je crois qu'un Gouvernement en ce Païs-là auroit été aſſés de ſon goût. Il me dit que je lui ferois plaiſir de le venir voir. Il m'offrit ſon credit avec beaucoup de bonté. Depuis ce tems-là, j'y allois de tems en tems, & toutes les fois que je le rencontrois à la promenade, il faiſoit arrêter ſon caroſſe, me demandoit des nouvelles, & me faiſoit toûjours beaucoup d'offres de ſervices. Je ne l'ai jamais importuné ni pour moi, ni pour autrui. Cependant cette diſtinction, & ces offres me faiſoient plaiſir, en ce que bien des gens me voyant ſi bien avec le Gouverneur, me faiſoient des reverences bien profondes, au lieu qu'auparavant, ils

ne me regardoient seulement pas.

Carosses tirés par des mules.

Les carosses sont tirés par des mules ; il y en a très-peu qui soient tirés par des chevaux, quoique les chevaux soient beaux, & communs en ce País-là. Il est vrai qu'ils paroissent plus propres pour la selle que pour le carosse : quoiqu'ils ayent beaucoup de feu & de vigueur, ils n'ont pas la force de nos chevaux François, ou Flamans, aussi n'en ont-ils pas le corps, ni la taille. Leur nourriture aussi-bien que des mules, n'est que de la paille hachée. On leur donne de l'orge, au lieu d'avoine ; on ne sçait ce que c'est que du foin. Les greniers des maisons où il y a des chevaux sont remplis de paille, que l'on hache assés menuë avant que de la donner aux chevaux & aux mulets. Il y a ordinairement un conduit, comme un tuyau de cheminée, par lequel on la fait tomber dans l'écurie.

Les carosses n'ont rien de magnifiques. La plûpart sont entourés & couverts de toile cirée verte. Les traits des chevaux sont de corde, & extrêmement longs, c'est en leur longueur qu'on fait consister la magnificence, & la qualité des maîtres des carosses. S'ils étoient de même à Paris, je crois que deux carosses à six chevaux ne pourroient pas

tenir bout à bout sur le Pont-Neuf. Les cochers sont à cheval, comme ceux de nos coches, & de nos carosses de voiture. Les laquais vont à pied, & ne montent derriere que quand les carosses sortent de la Ville, car alors les maîtres perdent leur gravité, & font courrir leurs mules, & leurs chevaux tant qu'on leur trouve de jambes. On reprend la gravité en rentrant dans la Ville, & pour lors les laquais vont à pied, & peuvent commodément accompagner leurs maîtres.

Les selles ont un trousquin fort haut, & un pommeau de sept à huit pouces. Je ne sçai à quoi peuvent servir ces deux impertinentes pieces, sinon à rompre les reins & la poitrine d'un Cavalier, qui monteroit un cheval difficile. Les étriers sont très-larges & très-massifs, & les mords de bride malfaits. Les chevaux portent la tête au vent, soit qu'ils soient mal embouchés, soit qu'ils ayent herité cette maniere des chevaux de Barbarie, dont ils descendent.

La Ville de Cadis est Episcopale. L'Eglise Cathedrale n'est ni grande, ni belle, il s'en faut bien ; mais elle est très-solide & très-massive. Elle a trois nefs assés étroites. Les voûtes sont portées sur des piliers massifs, d'un goût pesant

& barbare bien éloigné de le délicatesse affectée du Gothique. Elle est basse, peu éclairée, triste, mal propre, quoiqu'elle ait des Autels de marbre & beaucoup de dorures. Elle n'a rien qui pique la curiosité, ni qui excite la devotion. Le service s'y fait assés bien, la musique est détestable, tout ce qui la rend supportable, c'est qu'elle est courte, & je n'ai point vû de gens au monde, qui expedient plus promptement le service. Quelques ignorans nous vouloient faire croire, que c'étoit la plus ancienne Eglise du monde, & qu'elle avoit servi de Temple à Hercule. Heureusement j'avois lû les descriptions de Cadis par le Chanoine & par le P. Jerôme, ces Livres m'empêcherent d'être trompé. La mer s'en approche trop près, & si on differoit quelque tems d'en arrêter le progrès, je crois que l'Eglise ne seroit pas long-tems sur pied. On travailloit à épauler une voûte qui menaçoit ruine.

Eglise Cathedrale de Cadis.

Evêque de Cadis.

J'eus l'honneur d'aller faire la reverence à l'Evêque, pour lui demander la permission de confesser quelques François qui étoient à Cadis, qui m'en avoient prié. Il me l'accorda de fort bonne grace, & quand il eût vû mes Patentes, & les pouvoirs dont j'étois

revêtu aux Isles, il me donna celui d'absoudre de tous les cas reservés dans son Diocese pendant tout le tems que j'y demeurerois. Ce Prélat étoit âgé & fort infirme. Il sortoit rarement de son Palais. On me dit que son Evêché valoit dix-huit à vingt mille piastres par an, mais qu'il s'en falloit beaucoup que cela fut suffisant pour les charités qu'il faisoit. Tout le monde se loüoit de lui, ou en parloit comme d'un très-bon Prélat, sçavant, zelé pour la gloire de Dieu, fort attaché à la personne de Philippe V. & très-charitable. Generalement parlant tous les Evêques d'Espagne ont cette vertu en singuliere recommandation, & sans beaucoup chercher ils ont toute la commodité possible pour la pratiquer. Ils trouvent en effet par tout une infinité de pauvres, mais des pauvres hardis, qui ne font point de façon de dire à un Evêque en lui demandant l'aumône, que c'est leur bien qu'ils repetent, qu'il n'est que l'œconome, & le conservateur de ce que leurs ancêtres ont laissés entre les mains de ses prédécesseurs, pour le distribuer à leurs familles, quand le malheur des tems les auroient fait tomber dans la necessité, & quantité d'autres semblables raisons, ausquelles il seroit assés difficile de ré-

Caracteres des pauvres d'Espagne.

pondre; car elles sont vrayes en Espagne, comme dans tout le reste du monde Chrétien, & il est sûr que les grands biens dont joüissent les Ecclesiastiques, n'ont été mis entre leurs mains que pour être conservés plus soigneusement, & ensuite distribués avec charité, sagesse, & prudence à tous les pauvres; mais il n'est pas permis à tous les pauvres de les demander avec tant de hauteur. Il y a une infinité d'endroits, où une pareille maniere de demander, quoique juste dans le fond, seroit condamnée dans la forme & châtiée; mais les Espagnols se sont conservés ce privilege en le mettant en pratique tous les jours, de peur de tomber dans le cas de la prescription, comme les autres pauvres sont tombés.

Palais de l'Evêque.

Le Palais de l'Evêque n'avoit rien de beau, ni pour le bâtiment, ni pour les meubles, il étoit vieux, petit, mal bâti, mal distribué, sans ornemens, sans commodité. La mer avoit déja pris la liberté d'en emporter la cour, & à ce qu'on dit la meilleure & la plus belle partie des édifices, ce qui restoit étoit dans une très-grande simplicité; ceux qui ont les dépoüilles des Evêques, ne feront pas fortune à la mort de celui-ci. Son train, ou comme ils disent, sa famil-

le, n'étoit composée que de neuf ou dix personnes, Prêtres, Clercs & Laïques, tous en soutanes & manteaux longs, jusqu'aux Laquais même, que je n'aurois jamais pris pour tels, si je ne les avois vûs occupés à certains services, ausquels on n'employe pas des Clercs. Quoique cette maniere d'habiller des gens de service, ait quelque chose de fort opposé aux coûtumes des autres Nations, on trouve pourtant quand on y fait un peu d'attention qu'elle est plus décente, & qu'elle approche plus de la simplicité de la primitive Eglise, que ces trains de laquais bigarés de toutes sortes de couleurs ordinairement des plus belles, & des plus brillantes dont on voit les anti-chambres des autres Prélats remplies & leurs carosses surchargés ou environnés. Je vis sous un petit toît le carosse de l'Evêque. Je croi qu'il étoit pour le moins de l'âge de son Maître, il étoit des plus simples. Un bon vieillard vêtu de noir étoit à la porte d'une écurie, c'étoit si je ne me trompe le cocher, qui servoit en même-tems de portier, & peut-être de cuisinier.

Train de l'Evêque de Cadis.

Les Prêtres sont toûjours en soutane, & manteau long, aussi-bien que les femmes & les Moines. Ils observent de ne pas montrer leurs pieds, leurs sur-

Prêtres Espagnols.

plis sont fort courts, & leurs bonnets quarrés une bonne fois plus larges que ceux dont on se sert en France. J'ai remarqué que les Italiens les portent si petits, qu'il s'en faut beaucoup que le haut égale le diametre de la tête. Les François les portoient il y a quelques années assés proportionnés à la tête qu'ils doivent couvrir. Les Espagnols les ont d'une grandeur à couvrir deux têtes. Je laisse aux curieux à chercher les raisons de ces differens usages.

Lunettes fort en usage en Espagne.

Tous les Prêtres Espagnols portent de grandes lunettes attachées aux oreilles avec un fil. Ils ne les quittent jamais, ils prétendent que cela leur donne un air de gravité, & fait croire que leur application à l'étude est si grande, que sans ce secours ils perdroient infailliblement la vûë. Tous ceux qui se mêlent de lire, & d'écrire jeunes & vieux, les gens de Justice, les Medecins, les Chirurgiens, & même les Apotiquaires, les teneurs de Livres, la plûpart des Ouvriers, & generalement tous les Religieux portent de grandes lunettes, c'est pour les jeunes Religieux une marque de distinction.

Il y avoit dans la Baye de Cadis, quelques Vaisseaux de guerre François, dont la jeunesse s'avisa un jour de se promener

ner dans les ruës avec de grandes lunettes. Les Espagnols virent bien que c'étoit pour les insulter. Ils les insulterent à leur tour, on tira l'épée, & les Espagnols furent battus. Le Gouverneur, & les Commandans François eurent assés de peine d'appaiser la querelle, qui pouvoit avoir de longues & fâcheuses suites. On prétendit que les François n'avoient pris des lunettes que pour se conformer à l'usage du Païs, & non pour insulter les Espagnols, & comme ceux-ci avoient été les agresseurs, le Gouverneur fit mettre en prison, ceux qui furent en état d'y être mis, & donna des gardes aux blessés, dont il en mourut deux ou trois, outre deux qui étoient restés sur le carreau. Les François eurent leurs Vaisseaux pour arrest, & au bout de quinze jours, le Gouverneur donna un grand repas, où l'on fit une réconciliation generale, & le Commandant de nos Navires en fit autant de son côté le jour suivant, après quoi on dispensa nôtre jeunesse de se conformer à la mode des lunettes, & on vêcut en paix.

Il arriva à Cadis sur la fin de Novembre, un Navire Provençal qui venoit de S. Domingue ; il y avoit entr'autres passagers le Sieur de Grisolet Gentil-

homme Limosin Lieutenant de Vaisseau, & Major de S. Domingue. Je l'avois connu à la Martinique, pendant le séjour qu'il y avoit fait en venant de Cayenne pour passer en France. L'ayant trouvé sur le Port, je l'engageai à venir loger dans la maison où j'étois. Il y amena le Sieur de Monsegur, Capitaine d'une Compagnie détachée de la Martinique, avec son épouse. On va voir que ce n'est pas sans raison que je nomme, & que je place ici ces deux Officiers.

Femme extraordinaire.

M. de Grifolet s'étoit marié à Cayenne avec une Creolle de cette Isle, qui étoit une des plus extraordinaires creatures, dont on ait peut-être jamais entendu parler. Elle étoit grande & bienfaite, elle ne manquoit ni de beauté, ni d'esprit. Elle avoit le visage, le coû, & une partie de la gorge d'une très-belle couleur blanche, les mains & les bras jusqu'au dessus des coudes étoient de même, & tout le reste du corps étoit d'un noir de jai & le plus beau, & le plus lustré qu'on puisse s'imaginer. Je tiens ceci du Sieur Ganteaulme de Marseille Capitaine du Vaisseau S. Paul, appartenant aux Sieurs Maurellet de Marseille, qui étant à Cayenne & fort ami du Sieur de Grifolet, trouva une fois cette Dame malade au lit, & eût

occaſion de voir ſes jambes, & ſes bras au-deſſus des coudes d'une couleur ſi oppoſée à celle de ſon viſage, & de ſes mains. Madame de Grifolet qui s'apperçût de ſa ſurpriſe, lui dit qu'elle avoit apportée ces deux couleurs du ventre de ſa mere, ſans que ſa mere ait jamais pû ſe ſouvenir qui lui avoit frappé l'imagination, pour imprimer une telle difformité à l'enfant dont elle étoit enceinte.

Le Vaiſſeau dans lequel ces deux Meſſieurs étoient venus de S. Domingue, avoit eu une très-longue & très-fâcheuſe traverſée. Les vivres leur avoient manqué, & ils s'étoient vû pluſieurs fois ſur le point de périr. Ils avoient fait des vœux, & dès qu'ils furent à terre, ils firent chanter une Meſſe en action de graces de leur arrivée. Ils choiſirent l'Égliſe de nos Peres, j'y aſſiſtai avec eux, il y avoit Diacre, & Sous-Diacre, l'orgue joüoit, & le chœur répondoit, & cependant nous n'avions juſqu'alors jamais entendu de grandes Meſſes expediées ſi promptement. Cela n'empêcha pas que je ne portaſſe deux piſtoles au Sacriſtain de la part de ces Meſſieurs. C'étoit beaucoup plus qu'on n'avoit accoûtumé de donner, il me remercia très-fort. Je croi même qu'il en

auroit encore fait chanter une seconde tant il étoit content, ou qu'il auroit fait chanter plus posément, & d'une maniere plus édifiante, s'il avoit crû recevoir une si honnête retribution.

Mort de M. de Monsegur.

M. de Monsegur tomba malade six ou sept jours après qu'il fut arrivé, les Chirurgiens François & les Medecins Espagnols qui le virent, travaillerent si heureusement sur lui qu'ils l'expedierent le cinquiéme jour de sa maladie. Le Curé qui lui administra les Sacremens, le fit avertir de faire son testament, parce qu'autrement l'Eglise y pourvoiroit d'office, & feroit en cette occasion, ce que le défunt auroit fait ou dû faire, c'est-à-dire, qu'elle se seroit emparée du tiers de ses effets pour prier Dieu pour lui. Telle est la coûtume du Païs, on s'exposeroit à laisser douter de sa foi, & passer au moins pour Maran, ou Chrétien nouveau, si on ne laissoit pas le tiers de ses biens mobiliers à l'Eglise.

On l'oblige de faire son testament.

Je m'informai s'il n'y avoit point d'exception à une regle si incommode; & comme on m'assura que les frais qu'on supporteroit pour avoir main-levée des effets qui seroient saisis, seroient peut-être encore plus considerables, je conseillai à M. de Monsegur de faire un

teſtament, & à Madame de Monſegur de l'approuver, afin de n'avoir rien à diſcuter avec ces gens-là. On fit donc venir un Notaire, le teſtament fut fait & ſigné de M. de Monſegur & de Madame ſon épouſe qui promit de l'executer; car le malade étoit un cadet de Gaſcogne, qui n'avoit rien apporté en communauté, & qui n'avoit fait aucuns acquets depuis ſon mariage. Il ordonna ſa ſepulture aux Cordeliers, avec trois cens Meſſes à partager entre ces Peres, & les Prêtres de la Paroiſſe, & quelques aumônes aux pauvres.

Tous les Prêtres de la Paroiſſe, qui eſt en même-tems la Cathedrale vinrent prendre le corps, ils étoient au moins quarante précedés d'environ ſoixante Cordeliers, à tous leſquels on diſtribua un cierge d'une demie livre, ſans l'honoraire en argent.

Le corps revêtu de ſes habits ordinaires en perruque, & en chapeau bordé avec une épée nuë, & ſa canne croiſée ſur ſa poitrine, & un crucifix entre ſes bras, étoit ſur un brancard garni de pentes de velours noir, il étoit porté ſur les épaules de quatre Confreres de la Confrairie de la Mort, & environné de flambeaux portés par d'autres Confreres. Après qu'on eût chanté quel-

Maniere d'enterrer les gens de diſtinction à Cadis.

ques prieres sur le corps à la porte de la maison, les chantres de la Paroisse, & ceux des Cordeliers en entonnerent d'autres, & porterent ainsi le corps à l'Eglise de S. François, où il devoit être inhumé. Les Prêtres de la Paroisse chanterent le Pseaume *De Profundis*, quand on fut arrivé à la porte de l'Eglise, ils s'en retournerent chés-eux, après avoir consigné le corps aux Cordeliers. Après que ces Peres eurent chanté les prieres de l'Eglise, & fait les ceremonies accoûtumées, le corps habillé comme il étoit fut mis dans un cercüeil de bois, & descendu dans la cave. Je croi bien qu'il y trouvât quelque valet de chambre Ecclesiastique, qui le débarrassa des vêtemens superflus qu'il avoit, avant de le mettre en terre. Je n'ai garde de blâmer cette bonne œuvre. Je dirai au contraire bien plus à propos que Judas. *Ut quid perditio hæc ?*

On rapporta la canne & l'épée du défunt à M. de Grifolet, qui faisoit les honneurs du deüil; tous les Officiers des Vaisseaux François, & generalement tout ce qui se trouva d'honnêtes gens de la Nation se trouva à cet enterrement, & au service qu'on fit le jour suivant dans la même Eglise.

On rend aux — Quand je dis qu'on rapporta l'épée

& la canne du défunt à M. de Grifolet, il ne faut pas s'imaginer qu'on les rapporta pour rien. Les Espagnols sçavent trop bien leur métier. Il fallut les payer ce qu'elles valoient & au-de-là. Elles appartenoient à l'Eglise, parce qu'elles faisoient partie des hardes dont le corps étoit couvert. Mais comme l'Eglise ne se sert point de ces sortes d'armes, elle les rend aux parens, sans pourtant que son honnêteté porte aucun préjudice à ses interêts.

Heritiers les armes des défunts en les payant.

J'avois vû plusieurs enterremens depuis que j'étois à Cadis, où les corps avoient été ainsi portés à visage découvert, ce qui se pratique aussi en Italiē; mais je n'en avois point vû de si magnifique, aussi tout le monde n'a pas le moyen de tant dépenser que Madame de Monsegur, & il en coûta plus pour faire entèrrer son mari en Espagne, qu'il ne lui en auroit coûté pour quatre en France, & même à S. Domingue; mais il fait cher vivre à Cadis; & encore plus cher mourir. C'est pourquoi je conseille à ceux qui liront ces Memoires de ne pas demeurer long-tems à Cadis, à moins qu'ils ne trouvent à y gagner beaucoup d'argent; de n'y être point malades, parce que les Medecins sont ignorans, & chers comme par tout ail-

Avis de l'Auteur aux Lecteurs.

leurs, & ſur tout de n'y point mourir, à cauſe que les dépenſes des enterremens ſont exceſſives.

Coûtume d'expoſer les morts pauvres.

Tous ceux qui meurent à Cadis ſans avoir de quoi payer les droits funeraires, ſont expoſés pendant un jour entier dans la grande place, afin qu'on puiſſe recüeillir les aumônes pour cette dépenſe. Le ſurplus quand il s'en trouve eſt employé à faire dire des Meſſes pour le défunt.

Ce fut ainſi qu'on expoſa un Matelot d'un de nos Vaiſſeaux, qu'on avoit aſſaſſiné ſur le Port, où il étoit demeuré pendant la nuit. On l'avoit mis ſur un brancard de bois noirci, couvert d'une eſpece de petit dôme auſſi de bois pour le garantir du Soleil & de la pluye, avec deux torches éteintes à côté du brancart. Tout le monde s'en approchoit pour voir ce que c'étoit, pour prier ou pour jetter quelque aumône ſur le corps, je m'en approchai comme les autres, il y vint une troupe d'Eſpagnols, qui après l'avoir regardé avec quelque ſorte de compaſſion de le voir tout couvert de ſang & de bleſſures, demanderent qui étoit ce galant homme ; mais un des aſſiſtants n'eût pas plûtôt dit que c'étoit un gavache, que ces curieux levans les yeux au Ciel, dirent en ſoûpirant : *Plût*

à Dieu que ce fut le dernier. Et s'en allerent avec un air aussi content que s'ils avoient appris le gain de quelque victoire signalée.

J'ai été extrêmement édifié de la maniere dont on porte le S. Sacrement aux malades ; car outre le grand nombre de flambeaux, qui le précedent & qui sont aux environs, il y a toûjours quatre ou six Prêtres, qui portent le dais, & deux autres qui portent ce qui est necessaire pour le poser décemment dans la chambre du malade. Tous ceux qui le rencontrent dans les ruës le suivent, & le reconduisent à l'Eglise, & quand ce seroit le Roi, il ne se dispenseroit pas de ce devoir. Maniere de porter le saint Sacrement aux malades.

On ne manque jamais dans toutes les Villes où il y a des troupes, d'envoyer une escoüade de Soldats armés pour escorter le S. Sacrement. Quelques-uns marchent à la tête de ceux qui portent les flambeaux, & les autres environnent le dais.

On dit qu'un Espagnol étant en France, & voyant porter le S. Sacrement sans cette escorte, disoit que les gens de sa Nation lui faisoient plus d'honneur que les François, puisqu'ils le faisoient toûjours accompagner par des gens armés ; à quoi on répondit, qu'il y avoit

moins d'honneur que de neceſſité, & de précaution dans ce qu'on faiſoit en Eſpagne, parce que le Païs étant plus rempli de Juifs que de Chrétiens, il étoit à craindre que le S. Sacrement ne fut inſulté, au lieu qu'en France où tout le monde étoit Chrétien, cette précaution étoit inutile, parce qu'il n'y avoit rien à craindre.

Les richeſſes. Le grand commerce qui ſe fait à Cadis, les embarquemens pour l'Amerique, & l'abord de toutes ſortes d'Etrangers, y ont attirés un très-grand nombre de Prêtres & des Religieux en quantité. J'en ai fait le dénombrement a la fin du Chapitre précedent. Ils y ſont tous fort à leur aiſe, malgré la petiteſſe du lieu, & du nombre mediocre d'Eſpagnols qui l'habitent, marque aſſurée de l'opulence du Païs, de la devotion du peuple, & du ſçavoir faire des gens d'Egliſe Seculiers & Reguliers.

J'ai parlé des Religieux de mon Ordre au commencement de ce Livre. On vient de voir que la Communauté des Cordeliers devoit être bien nombreuſe, puiſque ſans beaucoup dégarnir le Couvent, il en étoit ſorti ſoixante pour accompagner le Clergé de la Paroiſſe. Ces Peres ſont bien bâtis, leur Couvent eſt vaſte, il eſt vrai qu'ils n'ont

point de jardin, cela leur eſt commun avec tous les autres Religieux, on ne ſçait ce que c'eſt que de ſe promener après le repas, on dort, il ne faut pas de jardin pour cela. Ils ont chés-eux trois Confrairies célébres. Celles du Cordon de S. François, celle de S. Antoine de Padouë, & celle de S. Loüis Roi de France. Cette derniere comprend tous les Négocians François établis à Cadis, & tous ceux qui y viennent pour le commerce. Elle attire chés les Cordeliers toutes les ſepultures, les ſervices, & generalement toutes les cérémonies que la Nation Françoiſe fait faire.

Les Auguſtins ont la dévotion de S. Nicolas de Tolentin. C'eſt un de leurs meilleurs revenus, ſur tout au départ des Gallions, à cauſe de certains petits pains qu'ils beniſſent en l'honneur de ce Saint, qui ont la vertu de préſerver ou de guérir les fiévres, qui ſont ordinaires dans ces longs voyages, & ſouvent très-dangereuſes, quand on eſt arrivé à Porto-Bello, la Vera-Crux, & autres lieux de la Nouvelle Eſpagne. Convents de Cadis.

Les Jeſuites ont une très-belle maiſon à Cadis, un College, & une Egliſe magnifique; il eſt vrai comme je l'ai marqué ci-devant, qu'ils n'ont que qua-

tre classes, ou pour parler plus juste ; quatre Ecoles de Commençants, mais ils ont en échange des Congregations de tous étages, & des Confesseurs de toutes sortes de Langues, ce qui est d'une commodité infinie pour le Public, qui est sûr de trouver chés-eux des Confesseurs, & des Directeurs selon leurs besoins. Cela fait que leur Eglise est une des plus frequentée de la Ville.

J'ai souvent conseillé à nos Peres d'avoir chés-eux quelques Religieux François. On peut croire que je ne m'offrois pas pour remplir ce poste. Il m'en auroit trop coûté pour me resoudre, & m'accoûtumer à leurs manieres.

Les Religieux Déchaussés de la Mercy en avoient un qu'ils appelloient le Pere Diego, c'est-à-dire, Jacques le Mineur. Car le nom de Jacques est tellement consacré au Patron & à l'Apôtre d'Espagne, que tous les autres Jacques du monde ne sont que des Diego. Ce Pere Diego étoit un bon homme fort obligeant. Il confessoit la plus grande partie des François de Cadis, & sur tout les Maloüins qui y commerçoient, qui avoient une grande confiance en lui, tant à cause de ses bonnes qualités, que parce qu'il étoit leur compatriote.

Lès Capucins ont devant la porte de leur Couvent une ſtatuë de Nôtre-Dame du Pilar, ou du Pilier, qui eſt copiée ſur celle de Sarragoſſe, qui eſt une des grandes dévotions d'Eſpagne. Cette figure eſt de marbre blanc, & trèsbien faite auſſi-bien que la colonne qui la porte. Elle eſt environnée d'une baluſtrade de fer, ſur laquelle il y a un grand nombre de fanaux pour mettre des lumieres, ſoit lampes ou cierges qui brûlent jour & nuit. Tous ceux qui paſſent par cet endroit ne manquent pas de s'agenoüiller pour faire leurs prieres, & de mettre enſuite quelques aumônes dans le tronc pour l'entretien du luminaire. Je croi que ces bons Peres en ont pour entretenir trois ou quatre Couvents comme le leur. Ce Couvent ſi je ne me trompe dépend de la Province de Sardaigne. Ils portent pour ſe diſtinguer des autres Capucins une piece de groſſe étoffe blanche, ou de groſſe toile de même couleur couſuë ſur leur habit, depuis le milieu des épaules juſqu'à ſept ou huit pouces audeſſous de la ceinture, qui fait le plus plaiſant effet du monde. S'ils le font pour rendre leur habit ridicule, on peut dire qu'ils y réüſſiſſent en perfection.

Nôtre-Dame du Pilar.

Habit des Capucins de Cadis.

Je ne puis rien dire en particulier des Couvents de Religieuſes qui ſont à Cadis. Je ne ſçavois pas aſſés la Langue pour y faire des habitudes. En cela j'ai fait une très-grande faute ; car ayant envie d'apprendre l'Eſpagnol, qui pouvoit mieux me l'enſeigner que celles qui parlent ſans ceſſe. Ce que je puis dire des Religieuſes, c'eſt que Madame de la Roſa ſe plaignoit beaucoup de la ſœur de ſon mari, qui étoit Religieuſe dans un de ces Couvents, qui demandoit ſans ceſſe, & qui n'étoit jamais contente quoiqu'on lui payât exactement, & ſurabondament ce qu'on étoit convenu de lui donner pour ſon entretien, & pour ſa nourriture. Car la coûtume de ces Païs-là eſt de donner aux Religieuſes, tant par jour pour leur nourriture & pour leur entretien, ſans compter ce qu'on a donné au Monaſtere en faveur de leur reception, & le droit qu'elles ſe ſont conſervées d'importuner ſans ceſſe leurs parens, & leurs amis. Ce droit eſt impreſcriptible aux deux ſexes. Malheur à ceux qui ont des parens, amis, ou alliés Religieux en ce Païs-là.

Toutes les Maiſons Religieuſes, quoique fort à leur aiſe, & même qui paſſeroient en France pour très-riches,

ont des Quêteurs qui courent continuellement de tous côtés, pour recüeillir des aumônes pour leurs Couvents, avec lesquels on dit qu'ils sont abonnés, & qu'ils sçavent ce qu'ils doivent rendre par mois ou par semaines, à quoi il ne faut pas qu'ils manquent; car les Superieurs Espagnols sont hauts, fiers, & fort peu traitables, sur tout en matiere d'interêt. Cela rend leurs Quêteurs les plus actifs, & les plus importuns demandeurs qui soient au monde. Ils entrent dans toutes les maisons, boutiques, magazins, cabarets, tout leur est bon. On les trouve à la Calle Neuve, à la place, aux marchés, sur le Port, à la promenade, & jusques dans les Vaisseaux. Ils ont une boëte comme un reliquaire, avec un verre devant la relique, image, ou figure de quelque Saint, & un tronc derriere avec une ouverture au-dessus. Ils presentent d'abord la relique à baiser, & ensuite le tronc pour recevoir vôtre aumône. Il est rare qu'on puisse résister à leurs importunités; mais si on a assés de force pour le faire, il faut bien se garder de se dispenser de baiser la relique, on se mettroit en danger de passer pour heretique, & pour peu qu'on trouvât à joindre à ce prétendu mépris, on se-

Quêteurs Espagnols.

roit accusé à l'Inquisition, Tribunal redoutable en Espagne, & encore plus en Portugal. Il faut pourtant avoüer qu'on est fort raisonnable à Cadis sur cet article, parce que le commerce y attirant des gens de toutes sortes de Religion, on le ruineroit bien-tôt si on vouloit les gêner sur ce point. On laisse vivre les Etrangers à leur mode, mais il n'en est pas ainsi des Espagnols, il faut baiser la relique, ou mettre dans le tronc, l'une de ces deux actions suffit pour ne pas donner lieu de douter de vôtre foi.

Au reste, ceux qui ont quelque séjour à faire à Cadis, doivent bien prendre garde de ne pas donner deux fois de suite à ces Quêteurs ; car il n'en faut pas davantage pour se voir obligé à une rente perpetuelle, dont on ne pourroit plus se dispenser sans s'attirer de mauvaises affaires, ou au moins de mauvais discours.

Devotion particuliere des Espagnols malades.

Les Espagnols ont une dévotion assés singuliere quand ils sont malades. C'est de faire vœu de faire dire une Messe, dont ils recüeilleront la distribution en demandant l'aumône. Les plus grands Seigneurs comme le peuple font ces sortes de vœux, & vont demander publiquement de quoi faire dire une Messe,

pour une perſonne qui en a fait vœu étant malade. Tout ce qu'ils amaſſent pendant la journé qu'ils font leur quête, eſt donné au Prêtre qui la celebre, qui a ſouvent une retribution conſiderable, ſur tout quand ce ſont de grands Seigneurs. Car ceux à qui ils demandent ſe piquent de leur faire de groſſes aumônes, pour leur marquer la joye du retour de leur ſanté. Ces Quêteurs ont à la main une de ces bourſes d'Egliſe, dans leſquelles on met les corporaux, il ſeroit indécent de recevoir dans la main, ou dans une bourſe profane l'argent deſtiné à un ſi ſaint uſage.

Il venoit ſouvent des gens me demander de ces ſortes d'aumônes au commencement que j'étois à Cadis. Je croyois leur faire plaiſir en leur diſant, que je dirois la Meſſe à leur intention, ſans qu'ils ſe donnaſſent la peine de quêter davantage. On m'apprit que c'étoit un affront que je leur faiſois, parce que ce n'étoit pas la neceſſité qui les obligeoit à quêter, mais le vœu qu'ils avoient fait de demander l'aumône.

Sur quoi il me ſemble qu'il y a deux remarques à faire. La premiere, que ce vœu n'eſt pas d'une execution bien difficile, puiſqu'ils ſont naturellement

tous mandians. La seconde, qu'ils sont bien éloignés de la délicatesse de David, qui ne voulut point bâtir un Autel sur la terre de Arunna Jubeséen, ni sacrifier les bœufs qu'il le pressoit d'accepter, qu'il ne lui eût payé argent comptant l'un & l'autre ; pour ne pas faire à Dieu un sacrifice du bien d'autrui.

Mais ces dévotions ne sont rien en comparaison de celles du Carême, & sur tout de la semaine Sainte. Nos peres me vouloient persuader de demeurer à Cadis pour voir ces magnificences. Rien à les entendre n'étoit plus beau que les Processions des Pénitens, qui accompagnoient les Mysteres de la Passion representés d'une maniere si naturelle, qu'il n'y a personne qui ne verse des larmes. Mais mes affaires m'appelloient autre part, d'ailleurs je n'aime pas à pleurer, & peut-être que n'étant ni touché, ni édifié de ces spectacles, je n'aurois pas édifié ceux qui auroient remarqué que je ne serois pas entré dans les mêmes sentimens qu'eux.

En effet, quel sentiment de componction peut produire dans un homme un peu sage, une troupe de Pénitens chargés de rubans & de dentelles, qui se foüettent en cadence & par mesure,

& qui redoublent les coups ſous les fenêtres de leurs maîtreſſes, ou qui aſpergent de leur ſang les belles qu'ils rencontrent dans les Egliſes, ou dans les ruës, qui dans ces occaſions ont ſoin de ſe détaper, c'eſt-à-dire, de ſe découvrir le viſage. Je ſçai qu'il en coûte à ces foüettans; car avant de s'expoſer à faire ces exercices en public, ils ſe font exercer par des maîtres, qui font une profeſſion publique d'enſeigner à ſe foüetter de bonne grace. Je n'aurois peut-être jamais pû m'empêcher de rire, & de dire que c'eſt un ballet ſpirituel, & tout auroit été gâté. Et que n'aurois-je point eu à craindre des Pénitens, qui ſe font accompagner de gens armés, pour diſputer avec avantage le haut du pavé à un autre Pénitent paſſant dans la même ruë. Je le repete encore, je n'aurois pas été édifié, & j'aurois peut-être ſcandaliſé les autres. On me fit voir chés nos Peres, & aux Cordeliers des magazins remplis des machines, & des repreſentations que l'on porte à ces Proceſſions, & un très-grand nombre de groſſes croix de bois, que les Pénitens portent ſur leurs épaules, & d'autres plus petites où ils ſe font attacher par les bras & par le corps, comme s'ils étoient cloüés, &

Proceſſion de Flagellants.

en cette posture très-incommode, ils visitent toutes les Eglises de la Ville. Ceux qui ont voyagé en Espagne, & en Italie ont vûs toutes ces cérémonies. J'en parlerai plus amplement dans mon voyage d'Italie.

Il est rare d'entendre appeller un Espagnol par son nom de famille. Ils ne se servent entre eux que du nom de Baptême, toûjours précedé par un Dom. Dom Pietro, Dom Juan, Dom Diego, & quand ils entendent les autres Nations qui s'appellent par leurs noms de famille, ils demandent si on n'a pas reçû de nom au Baptême, ou si on n'a pas été baptisé.

Ce que signifie le mot Victor écrit au coin des ruës.

La plûpart des coins de ruës, des murailles des Eglises, & des maisons de consequence sont barboüillés des noms, & quelquefois des armes des personnes qui ont fait quelque action, qui leur a attirée l'estime du Public, ou de quelque ami qui croit en donner une marque éclatante, en faisant écrire le nom de son ami avec le mot *Victor* en gros caractere, & l'année où il a merité ce glorieux titre. Quelquefois le mot *Victor* est repeté jusqu'à trois fois, comme on auroit pû faire pour Hercule après la défaite des trois Gerions. Plus on trouve ces noms écrits en differens

endroits, & plus il faut croire que la personne merite d'être estimée. Au reste il ne faut pas s'imaginer que pour meriter un pareil honneur, il faille avoir retiré un Citoyen des mains de l'ennemi, ou avoir monté le premier à l'assaut d'une breche, ou à l'abordage d'un Vaisseau : Il suffit à un Avocat, d'avoir assés bien défendu une cause pour que sa partie n'ait pas été condamnée aux dépens, à un Ecolier d'avoir payé les Argumens qu'on lui a proposé avec des distinctions metaphisiques inintelligibles à lui, à son Maître, & à tous ceux qui étoient presents à son Acte. A un Medecin de n'avoir pas tué un patient qui étoit entre ses mains, en voilà assés, il n'en faut pas davantage, ces victoires sont suffisantes pour barbouiller tous les murs de la Ville. Telle est la vanité des Espagnols, sûrs qu'ils sont de trouver du pain, & de la soupe à la porte des Couvents, ils aiment mieux passer leur vie dans les incommodités d'une disette honteuse, que de travailler pour s'en délivrer.

Aussi l'Espagne est remplie de toutes sortes d'étrangers qui travaillent pour les Espagnols, & qui emportent en même tems le plus clair de leurs

revenus. Sans parler des Artiſans qui ont boutique ouverte, & des Marchands dont il y a toûjours au moins vingt étrangers contre un Eſpagnol; on aſſuroit dans le tems que j'étois à Cadis, qu'il y avoit dans la ſeule Andalouſie plus de vingt mille François des Provinces d'Auvergne, de la Marche, du Limouſin, & des environs de la Garonne, dont le métier étoit de porter de l'eau dans les maiſons, de vendre dans les ruës du charbon, de l'huile, du vinaigre, de ſervir dans les Hôtelleries, de labourer les terres, & faire les moiſſons, & d'y travailler les vignes. Ces gens ne manquent gueres de faire tous les trois ans un voyage dans leurs Païs, & d'y porter trois ou quatre cens Piaſtres, & ſouvent davantage, quoi qu'on leur faſſe payer une ſomme tous les mois pour avoir droit de vendre du charbon, de l'huile, du vinaigre, & même de l'eau, qu'ils ſont encore obligés d'acheter, avant de la pouvoir vendre. Car comme je l'ai déja remarqué, il n'y a ni fontaine ni eau courante dans toute l'Iſle. Ceux qui ont des Citernes les gardent pour l'uſage de leurs maiſons, ou la vendent à ces Porteurs d'eau. Les Proprietaires des Puits qui ſont

Nombre d'Etrangers en Eſpagne.

hors de la Ville, les tiennent environnés de murailles avec un gardien qui ne laisse tirer de l'eau qu'à ceux qui la payent.

Ces Marchands d'eau ne dépensent jamais rien pour leur nourriture ni pour leur logement ; ils se mettent dans les Hôtelleries , ou dans de grosses maisons, ils y fournissent l'eau necessaire, & font toutle gros service dansles heures qui n'empêchent pas leur négoce ordinaire, & on leur abandonne le reste & quelque coin pour se retirer. Ce qui leur donne plus d'embarras, c'est de transporter leur argent en leur Païs , & se soustraire à la vigilance des Gardes préposés pour empêcher le transport des especes hors du Royaume, & pour le sauver des mains des voleurs, dont toute l'Espagne est abondamment pourvuë. Pour se délivrer des voleurs , ils s'assemblent, vont en troupe bien armés , & il est rare qu'on les dévalise. Ils évitent les grandes routes, & les passages où sont les Gardes, & prennent presque tous le chemin de saint Jacques. Là ils se métamorphosent en Pelerins, & passent les Monts Pyrenées demandant l'aumône en chantant , & dans un équipage qui ne donne guere lieu de soupçon-

ner qu'ils ſont chargés d'argent. On connoît grand nombre de ces Marchands de charbon qui après quelques années ſe ſont trouvés en état de revenir en Eſpagne avec une bale de toillerie, & autres menuës merceries, & qui ſont à préſent des plus gros commerçans du Royaume.

Défaut des fortifications de Cadis.

Le défaut d'eau douce à Cadis, eſt une des raiſons qui m'ont fait juger que cette Ville ne feroit pas une longue réſiſtance ſi elle étoit attaquée, quoi qu'elle n'ait qu'un front aſſés étroit par lequel elle peut être aſſiégée. Ses fortifications ne joignent pas aſſés la mer du côté de la mer pour empêcher qu'on ne ſe gliſſe juſqu'au pied du Baſtion de l'Eſt de laPorte de terre, & qu'on ne prenne l'ouvrage à corne par la gorge, ou qu'on n'y attache le Mineur. Les Ouvrages interieurs ſont d'une trop grande élevation pour en craindre l'Artillerie dont ils ſont chargés, & il n'y a qu'un très petit flanc vers la Place de la Boucherie qui puiſſe défendre tout cet endroit.

Défaut de vivres.

D'ailleurs il n'y a jamais de vivres pour huit jours, on y vit au jour la journée, tout y vient de dehors, juſqu'au pain, il eſt vrai que l'Iſle de Cadis eſt très fertile, mais elle n'eſt preſque

que pas cultivée, excepté les vignes qui en occupent le centre, & qui produisent sans contredit le vin d'Espagne le plus excellent. On ne voit que des jardinages, quelques Oliviers, très-peu de terre à bled, & quelques pâturages au bord de la mer pour des moutons, de sorte qu'il ne faudroit que lui couper les vivres en s'emparant des petites Villes qui sont aux environs de la Baye pour l'obliger bien-tôt à se rendre.

Je sçai que ces murailles toutes hérissées de canons, ses Ouvrages les uns sur les autres, ses batteries fermées le long de la côte, & ses deux forts du Pontal imposent beaucoup à ceux qui ne sçavent pas la guerre; mais ils ne font qu'une très-legere impression à ceux qui en sçavent le metier, & qui connoissent le génie de la Nation, & combien les Espagnols d'a présent ressemblent peu à ceux dont on admiroit la valeur il y a deux siecles.

Batteries fermées hors la Ville.

Je viens de dire qu'il y a des batteries fermées le long de l'Isle, depuis la Ville jusqu'au Fort du Pontal, & même jusqu'à l'endroit où les Vaisseaux Espagnols font leurs eaux. Rien n'est plus beau, ni mieux imaginé, ni mieux situé que ces batteries, il y en a qui

ont jusqu'à dix canons, tous d'assés gros calibre, les moindres batteries ont cinq pieces. J'ai eu occasion de les voir, & de les examiner souvent, & à loisir. J'ai été surpris qu'on exposoit ainsi dans des lieux sans défense du canon dont les ennemis se pourroient servir contre la place même, les trouvant portés sur les lieux, tout montés & tout prêts à être enlevés.

Maniere de bâtir avec de la terre battuë.

Les Murs de Clôture de ces batteries, & les merlons qui les composent, ne sont que de terre battuë comme on le pratique en Barbarie, à Fez & à Maroc, où après que la terre est détrempée on la jette dans des cloisons de planches, comme des moules à qui on a donné la figure du merlon, de l'encoignure ou du mur que l'on peut faire, à mesure que cette terre se seche on la bat avec des maillets larges, ou bien on la foule avec les pieds quand le moule est capable de contenir plusieurs personnes. On défait les cloisons, lorsque l'ouvrage est entierement sec, & on lui donne un enduit de mortier de chaux, & de sable d'un pouce d'épaisseur, afin que les eaux de pluye coulent dessus sans penetrer jusqu'à la terre. Mais il arrive toûjours que ces enduits se crevent, ou par l'ardeur

du Soleil, ou par quelque morceau de chaux mal éteinte qui se trouve dans le mortier, ou parce que la terre se séchant trop vîte, elle se retire, se resserre, & forme des vuides qui ne soutenant plus, l'enduit les font rompre, & produisent des fentes, par lesquelles l'eau de la pluye s'insinuë, imbibe la terre battuë, la détrempe, & en augmentant son volume sans avoir rien pour la soutenir & la contenir, elle se créve de tous côtés, & détruit l'ouvrage. J'en ai vûës quelques-unes à moitié éboulées avant d'être achevées.

Il seroit facile de les faire d'une meilleure matiere propre à durer plus long-tems, & à resister au canon. La pierre ne manque pas au bord de la mer, il y a des pointes toutes de roche où on en tireroit tant qu'on voudroit, on feroit des briques aisément; toute la terre qu'on employe à ces mauvais murs y est très-propre, & on épargneroit des sommes considerables qu'il faut tous les ans pour entretenir & pour refaire ces batteries.

M. le Chevalier Renau Ingenieur general d'Espagne.

J'en dis ma pensée à M. Renau, Ingenieur de la marine de France que j'avois connu aux Isles de l'Amerique, quand il y vint faire sa visite, & ses grands projets dont j'ai parlé en 1700.

Il étoit à Cadis comme Ingenieur general du Roi d'Espagne, & Maréchal de Camp de ses Armées. Il convint de ce que je lui dis, mais il me dit en même tems que les réparations continuelles qu'on étoit obligé de faire à ces sortes d'ouvrages donnoient à vivre à bien des gens à qui on ôteroit le plus clair & le plus assuré de leurs revenus, si on les faisoit d'une matiere à durer plus long-tems, & qu'en Espagne plus qu'en aucun lieu du monde, il falloit suivre les vieilles regles quelques mauvaises qu'elles fussent, sur tout dans les commencemens d'une nouvelle Monarchie.

Pourquoi la France ne s'est pas emparée de Cadis.

Au reste il ne faut pas croire que si dans les dernieres guerres les Armées du Roi ne se sont pas emparées de Cadis, que ce soit la force de ses ouvrages, ou le nombre & la valeur de ses Habitans, ou de sa garnison qui les en ayent empêchés, ce n'est rien moins que cela. C'est l'interêt même de la France. Pour se convaincre de cette verité, il n'y a qu'à se souvenir que Cadis est le centre de tout commerce qui se fait aux Indes Occidentales, que c'est le lieu où tous les Marchands François, Anglois, Hollandois, Italiens envoyent leurs effets pour les fai-

re tranſporter à l'Amerique ſur les Vaiſſeaux Eſpagnols, ſous le nom d'un Facteur, ou Commiſſionnaire Eſpagnol; car il faut ſçavoir qu'il n'eſt permis à qui que ce ſoit de trafiquer aux Indes Eſpagnoles qu'aux ſeuls Eſpagnols naturels, de ſorte qu'il faut que tous les autres Marchands paſſent par leurs mains, ſe ſervent d'eux, & ſe rapportent à leur bonne foi pour la perte & le profit qui s'eſt trouvé ſur leurs Marchandiſes. C'eſt dans ces Commiſſions que conſiſte le plus grand profit, ou pour parler plus juſte, tout le Négoce des Eſpagnols, parce que ſi on excepte un peu de vin d'huile, de fer, de fruits ſecs qu'ils tirent de chés eux, tout le reſte vient des autres Païs. Or il eſt certain que la plus grande quantité des Marchandiſes qui ſe tranſportent à l'Amerique vient de France, comme les Toiles, les Coutis, les Draps, les Serges, les Taffetas, les étoffes de Soye, les Rubans, les Dentelles, le Fil, le Papier, le Fer travaillé, les Armes, les Chapeaux, les Bas, les Merceries, les Clinqualeries, le Vif-Argent, & mille autres choſes; ce ſont les François qui les portent à Cadis pendant la paix; & dans les tems de guerre entre eux & les Eſ-

Comme ſe fait le commerce de l'Amerique Eſpagnole.

pagnols, ils ne laiſſent pas de faire le même commerce ſous le nom des Nations qui ſont en paix avec l'Eſpagne, & de retirer par la même voye l'or, l'argent, & les autres marchandiſes qui leur reviennent de l'Amerique au retour de celles qu'ils y ont envoyées. Ce ſeroit donc détruire un commerce avantageux à la France, & empêcher le débouchement de ſes denrées & de ſes Manufactures, que de s'emparer de Cadis. C'eſt donc par conſequent à l'interêt des François qu'elle doit ſa conſervation.

Pourquoi les François ont négligé de prendre les Gallions.

C'eſt par cette même raiſon qu'on ne s'eſt pas mis en peine dans les dernieres guerres de prendre les Gallions, ou quand ils ſortoient de Cadis, ou quand ils y rentroient. En ſortant ils étoient chargés des marchandiſes de France, & on n'auroit fait autre choſe que rapporter en France, ce qui venoit d'en ſortir. Au retour on auroit ruiné les Marchands François qui n'auroient rien reçû du produit de leurs effets, ce qui les auroit mis dans la neceſſité de faire banqueroute. Tout le gain d'une pareille priſe auroit été pour le Roi, ou pour les Armateurs particuliers, pendant que le gros de la Nation auroit été dans la perte.

J'ai dit ci-devant que les Doüannes que les Marchandises payent en entrant à Cadis ou en sortant, étoient considerables, & que sans la facilité que l'on trouve à s'accommoder avec les Doüaniers, ou leurs Commis, les Marchands, ou leurs Commissionnaires ne feroient pas d'aussi gros profits qu'ils en font, de sorte qu'il faut traiter avec ces Commis, si on ne veut pas être exposé à toute la rigueur des taxes. Ces Commis de contrebande croyent sauver l'honneur de leurs Maîtres, & justifier le profit illegitime qu'ils font sur les effets qu'ils font entrer ou sortir, en exagerant la peine qu'ils ont à faire entrer clandestinement les marchandises, & en disant qu'ils les tirent & les descendent avec des cordes par les murailles, quoi qu'il soit très-assuré qu'ils les font passer par les Portes de la Ville. C'est de là que cette contrebande a pris le nom de commerce par haut. Ce que c'est que le commerce par terre.

Quand ce sont des Marchands établis dans la Ville qui vendent ces marchandises dans leurs boutiques, ils joüissent du fruit de leur contrebande : mais il y a bien moins de ces Marchands que de Commissionnaires, qui ne font autre chose que d'acheter des marchandises pour leurs Commettans. Ces

Injustice des Commissionnaires.

Commissionnaires s'accommodent avec les Commis de la contrebande, & font passer leurs marchandises par haut, & ne laissent pas de compter à leurs Commettans la somme toute entiere qu'auroient dû payer ces marchandises si elles avoient passées au Bureau de la Doüanne.

Cas de conscience sur le commerce par haut.

Quelques Marchands Commissionnaires François s'étant trouvés par un hazard extraordinaire agités de quelques scrupules sur cette matiere, me la proposerent, & me demanderent mon sentiment, ils avoient été jusqu'alors dans une grande tranquillité, parce que certains Casuistes accommodans ont déterminé que les droits d'entrée ou de sortie que les Princes mettent sur les marchandises ne sont que des loix pennales, qui de leur nature n'obligent point à peché, mais seulement à la peine imposée à ceux qui les violent. Sur ce principe ils ne croyoient point offenser Dieu, en faisant la contrebande, ou le commerce par haut. Ils en tiroient encore une autre consequence, c'est que courant les risques de la confiscation, & de l'amende s'ils etoient surpris, ils devoient aussi joüir seuls du benefice de leur contrebande, & que par une suite necessaire ils pou-

voient legitimement porter à compte à leurs Commettants tous les droits que ces marchandises auroient payées si elles avoient passé au Bureau de la Doüanne.

Mon sentiment se trouva bien opposé à celui de ces Casuistes commodes qui les avoient dirigés jusqu'alors.

Je soutins en premier lieu que les droits que les Princes exigent sur l'entré eou la sortie de leurs états leur sont légitimementdûs, & qu'il n'est pas permis à un sujet, ni à tout autre, d'entrer dans l'examen des raisons qui les obligent à les imposer, encore moins de révoquer en doute qu'ils le puissent faire, parce que ce droit est une suite de la puissance Souveraine, qu'ils ont reçûë de Dieu, à qui seul ils en doivent rendre compte, c'est pour cela, dit S. Paul, que vous payés des tributs. Or, selon le même Apôtre, celui qui resiste aux Ordres du Prince, resiste à la volonté de Dieu; & comme on ne peut resister aux ordres de Dieu sans pecher, on ne peut aussi sans pecher resister aux ordres des Princes. Jesus-Christ lui-même a donné à tous les hommes l'exemple d'une parfaite soumission aux ordres des princes, lorsqu'il a payé pour lui & pour S. Pier-

Premiere raison de l'Auteur contre la contrebande.

re le tribut qui étoit dû à Cesar.

Seconde raison. En second lieu, le risque de la confiscation à laquelle les Commissionnaires se disent exposés en faisant le commerce par haut, est un risque purement imaginaire, & chimerique. Ils sçavent bien, & tout le monde le sçait aussi, que ceux avec qui ils ont traités ne courent aucun risque d'être surpris, & qu'ils n'ont jamais usé de cordes pour monter ou descendre les effets par les murailles. Hé qui pourroit les surprendre, & les inquieter? Ils sont les maîtres des portes? leur ouvrage se fait en plein jour, & s'ils ne se surprennent pas eux-mêmes, personne n'a interêt ni pouvoir de le faire.

Troisiéme raison. En troisiéme lieu il faut sçavoir si les Commettans sçavent que leurs marchandises ont passé ou doivent passer par haut, s'ils en ont donné ordre, ou s'ils y ont consenti. Dans tous ces cas il est très-injuste de les priver du gain qu'ils ont fait en fraudant la Doüanne, & on ne peut leur porter à compte que la somme que l'on a donné au Commis de ce commerce. Si au contraire les Commettans ne le sçavent pas, ne l'ordonnent point, & que leur conscience marchande soit assés délicate pour ne vouloir pas entrer dans ces

gains illicites, & dans ce commerce frauduleux, mon avis fut que le Commiſſionnaire ne pouvoit pas leur paſſer à compte la taxe de la Doüanne, puiſqu'il ne l'avoit pas payée, que quand il le faiſoit il commettoit une injuſtice accompagnée d'un menſonge d'autant plus criminel, qu'étant obligé, & payé pour procurer l'avantage de ſon Commettant autant qu'il le pouvoit ſans offenſer Dieu, il lui impoſoit, & lui faiſoit payer des droits que lui-même n'avoit pas payés, & que par conſequent il étoit obligé à reſtitution. Cependant comme il n'y a guere de mal ſans remede, je leur conſeillai pour le paſſé d'avoir recours à la Bulle d'accommodement, que l'on publie, ſi je ne me trompe tous les trois, ou tous les cinq ans, & de ne plus faire de ſemblables injuſtices au Roi ou à leurs Commettans. Je parlerai de cette Bulle dans un autre endroit.



CHAPITRE VII.

Voyage de l'Auteur à Tariffe & au Blocus devant la Ville de Gibraltar.

NOus trouvâmes en arrivant à Cadis quatre Vaisseaux du Roi armés en Course, comme on le disoit pour le compte des Dames. Cette petite Escadre étoit commandée par le Chevalier d'Aire. Elle avoit fait quelque prise de peu d'importance, & avoit conduit à Cadis un Vaisseau Genois de soixante canons, qu'elle prétendoit être dans le cas de la confiscation. En attendant que cela fût jugé, le Chevalier d'Aire avec trois Vaisseaux, étoit allé battre la mer, & avoit laissé à Cadis le Vaisseau le Constant de 72. canons commandé par M. du Tertre, parce que ce Vaisseau ne pouvoit presque plus tenir la mer sans être radoubé. On avoit eu l'imprudence de le grater, & on l'avoit fait si mal adroitement qu'on y avoit ouvert bien des voyes d'eau, qui nous donnerent bien de l'exercice, quand je fus obligé de m'y embarquer pour achever mon

voyage. Ce Vaisseau devoit revenir désarmer à Toulon, qui étoit son département. Mais les Anglois maîtres de Gibraltar avoient une Escadre dans ce Port qui fermoit le Détroit à tous autres Bâtimens, qu'à ceux de leur Nation, & de leurs Alliés. M. du Tertre avoit envoyé un de ses Officiers à Tariffe sur le Détroit, afin d'examiner les manœuvres des ennemis, & d'être informé du moment qu'ils quitteroient leur croisiere afin de se servir de cette intervalle pour passer le Détroit sans être obligé de s'exposer à un combat inegal, & dangereux pour un Vaisseau aussi délabré que le sien.

Cet Officier étant venu faire un tour à Cadis, je fis connoissance avec lui, & comme il eut ordre de retourner à son observatoire, je résolus d'y aller avec lui, parce que je commençois à m'ennuyer très-fort à Cadis.

Nous partîmes de Cadis le Dimanche 22. Novembre 1705. Nous avions chacun un Valet, & nous avions loüé quatre mules, sans compter celle du voiturier qui nous conduisoit, & qui portoit l'orge pour nos montures. Nous avions confié nos vivres à nos valets, car il n'eût pas été sûr de nous en rapporter à nôtre voiturier, il se seroit

Depart de Cadis le 22. Novembre 1705. pour Tariffe.

plûtôt pendu que de n'en avoir pas escarmotté la meilleure partie par le chemin, à moins d'avoir comme les grands Seigneurs Espagnols, des marmittes fermant à clef, pour assurer contre les griffes des domestiques, ce que l'on y met pour la bouche des maîtres.

Nous partîmes sur les dix heures du matin, contents d'aller coucher à Conil, ou à Vegel, où il n'y a que quatre lieuës d'Espagne, mais elles en valent bien huit de France.

Pont de Suaco. Nous passâmes le pont de Suaco, ses deux extrêmités sont couvertes de redoutes, nous trouvâmes quelques gardes à qui il fallut donner de quoi boire; un peu au delà de la redoute nous trouvâmes le village de Suaco, petit, mal bâti, & peu peuplé. Nous le traversâmes sans nous y arrêter, & prîmes le chemin de la droite, afin de cotoyer la mer, & l'Isle de Cadis, le bras de mer qui la sépare de la terre ferme entre deux. Ce Païs est tout-à-fait inculte à present quoiqu'il soit visible par les masures que l'on trouve assés frequemment, qu'il a été autrefois bien habité, & bien cultivé. Il y a des collines dont les revers en pente douce sont propres à tout ce qu'on y voudroit cultiver.

Le bord de la mer eſt plat, & uni pendant les deux lieuës Eſpagnolles, qu'il y a depuis Suaco juſqu'à vis-à-vis l'Iſle de S. Pierre, qui eſt l'ancien *Heracleum*, où étoit le fameux Temple d'Hercule.

Cet Iſlet ne paroît que comme un gros rocher couvert de broüiſſailles de quatre ou cinq cens pas de tour. Il eſt éloigné de la terre ferme d'un quart de lieuë. Nous n'y vîmes qu'une vieille Tour, & trois ou quatre cabanes au milieu des broüiſſailles, on dit qu'il y a un Hermite dans cette Tour, qui obſerve ce qui ſe paſſe à la mer, & qui avertit par des ſignaux de feu, ou de fumée, lorſqu'il voit des Pirates qui s'approchent de la côte. Alors les Pêcheurs quittent leurs cabanes & ſe retirent avec lui, & mettent en ſûreté leurs perſonnes & leurs filets. Il y a tout près de-là une Madrague pour la pêche des thons dans la ſaiſon, & alors on voit plus de monde ſur cette côte, & ſur l'Iſlet. On appelle cette machine la Madrague d'Hercule. Je crois qu'elle appartient aujourd'hui au Duc de Medina Sidonia, à qui appartiennent auſſi Conil & Vegel.

La côte commence à s'élever quand on a dépaſſé l'Iſle de S. Pierre, & de-

vient enfin très-haute & fort escarpée, nous arrivâmes de si bonne heure à Conil, qui n'est qu'à une lieuë de l'Islet de S. Pierre, que nous resolûmes de passer outre, aussi-bien ne pouvions-nous rien esperer de bon d'un mauvais endroit, où l'hôtellerie ressembloit plus à un repaire de Bohêmiens & de voleurs, qu'à toute autre chose. Nôtre Conducteur nous assura, que nous serions avant la nuit à Vegel, & que nous y serions mieux.

Conil Village à une lieuë de l'Isle d'Hercule.

Il n'y a que deux lieuës de Conil à Vegel, mais le chemin est rude. On quitte un peu la côte, & on entre dans des montagnes toutes couvertes de chênes verds & de lieges, avec un si grand nombre de sentiers tracés par les sangliers, les loups, & autres animaux sauvages, qu'il est fort facile de s'égarer. Cela ne manqua pas de nous arriver; nous marchâmes plus de quatre heures sans trouver Vegel, & la nuit vint qui ne nous permettoit plus de suivre aucune route. Nôtre Conducteur avoüa avec peine qu'il s'étoit trompé, & proposa de retourner à Conil; mais ç'auroit été se jetter dans un nouvel embarras; car comment retrouver ce mauvais endroit, ne sçachant plus où nous étions. Nous resolûmes donc de coucher où

L'Auteur s'égare & est obligé de coucher dans un bois.

nous nous trouvions. Heureusement il ne pleuvoit pas, & le vent qui venoit du Midi n'étoit pas froid. Nous amassâmes des fougeres, qui sont en quantité dans ces montagnes; nous trouvâmes du bois mort & des écorces de chêne verds & de liege, nous allumâmes du feu, & nous soupâmes aussi joyeusement, que si nous eussions été dans un meilleur endroit. Nôtre seul conducteur étoit inconsolable de s'être égaré, il craignoit que ses mules ne devinssent la pâture de quelque loup. Je n'avois garde de le rassurer, au contraire j'augmentois sa peur autant que je pouvois, afin qu'il veillât toute la nuit, & qu'en travaillant ainsi à la conservation de ses bêtes, il fit aussi quelque chose pour la nôtre. Nous ne nous en reposâmes pourtant pas si absolument sur lui, que nous ne prissions nos précautions de nôtre côté, & nous resolûmes de veiller chacun à nôtre tour. Il étoit près de minuit quand le sommeil nous accablant, nous resolûmes de dormir sur la litiere que nous avions préparée. On mit les armes que nous avions en état, & je veillai le premier quart, qui devoit être d'une heure & demie. Je m'entretins le mieux que je pûs avec nôtre Espagnol, que la conservation de

ſes mules tenoit fort éveillé, & qui me contoit les proüeſſes de ſes ancêtres, leurs qualités, les tertes qu'ils avoient poſſedées, qui me firent paſſer fort agreablement le tems de ma veille. Je réveillai mon valet à une heure & demie, & je le mis en ma place pour écouter le diſcours que nôtre Conducteur avoit commencé, & qui ne me paroiſſoit pas devoir ſi-tôt finir, & je me jettai ſur la fougere enveloppé dans mon manteau, ayant la ſelle de ma mule pour chevet, & je m'endormis auſſitôt. Nôtre Officier fut éveillé à trois heures, & entra en converſation avec nôtre Eſpagnol. Les choſes alloient le mieux du monde, lorſque ſur les quatre heures du matin, une Lée ſuivie de ſes marcaſſins vint troubler nôtre repos. Comme nos ſentinelles ne diſtinguerent pas d'abord ce que c'étoit, ils donnerent l'alarme, nous fûmes ſur pied dans l'inſtant, & nous nous mîmes en état de ne pas ſouffrir un affront, ſi quelqu'un venoit pour nous en faire. La bête s'étoit arrêtée au bruit que nous avions fait; mais comme nous gardions le ſilence pour mieux connoître de quoi il étoit queſtion, elle ſe raſſura, elle grogna, ſes petits lui répondirent, & elle continua ſa marche. Par malheur

pour elle, elle la prit devant un de nos feux, & comme elle marchoit gravement, & nous prêtoit le côté, on la tira dans l'épaule, & elle demeura sous le coup. Un de ses petits eût le même sort d'un autre coup, & le reste se dispersa. Mais nos mules firent la même chose, elles rompirent leurs licols & prirent la fuite, heureusement elles n'allerent pas loin, parce qu'elles s'embarrasserent dans des halliers, nous les reprîmes, les rattachâmes, leur donnâmes de l'orge, & ne songeâmes plus à dormir. Je proposai à nôtre Officier de faire boucanner nôtre marcassin à la mode de l'Amerique. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Nos gens couperent du bois, nous fismes grand feu, & avant sept heures nôtre boucan étoit prêt à manger. Nous déjeunâmes très-bien, nous nous mîmes en marche, & nous n'avions pas fait cent pas, que nous nous trouvâmes au passage d'un ruisseau, qui étoit à la porte de la *Venta del Marqués*, c'est-à-dire, l'Hôtellerie du Marquis. On compte trois lieuës de Vegel à cette Venta, & deux lieuës de Conil à Vegel, de sorte que nous avions fait cinq lieuës en moins de tems que nous ne les devions faire, si nôtre guide ne s'étoit pas égaré.

Venta del Marqués.

Au reste, nous n'avions pas perdu grande chose pour n'être pas arrivé à cette Hôtellerie. Je veux croire que c'étoit toute autre chose dans le tems d'Hercule, ou des Pheniciens, mais c'étoit quand j'y passai le lieu le plus miserable qu'il y eût au monde. Excepté le couvert nous avions été infiniment mieux dans le bois où nous avions passé la nuit.

Un vieillard que nous y trouvâmes, nous dit que nos deux coups de fusil avoit fait déloger tout le monde, & que nous ne l'aurions pas trouvé, s'il avoit eu des jambes pour s'enfuir comme les autres, qui avoient crû que les Maures avoient fait une descente, & qu'ils venoient pour piller le Païs, on s'en emparer une seconde fois.

Nous nous divertîmes de leur peur, & pendant que l'on ouvrit nôtre Léę pour en ôter la fressure, & les trippes que nous donnâmes à ce pauvre homme; l'hôte & sa femme revinrent, & peu après deux enfans avec une vieille femme de chambre d'Hercule, & un valet. Ils furent ravis de voir que nous étions d'honnêtes gens, & nous pardonnerent de tout leur cœur la peur que nous leur avions faite, en consideration de la fressure de cochon dont nous les regalâmes.

Cette Hôtellerie consistoit en deux ou trois huttes couvertes de paille sans meubles, & sans commodité, excepté du vin dont nous vîmes encore quelques outres, & dont nous goûtâmes, & qui étoit excellent. Ils nous dirent qu'ils le recüeilloient à quelques pas de-là, & qu'ils le conservoient dans des grottes creusées naturellement dans le rocher, au bord du ruisseau que nous avions passé.

On compte quatre lieuës de cette Venta à Tariffe. Le chemin étoit battu, il n'y avoit plus à craindre de s'égarer, & nos affaires n'étant pas fort pressées, nous mîmes pied à terre pour chasser aux liévres, & aux perdrix qui sont en grand nombre, & fort en repos dans ce mauvais Païs.

Nous fismes deux lieuës avant de songer à dîner. Un ruisseau nous y fit penser. Nous avions déja tué trois liévres, & cinq grosses perdrix, & nous avions blessé un loup qui étoit allé finir ses jours plus loin.

Après deux bonnes heures de repos, nous nous remîmes en route, & toûjours chassants, nous arrivâmes à Tariffe sur les quatre heures après midi, chargés d'une grosse Lée, de cinq liévres, & de quatorze perdrix.

Description des chênes verds.

Les chênes verds dont toutes ces montagnes sont pleines, ne sont point differens de ceux que l'on voit en Provence, & dans l'Italie. Ils ressemblent si fort aux chênes ordinaires, que c'est avec raison qu'on leur en a donné le nom. Mais on y a ajoûté le nom de verd, parce qu'ils sont verds en tout tems, & qu'ils ne quittent point leurs feüilles ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils arrivent à la grandeur de nos chênes ordinaires. Les plus gros sont comme nos pommiers, & ordinairement comme nos pruniers, leur bois est dur, compact, & mêlé de couleur moins brune que l'écorce. Ils poussent assés de branches chargées de feüilles longues & dentellées, dont le dessus est d'un beau verd, & le dessous plus blanc & cotoneux. Les fleurs sont jaunes & ne paroissent que comme un petit paquet de mousse. Ce sont des étamines courtes, déliées,& extremement pressées les unes contre les autres, douces au toucher, au milieu desquelles il y a un pistille à tête de cloud, qui se change en un gland rond & ovalle, qui renferme une espece d'amende blanche insipide, qui se partage naturellement en deux. Les cochons sauvages sont avides de ce fruit, & on est sûr de trouver ces ani-

maux ſous ces arbres quand ce fruit eſt mûr, & que les vents les font tomber. Les Medecins lui attribuent des vertus, & diſent qu'il arrête les cours de ventre, & que ſa décoction eſt excellente pour les rhumatiſmes & les débilités des jointures. J'aime mieux le croire que d'être obligé de les éprouver, ce que je puis aſſurer, c'eſt que les cochons privés & ſauvages, grands & petits qui s'en nourriſſent ſont gras, ont la chair ferme & délicate, & d'un très-bon goût.

Proprieté du chêne verd.

Le Liege reſſemble beaucoup au chêne verd, mais il a le tronc moins élevé & plus gros, il eſt pour l'ordinaire aſſés droit, & ſans nœuds, il n'a de bon que ſon écorce, elle eſt noirâtre en Eſpagne, & l'arbre ne quitte jamais ſes feüilles, au lieu qu'en Italie, & aux environs des Pyrenées les feüilles tombent à la fin de l'Automne, & l'écorce eſt un peu jaunâtre. Elle ſe fend d'elle-même, & ſe ſépare de l'arbre, dès que celle qui ſe forme deſſous commence à avoir aſſés d'épaiſſeur & à pouſſer celle de deſſus. Afin d'avoir des pieces de liege plus longues, moins crevaſſées, & de toute la hauteur du tronc de l'arbre, on a ſoin de fendre l'écorce depuis le haut du tronc juſqu'en bas; elle ſe ſé-

Deſcription du liege.

pare alors plus aisément, & plus uniment, mais elle se roule. Pour lui faire perdre ce mauvais pli, on l'étend dans l'eau, & on la charge de pierres, & quand l'eau l'a amollie, & que la pesanteur du poids l'a étenduë, on la fait sécher toûjours chargée; afin qu'elle ne prenne pas de nouveau un mauvais pli. Cette écorce est spongieuse & legere, & plus elle est épaisse plus elle est estimée. Le bon liege se doit couper net & aisément. Son usage le plus ordinaire, est pour faire des bouchons de bouteilles, on s'en sert aussi pour remplir les vuides entre les membres des Vaisseaux, & c'est par cet endroit que s'en fait la plus grande consommation. On s'en sert aussi pour faire le noir d'Espagne qui n'est que du liege calciné, & réduit en poudre impalpable. On prétend aussi qu'il a été de quelque usage dans la Medecine, mais la mode en est passée.

Fondation de Tariffe.

Tariffe où nous arrivâmes sur les quatre heures après midi, ne meritoit assurément pas la peine que j'avois prise pour y aller, si je n'avois eu d'autre envie que de la voir. On prétend qu'elle a été bâtie par Tariffa General des Maures, qui passérent le Détroit à la sollicitation du Comte Julien pour s'emparer de

de l'Eſpagne. Mais on ne convient pas de l'année de cette fondation. Il eſt ſurprénant que ce General eût choiſi un ſi mauvais poſte, pour établir une Ville à qui il vouloit donner ſon nom. Elle eſt ſur une petite hauteur, qui lui donne une vûë fort étenduë du côté du Détroit & ſur la terre.; mais elle n'a ni Port, ni Baye propre à recevoir des Vaiſſeaux; la mer y eſt pour l'ordinaire courte & fort mâle. La Ville eſt encore environnée des murs, & des Tours que Tariffa y fit bâtir. On ſe faiſoit honneur de cette antiquité dans le Païs, pour moi j'aurois volontiers donné l'honneur de l'antiquité, & du retour pour des murailles meilleures & de plus de défenſe. C'eſt pourtant la ſeule choſe qui ſoit de quelque conſideration. Il y a un Château aſſés élevé & petit, d'une fabrique très-ancienne, & que je crois plus ancien que la Ville. Le Gouverneur y logeoit avec une Compagnie de Soldats preſque nuds & mal payés. On diſoit qu'il y avoit encore deux Compagnies dans la Ville, qui faiſoient toutes enſemble cent cinquante hommes effectifs. Je n'en ai pas fait la revûë, mais je crois que le Gouverneur auroit été bien embaraſſé d'en montrer ſoixante, à moins que les autres ne fuſſent couchés faute d'habits,

pour pouvoir paroître dehors. Cette Ville ne laiſſe pas d'être grande & dans un très-bon Païs. On dit qu'elle a été bien peuplée autrefois. Elle eſt déſerte à preſent. Je ne crois pas qu'il y eût huit cens ames dans le tems que j'y étois. Les ruës ſont fort étroites & tortuës, on voit encore bien des maiſons anciennes bâties à la Moreſque, avec des plates-formes au lieu de toits. Elle n'eſt pas pavée & par conſequent très-ſale, elle eſt pauvre, parce qu'elle ne fait aucun commerce. M. de la Gourgeodiere étoit logé chés le plus apparent de la Ville, qui pour être d'une famille plus ancienne que les murs du Château, plus noble que le Comte Julien, & plus brave que le General Tariffe, ne laiſſoit pas d'être très-pauvre. Je crois que tous les meubles de la maiſon ne valoient pas vingt-cinq écus. Bien m'en prit d'être accoûtumé à la fatigue, tout ce que je trouvai de bon chés nôtre hôte, c'eſt que ſa gravité n'étoit pas incommode, & que pourvû qu'on eût la complaiſance de l'écoûter, il avoit auſſi celle de faire bonne chere à nos dépens, & de nous fournir des chiens pour aller à la chaſſe. J'ai déja remarqué que nous avions trouvé bien du gibier dans le chemin, il nous mena dans des endroits

Deſcription de la Ville de Tariffe.

où c'étoit toute autre chose. Les liévres, les perdrix, les beccasses, les sangliers, & les chevreüils se rencontroient par tout. Cet exercice me servit à parcourir le Païs. On trouve des Vega, ou plaines quand on est éloigné d'une lieuë ou environ des côtes de la mer, qui sont d'une fécondité admirable, & qui du tems des Maures, & même plusieurs siecles depuis leur premiere expulsion étoient parfaitement bien cultivées. On voit par tout des restes des Cortillos, ou Métairies qui partageoient tout ce fertile terrein, qui est dans un climat doux, & témperé, arrosé de quantité de petits ruisseaux, où on ne connoît presque jamais d'hyver, & où les figuiers, les orangers, les citroniers gros, & en pleine terre, rapportent en dépit de leurs proprietaires qui les negligent, de très-bons fruits. Nous trouvâmes encore des figues excellentes sur les arbres. Il y a pourtant encore des Métairies sur pied, & on nous assura que plus on va en avant vers le Nord, & plus on trouve le Païs peuplé & cultivé.

Fertilité des environs de Tarisse.

C'est le voisinage de Cadis, où se font les embarquemens pour l'Amerique, & l'expulsion des deniers Morisques en 1610. qui ont achevé de dépeupler ce Païs. Je m'étonne que les Rois

d'Espagne n'ayent pas offert ces vastes Païs aux Cantons Suisses Catholiques, qui y auroient envoyé des Colonies, & les auroient bien-tôt peuplés & cultivés.

Nous vîmes quelques côteaux remplis de vignes dans une exposition charmante. Le vin est excellent malgré le peu de culture qu'ils font aux vignes, & leur mauvaise maniere de faire le vin.

Le froment vient à merveille dans tout le Païs, il est gros, dur, pesant, d'une belle couleur, & feroit le plus beau pain du monde s'il étoit bien travaillé.

On a des ramiers toute l'année, non pas à la verité dans une aussi grande quantité que dans la saison de leur passage, mais un Chasseur en trouve toûjours. Nous en achetions à un real de billon la paire à choisir, c'est-à-dire, cinq sols monnoye de France.

On ne se sert point de beurre dans ce Païs-là, on employe l'huile d'olive, & quand elle manque on a recours à la mantegue, c'est ainsi qu'on appelle le saindoux, & cela sans scrupule, à cause de la Bulle de la Croisade qui le permet, cela est assés commode. Je donnerai une copie de cette Bulle, & si on m'en

veut croire, on en introduira l'uſage en France. J'ai remarqué que la patiſſerie, & les légumes accommodées au deſir de la Bulle, étoient meilleurs qu'avec du beurre.

Voyage de Gibraltar aux Algeſires.

Après m'être bien promené aux environs de Tariffe pendant huit jours, je voulus aller voir les Algeſires, & enſuite le blocus qui étoit devant la Ville de Gibraltar. Nous fiſmes à pied, & en chaſſant ce petit voyage. Nôtre hôte Dom André Veles y Corſo nous accompagna. Nous avions une mule pour porter nos proviſions & nos hardes. Nous partîmes le premier de Decembre ſur les neuf heures. J'avois acheté en arrivant à Tariffe une paire d'aſpargattes, c'eſt ainſi qu'on appelle des ſouliers de cordes preſque ſans talons, qui ſont admirables pour marcher dans ces ſortes de Païs. Je m'y étois fait en moins de rien, & rien ne me ſembloit plus commode. Il y a un chemin entre les montagnes, qu'on dit plus court que celui que nous prîmes, qui étoit ſur la crête des montagnes, dont le pied eſt baigné par les eaux de la mer. L'agrément de ce dernier chemin, étoit la vûë du Détroit à droite & des montagnes d'Afrique qui étoient devant nous. La hauteur ſur laquelle nous marchions nous dimi-

nuoit beaucoup la largeur du Détroit. Il ne nous paroissoit pas avoir plus de deux lieuës & demie, & cependant nous étions assuré qu'il en avoit plus de quatre. Nous voyions dans l'éloignement les restes de la Ville de Tanger, qui est à deux lieuës à l'Est du cap Spartel, où commence le Détroit, mes lunettes ne me découvrirent que des masures, & quelques restes d'une digue qui faisoit le Port de cette Ville, avant que les Anglois l'eussent ruinée, & abandonnée. Il y avoit vis-à-vis de nous quelques Tours, & un vieux Château sur la côte d'Afrique, qui nous paroissoit plus basse, & moins escarpée que celle où nous étions.

Ceuta qui est la seule Ville que les Espagnols ayent à present sur le Détroit, nous paroissoit dans l'éloignement comme l'Isthme d'une presqu'Isle, composée de plusieurs sommets de montagnes. Nous marchâmes jusqu'à la pointe, qui forme du côté du couchant la Baye de Gibraltar. Là nous étendîmes nos provisions à terre, & dinâmes de grand appetit, & sans nous presser, parce que nous n'avions qu'une demie lieuë à faire pour nous rendre aux Algesires. On prétend que le Détroit de Gibraltar, a de longueur Est & Oüest, neuf

lieuës Espagnolles, ou treize lieuës de France.

La Baye de Gibraltar peut avoir une petite lieuë de large, elle est formée par le cap d'Algesire, & par une très-grosse montagne, presque environnée de la Mediterranée, & de la mer du Détroit. C'est au pied de ce rocher affreux, qu'est située la Ville de Gibraltar surprise par les Anglois en 1703. assiégée par les Espagnols en 1704. & qu'ils bloquoient alors, ayant trouvé à propos de changer en blocus le siege qu'ils y avoient mis. Situation de Gibraltar & d'Algesires.

Comme je n'ai pas vû cette Place de plus près, je n'en puis dire autre chose, sinon qu'elle me parût petite, mal bâtie, & très-mal située. Le Mole qui forme le Port n'avance pas fort avant dans la mer, il y a une batterie à son extrêmité, & il ne paroissoit presque personne sur le Port, quoiqu'il y eût cinq gros Vaisseaux moüillés, & deux Fregates qui louvoyoient bord sur bord dans le Détroit pour découvrir ce qui se passoit à la mer.

Je remarquai quantité de murs, & de Tours à l'antique sur les hauteurs, au pied desquels la Ville est bâtie. Enfin après nous être bien reposé nous descendîmes aux Algesires, que l'on nom-

me en plurier comme s'il y avoit deux Villes, au lieu qu'il n'y a qu'un très-mauvais Village très-pauvre, & très-ruiné, tout environné de ruines qui font peur.

Les Algefires. Algefire fignifie Ifle en Arabe, & comme il y en a deux à côté l'une de l'autre, qui forment un petit Port affés fûr & de bonne tenuë, on les a appellées les Algefires, c'eft-à-dire, les Ifles, quoique le Port foit ruiné, & que les deux Ifles ayent été fi rongées de la mer qu'elles ne paroiffent prefque plus, on a continué de les appeller toûjours les Ifles. C'eft en cet endroit que les Maures appellés par le Comte Julien, firent leur premiere defcente. Ils s'y établirent puiffamment dans la fuite, s'y fortifierent, & comme cet endroit eft voifin de Ceuta, où ils faifoient ordinairement leurs armemens, ils débarquoient commodément leurs troupes en ce Port, & tranfportoient de-là en Afrique les efclaves, & le butin qu'ils faifoient fur les Efpagnois. Ils ont été maîtres de cet endroit pendant près de 700. ans. On voit par tout aux environs, de leurs ouvrages, & comme ils étoient laborieux par eux-mêmes & par leurs efclaves, ils firent un lieu de délices de ce Païs, ce ne fut qu'en 1344. que le Roi Alphonfe

XI. prit cette Ville par composition après un siege de vingt mois. Les Maures la reprirent quelque tems après, mais voyant qu'ils ne la pouvoient garder, & qu'elle leur étoit inutile, depuis que la prise de Seville les avoient contraints d'abandonner tous les environs, ils la détruisirent, & n'en firent qu'un monceau de pierres avant de l'abandonner. Elle est encore à peu près dans le même état qu'ils l'ont laissée. On ne voit que quelques mauvaises maisons semées de loin à loin au milieu d'une infinité de ruines. Il n'y a d'entier que le Château, qu'ils disent être celui du Comte Julien. J'ai peine à le croire, cependant comme je suis homme de paix, je leur passerai sans peine l'Histoire qu'ils en font, qui est trop longue pour être rapportée ici. Nous allâmes loger dans ce Château venerable par son antiquité. Son ancien Maître le Comte Julien y vient encore quelquefois, à ce qu'on dit, visiter les tresors qu'il y a caché, il est pour l'ordinaire de mauvaise humeur, & il se donne la liberté de maltraiter ceux qu'il trouve logés chés-lui sans sa permission. Apparemment il avoit d'autres affaires quand nous y logeâmes ; car il ne vint point & nous fit plaisir.

Algesire prise sur les Maures, & reprise par eux, & ruinée.

Le Gouverneur Alcade, Capitaine,

Concierge ; car la même personne exerçoit tous ces Emplois, nous reçût fort civilement, & aux meubles près nous fûmes logés assés bien. Il avoit vingt-cinq ou trente Soldats sur pied, qui faisoient la meilleure partie de deux Compagnies qui composoient sa Garnison. Il nous dit que les Anglois ne l'inquietoient point du tout. Ils faisoient fort sagement. Car qu'y trouveroient-ils y venant comme ennemis, nous qui étions amis, n'y trouvant rien. Il est vrai que nous fismes assés bonne chere de ce que nous avions apporté, & que nous passâmes fort tranquilement la premiere nuit que nous y couchâmes. Je fus debout le lendemain au point du jour, en attendant qu'on pût donner le bon jour à M. le Gouverneur. J'allai me promener dans tous les recoins de ce Château avec un Caporal Biscayen qui parloit François, & qui voyant que j'observois avec attention tous les lieux, & quelques inscriptions rompuës, & si effacées qu'il étoit impossible de les lire, & de les copier, se mit en tête que je cherchois les tresors du Comte Julien. Après un petit préambule d'honnêteté, & une disposition du partage que nous en pourrions faire, il me dit que nous n'étions pas dans le bon endroit, &

qu'ils étoient très-assurément dans une cave, dont le Gouverneur avoit la clef, que je pourrois pourtant l'avoir en supposant que la curiosité de voir les cristalisations qui y sont, étoit la seule raison qui me faisoit souhaiter de la voir. Je sçavois bien qu'il y a à Gibraltar une grotte profonde & fort longue, où l'on voit des petrifications, & des cristalisations merveilleuses; mais je ne sçavois pas qu'il y en eût aux Algesires. En attendant nous parcourûmes tous les coins, & recoins de ce Château. Il y a des endroits qui me parurent d'une très-haute antiquité, d'autres sont plus modernes, c'est-à-dire, qu'ils n'ont que neuf à dix siecles, & je crois sans craindre de me tromper beaucoup, que ce sont les dernieres réparations qu'on y a faites. A la fin M. le Gouverneur s'éveilla, s'habilla, & vint à nôtre appartement, où il trouva M. de la Gougeodiere endormi, on lui dit que je me promenois dans le Château, il vint me trouver, & nous continuâmes ensemble la visite que j'avois commencée. Il fut le premier à me parler de la cave, & sans faire mention des merveilles de la nature qui y sont, il m'assura qu'elle renfermoit de grands tresors que le Diable gardoit. Allons les prendre, lui dis-

Grotte merveilleuse d'Algesires.

je, nous en ferons un meilleur usage que les canailles qui les gardent. On l'a tenté plusieurs fois, me dit-il, mais on n'y pense plus, parce que ceux qui y ont été y ont laissé la vie, ou ont été bien maltraité. Allons, allons, lui repliquai-je, nous serons peut-être plus heureux, ne peut-on pas composer avec le Diable. Il se mit à rire, & crût que je sçavois le secret d'adoucir l'humeur farouche de ces gardiens; nous retournâmes au logis, M. de la Gougeodiere, & nôtre hôte de Tariffe dirent qu'ils seroient de nôtre compagnie; nous prîmes le chocolat, & je chargeai mon valet d'un gros pain, & d'une bonne bouteille d'eau de vie, nous prîmes des lanternes, un fusil de poche, deux marteaux, & autant de pioches, & des armes, & nous nous rendîmes à la porte de cette grotte. Le Chapelain voulut être de la partie. Il vouloit porter son surplis, son bonnet quarré, son étole, je l'empêchai, mais j'approuvai fort qu'il rassurât les Soldats qui craignoient pour leur Gouverneur, en leur disant qu'il n'y avoit rien à craindre en sa compagnie.

Nous trouvâmes d'abord environ cent degrés assés larges, fort hauts & fort rongés de vieillesse; nous entrâmes

enſuite dans une grande & longue cave, dont le fond étoit extrêmement en pente. Nous y laiſſâmes une lanterne allumée pour le beſoin. Cette cave nous conduiſit dans une eſpece de labirinthe, à peu près comme le ſoûterrain de l'Obſervatoire de Paris, mais dont les allées avoient au moins vingt pieds de largeur, & plus de trente de hauteur. Ce fut en cet endroit que nous commençames de voir des criſtalliſations magnifiques, il pendoit des voûtes des morceaux de glace, qui ſembloient des draps de criſtal, ſi longs que nous en rompîmes avec nos pioches, il y a pourtant du danger à le faire; car nous en faiſions tomber des pieces que dix hommes n'auroient pas porté. Nous arrivâmes enfin à une caverne fort haute, & fort large toute tenduë de ces pieces de criſtal, avec une infinité de figures de même matiere, qui faiſoient un effet merveilleux par les differentes réfléxions de nos lumieres; c'eſt-là le lieu où on ſuppoſe que le Comte Julien a caché ſes treſors. Je dis qu'il falloit boire à ſa ſanté, & que cette honnêteté le mettroit de bonne humeur, & ſur cela je demandai un verre d'eau de vie, qui me ſembla d'autant plus neceſſaire que le froid de ce lieu commençoit déja à m'incommo-

der. Je dis donc en riant au Gouverneur, allons M. à la ſanté du Comte Julien; nôtre Chapelain pâlit à ces mots; voulés-vous nous perdre, me dit-il, en m'arrêtant le bras que je portois à ma bouche, ſçavés-vous que vous joüés à nous faire aſſommer, on ne ſe mocque pas ainſi des morts. Je me mis à rire, & je dis à mon valet de tirer un coup de piſtolet quand je boirois. Je bus, il tira, & je ne puis exprimer le tintamare que ce coup excita dans ces antres ſoûterrains. Il faut s'y être trouvé pour le croire, une infinité d'ecos repeterent ce coup, en groſſiſſoient ou diminuoient le ſon ſelon leur capacité, & je n'éxagere point en diſant, que ce bruit repeté dura près d'un demi quart d'heure.

Comme il ne nous arriva rien de fâcheux après cet acte, chacun bût, & le Chapelain encouragé fit comme les autres, chaque ſanté du Comte Julien étoit accompagnée d'un coup de piſtolet, qui faiſoit raiſonner la caverne d'une terrible maniere. Après que la ronde fut finie, je demandai où étoit le treſor, perſonne ne le ſçavoit, de ſorte que nous fûmes réduits à nous promener long-tems frappant de côté & d'autre, pour découvrir s'il n'y avoit point quelque cave, ou quelque vuide qu'on

pût raisonnablement croire être le lieu que l'on cherchoit. Mais nos recherches furent inutiles, nous nous fatigâmes en vain, & nous fûmes contraints de nous contenter du plaisir de voir des merveilles de la nature en matiere de cristalisations, qu'on ne voit que là, & dans la grotte de S. Michel à Gibraltar. J'en fis prendre des pieces qui representoient des branches d'arbres fleuries qui n'auroient point eu de prix, si elles avoient été à l'épreuve du Soleil. Nous revînmes sans nous égarer, parce qu'il est bien aisé de trouver son chemin, il n'y a qu'à suivre la disposition du terrein en montant toûjours, on trouve à la fin le commencement de l'escalier. Nous passâmes trois bonnes heures dans cette sombre promenade, & si nous ne revînmes pas chargés des tresors du Comte Julien, du moins fismes-nous une bonne provision d'appetit.

Le reste de l'après-dînée fut employé à visiter les dedans, & les dehors & cette Ville délabrée, & pendant ce tems-là le Gouverneur eut la bonté de nous envoyer chercher des chevaux, pour aller le lendemain voir le blocus, qui étoit devant Gibraltar. Il n'auroit pas été de la bienséance d'y aller à pied, quoiqu'il n'y eût pas plus d'une lieuë

& demie à faire, & beaucoup moins si on avoit pû prendre le chemin le plus droit. Mais il n'étoit pas de la prudence de s'exposer à tomber dans quelque parti Anglois, qui s'embusquoient quelquefois dans les halliers, & les masures qui sont au tour de la Baye, pour surprendre ceux qui s'approchoient trop près d'une petite riviere, qui tombe dans la Baye où ils alloient faire de l'eau pour leurs Vaisseaux.

Voyage au camp devant Gibraltar.

Nous partîmes le lendemain au point du jour, avec une escorte de douze Mousquetaires que le Gouverneur nous donna. Ils étoient commandés par son Lieutenant. Nôtre compagnie qui étoit de six Cavaliers, fut encore grossie de sept, ou huit personnes des Algesires, qui avoient des affaires au camp.

Nous y arrivâmes sur les neuf heures, sans avoir rencontré personne qui nous donnât seulement le bon jour. La garde du camp nous arrêta. Le Lieutenant des Algesires se fit connoître. L'Officier nous donna un Sergent, & six Mousquetaires pour nous conduire au quartier d'un Colonel Espagnol des amis de M. de la Gougeodiere. Nôtre escorte nous attendit au poste où nous avions raisonné. Il fallut traverser tout le camp pour trouver cet Officier. Nous

le trouvâmes enfin ; il nous reçût avec beaucoup de politesse, nous fit entrer dans sa barraque, nous presenta le chocolat, & ensuite des confitures, & de très-bon vin de Malgue, ou de Malaga. Nous lui dîmes le sujet de nôtre voyage ; il nous répondit fort obligeamment qu'il étoit ravi que nôtre curiosité lui procuroit l'honneur de nous rendre quelque petit service, qu'il nous alloit conduire à la visite d'une partie des lignes, & qu'après dîner, il nous feroit voir le reste.

Description de la Ville de Gibraltar.

Il faut sçavoir que la Ville de Gibraltar à qui le Détroit est redevable du nom qu'il porte, est située au pied & dans la partie Occidentale d'un rocher escarpé, qui avance près d'une demie lieuë dans la mer. Il ne tient à la terre ferme d'Espagne que par une petite langue de terre d'environ deux cens toises de large unie & aussi basse que la mer. La mer Mediterrannée la borne à l'orient, & la Baye de Gibraltar à l'occident. Ce rocher est extraordinairement élevé du côté de la Méditerrannée, droit & coupé à plomb comme un mur, il s'humanise ensuite davantage, & fait plusieurs terrasses qui le rendent plus accessible du côté de la Baye, entre lesquels, & le bord de

la mer, il laiſſe un terrein d'environ cent toiſes de largeur, dont la plus grande partie eſt occupée par une eſpece de marais formé par les eaux qui tombent de la montagne, & qui s'écoulent dans la mer aſſés près du Chemin couvert qui couvre les ouvrages de la Porte de terre de la Ville. Ce rocher ſe partage en pluſieurs parties ſéparées les unes des autres par des ravins profonds, les uns plus, les autres moins, tous leurs ſommets, & leurs pointes, ſont occupés par des murs, des redans, & des tours à l'antique, rondes & quarrées, dans la fabrique deſquelles je croi qu'il y a de la ſolidité, mais qui ſe défendent aſſés mal les unes les autres.

La Porte de la Ville eſt preſque au milieu d'une courtine terminée du côté de la Baye par un baſtion, & du côté de la montagne par un demi Baſtion. On dit que le foſſé eſt aſſés large, & qu'on y peut faire entrer l'eau de la mer dans le tems des groſſes marées, & l'y retenir en fermant l'Ecluſe. Il n'y a point de demie lune devant cette Courtine, mais ſeulement un Chemin couvert aſſés large, bien paliſſadé, & un Glacis au-delà duquel on prétend que le terrein eſt miné à une diſtance aſſés conſiderable.

Les vieux ouvrages qui ſont ſur la hauteur flanquent tout l'eſpace qui eſt devant la courtine, mais comme ils ſont hauts, je doute qu'ils puiſſent faire beaucoup de mal, ſur tout avec le canon qui ne me paroît pas pouvoir plonger aſſés pour cela. Je ne puis rien dire du dedans de la Ville, je n'y ai point entré, ce que j'en ai apperçû des hauteurs des Algeſires avec ma lunette me perſuade que c'eſt fort peu de choſe. Les maiſons m'ont paruës en petit nombre, peu élevées, aſſés diſperſées, je n'ai remarqué que deux Clochers, & bien des vieux murs & des maſures les unes au-deſſus des autres. C'eſt pourtant une des Clefs d'Eſpagne, du moins a-t'elle une Clef pour ſes armes. Je croi que c'eſt une Clef de parade, & ſans ſerrure, ce qui me le perſuade, c'eſt la maniere dont les Anglois s'en rendirent maître en 1703.

Une Eſcadre Angloiſe paſſant le Détroit s'aviſa de faire une bordée dans la Baye, & de ſonder, ou faire ſemblant de ſonder par bravade, & pour donner à penſer au Gouverneur. Celui-ci au lieu de mépriſer cette démarche folle, s'aviſa de faire tirer quelques coups de canon ſur les Vaiſſeaux; un boulet ayant donné par hazard dans celui qui portoit la Cornette, le Com-

Priſe de Gibraltar par les Anglois en 1703.

mandant irrité, fit signal à son Escadre de canoner la Ville, il fut si bien obéï qu'en moins de deux heures, le Gouverneur qui avoit arboré un grand pavillon de Bourgogne l'amena, & mit en sa place un pavillon blanc, & envoya deux Officiers dans un canot pour demander à capituler. L'Anglois reçut avec hauteur la proposition de ces Députés. & vouloit avoir la Ville à discretion. Ses Officiers plus sages que lui, l'obligerent à accepter ce que la fortune lui presentoit d'une maniere si inesperée. On accorda au Gouverneur, & à sa Garnison de sortir dans quatre heures avec armes & bagages, & deux canons, & aux Habitans qui voudroient se retirer de le faire dans la huitaine, à moins qu'ils ne voulussent prêter serment de fidelité à Charles III. que l'on appelloit alors l'Archiduc.

Histoire d'Espagne de M. l'Abbé de Bellegarde en 1723.

Je sçai que M. de Bellegarde, qui a fait imprimer une Histoire generale d'Espagne en 1723. dit à la page 80. de son neuvième tome, que cette place fut vivement attaquée par terre & par mer, qu'on y tira dix mille coups de canon; & que le Marquis de Salinas qui en étoit Gouverneur, ne capitula que le quatriéme jour du siege forcé à se rendre par le peu de garnison

qu'il avoit, & par le manquement entier de vivres & de munitions. Ce Marquis est obligé à cet Abbé de diminuer ainsi la honte d'une pareille capitulation. Mais les Espagnols qui m'ont conté ce que je viens de rapporter, étant témoins joculaires de la chose, sont plus croyables qu'un Ecrivain qui n'a écrit que vingt ans après, & sur des memoires venus d'Espagne.

Il est vrai que la Garnison étoit fort foible, & qu'elle ne faisoit pas cent hommes effectifs quoi qu'il parût par les états de guerre qu'elle étoit composée de quatre Regimens, faisant au moins deux mille hommes. Mais cent hommes de troupes reglées joints aux Habitans qui en pouvoient faire au moins deux fois autant, n'étoient-ils pas plus que suffisants pour se défendre dans une Place qui ne peut être attaquée que par un très-petit front, & seulement par deux mille cinq cens hommes de débarquement, comme l'Abbé de Bellegarde en convient. Les dix mille coups de canons dont il parle ne peuvent avoir été tirés que des Vaisseaux ; car les ennemis n'avoient n'y tranchées ouvertes, ni batteries formées, & que peuvent faire des boulets de canon tirés de la mer contre des

murailles ? Du bruit, & rien autre chose.

Quoi qu'il en ſoit, la priſe, ou ſurpriſe de Gibraltar ſervit infiniment aux ennemis du Roi d'Eſpagne, ils y mirent une bonne Garniſon, & elle les rendit en quelque façon Maîtres du Détroit.

Le Conſeil d'Eſpagne réſolut de reprendre cette Place à quelque prix que ce fût. Le Marquis de Villadarias l'aſſiegea ſur la fin du mois de Novembre 1704. & le fit d'abord avec aſſés de vigueur. Les batteries firent une brêche raiſonnable, mais les ennemis y firent entrer de nouvelles troupes qui impoſerent par la ſuperiorité de leur feu à celui des aſſiegeans qui n'oſerent riſquer un aſſaut, qui leur auroit coûté du monde & dont l'évenement paroiſſoit douteux.

On envoya au ſiege des Grenadiers François qui eſcaladerent la montagne & ſe rendirent maîtres d'une hauteur qui commandoit abſolument la Place, & qui s'y retrancherent de maniere à ne pouvoir être forcés, ni débuſqués, tellement que le ſiege qui duroit depuis près de trois mois, prenoit un très-bon train, & on étoit en état de s'emparer des ouvrages les plus éle-

vés, d'où il auroit été facile d'écraser la Ville si elle avoit tardée à se rendre, lorsque le Maréchal de Tessé arriva au camp. Sa presence chagrina le Marquis de Villadarias qui prétendoit avoir tout l'honneur de ce siege. La mesintelligence se mit parmi les troupes, comme elle étoit entre les deux Chefs, & on ne fit plus rien qui vaille les uns pour les autres. Ces Messieurs se mirent en tête qu'on ne pouvoit se rendre maître de la place, sans le secours d'une armée navalle; quoi que ce fut une pure imagination le Conseil d'Espagne y donna les mains. On ordonna au sieur de Pointis qui étoit à Cadis avec 13. Vaisseaux de guerre François d'aller faire cette corvée. Il eut beau representer que les ennemis avoient quarante Vaisseaux aux environs qui l'accableroient, il falloit obéïr. Il partit & se rendit devant Gibraltar avec son Escadre. Les ennemis qui furent avertis de sa marche le suivirent avec 35. gros Vaisseaux, l'attaquerent, & malgré toute sa bravoure le battirent, lui prirent trois Vaisseaux, deux s'échouerent & se brulerent après avoir sauvé les Equipages, & les autres se sauverent partie à Toulon, & partie à Cadis.

Escadre du Sr de Pointis défaite devant Gibraltar.

Siege de Gibraltar. changé en Blocus.

Après cette déroute les deux Generaux écrivirent à Madrid, qu'il n'étoit pas possible de continuer le siege. Il fut donc levé, on retira le canon des batteries, on abandonna le poste des Grenadiers François, & sans combler les tranchées, on fit une ligne à la queuë de la tranchée depuis une mer jusqu'à l'autre, & l'on s'y posta en changeant le siege en blocus, on y laissa d'abord mille Chevaux & quatre cens hommes de pied, le tout des troupes d'Espagne. Le Maréchal de Tessé conduisit autre part les troupes Françoises, elles n'y étoient plus necessaires, & elles servirent plus utilement en d'autres endroits. J'ai vû bien des Officiers de nos troupes qui se plaignoient hautement du peu de bonne volonté que les Espagnols, Officiers, & Soldats avoient fait paroître en cette occasion. Ils étoient tous malades, quand il falloit monter la tranchée, les Medecins du Camp ne pouvoient suffire à écrire les certificats que tous ces Dom Quichottes exigeoient d'eux pour prouver qu'ils avoient le frisson quand l'heure de la tranchée arrivoit. Je croi bien que c'étoit le frisson, mais celui que cause la peur, & non pas la fiévre. Des Medecins un peu experimentés

mentés, & moins complaisans les auroient gueris en les envoyant à la tranchée, où la peur des balles auroit bientôt fait disparoître la fievre, vraye ou supposée. Il faut pourtant leur passer cette faute, c'étoit de nouvelles troupes & des Officiers encore plus nouveaux; ils n'étoient pas encore accoûtumés à se faire tuer, ils s'y sont faits depuis, & ont acquis une très-juste réputation.

Nous visitâmes tous les postes de cette Ligne, il y avoit cinq redoutes garnies de canon, le fossé avoit douze à quinze pieds de large, & sept à huit de profondeur plein d'eau & de bouë, cela ne pouvoit pas être autrement à cause que le terrein est bas & de niveau avec la mer. Les deux parties vivoient dans une grande union & ne se chagrinoient pas le moins du monde. Je croi même que la nuit ils trafiquoient ensemble, lorsqu'ils en avoient besoin, & qu'ils le pouvoient faire sans scandale. Le Colonel nous dit qu'il y avoit alors au Blocus 400. Chevaux, & 1200. hommes de pied. Je pris la liberté de lui dire, que s'il étoit à la tête de nos Flibustiers de l'Amerique, il seroit maitre de la Ville dans vingt-quatre heures; il en convint, & me remer-

cia très-fort de la bonne opinion que j'avois de lui. Nous allâmes saluer le Commandant du Blocus. C'étoit un Maréchal de Camp appellé Dom Petro Darias, il nous reçût très-gravement & très-poliment. Nôtre Colonel nous traita magnifiquement à dîner, & nous accompagna jusqu'au bout de la ligne, où nous reprîmes nos chevaux & nôtre Escorte, & nous retournâmes aux Algesires, où nous arrivâmes avant la nuit fort contents de nôtre voyage.

Nous soupâmes joyeusement, & nous nous couchâmes ; mais comme nous nous étions mocqués des Esprits, on voulut éprouver si nous étions aussi braves que nous l'avions dit. On vint faire un grand tintamare à la porte de nôtre chambre. M. de la Gougeodiere me reveilla, & me demanda ce que j'en pensois. Je lui dis qu'il falloit feindre de dormir pour voir à quoi cela se termineroit. Je m'impatientai à la fin, je me levai, mon compagnon, & nos valets en firent autant ; car nous étions tous dans la même chambre, j'allumai une bougie, & je fis ouvrir la porte en disant, entrés, entrés, Messieurs, nous converserons ensemble, nous entendîmes des éclats de rire, qui nous firent soupçonner que c'étoit le

Gouverneur, & son Chapelain qui avoient voulu se divertir. Nous nous recouchâmes & dormîmes tranquillement le reste de la nuit.

Cette avanture servit à nous divertir le matin, nous déjeûnâmes trés-bien, & nous nous servîmes des chevaux qui nous avoient porté au camp pour retourner à Tariffe, parce que nous étions bien aises de voir le Païs au-dedans des terres, après avoir vû fort à nôtre aise les bords de la mer en venant. Le Gouverneur eût l'honnêteté de nous accompagner durant une bonne lieuë, nous nous séparâmes avec de grands témoignages d'estime, & d'amitié, & certainement, c'étoit un homme très-poli, de beaucoup d'esprit, & qui meritoit un meilleur poste que celui qu'il occupoit.

Je demeurai encore quelques jours à Tariffe, j'en partis le 8. Decembre avec mon valet, & un Moco, c'est-à-dire, un garçon d'écurie dont le maître m'avoit loüé des chevaux jusqu'à Cadis. Nous passâmes par Vegel & par Conil. La pauvreté & mal propreté des maisons de ces deux bicoques, me fit connoître que nous avions été aussi-bien logés dans le bois auprès de la Venta del Marqués, que nous l'aurions été à

Vegel. Je me détournai plusieurs fois du chemin, pour aller voir des ruines qui paroissoient meriter ma curiosité. Je fus trompé, & j'arrivai si tard au pont du Suaco, que je fus obligé de coucher dans le Bureau de la Doüanne, où je trouvai un Commis honnête homme qui parloit François, & qui avoit voyagé en France, & en Italie. Nous bûmes du vin de l'Isle de Cadis nouveau & excellent. Il me dit la maniere dont on le faisoit. La voilà telle que je l'ai apprise de cet honnête homme, & que bien d'autres gens m'ont confirmés après lui. On effeüille les vignes, afin que rien n'empêche l'ardeur du Soleil d'operer sur les grappes, & quand elles ont toute la maturité qu'elles peuvent avoir, on les coupe, & on les met dans une grande cuve, au milieu de laquelle on laisse une espace vuide capable de contenir un mouton, ou un chien que l'on y met entier chaussé, & vêtu après qu'on l'a égorgé. On jette par dessus de la chaux vive avec quelques livres de poivre concassé & de gengembre, & des feüilles de laurier. On remplit de raisins le reste de l'espace vuide, & toute la cuve jusqu'à un pied près du bord. On y verse ensuite de l'eau, en une certaine quantité, & on laisse fer-

Maniere de faire le vin à Cadis.

menter & boüillir tout ce mêlange pendant quatre à cinq jours, qui suffisent pour consommer si absolument l'animal qu'on y a mis, qu'on ne trouve pas la moindre esquille de ses os. On ouvre alors la champlure qui est au bas de la cuve, & pendant que quelques hommes qui y sont entrés, foulent le raisin avec leurs pieds de toutes leurs forces, on porte la liqueur dans les futailles qu'on a préparées, où l'on distribuë également tant celle de la cuve que celle qui sort du pressoir ; on jette dans chaque futaille une douzaine de blanc-d'œufs battus avec le vin pour amasser promptement l'ordure, & l'écume, & les faire sortir par la bonde à mesure que le vin bout; avec tous ces falmigondis, on ne laisse pas de faire des vins excellens dans tous ces quartiers. Les Chartreux de Xeres prétendent que le leur doit l'emporter sur tous les autres. J'ai vû bien des gens qui donnent la préference à celui qui croît dans l'Isle de Cadis. Je ne suis pas assés habile pour être juge de ce different.

CHAPITRE VIII.

Les Vaisseaux d'avis partent pour l'Amerique. Fête de Noël.

Départ des avis pour l'Amerique.

IL partit de Cadis le 20. Decembre deux Fregates de seize canons chacune, pour aller l'une à Carthagene, & l'autre à la Vera-Crux en Amerique porter les paquets de la Cour, & avertir qu'on se tînt prêt à recevoir les Gallions qui devoient les suivre le plûtôt qu'il seroit possible. Ce plûtôt est pour l'ordinaire deux ou trois mois. Le P. Xaime Mimbela dont j'ai parlé au commencement de ce volume, se servit de cette occasion pour passer à la Nouvelle Espagne, & de-là au Perou. Son départ me fut très-sensible. Il me privoit du plaisir de sa conversation qui m'instruisoit de quantité de choses curieuses, touchant les Missions de la Chine & des Philippines. Il me fit present de quelques Livres Espagnols. Je lui donnai des Lettres pour nos Religieux des Isles du Vent, & de S. Domingue en cas qu'il y relâchât en allant, ou en revenant; car il comptoit de revenir en Europe, après avoir achevé sa Commission. Il est de-

meuré au Perou, le Roi d'Espagne l'a nommé à un Evêché dans les Andes, c'est-à-dire, dans les montagnes. Pour l'ordinaire ils ne sont pas les plus riches, mais en échange on dit que l'air y est infiniment meilleur que dans la plaine.

C'est la coûtume en Espagne aussi-bien qu'en Italie, de faire à Noël les complimens que nous faisons en France, le premier jour de l'année. On ne manque pas de s'écrire, de se visiter, de se faire des presens. J'allai saluer l'Evêque, le Gouverneur & quelques Espagnols, avec qui j'avois fait connoissance. Je fus obligé d'acheter du tabac de la Havanne pour faire des presens au Prieur, & sur tont au Sacristain de nôtre Couvent, & à quelques Religieux que ma liberalité m'avoit rendus amis jusqu'à l'importunité. Je reçûs aussi des presens de chocolat, de confitures, de vases de terre sigillées, & autres semblables bagatelles, dont je me serois bien passé, parce que par honneur il faut donner aux Domestiques qui les apportent plus que les choses ne valent. Il n'y eût pas jusqu'au Gazetier qui m'envoya ce jour-là la Gazette chés-moi, quoique j'eusse accoûtumé de l'aller lire chés-lui. On ne donne ordinairement

que demie reale par semaine, encore n'y a-t'il que les gens qui se piquent de generosité qui payent si bien. Il fallut bien que je m'en piquasse à mon tour; car il n'avoit jamais voulu rien recevoir de moi; il m'en coûta ce jour-là, beaucoup plus qu'il ne m'en auroit coûté, s'il m'avoit traité avec moins de courtoisie. Mais comme on suppose que ceux qui viennent de l'Amerique sont chargés d'argent, il fallut vaincre en cette occasion mon naturel œconome, & paroître plus liberal que je n'avois envie. Au reste il ne faut pas croire que ce soit par chagrin contre le Gazetier, que j'avertis ici le public que les Gazettes imprimées à Madrid sont aussi menteuses que celle de Suisse, & de quelques autres Païs ausquelles on fait ce reproche. Elles le sont au dernier point, en voici un échantillon. Toute la terre sçavoit que Charles III. qu'on nommoit l'Archiduc, étoit entré dans Barcelonne le 14. du mois d'Octobre, & la Gazette du 25. Novembre assuroit que la Place se défendoit à merveille, & qu'elle étoit abondamment fournie de vivres, & de munitions de guerre avec une nombreuse Garnison, & très-bien intentionnée.

Tempête ex- Le premier jour de l'année 1706. fut

remarquable par une des plus furieuses traordinaire, tempêtes, dont on eût encore entendu parler. Elle causa la perte d'une infinité de Vaisseaux, non-seulement sur les côtes d'Espagne, de Portugal, de France, de Hollande & d'Angleterre, mais encore dans la Mer Baltique, & par tout le Nord. Le Gouverneur de Cadis contre la pratique du Païs, permit à tous les Bâtimens d'entrer dans le Pontal, cela sauva tous les Bâtimens qui étoient dans la Baye, & devant la Ville, pas un ne fut endommagé, mais il étoit tems qu'ils y entrassent; car une heure plus tard, il n'auroit plus été tems. J'avois vû bien des tempêtes, jamais je n'avois vû rien qui en approchât. La violence du vent arrachoit les arbres, & les emportoit, elle renversoit les canons dans les batteries, & il n'y avoit personne qui put se tenir debout dans les lieux où le vent souffloit. J'étois allé dire la Messe chés nos Peres, quand cette tempête horrible commença à se faire sentir. Je fus obligé d'y demeurer jusqu'à la nuit.



CHAPITRE IX.

Voyage de l'Auteur à Sainte Marie & à Seville.

SI nos Vaiſſeaux avoient pû mettre à la voile le lendemain de cette tempête ; il eſt certain que nous n'euſſions trouvé perſonne dans le Détroit pour nous diſputer le paſſage ; mais comme on ne s'attendoit pas à ce qui venoit d'arriver, ils n'avoient à bord ni eau, ni bois. Ils avoient amené leurs huniers, & déſenvergnés leurs voiles, lors qu'ils s'étoient vûs moüillés dans le Pontal, leurs affaires n'étoient pas terminées, & avant qu'ils fuſſent en état de mettre à la voile, on eût nouvelle de Tariffe que les ennemis s'étoient remis à leur croiſiere ordinaire dès le troiſiéme jour après la tempête. Je vis bien qu'il ne falloit pas eſperer de partir ſi-tôt, & que dépenſe pour dépenſe, il valoit autant que j'en fiſſe en me promenant, qu'en demeurant à Cadis. Je trouvai l'Aumônier d'un Vaiſſeau du Roi dans la diſpoſition d'aller voir Seville, nous partîmes enſemble de Cadis le Mardi 5. Janvier dans une Barque de paſ-

ſage qui va à Sainte Marie, où nous arrivâmes ſur les dix heures du matin.

Cette Ville eſt ſituée ſur la côte de la Baye de Cadis, vis-à-vis & au Nord-Eſt de cette Ville ſur la côte Occidentale de la riviere de Lethé, qui eſt à ce qu'on prétend le Fleuve de l'Oubli des anciens, les Maures l'ont appellé *Quadelethé*, c'eſt-à-dire, l'eau, ou la riviere de Lethé. On voit à l'embouchure de cette riviere dans la Baye de Cadis une Tour, & une batterie fermée, qu'on appelle Sainte Catherine; nous en paſſâmes aſſés près, mais nous n'y mîmes point à terre. Sainte Marie eſt à deux petites lieuës plus haut. La marée nous y porta en moins d'une demie heure, après que nous eûmes dépaſſé Sainte Catherine. On l'appelle le Port de Sainte Marie, parce que les Vaiſſeaux y viennent moüiller, & y ſont plus en ſûreté que dans bien des endroits de la Baye. La Ville eſt plus grande que Cadis, mieux percée, les ruës plus larges, le terrein où elle eſt bâtie eſt uni, & tous les environs extrêmement gras, & bien cultivés graces aux Auvergnacs, Limouſins, & autres François qui y viennent travailler. Les maiſons ſont belles. Elle eſt remplie de quantité de Négocians François, Anglois, Hollandois,

Port Sainte Marie.

Genois, & autres. Elle est sans défense, n'ayant que de simples murailles abatuës en bien des endroits, avec un petit Château qui lui sert de Citadelle, qui ne vaut rien à present, & qui ne valoit pas grand chose, quand les Anglois & les Hollandois s'en emparerent le premier Septembre 1702. au nom de l'Archiduc ; cela leur fut aisé, outre qu'elle n'étoit point du tout fortifiée, il n'y avoit aucunes troupes pour disputer la descente ; ils y entrerent sans y trouver la moindre résistance, y exercerent des violences inoüies sur les femmes, les enfans, & sur quelques vieillards qui n'avoient pû se retirer avec les autres, la pillerent, la saccagerent, & y commirent toutes les profanations & les impietés dont les Heretiques sont capables ; mais comme la prise de cette Ville, ne les conduisoit pas à la prise de Cadis, qui étoit leur but, & qu'ils virent que leurs manifestes & leurs promesses ne purent faire embrasser leur parti qu'à un seul miserable, à qui ils donnerent le titre de Marquis de los Cannuelos, & qui fut pris & pendu après leur départ, ils assiegerent le Fort de Matagorda. Ce Fort est situé sur une langue de terre, bornée d'un côté par la rade, ou baye de Cadis, & de l'autre par le

Les Anglois attaquent Matagorda, & sont battus.

canal de Trocardera, dans lequel il y avoit alors quinze Vaisseaux des Indes Espagnols, & quelques Vaisseaux François; ils ouvrirent la tranchée, dresserent deux batteries de canons & de mortiers, & comptoient comme une chose sûre la prise de Cadis, ne s'imaginant pas que le Fort de Matagorda, ni celui du Pontal qui lui est opposé dussent faire presque aucune resistance, ils furent trompés, les Vaisseaux François & Espagnols s'approcherent de terre autant qu'ils le purent sans échoüer, & canonerent jour & nuit leur camp, & leurs tranchées, & les six Galeres de France qui y étoient seconderent si vivement les Vaisseaux, que pendant que les uns foudroyoient les tranchées & les batteries des ennemis, trois étant sorties du Pontal, prirent les retranchemens & les tranchées à revers, & y tuerent une quantité considerable d'Officiers & de Soldats. Les Anglois envoyerent contre elles six Fregates & trois Galiotes à bombes, mais bien loin qu'elles se retirassent, elles allerent au-devant, se battirent avec une intrépidité surprenante, & obligerent les ennemis de se retirer, après les avoir extrêmement maltraités. Enfin au bout de sept jours de tranchée ouverte, ils

retirerent comme ils purent leurs canons & leurs mortiers, rejoignirent leur gros, & se rembarquerent sans autre avantage que d'avoir pillé, & saccagé quelques lieux ouverts, & sans défense, & d'avoir commis une infinité de profanations dans les Eglises & dans les Monasteres, qui leur ont attiré la haine & les imprécations de tous les peuples, au lieu qu'ils esperoient les faire déclarer pour leur parti. On prétend qu'ils ont perdus plus de trois mille hommes, tant au siege de Matagorda, que dans les rencontres qu'ils ont eües avec les troupes Espagnolles, sans compter sept à huit cens Irlandois, & autres Catholiques qui ont desertés.

Les Anglois se retirent, & abandonnent la côte d'Espagne.

Nous allâmes visiter les Eglises & les Couvents de Sainte Marie, qui se ressentoient encore de la fureur des Heretiques. On nous montra au Couvent des Minimes, appellé de la Victoire des statuës de la Sainte Vierge, de S. Loüis & de S. François de Paule, que ces impies avoient traînées par les ruës, mutilées, & enfin jettées dans un égoût. On les en a retirées, & remises en leurs places, avec tout l'honneur & la veneration, que meritent les Images des Saints.

La statuë de S. Loüis Roi de France,

étoit cause d'un differend considerable, entre les Cordeliers & les Minimes de Sainte Marie; il n'étoit pas encore terminé quand je partis de Cadis. Le public m'aura obligation de le lui apprendre. Les premiers avoient chés-eux la Confrairie des Marchands François, qui ont pris pour leur Patron S. Loüis Roi de France; la statuë de ce Saint étoit dans une Chapelle magnifique, que les Négocians François avoient fait bâtir, dans laquelle ils faisoient les Fêtes & les ceremonies, qui se celebroient au nom de la Nation, comme j'ai dit ci-devant qu'on le pratiquoit à Cadis. Il arriva pendant la guerre qui a précedé la paix de Risvick, que les Négocians François ayant été obligés de se retirer du Port Sainte Marie, les Cordeliers de cette Ville crurent donner une marque éclatante de leur zele pour leur Prince, en jettant hors de chés-eux tout ce qui appartenoit aux François, voyant d'ailleurs que S. Loüis, sa Chapelle & sa Confrairie ne leur étoient plus d'aucune utilité, depuis la retraite des François. Après une mûre déliberation, ils prirent un beau matin la statuë de S. Loüis, & la porterent au milieu de la place publique, & l'y laisserent, en disant que ce Saint étant devenu inutile à

Histoire de la statuë de S. Loüis au Port Sainte Marie.

leur Eglise, ils l'abandonnoient à qui voudroit le loger, & honorer gratis. Cette démarche causa beaucoup de scandale. Les Minimes du Couvent de la Victoire qui en furent avertis, allerent processionnellement chercher la statuë, l'apporterent avec reverence dans leur Eglise, dresserent un Autel à son honneur, & l'y placerent.

Philippe V. étant venu à la Couronne d'Espagne, & les Marchands François étant retournés à Sainte Marie, & ne trouvant plus leur saint Patron chés les Cordeliers, allerent établir leur Confrairie chés les Minimes, à qui ils témoignerent beaucoup de reconnoissance pour ce qu'ils avoient fait à l'honneur du Saint & de la Nation.

Les Cordeliers qui virent le préjudice que leur causoit leur extravagance, pour ne pas dire leur impieté, demanderent que la statuë du Saint leur fût renduë, & prétendirent que les François étant revenus s'établir à Sainte Marie, le Saint & la Confrairie devoient revenir chés-eux, parce qu'ils y avoient été de tems immemorial. Ils firent citer les Minimes devant l'Evêque de Cadis, de qui la Ville de Sainte Marie dépend pour le spirituel. Les Minimes comparurent, les Négocians François

entrerent en la cause, & les raisons des derniers furent trouvées si bonnes, que l'Evêque prononça en faveur des Minimes, & ordonna du consentement & à la demande des Négocians François, que la statuë & la Confrairie demeureroient à l'avenir chés les Minimes. Les Cordeliers n'eurent garde de se soumettre à un jugement si juste & si équitable, ils en appellerent au Conseil du Roy, où l'affaire étoit pendante quand je partis de Cadis. On ne doutoit point qu'ils ne perdissent leur procès, & les Espagnols disoient hautement qu'ils meritoient d'être châtiés.

Ce fait m'a déterminé à croire, ce que l'apostat Gage Anglois rapporte dans sa Relation de la Nouvelle Espagne, sur les tableaux & statuës des Saints, que les Curés de ce Païs-là ont l'incivilité de mettre hors de leurs Eglises, quand ceux qui les entretenoient, & qui faisoient les dépenses des Fêtes de ces Saints sont morts, ou hors d'état de les continuer. Car si on pratique ces irréverences pour les Images des Saints dans la vieille Espagne, il n'est que trop probable qu'on n'a pas plus de respect pour elles dans la Nouvelle.

Nous employâmes tout le reste de la journée à visiter la Ville & les Cou-

vens, & le lendemain nous partîmes de grand matin sur des mules, pour aller voir la Chartreuse de Xerés; elle est à une petite demie lieuë, à côté de la Ville de ce nom, qui n'est qu'à deux lieuës de Sainte Marie. Nous allâmes dabord voir la Ville. On l'appelle Xerés de la Frontera, ou de la Frontiere, parce que du tems que les Maures étoient maîtres de Cadis, cette Place étoit sur la Frontiere des Etats Chrétiens & Maures, & servoit comme d'un poste avancé pour couvrir les Païs Chrétiens. Cette Ville n'a que de foibles murailles, sans fossé, ni ouvrages exterieurs. Elle m'a paruë plus grande que Cadis, bien percée, avec une belle place au milieu. Les Anglois y avoient fait bien du desordre en 1702. & sur tout dans les Eglises. Les maisons y sont assés belles, on dit qu'il y a quantité de Noblesse, & que les environs produisent les plus beaux chevaux de toute l'Espagne. Nous en vîmes en effet qui étoient d'une très-grande beauté. Nous dinâmes à Xerés, & nous comptions de retourner coucher à Sainte Marie, après avoir vû en passant la Chartreuse. On nous montra dans une Métairie, qui est entre la Ville, & la Chartreuse des restes de cet aqueduc, qui fut bâti à ce qu'on dit par

Xerés de la Frontera.

un des amans de la Princesse Iberie, pour conduire l'eau de la Sierra de la Cabras, ou de la montagne des chévres jusqu'à Cadis. C'étoit un grand ouvrage, le peu que nous en vîmes portoit les marques d'une très-haute antiquité ; mais je ne voudrois pas assurer qu'il le fut autant que les Espagnols le disent. J'admire en cela leur modestie. Ils auroient pû dire qu'il étoit fait avant le Déluge. Qui le leur auroit contesté ?

La Chartreuse de Xerés a été bâtie, & fondée par un particulier de cette Ville, qui étoit selon les apparences puissamment riche; car il fallut de grandes sommes pour élever ce grand & somptueux bâtiment. La premiere porte est décorée de quatre colonnes de marbre avec leurs pilastres, leurs pieddestaux, les chapitaux, architrave, frise & corniche de marbre jaspé, très-beau, & très-bien travaillé; il y a au-dessus un fronton magnifique, dans le timpan duquel sont les armes du Fondateur. Après qu'on a passé une vaste cour, où il y a des orangers très-gros, en pleine terre, on trouve d'un côté la porte de l'Eglise,& ensuite celle du premier cloître, elles sont toutes deux de marbre blanc, & très-belles. L'Eglise

Chartreuse de Xerés.

n'eſt pas fort grande, mais elle eſt très-magnifiquement ornée, les ſtales des Religieux, & toute la menuiſerie du chœur & des chapelles eſt de bois de cedre très-bien travaillé. Il y a derriere le grand autel qui eſt à la Romaine & fort riche, une chapelle entierement dorée avec de très-beaux camajeux. Ce magnifique Couvent renferme quatre cloîtres, un deſquels eſt ſoûtenu par des colonnes de marbre. Les cellules des Religieux ſont ſpacieuſes toutes boiſées de cedre, avec des jardins qui ont chacun une fontaine fort propre.

Honnêteté du Prieur de la Chartreuſe pour l'Auteur.

J'avois une Lettre d'un de nos Peres de Cadis pour le Dom Prieur. Il nous reçût à merveille, & eût l'honnêteté d'être toûjours avec nous, & quand le devoir de ſa Charge l'appelloit à quelque obſervance, le P. Procureur prenoit ſa place. Nous ne pûmes jamais obtenir du Prieur d'aller coucher à Sainte Marie ; il fallut coucher à la Chartreuſe. Il nous traita avec toute l'abondance & la politeſſe poſſible à ſouper, & le lendemain à dîner; & comme il ſçût que nous voulions voir Seville, il me donna une Lettre pour le Prieur de la Chartreuſe de cette Ville, qui étoit ſon ami particulier, en me recommandant de la rendre moi-même

aussi-tôt que je serois arrivé.

Nous nous séparâmes de cet aimable Prieur sur les deux heures après midi comblés d'honnêtetés. Il chargea le cheval de mon valet de deux grosses bouteilles de cuire pleines d'un vin excellent, qui nous fit bien plaisir dans nôtre petit voyage. Nous arrivâmes à Sainte Marie sur le soir, & nous en partîmes le lendemain en calêche, qui ne nous coûta que deux piastres & demie, jusqu'à San Lucar de Baremeda, où nous arrivâmes sur les deux heures après midi.

San Lucar de Baremeda.

Cette Ville est à l'embouchure de la riviere appellée Guadalquivir. C'est un Port naturel, qui n'est défendu que par deux batteries fermées. La Ville n'a pour défense que de foibles murailles éboulées en bien des endroits. Du reste elle est fort jolie, bien bâtie, & étoit fort riche, & d'un grand commerce, lorsque celui des Indes Occidentales étoit à Seville. Son sort a suivi celui de cette grande Ville, tout le commerce ayant passé à Cadis, San Lucar s'en ressent extrêmement, & devient pauvre de jour en jour, & se dépeuple; ce qui le soûtient encore, c'est que bien des Vaisseaux y viennent moüiller, & y font la contre-bande plus aisément qu'en aucun autre lieu.

Nous nous embarquâmes ſur le ſoir un peu avant le commencement du flot. Cette marée nous pouſſa juſqu'à Hercado Village ſitué ſur le bord Oriental du Guadalquivir dans un angle que fait un gros ruiſſeau, qui ſe jette en cet endroit dans la riviere, je ne ſçai pas le nom, ſoit que je l'aye oublié, ſoit que je ne m'en ſois pas informé. Nous ne deſcendîmes point à terre. Nous ſoupâmes à bord, nous avions des proviſions, & du vin des Chartreux, & comme nous étions les maîtres du bateau, nous n'avions à nous garder que des mains de trois Matelots qui nous conduiſoient. Nous les fiſmes boire, & nous nous endormîmes comme nous pûmes.

Nous mîmes à la voile dès que le Juſan fut paſſé. Nos Matelots que nous avions crû Eſpagnols, étoient des Provençaux de Martegues, il y avoit bien des années qu'ils étoient dans ce Païs-là. Ils faiſoient la pêche, & ſelon le tems ils portoient leur poiſſon à Seville, ou à Cadis. Ils me dirent qu'il y avoit ſur la côte plus de ſoixante Barques de Pêcheurs de Martegues, mais qu'ils n'alloient point à Cadis, quand il y avoit des Navires du Roy, parce qu'on les enlevoit pour les faire ſervir

De Pêcheurs Provençaux établis en Eſpagne.

ſur les Vaiſſeaux, où ils trouvoient bien moins leur compte, qu'au métier qu'ils faiſoient, où ils étoient maîtres d'eux-mêmes, & n'avoient que les riſques de la mer à courir.

Le Guadalquivir n'eſt pas large. Il ne me parut pas avoir quatre-vingt toiſes devant Hercado, c'eſt aſſurément bien peu pour une riviere que les Eſpagnols mettent au-deſſus de toutes les rivieres du monde ; mais ſa profondeur eſt conſiderable, & ſuffit pour porter de gros Bâtimens juſqu'à Seville. Son cours quoi qu'aſſés droit n'eſt pas rapide. Les Campagnes à droite, & à gauche nous parurent belles, & aſſés remplies de Villages & de Châteaux. On trouve dans un coude que fait la riviere un aſſés gros Bourg appellé la Puebla, & demie lieuë plus haut un autre appellé Corvea. On compte treize lieuës de ce dernier endroit à San-Lucar, & deux lieuës juſqu'à Seville. Nous laiſſâmes ſur nôtre gauche le Village d'Alfarache qui ſelon les apparences eſt la Patrie vraye ou ſuppoſée de Dom Guſman d'Alfarache, fameux par le Roman qui porte ſon nom, & nous arrivâmes à Seville ſur le midi.

Deſcription du Guadalquivir.

Nos Matelots nous conduiſirent dans

une Hôtellerie dont le Maître étoit ou François, ou Provençal Espagnolisé, qui entendoit le François à peu près comme l'Arabe, mais qui parloit en perfection le Provençal, & l'Espagnol, il nous donna à dîner fort proprement, & eut soin de nous faire trouver un carosse pour nous conduire à la Chartreuse, où je voulois porter la lettre du Prieur de Xerés, croyant qu'elle étoit de quelque importance à cet aimable Religieux. Le carosse vint sur les trois heures, nous nous y mîmes, mon Valet à pied avoit la main sur la portiere, & nous affectâmes une gravité, qui nous auroit fait prendre pour des Espagnols, si elle avoit été accompagnée d'une paire de Lunettes. Il fallut traverser une partie de la Ville, pour arriver au Pont de Batteaux qui conduit à Toiana, Faubourg ou Ville, comme ils le disent, qui est de l'autre côté de la riviere. C'est dans ce lieu qu'est la Chartreuse, le Palais de l'Inquisition & bien de belles maisons.

Civilité du Prieur de la Chartreuse de Seville.

Le Dom Prieur nous reçût d'abord avec beaucoup de gravité; mais dès qu'il eût lû la lettre de son ami le Prieur de Xerés: Soyez le bien-venu, me dit-il, mon cher Pere. Mon ami Dom Antonio

Antonio me mande que vous lui êtes recommandé par son frere le Pere Ferdinand Lopés, & que vous venés exprès pour voir la Ville, vous ne sortirés point d'ici, je vous ferai voir tout ce qu'il y a de beau, & je témoignerai à Dom Antonio le plaisir qu'il me fait d'obliger un Galant Homme. Je voulois m'excuser d'accepter ces offres obligeantes, mais il me dit que c'étoit perdre son tems, & qu'il falloit demeurer avec lui tout le tems que je voudrois demeurer à Seville. Il sonna, & aussi-tôt il se presenta un Frere, à qui il donna tout bas quelque ordre, il en vint un autre un moment après. Alors le Prieur me prit par la main, & nous conduisit dans un appartement assés près du sien, où nous trouvâmes une table dressée & couverte dequoi faire une abondante collation. Je demandai mon Valet, le Frere me répondit en François, que je l'aurois incessamment, il ne vint pourtant qu'une heure & demie après, & fit apporter ma petite valise, & les deux bouteilles de cuir de Xerés. Il me dit qu'un Domestique qui avoit été avec lui avoit payé le carosse & la dépense que nous avions faite à l'Hôtellerie où nous avions fait collation pendant

Eglise des Chartreux.

ce tems-là. Le Prieur nous conduisit à l'Eglise adorer le Saint Sacrement. Elle n'est pas fort grand, quoi qu'elle le soit assés pour leurs usages, mais elle est extrêmement décorée ; le bon goût joint à la magnificence, s'y remarque par tout. Il y a une Chapelle où est la Sepulture desDucs d'Alcala Fondateurs de cette Chartreuse ; on y voit deux tombeaux de marbre vis-à-vis l'un de l'autre, qui sont accompagnés de tous les ornemens qu'on a pû imaginer pour un sujet comme celui-là,les plus beaux marbres, les bronzes les mieux travaillés, la dorure la plus vive, la sculpture la plus délicate brille par tout dans ces excellentes pieces. Elles ont été faites en concurrence par deux Sculpteurs Italiens, ausquels outre le prix convenu pour le travail on avoit promis quatre mille écus de récompense à celui qui réüssiroit le mieux. Le travail achevé il ne se trouva personne qui osât donner la préférence à l'un plûtôt qu'à l'autre, tant on y remarquoit de beautés, de bon goût, & d'art, de sorte qu'on fut contraint de leur proposer de tirer au sort à qui auroit la récompense proposée, ils aimerent mieux la partager, & le Duc d'Alcala, qui faisoit faire ce Mausolé

pour ses predecesseurs & pour ses successeurs, y ajoûta deux mille écus, qu'ils partagerent encore entre eux. C'est ainsi que ce Seigneur reconnut le merite de ces deux excellens Ouvriers, & c'est ainsi qu'en devroient user ceux qui doivent par leur état faire fleurir les arts, & les sciences. Le Dom Prieur, & le Pere Procureur nous tinrent compagnie à souper, & le Frere qui parloit François eut ordre d'être toûjours avec nous, & d'avoir soin que rien ne nous manquât.

Je dis la Messe le lendemain de bon matin afin de pouvoir voir la Ville, Dom Prieur nous envoya du Chocolat, & ensuite il nous vint prendre pour nous fairevoir la Chartreuse. Elle n'a que deux Cloîtres, mais ils sont extrêmement grands, portés sur de très-belles Colonnes, voûtés, & d'une très-grande propreté. Nous comptâmes près de cent vingt Cellules; mais elles n'étoient pas toutes remplies, du moins de Religieux de Chœur; car je n'en vis à l'Eglise, & une fois au Refectoire, qu'environ quatre-vingt, & vingt-deux freres, peut-être y en avoit-il de malades. Les Cellules étoient belles, & fort bien lambrissées, leurs jardins propres avec des Fontaines jail-

Cloître & Cellules des Chartreux.

lissantes. Nous vîmes la Bibliotheque, elle étoit à côté de l'appartement du Pere Prieur. Elle étoit grande, ornée d'une très-belle Menuiserie, avec des bustes de marbre, sur des Scabelons de même matiere, des tableaux de prix, des Vases antiques, & une fort belle suite de Medailles d'or, d'argent & de bronze. Ils prétendoient avoir vingt mille volumes presque tous reliés en parchemin à la mode du Païs. Ce que j'y trouvai de meilleur fut quantité de Manuscrits Goths, & Arabes très-bien conservés. Le Prieur me montra des Livres François en assés bon nombre, & même des plus nouveaux. Je conjecturai qu'il entendoit le François, il me l'avoüa ensuite, & ne le parloit pas mal.

Il me dit après dîner, qu'il étoit juste de nous faire voir la Ville, qu'il ne pouvoit pas nous y accompagner, mais que le Pere Procureur, & le Frere Alphonse le feroient pour lui. Nous trouvâmes un des deux carosses que la Chartreuse entretient à la porte, nous y montâmes. Le Valet du Pere Procureur étoit à une portiere, & le mien à l'autre. Les Domestiques peuvent suivre aisément, parce qu'on va fort gravement. Je souhaitai d'aller à saint

Paul, c'eſt le grand Couvent de mon Ordre, où je ſçavois que le Provincial que j'avois vû à Cadis étoit en Viſite, nous y fûmes ; il me reçût fort bien, & me demanda pourquoi je n'étois pas venu loger au Couvent. Je lui répondis que le Prieur des Chartreux m'avoit retenu : vous êtes en bonne main, me dit-il, demeurés-y, j'aurai ſoin de l'aller remercier des honnêtetés qu'il vous fait. Le Prieur du Couvent qui ſe trouva avec le Provincial, me fit bien des offres de ſervice. On apporta du vin, des confitures, & enſuite le Chocolat. Nous prîmes congé du Provincial, qui vint conduire le Pere Procureur de la Chartreuſe juſqu'au bas des dégrés. Le P. Prieur nous conduiſit pour nous faire voir le Couvent. Je ferai mieux de dire la Ville de ſaint Paul. L'Egliſe eſt plus grande que ſaint Euſtache de Paris ; elle a trois Nefs fort grandes environnées de Chapelles dont il y en a pluſieurs incruſtées de marbre, avec des Tombeaux magnifiques. Le Chœur de jour des Religieux eſt vaſte ; les ſtales d'une très-belle menuiſerie avec des bas reliefs d'une ſculpture très-fine. Le grand Autel répond fort bien à ces riches accompagnemens, toute l'Egli-

se étoit tenduë de Damas rouge avec des lés de Velours de la même couleur ornés de galons & de franges d'or. Cela faisoit un effet magnifique. On nous montra la Sacristie & le Trésor. Les Benedictins de France qui montrent le leur avec tant d'ostentation ne feroient que blanchir devant celui-là. Je n'ai jamais tant vû d'argenterie; de Chasses, de Reliques, de Vases d'or & d'argent qu'il y en a dans ce Trésor. Les Ornemens n'étoient pas moins riches. On nous fit voir des devants d'Autels d'argent & de vermeil doré, cizelés dans la derniere perfection. La Custode où l'on porte le Saint Sacrement est d'une grande beauté, & d'une richesse infinie, à cause des perles, & des pierreries qui y sont enchassées. Elle n'approche pourtant pas de celle de la Cathedrale. Le Couvent est d'une étenduë surprenante, on y travailloit encore. Il y avoit déja deux Cloîtres achevés. Les Colonnes qui portent les Arcades ne sont que de pierres fort hautes & fort bien travaillées. Les voûtes sont en plein ceintre. Il y avoit des Chambres pour près de deux cens Religieux. On doit bâtir encore deux autres Cloîtres; mais qui ne seront pas si vastes que les deux premiers.

Couvent des Dominicains de S. Paul,

L'un est destiné pour les Novices, & l'autre pour les Etrangers. Nous vîmes le Refectoire, il n'a encore que la moitié de sa longueur ; il est fort élevé, voûté assés clair, & fort propre. La Bibliotheque est au-dessus, nous ne la vîmes pas ce jour-là ; c'est un monde qu'on ne peut pas voir en si peu de tems.

Alameda ou Cours de Seville.

Nous fumes delà au Cours, on l'appelle Alameda, le Terrein où il est étoit autrefois un marais, on l'a desseché, & on y a planté des Ormes qui font des allées fort droites, & fort longues. C'est la promenade ordinaire de toute la Ville. Nous y vîmes quantité de gens en carosse, à pied & à cheval. Les hommes & les femmes ne vont point dans le même carosse, quand même ce seroit mari & femme. C'est le lieu des avantures, & où le Sexe d'une certaine espece va busquer fortune. L'entrée du Cours est ornée de deux Colonnes de pierres fort anciennes & fort hautes. La Statuë d'Hercule est sur l'une, & celle de Jules Cesar sur l'autre. Le vulgaire s'imagine que ce sont les deux Colonnes d'Hercule, avec aussi peu de raison, qu'on croit les avoir encore à Cadis. C'est Philippe II. qui a fait désecher le ma-

rais, planté les allées d'Ormes, & fait élever ces Colonnes & ces Statuës, c'est-à-dire, que c'est sous son regne que la Ville a fait ces dépenses. C'est du moins ainsi qu'il est écrit dans une table de marbre du pied d'estal de ces Colonnes.

Nous revînmes à la Chartreuse assés tard. Le P. Prieur étoit retiré; le Pere Procureur nous tint compagnie à souper, & le lendemain matin après la Messe, & le Chocolat, le Frere Alphonse nous conduisit à la Cathedrale. Après Saint Pierre de Rome, je croi que c'est une des plus grandes Eglises du monde. Le principal corps du bâtiment est presque quarré. Il est partagé en cinq Nefs par des Colonnes de pierre hautes & bien travaillées, & assés éloignées les unes des autres, qui portent les arceaux, & les voûtes qui me parurent hardies, & d'un très-beau travail.

On prétend que c'étoit la principale Mosquée des Maures, lors qu'ils étoient maîtres de Seville, & qu'ils l'ont bâtie. D'autres prétendent qu'elle est l'ouvrage des Goths, qui ont regné tant de siecles en Espagne. Si le Pere Jerôme avoit écrit les Antiquités de Seville, il n'auroit pas manqué de lui donner Hercule pour Fondateur. Quoi qu'il

en soit, c'est une très-grande Eglise, accompagnée d'un grand nombre de Chapelles entre lesquelles il y en a deux couvertes en dômes, très-grandes, & très-magnifiques, dont l'une sert de Sacristie, & l'autre de Chapitre, où les Chanoines font leurs Assemblées. Le pavé de ces deux Chapelles est de marbre bien choisi, & bien mis en œuvre. C'est dans la premiere qu'on conserve ce Tabernacle, ou Custode qui sert à porter le Saint Sacrement en Procession. On dit qu'il pese près de trois mille livres; il est d'argent fort bien travaillé, enrichi de pierreries. J'aurois bien voulu voir la machine sur laquelle on le met pour lui faire faire la Procession; car il n'est pas possible de le porter sur les épaules. Je croi que vingt hommes en auroient plus qu'ils ne pourroient en porter. On nous dit que le Tabernacle de Tolede étoit encore plus grand, mais qu'il n'étoit pas si bien travaillé. On nous montra le Chandelier des Tenebres, il est de bronze, il pese deux mille livres, il est bien travaillé, mais j'ai de la peine à croire qu'il ait couté autant que le Sacristain nous dit. Les Livres du Chœur, les ornemens, l'argenterie tout est riche, grand, magnifique. Il y a

Sacristie de Seville.

une Fontaine très-belle au milieu de la Sacriſtie avec un Baſſin de très-beau marbre.

La Salle du Chapitre eſt décorée de tableaux de prix ſur une tenture de Velours rouge. On nous dit que l'Archevêque avoit cent mille écus de revenu, & que ſon Clergé qui eſt fort nombreux en avoit deux fois autant. Peut-être qu'on comprend là-dedans l'entretien de cette Egliſe, qui doit monter bien haut, puiſque le Cierge Paſchal peſe ſix ou ſept cens livres. La Chapelle où le Roi Ferdinand repoſe avec ſon épouſe, eſt au bout de l'Egliſe, elle eſt fort grande & fort décorée. Il n'y a point d'Epitaphe ſur ce Tombeau, peut-être parce qu'ils n'ont pas oſé graver ſur le marbre la qualite de Saint qu'ils donnent à ce Prince ſans avoir obtenu pour cela des Lettres d'attache de Rome.

Nous demeurâmes près de trois heures dans cette Egliſe, où aſſurément on ne peut pas s'ennuyer, tant il y a de choſes qui meritent d'être vûës, & d'être eſtimées. Il eſt vrai qu'il faut faire une grande proviſion de patience pour écouter ſans ſe fâcher les rodomontades, & les loüanges outrées que ceux qui nous conduiſoient, donnoient à

tout ce qu'ils nous faisoient voir. Encore n'est-ce pas assés, il faut approuver, admirer, croire, ou en faire semblant, sans cela tout est perdu. Je pensai me ruiner en superlatifs, jamais je n'ai tant menti par politesse que je fus obligé de faire dans cette occasion.

Tour de la Giralda.

Pour achever de nous lasser, il falloit monter au Clocher. Ils l'appellent, *la Giralda*, à cause d'une figure de bronze dorée qui tourne, & qui montre d'où vient le vent. C'est une Tour quarrée, qui diminuë à mesure qu'elle s'éleve; elle est de pierre de taille très sculptée; on lui donne quarante toises de hauteur. On monte jusqu'à cette hauteur par une rampe très-commode, où les chevaux peuvent marcher sans peine C'est l'ouvrage des Goths, ou des Maures. La Fléche qui est au-dessus est un ouvrage des Chrétiens fait depuis que les Maures ont été chassés. Je ne montai que jusqu'au pied de la Fléche. Il y a une balustrade de pierre autour de la terrasse, de-là on peut voir toute la Ville, & le Païs des environs. La Ville est presque ronde. Elle m'a paruë de-là grandeur de Roüen, mais beaucoup moins peuplée. On en attri-

buë la cauſe à une peſte furieuſe qui ravagea le pais & la Ville en 1640. pendant laquelle on enterra plus de deux cens cinquante mille perſonnes. C'eſt beaucoup, mais je n'en ſuis pas garant, & je ne voudrois pas l'être ; car il s'en faut bien que Seville ait jamais été auſſi peuplée que Roüen, & il eſt certain que ſi on ôtoit 125000. perſonnes de Roüen, on ſeroit bien embaraſſé de trouver qui fermeroit les portes. Car lorſque nous ſuppoſerions qu'il y auroit dans Seville, & dans ſes Fauxbourgs autant de maiſons qu'à Roüen, il faudroit convenir, qu'il y auroit beaucoup moins de peuple dans la premiere que dans la ſeconde, parce qu'il eſt rare qu'on trouve à Seville, plus d'une famille dans la même maiſon.

Nous ſortîmes enfin de ce vaſte Temple, & nous paſſâmes chés un Négociant François Eſpagnoliſé portant lunettes & golile, pour qui on m'avoit donné des Lettres à Cadis. Il me reçût d'une maniere gravement civile, & me promit de m'envoyer à la Chartreuſe les Lettres qui me viendroient ſous ſon couvert. C'étoit en cela ſeul que j'avois beſoin de lui. Il étoit tard quand nous arrivâmes à la Chartreuſe, & nous trouvâmes que le P. Prieur, & le P.

Procureur avoient eu la complaisance de nous attendre pour dîner.

Nous ne sortîmes point l'après-diné, nous la passâmes en partie dans l'enclos, & en partie dans la Bibliotheque.

Le lendemain, le P. Procureur nous mena à l'Alcaçar; c'est ainsi qu'on appelle le Palais où demeuroient les Rois Maures. C'est constamment leur ouvrage. Il a servi depuis qu'ils ont été chassés aux Rois d'Espagne, qui y ont faits des augmentations & des embellissemens, qu'il est aisé de distinguer des ouvrages des Maures. Tant de gens en ont fait des descriptions, que je ne crois pas me devoir embarrasser d'en faire une nouvelle. Ce que j'en puis dire, c'est que les pieces de ce vaste bâtiment sont belles, chacune en particulier, & que toutes ensemble, elles n'ont aucune commodité, à moins de changer nôtre maniere de vivre d'apresent, & prendre celles des Maures, ou des premiers Espagnols qui leur ont succedé. On voit plusieurs jardins pleins de gros orangers, citronniers, palmiers, & autres arbres rares en France, & sur tout s'ils étoient plantés en plein vent, & en pleine terre, mais qui ne sont point du tout merveilleux dans un Païs aussi chaud que Seville.

Palais des Maures appellé Alcaçar.

La Lonja ou Bourse.

La Lonja, ou la Bourse est un assés grand bâtiment, où il y a une justice à peu près comme celle des Consuls à Paris, pour juger des differends qui arrivent entre les Marchands & pour fait de négoce. On dit que ce lieu étoit autrefois extrêmement frequenté, & les Juges fort employés. Ils sont à present, & malgré eux en vacances, & le seront encore plus, si le procès pour la residence de la Chambre appellée de la Contractation, ou du Commerce des Indes est jugé en faveur de la Ville de Cadis, comme il y a apparence qu'il le sera. Ce coup achevera de ruiner Seville qui se dépeuple, & devient pauvre de jour en jour, malgré la fierté de ses Habitans, qui sont sans contredit, les plus orgüeilleux Espagnols qui soient dans toute l'Espagne. Il n'y a pas jusqu'aux Moines, qui vont par les ruës sur des mules avec de grands chapeaux horisontaux sur la tête, de grandes lunettes sur le nés, leurs manteaux étendus sur la croupe de l'animal qui les porte, & un criado, ou valet avec longue épée, qui tient la main sur la croupiere.

Je n'ai jamais vû tant de Couvents de l'un & de l'autre sexe, que dans cette Ville. Je crois qu'il y en a près de qua-

tre-vingt tous riches & bien bâtis, ce qui est une marque des grandes richesses qui ont été dans cette Ville. Elle a plusieurs Eglises Paroissiales, qui sont comme des aides de la Cathedrale, douze ou quinze Hôpitaux, & quantité de Chapelles de Confrairies. J'aurois vû à loisir tous ces endroits ; car j'en avois la commodité ; mais le cinquiéme jour de nôtre arrivée, nôtre Correspondant m'envoya une Lettre de Cadis, qui m'avertissoit de partir en diligence, si je voulois profiter du Vaisseau qui m'avoit amené de l'Amerique.

Le P. Prieur à qui je fis part de l'avis, que je venois de recevoir, me voulut persuader de demeurer chés-lui jusqu'à Pâques, & qu'alors je m'en irois par terre, & verrois toute l'Espagne, & que je serois bien reçû dans tous les Couvents de son Ordre. Je le remerciai, & le priai de trouver bon que je ne perdisse pas un moment de tems pour m'en retourner, de peur de perdre l'occasion de mon Vaisseau. Il y consentit avec peine, & me fit promettre que si nous étions de nouveau arrêtés à Cadis, je reviendrois passer mon tems chés-lui. Je le lui promis sans peine ; car j'avois conçû pour lui une veritable estime. Heureusement je trouvai dans ma valise

quelques raretés de l'Amerique, que je le priai de conserver comme une marque de mon attachement.

Mon valet m'étant venu dire, qu'au lieu d'une calêche que je l'avois envoyé chercher, il avoit trouvé nos Matelots de Martegues qui m'avoient amené, & qui promettoient de me conduire dans très-peu d'heures à Cadis, parce que le vent étoit à souhait. Je n'hésitai pas à prendre cette voye. Je le dis au P. Prieur, qui après de nouveaux efforts pour me retenir, me permit enfin de le quitter. Le P. Procureur & le Frere Alphonse, nous vinrent conduire jusqu'à l'embarquement. Je trouvai dans la Tartanne un grand pâté de poisson, un quartier de mouton rôti, & une grande piece de bœuf coupée à peu près comme deux aloyaux, du pain, du fromage, des fruits secs, des citrons, des oranges, des confitures & du chocolat, mes deux bouteilles de Xerés accompagnées de quatre autres remplies d'excellent vin. Je reconnus aussi genereusement que je pus le faire le cocher, & le valet du P. Procureur, qui nous avoient toûjours servis, & après bien des embrassades & des témoignages d'amitié, nous nous séparâmes de ces aimables Religieux, qui ne voulurent point ren-

Départ de Seville.

trer dans leur carosse, qu'ils ne me vissent embarqué.

Nous levâmes l'ancre sur les six heures du soir, le Samedi 16. Janvier 1706. & ayant vent & marée pour nous jusqu'à l'embouchure de la riviere, nous eûmes bien-tôt fait les quinze ou seize lieuës que l'on compte de Seville jusqu'à San Lucar, là nous trouvâmes un vent d'Oüest-Nord-Oüest qui nous poussa dans la Baye de Cadis le plus heureusement du monde. Je priai nôtre Pilote de nous conduire à bord du S. Paul de Marseille, dans lequel j'étois venu des Isles. Nous y entrâmes sur les huit heures du matin, il nous coûta six piastres pour nôtre voiture.

J'appris que nôtre départ étoit differé, parce que les Anglois qui étoient entrés dans la Mediterranée, & qu'on croyoit ne devoir plus revenir dans le Détroit avoient repris leur croisiere. Il n'étoit pas de la prudence de nous aller livrer entre leurs mains. Si j'avois reçû ces avis quinze heures plûtôt, je serois demeuré à Seville; mais il fallut prendre patience & recommencer à parcourir les ruës de Cadis, & les environs, quand le tems le permettoit, résolu d'attendre jusqu'au 15. Février, & puis de retourner à Seville, & de-là

prendre mon chemin par terre, & voir en passant Madrid, & les autres Villes d'Espagne qui sont sur la route.

J'ai dit ci-devant, qu'il y avoit auprès de la porte du Pontal une Chapelle dédiée à S. Roch, qui appartient à la célébre Confrairie de l'enterrement de Christ. On célébre la Fête de ce Saint Confesseur, avec une magnificence d'autant plus grande que les Espagnols qui craignent extrêmement la peste, se souviennent qu'ils doivent leur conservation à la puissante intercession de ce Saint. On ne manque jamais de faire le panegyrique du Saint, on choisit pour cela le meilleur Prédicateur, & il y a presse à être chargé de cette commission. Celui qui l'avoit fait le dernier, quelques semaines avant que nous arrivassions à Cadis, avoit dit des merveilles du Saint. Des François gens sages & de probité qui l'écoûtoient avec plaisir & attention, de qui je tiens ce que je vais rapporter en étoient charmés, lorsqu'il finit ainsi son éloge. Oüi, Messieurs, tout ce que je viens de dire à la loüange de ce grand Saint, & tout ce qu'on y pourroit ajoûter, me paroîtroit infiniment au-dessous de ses merites, je n'hésiterois point un moment à le placer à la gauche de l'incomparable S. Jacques

Panegyrique de S. Roch à Cadis.

nôtre glorieux Apôtre, c'est-à-dire, au-dessus de tous les Saints qui sont en Paradis, si par un malheur irréparable, il n'étoit pas né gavache. Remercions Dieu d'être nés Espagnols. *Amen.*

Gavache est un terme de mépris qu'ils affectent de donner aux François.

Un Ecrivain de Vaisseau du Roi, qui étoit chargé de la garde du Vaisseau Genois, que l'Escadre de M. d'Aire avoit arrêté, me proposa d'aller voir ce Vaisseau, qui étoit dans le Pontal; c'est ainsi qu'on appelle le canal vaste, qui sert de Port à Cadis. Car l'espace qui est devant la Ville, & qui s'étend jusqu'au port Sainte Marie, ne peut-être regardé que comme la partie interieure, & la plus saine d'une Baye, dont l'entrée est entre Rota, & la pointe de S. Sebastien, & qui est partagée en deux parties par les rochers appellés *los Pueros*, ou les Pourçeaux & le Diamant.

L'entrée du Port du Pontal me parut large d'environ cinq cens toises, elle est défenduë par deux Forts bâtis sur deux pointes de terre & de rochers, qui s'avancent à la mer vis-à-vis l'un de l'autre, comme si l'autheur de la nature les avoit faits exprès, pour y placer deux Forteresses destinées à défendre ce passage étroit.

Fort de Pontal & de Matagorda.

Le Fort du côté de Cadis s'appelle le Pontal, quand les Espagnols parlent de

tous les deux, ſans les diſtinguer, ils les appellent *les Fontales* ; ce Fort autant que je l'ai pû voir : car je ne l'ai pas vû par-dedans, eſt un quarré long. La mer ſert de foſſé aux trois quarts de ſon enceinte. La quatriéme partie eſt couverte de deux Baſtions, d'un foſſé plein d'eau de la mer ; d'une demie lune, & d'un chemin couvert bien paliſſadé ; il y a des batteries fermées, telles que je les ai décrites ci-devant au-dehors de ce Fort à droite & à gauche.

Celui qui eſt ſur le bord oppoſé, s'appelle Matagorda. Il y a du côté de l'Eſt une petite Iſle, qui ſervit merveilleuſement à le défendre pendant que les Anglois l'attaquerent. On y dreſſa une batterie qui étoit commandée par un Capitaine d'un Vaiſſeau qui fit des merveilles, & qui déſola le camp & les travaux des ennemis. La mer en ſe retirant laiſſe une grande partie de ce Port à ſec ; il n'y a que le milieu large de huit à neuf cens toiſes qui demeure plein d'eau à une profondeur plus que ſuffiſante, pour tenir à flot les plus gros Bâtimens armés & chargés. Les vaſes qui ſont des deux côtés de ce canal, & que la mer couvre & découvre, ſont molles ſans pierres ni pointes de rochers, de maniere que les Vaiſſeaux y ſont leur

foüille doucement, s'y enfoncent sans danger, & s'en relevent de même quand le flot revient.

Les Bâtimens assés gros peuvent aller jusqu'au pont de Suaco ; mais il est rare qu'on aille se poster si loin. A ne prendre la circonference depuis le Pontal, jusqu'à trois lieuës en-deçà du pont de Suaco, & retournant jusqu'à Matagorda, on y trouve dix lieuës ou environ. Espace capable de conserver un grand nombre de Bâtimens. Dans le milieu, ou canal qui est toûjours plein d'eau, on y trouve depuis six jusqu'à dix brasses d'eau. On a bâti deux Tours sur l'Isle de Leon, qui servent à diriger l'entrée des Navires dans le Port. On a aussi pratiqué un endroit revêtu de murs avec des escaliers, où les Chaloupes vont remplir leurs futailles de l'eau qu'on tire des puits voisins.

Je passai un jour & demi fort agreablement à me promener en Chaloupe autour de ce grand Port. C'est-là où les Gallions se retirent, ils y trouvent toutes les commodités pour se radouber. Les Magazins de vivres, d'agrès & de munitions, sont dans un Bourg appellé Porto-Real au Nord-Est de la Baye. J'y vis des chantiers de construction, mais il y avoit alors peu d'ouvriers.

Les Forts du Pontal & de Matagorda, ſont tous heriſſés de gros canons de fonte. Je crois que les munitions de guerre n'y manquoient pas; mais je doute que les Garniſons fuſſent en meilleur état que celle de Cadis.

On nous flattoit d'un prompt départ de jour en jour, depuis que j'étois revenu de Seville, lorſque je me ſouvins que je n'avois pas été de près voir les colonnes d'Hercule. J'y fus avec quelques François, qui avoient la même démangeaiſon que moi. Elles ſont ſur cette langue de terre, qui joint l'Iſle de Leon à celle de Cadis; car il faut ſe ſouvenir que c'eſt ainſi qu'on appelle la partie Orientale, & la partie Occidentale de la même Iſle. Il y a environ une lieuë de la porte de Terre à ces venerables reſtes de l'antiquité. Nous nous en approchâmes croyant juſtifier les contes que les Eſpagnols en débitent. Mais nous fûmes étrangement ſurpris de ne pas rencontrer la moindre choſe qui pût nous faire ſeulement ſoupçonner qu'elles fuſſent d'une antiquité un peu conſiderable. Nous vîmes que ces deux Tours rondes, qui n'ont à preſent qu'environ vingt pieds de hauteur ſur douze à quinze pieds de diamêtre, étoient d'une maçonnerie fort commune. Leurs portes

étoient bouchées, & nous convînmes tous qu'elles avoient été dans leur jeune tems des moulins à vent qu'on avoit abandonné; il n'y a ni inſcriptions, ni bas reliefs, ni reſtes de figures quelconques. En un mot, rien qui merita nôtre attention, ni qui recompenſa la moindre partie de la peine que nous avions priſe pour les aller voir de près. Car je les avois vû plus d'une fois du grand chemin, où j'avois paſſé, & je devois me contenter. Mais que ne fait-on pas quand on eſt curieux, & auſſi déſœuvré que je l'étois alors.

J'aimerois mieux croire que les prétenduës colonnes d'Hercule, ſont les deux rochers, Abila & Calpé, dont le premier eſt en Afrique, & le ſecond en Europe, à l'entrée du Détroit vers l'Orient, au-de-là deſquels on s'imaginoit qu'il n'y avoit plus de terre, d'où eſt venu dans la ſuite le conte des colonnes d'Hercule. En effet, M. Bochart remarque que Abila, ſignifie une colonne en Langue Phenicienne. Or comme ce paſſage étoit dangereux & difficile, parce qu'il n'y regne que deux vents, & que la jonction des deux Mers y excite ſouvent un clapotage très-incommode. Ceux qui venoient de l'Orient avoient toûjours eu le malheur de trouver en cet

Abila & Calpé, rochers qu'on a regardé comme les colonnes d'Hercule.

endroit des vents d'Oüeſt, qui les empêchoient d'avancer. De ſorte qu'on crût pendant bien long-tems qu'on ne pouvoit pas aller plus loin. Hercule même prit ces deux rochers pour les bornes & les limites de ſes voyages, au-delà deſquels il ne falloit pas penſer de pouvoir aller. De-là eſt venu le fameux, *Nec plus ultra*, que nous devions trouver gravé ſur les deux colonnes. A la fin pourtant les Pheniciens encouragés par l'Oracle, eurent le bonheur de trouver un vent d'Eſt, qui leur fit paſſer le Détroit, & découvrir l'Iſle de Cadis. Enſuite tous les Païs Occidentaux, ils allerent au-de-là du *Nec plus ultrà*; mais par reſpect pour Hercule, ils n'oſerent pas l'effacer, & quoiqu'ils allaſſent bien au-de-là, ils diſoient toûjours qu'on ne pouvoit pas paſſer les bornes que ce Heros s'étoit preſcrites; ce qui me fait croire que Abila & Calpé, ne ſont pas les veritables colonnes d'Hercule, c'eſt que luimême les a paſſées, puiſqu'il a été à Cadis. Je ne ſçaurois auſſi m'aveugler juſqu'au point de prendre deux vieux moulins à vent pour des colonnes. Ainſi je ſuis obligé de prier les Eſpagnols, de trouver bon que je prenne ces deux mazures, pour ce qu'elles ſont, en laiſſant

la

la liberté à tout le reste du genre humain de les prendre pour ce qu'on voudra.

Maniere de tuer les Taureaux à Cadis.

Je n'ai vû aucune course de Taureaux pendant que j'ai demeuré à Cadis, aussi n'étoit-on pas en ce tems-là dans une situation à témoigner beaucoup de joye. Mais en échange, j'ai bien vû des fois tuer les Taureaux, dont on devoit débiter la chair à la boucherie, cela vaut presque une course de Taureaux. C'est ordinairement le Vendredi après midi qu'on en tuë le plus grand nombre. Les Bouchers les lâchent les uns après les autres dans une place à côté droit de la porte du Pontal. Ils lâchent en même-tems un nombre de chiens, qui attaquent le Taureau de tous côtés, le mordent, le déchirent, se pendent à sa queuë & à ses oreilles, & quelque effort qu'il fasse pour se sauver, il est rare qu'il sorte de la place, quoiqu'elle n'ait ni barrieres, ni murailles, que celles des maisons pour l'arrêter. Une demie heure suffit aux chiens pour mettre le Taureau tout en écumes, & dans une fureur extraordinaire. Alors un Boucher s'en approche à cheval, & lui donne un coup de lance dans la grosse veine du coû. Il n'en faut pas davantage pour le faire tomber, & c'est comme un signal

aux chiens pour ſe jetter encore plus furieuſement ſur lui, & ſe battre pour boire ſon ſang. Quand on voit qu'il n'a preſque plus de force, on acheve de lui couper la gorge, & ſur le champ ſans le battre, le ſouffler, ni lui donner le loiſir d'égoûter ſon ſang, on l'écorche de la même façon qu'on écorche un cheval à la voirie.

J'ai vû de ces animaux courir chargés de huit ou dix chiens, qui aimoient mieux ſe laiſſer traîner que de lâcher priſe.

C'eſt à cauſe de cette maniere de tuer les animaux, que la viande qu'on débite à Cadis, eſt la plus vilaine, la plus dégoûtante, & la plus ſujette à ſe corrompre qu'il y ait au monde. Par bonheur pour moi mon hôte étoit François, auſſi-bien que ſes Domeſtiques, & ils avoient un ſoin particulier de bien preſſer la viande, pour en faire ſortir le ſang, & la laver dans pluſieurs eaux pour la nettoyer avant de la mettre au feu.

Les Eſpagnols prétendent que cette façon de tuer les Taureaux rend leur chair plus tendre, & plus délicate. Je ne veux pas conteſter avec eux pour ſi peu de choſe. Je conviens que la chair eſt bonne, & même aſſés tendre; mais

je voudrois une preuve un peu évidente, pour me convaincre qu'elle doit sa bonté à cet exercice violent qu'on a fait faire à la bête avant de la tuer.

On ne tuë que des animaux mâles & entiers.

On sera peut-être surpris de ce que je ne mets que des Taureaux, & point de Bœufs dans la Boucherie de Cadis. Mais il faut sçavoir que c'est une pratique observée religieusement par toute l'Espagne; du moins des gens très-dignes de foi me l'ont assuré. On ne sçait ce que c'est que de châtrer des Taureaux, ni de tuer des vaches dont la chair pourroit être plus tendre, à moins que leur extrême vieillesse ne les empêche d'être propre à la generation. On ne tuë aussi que des belliers, qui tous belliers qu'ils sont, ne laissent pas d'avoir la chair très-bonne & très-grasse.

Pour ce qui est des veaux, & des agneaux, il n'en faut pas parler; quelques Espagnols à qui j'en ai demandé la raison, m'ont dit que c'étoit un défaut de prudence & d'œconomie dans un Etat de tuer les animaux avant qu'ils fussent arrivés à leur perfection, & qu'ils eussent contribués à la multiplication de leur espece, & que c'étoit pour cette raison, que Dieu avoit défendu dans l'Ancien Testament de manger les petits dans le lait de leurs meres. On

voit par cet échantillon que la Loi de Moïse est encore bien respectée en Espagne. C'est encore pour obéïr à cette Loi, que les femmes accouchées ne viennent à l'Eglise, qu'après un certain nombre de jours, qui se regle selon le sexe de l'enfant qu'elles ont mis au monde. Quoique cela sente le Judaisme de cent lieuës, ce ne sont pourtant pas des cas d'Inquisition, autrement il faudroit mettre toute l'Espagne au S. Office. Mais malheur à celui qui a balayé sa maison à rebours, qui a pris sa chemise blanche le Samedi, qui a de la repugnance à manger de l'anguille, du liévre, du lapin, du cochon. Il est Juif, il n'en faut pas davantage, vîte, qu'on allume le feu.

CHAPITRE X.

Les Gallions sortent du Pontal. Cérémonies qui se pratiquent pour y porter l'Image de Nôtre-Dame du Rosaire. Procession de la Bulle de la Croisade.

LE Mardi 19. de Janvier 1706. les Gallions sortirent du Pontal, & vinrent moüiller en ligne devant la Ville,

Cela y répandit la joye. Car quoique les avis fussent partis, on doutoit que les Gallions fissent le voyage cette année, à cause des Vaisseaux ennemis, qu'on disoit être en croisiere pour les attaquer & pour les prendre, ce qui est la même chose, à moins qu'ils ne soient escortés par des Vaisseaux d'autre Nation, qui sont toûjours mieux armés que ces Marchands Espagnols.

Quoique je les eusse vû dans le Pontal, je ne laissai pas de les aller visiter. Les Espagnols se font un plaisir que les Etrangers les aillent voir; & quand on feint d'être surpris de leur grandeur, de leur beauté & de leur force, on ne sçauroit s'imaginer combien on chatoüille agreablement leur vanité. Je ne manquai pas de feindre, & de mon mieux, une admiration extraordinaire, & quoiqu'il m'en coûta infiniment pour trahir mes sentimens, je ne laissai pas de soûtenir contre quelques François avec qui j'étois, que les Gallions avoient quelque chose de plus grand & de plus majestueux que nos Vaissaaux de guerre, même ceux du premier rang. J'eus aussi-tôt pour moi tous les Espagnols. Il falloit voir comme ils applaudissoient à mon discours, & de quelle maniere ils loüoient mon bon goût & la justesse

de mon discernement. On nous presenta du chocolat & des confitures, & j'eus sans vanité plus d'honneurs que je n'en souhaitois, en consideration des loüanges outrées dont j'avois chargé les Gallions. Nous nous séparâmes fort contens les uns des autres, & les Espagnols sur tout que j'aurois fait mourir de joye, & de repletion de vanité, si la délicatesse de ma conscience ne m'eût obligée de donner des bornes à ma visite.

Les Gallions sortent du Pontal. Leur description.

Il est constant que les Gallions sont de grands Bâtimens. Il y en a qui portent soixante-dix canons, & qui enpourroient porter davantage. La plûpart ont trois ponts, ce qui les fait paroître beaucoup au-dessus de l'eau, & leurs poupes ont trois galleries. La raison de tous ces étages, est pour avoir plus grand nombre de chambres pour les Passagers, qui payent de grosses sommes pour leurs passages. Avec tout cela, il s'en faut bien qu'ils soient nourris comme on l'est dans les Vaisseaux François, je ne dis pas les Vaisseaux de guerre, où les Capitaines ont toûjours une table abondante & magnifique, mais même dans les Vaisseaux Marchands, Bordelois, Rochelois, Dunquerquois, Normans, Provençaux, & même Nantois. Le plus grand défaut qu'on trou-

ve dans les Gallions, & dont il n'y a pas d'apparence qu'ils puissent jamais se corriger; c'est qu'il n'y a pas assés d'Officiers, & de gens de service. Je veux dire, de Canoniers, de Matelots & de Soldats, de maniere que l'on est assuré de les prendre dès qu'on les attaque, & qu'on en veut venir à un abordage, une infinité d'experiences ne laisse pas lieu de douter de cette verité.

Nôtre-Dame du Rosaire est sur le Vice-Amiral.

Le Vaisseau qui portoit le Pavillon de Vice-Amiral, étoit commandé par M. de la Rosa. Ce Vaisseau a le privilege de porter la statuë de Nôtre-Dame du Rosaire, qu'on conserve avec respect dans l'Eglise de nos Peres. On étoit occupé quand je partis de Cadis à lui faire des robes, & des ornemens pour le voyage. Outre la niche où elle repose dans la chambre de poupe, elle a encore une chambre qui lui est particulierement destinée, & comme elle ne l'occupe pas, on la loüe à son profit à quelque passager de consequence; & il y a ordinairement presse pour avoir cette chambre. Si je fusse demeuré à Cadis jusqu'au départ des Gallions, j'aurois vû les cérémonies qui s'observent quand on l'embarque précisément la veille du départ.

Quoique je n'en aye pas été témoin

oculaire, je ne laisserai pas de les écrire selon le rapport qui m'en a été fait par nos Peres, & par des gens d'honneur, qui avoient vû plusieurs fois cette cérémonie.

Cérémonie pour porter l'Image de la Vierge au Vaisseau.

Ils m'ont assuré que le jour destiné à cette cérémonie, toutes les Processions de la Ville, tous les Confreres avec le Gouverneur, les Corregidors, & tous les autres Corps de la Ville, se rendent en nôtre Eglise, où le Gouverneur des Gallions ne manque pas de se trouver avec ses principaux Officiers, & tous les Capitaines. La Garnison est sous les armes en deux files depuis l'Eglise jusqu'au lieu de l'embarquement. On chante une Messe des plus solemnelles, & après qu'elle est achevée, le Prieur du Couvent consigne l'Image de la Sainte Vierge au Vice-Amiral, qui jure, & qui s'engage de la rapporter, & alors toutes les Processions défilent chacune en son rang. Nos Peres vont les derniers, quatre d'entre eux portent la sainte Image sur un brancard magnifique. Le Vice-Amiral l'épée à la main est à côté du brancard, sur lequel il appuye la main gauche, & on la conduit ainsi en chantant des Hymnes jusqu'à la Chaloupe qui la doit porter à bord du Vaisseau Vice-Amiral, dans lequel elle

doit faire le voyage. Elle eſt ſaluée du canon de la Ville, & des Vaiſſeaux quand elle ſort de l'Egliſe; on fait une ſeconde décharge, lors qu'elle entre dans la Chaloupe,& une troiſiéme quand elle entre dans le Vaiſſeau. Toutes les femmes de la Ville la vont conduire juſqu'à la Chaloupe, & vont au-devant d'elle juſqu'au lieu, où elle doit mettre pied à terre, quand elle revient de l'Amerique. On la rapporte avec les mêmes cérémonies à nôtre Egliſe accompagnée de tous les preſens, & des vœux qu'on lui a fait pendant le voyage qui ſont pour l'ordinaire fort conſiderables.

Nous partîmes avant qu'on fit la cérémonie de la porter au Vaiſſeau, & nous laiſſâmes les Gallions devant la Ville, où ils achevoient de ſe charger. On ne doutoit plus de leur départ, depuis que la nouvelle étoit venuë qu'ils ne ſeroient point inquietés par les ennemis, avec leſquels on diſoit qu'on avoit fait un Traité ſecret, tant pour le voyage que pour le retour à certaines conditions ſages, dans leſquelles les deux partis trouvoient également leurs avantages.

C'eſt ainſi qu'on en devroit toûjours uſer. La guerre ne devroit être qu'en-

tre les gens armés. Les Marchands devroient toûjours être neutres. Et cela feroit si les Princes, & leurs Ministres vouloient bien se souvenir que le commerce fait la force, le bonheur, l'appui, & la richesse de l'Etat, & que leurs differents interêts particuliers, quelques grands qu'ils puissent être, doivent toûjours ceder à l'interêt general de leurs Etats.

Le Mercredi 20. Janvier, on solemnisa magnifiquement la Fête de S. Sebastien, dans la petite Eglise qui lui est dédiée dans l'Isle qui porte son nom, au Sud-Est de Cadis. J'y fus avec ma compagnie, c'est-à-dire, les Peres Redempteurs François, qui avoient été au Royaume de Maroc, & qui attendoient qu'on leur rendît leur argent, afin d'y retourner. Il y avoit un grand concours de monde, & sur tout de femmes dont on peut dire aussi veritablement que Guy Patin le disoit de celles de France, que S. Trotet & S. Caquet, sont de tous les Saints ceux ausquels les femmes ont plus de dévotion. Tout le monde sçait que les femmes Espagnolles de quelque distinction qu'elles soient, ne sortent gueres de chés-elle, que pour aller aux Eglises & à ces pelerinages de dévotion, dont elles ont trouvé le se-

cret d'augmenter le nombre tant qu'elles ont pû ; & qui leur sont d'autant plus agreables, qu'ils sont éloignées de leurs maisons.

J'ai remarqué dans un autre endroit, qu'il y a une petite Chapelle de Nôtre-Dame de bon Voyage dans la même Isle de S. Sebastien, en voilà plus qu'il n'en faut pour faire bien promener les femmes de Cadis. Elles ont toutes des prétextes pour y aller, & le plus souvent c'est toûjours le meilleur pour elles. Celles qui ont des carosses, n'ont garde de s'en servir. Le pelerinage n'auroit pas tant de merite. Elles y vont à pied, & vêtuës toutes d'une maniere si uniforme, qu'il est impossible de les reconnoître. Leur habit consiste en une grande & longue juppe noire, ou minime de soye, ou serge fine, sur laquelle elles portent une mante, qui leur couvre la tête & presque tout le corps jusqu'aux pieds, dont elles se couvrent le visage, de maniere qu'il n'en reste de découvert qu'un seul œil qui sert à les conduire. Elles appellent cette maniere d'aller par les ruës *Andar tapada*, marcher tapée, ou fermée.

Je ne sçai si c'est la pudeur, qui leur a fait inventer cet habillement. Si cela a été dans le commencement, il s'en

faut bien qu'elles s'en servent à present pour le même sujet ; il les rend les plus effrontées qu'on se puisse imaginer, & comme elles sont sûres qu'on ne les connoîtra pas, & qu'on ne leur fera jamais de violence pour leur découvrir le visage, elles se croyent tout permis sous ce masque. Elles accostent ceux qui leur plaisent, lient des conversations, & souvent des intrigues les plus plaisantes du monde ; on en feroit des volumes. Comme elles sont spirituelles leur conversation est agreable, fine, délicate, enjoüée. Ceux qui aiment les avantures en trouvent assûrément, & en sont ordinairement les dupes. Il est de la politesse de recevoir les complimens qu'elles font, d'y répondre avec civilité ; mais il faut bien se garder de lier quelque intrigue. Il nous étoit arrivé bien des fois d'être accosté par des femmes, la conversation étoit courte, parce que nous ne sçavions pas assés la Langue du Païs ; mais ce qui m'étonnoit, c'est que nôtre hôtesse ne manquoit pas de nous dire ce qui nous étoit arrivé, cela me faisoit soupçonner que c'étoit elle qui nous parloit, ou qu'elle étoit de concert avec celles qui nous avoient parlés.

Mon Hôtesse étoit née à Cadis, de

pere & mere François, mais elle n'en étoit pas moins Espagnole. Elle sçavoit toutes les dévotions de la ville, & des environs, & ne manquoit jamais de s'y trouver. Mais quelqu'envie que j'eusse de sçavoir où elle alloit à cause d'un défi qu'elle m'en avoit fait, il n'étoit pas possible d'en venir à bout. Je l'avois fait suivre quelquefois par mon Valet, je l'avois suivie moi-même, & toûjours inutilement, parce que la coûtume generale de toutes les femmes est d'entrer dans la premiere Eglise qu'elles trouvent sur leur chemin. Elles se mettent aussi-tôt dans le quartier des animaux de leur espece, d'où après avoir prié, ou jasé un peu de tems, elles se levent cinq ou six ensemble comme de concert, parlent debout, changent de place, se rassoient, se relevent, de maniere que tous ces mouvemens interrompus, joints à l'uniformité des habits, & l'obscurité des Eglises, font prendre aisément le change, & perdre de vûë la personne qu'on veut observer, & suivre. J'en vins à bout à la fin, & comme elle sortoit de sa chambre, & que je lui demandai en riant, où elle alloit, & qu'elle me répondit que je n'avois qu'à la suivre pour en être informé, je fis une petite mar-

Histoire de l'Hôtesse de l'Auteur.

que à sa mante sans qu'elle s'en apperçût. Elle sortit ensuite, & l'heure de la promenade étant venuë, nous y allâmes à l'ordinaire. Nous ne manquâmes pas d'être accostés par deux femmes dont la conversation nous divertit beaucoup, & nous auroit diverti davantage, si nous avions mieux sçû la langue. J'apperçûs enfin ma marque, & l'appellant alors par son nom, je lui dis que nous lui étions obligés du plaisir qu'elle nous donnoit depuis tant de tems. Elle ne put tenir à ce discours, elle nous quitta brusquement, & ayant trouvé à son retour la marque qui étoit sur sa mante, elle auroit mangé sa Servante, tant elle étoit en colere, si je ne l'avois assurée que je l'avois faite pendant qu'elle descendoit les escaliers, & que par consequent sa Servante n'étoit coupable ni de collusion, ni de négligence.

Cavalcade pour la Bulle de la Croisade.

Le Jeudi 28. on porta par toute la Ville la Bulle de la Cruzada, ou Croisade. Les Officiers de ce Tribunal, ceux de la Justice ordinaire, les Assentistes, ou Fermiers des droits de cette Bulle étoient tous à Cheval précédés de deux Trompetes Maurer, qui sçavoient aussi bien leur metier que ceux qui venoient après eux. Ils étoient tous

très-bien montés, c'étoit dommage qu'ils ne ſçavoient pas aſſés conduire leurs Chevaux. On doit croire ſans que je le diſe, qu'ils étoient vêtus à l'Eſpagnolle, c'eſt-à-dire, qu'ils avoient le Pourpoint à petites baſques, la Gonille, les manches pendantes, les culottes étroites, les jarretieres & les ſouliers chargés de touffes de rubans, le manteau, le chapeau plat, de belles grandes lunettes attachées aux oreilles, & une baguette blanche à la main.

Il eſt bon de dire ici que la gonille eſt un collet de Pourpoint d'un carton bien roide, qui a un rebord de quatre pouces ou environ de large, faiſant deux angles droits avec le cou, tant ſoit peu plus long que le viſage n'eſt large, & qui ſe termine en diminuant au-deſſous des oreilles. Ce collet eſt noir comme tout le reſte de l'habit, le deſſus ſeulement de ce rebord eſt couvert d'une toile blanche fine comme un rabat paralelle à l'horiſon, il faut être accoûtumé de jeuneſſe à cet habillement pour s'en pouvoir ſervir, car il ne vous permet pas de regarder à vos pieds, & il vous fait tenir la tête auſſi droite qu'une ſtatuë.

Les Eſpagnols prétendent qu'il don-

ne un grand air de gravité à la personne qui le porte, & que quand il est accompagné d'une paire de lunettes, il n'y a rien qui soit plus capable d'imprimer du respect. J'en laisse le jugement au public ; car les goûts sont differents, & il n'est pas permis d'en disputer. Ces Messieurs alloient comme en Procession deux à deux, du moins autant qu'il plaisoit à leurs chevaux de se conformer à leur dessein, la Bulle étenduë sur un carreau de Velours rouge, étoit portée par le plus apparent, il marchoit le dernier, & avoit eu le soin d'avoir un cheval plus docile que les autres. Sans cette précaution la Bulle n'auroit pas été en sûreté, il étoit cantonné à droite & à gauche de deux Officiers, & suivi de plusieurs gens de livrée à pied.

Ils passerent en cet état dans toutes les ruës de la Ville, & quand ils furent devant la Cathedrale, celui qui portoit la Bulle en fit la lecture, & intima l'ordre general à tout le monde de la prendre, & de ne pas perdre de tems.

On appelle cette Bulle la *Cruzada* ou la Croisade. Elle fut accordée aux Rois d'Espagne après l'expedition que

le Cardinal Ximenes fit en Afrique, afin d'engager les Fideles qui ne pouvoient pas ſervir de leurs perſonnes à la guerre que l'on avoit réſolu de continuer contre les Infidéles, juſqu'à ce qu'on les eût entiement chaſſés des bords de la mer, & recognés dans des lieux, d'où ils ne puſſent plus venir troubler le commerce, & ravager les terres des Chrétiens, afin dis-je, d'engager les Fidéles à fournir de leurs biens les ſommes neceſſaires pour continuer cette guerre, & entretenir les Vaiſſeaux & les Galeres dont on avoit beſoin. Tous les Benefices d'Eſpagne furent taxés à proportion de leurs revenus. Le riche Archevêché de Tolede paye encore tous les ans cinquante mille ducats deſtinés à l'entretien des Galeres. Je ne ſçai pas la taxe des autres, mais je ſuis aſſuré par le rapport de gens ſages, & bien inſtruits que la contribution du Clergé eſt trés-conſiderable, & que ce qu'on en retire des Laïques l'eſt encore davantage.

On a été obligé d'ériger un Conſeil, auquel on a donné le nom de Conſeil de la ſainte Croiſade, qui connoît de la recepte & de l'emploi des ſommes que l'on tire de cette Bulle, & à qui

on a donné dans la suite la connoissance de tous les subsides que les Papes permettent quelquefois aux Rois d'Espagne de lever sur les Ecclesiastiques, & sur les Laïques de leurs Etats. Ce Conseil qui fut érigé en 1509. est composé d'un Commissaire general qui en est Président, de sept Conseillers, d'un Procureur Fiscal, & de deux Secretaires.

De toutes les places que les Espagnols avoient conquises sur les côtes d'Afrique, il ne leur reste plus que Ceuta à l'entrée du Détroit du côté de l'Est, toutes les autres ont été reprises par les Infideles. Cette petite Place est assiegée depuis plus de trente ans par les troupes du Roi de Maroc. Il est de l'interêt des Espagnols de la bien défendre, car sans elle le pretexte de la Bulle de la Croisade cesseroit, & avec elle le profit immense qu'elle rapporte au Roi.

Il est difficile de sçavoir au juste ce qu'elle rapporte par an. On prétend neanmoins que l'Espagne seule produit douze cens mille ducats tous frais faits, ce qui fait plus de deux millions de livres de nôtre monnoye. On dit qu'on en retire deux fois autant de l'Amerique, & je n'ai pas de peine à le croi-

re , parce que le Païs étant infiniment riche , je pense qu'on y fait payer selon la qualité des gens, comme dans les cabarets d'Allemagne.

Maïs comme cette Bulle n'auroit pas pas de grands attraits , si elle n'avoit que le motif de faire la guerre aux Infidéles , & les empêcher de faire des courses sur les côtes du Royaume, on y a joint prudemment de belles & amples Indulgences , tant pour les vivans que pour les morts, exemptions des peines du Purgatoire , & ce qui touche plus sensiblement les Espagnols une bonne permission de manger du beurre & du fromage en Carême, de la *Grossura* tous les Samedis , hors le Carême , & de se servir de Mantegue , c'est-à-dire, de Sain doux aux lieux où le beurre est rare pendant toute l'année. On entend par *grossura* les issuës , & les entrailles de toutes sortes d'animaux , c'est-à-dire , les têtes , les cous, les aîles, les pieds, & les fressures , & comme on cultive encore la Loy de Moyse en ce Païs-là , on fait aux issuës des viandes ce que les Juifs faisoient pour allonger le chemin du jour du Sabbat. On coupe les pieds d'une maniere qu'une partie des cuisses y est attachée , & que les épau-

les tiennent au col.

En voila ce me semble assés pour exciter la dévotion des Fidéles, & les obliger à achepter la Bulle.

Ce moyen n'est donc plus à la liberté des particuliers, tout le monde s'en doit servir. Il faut que tous les Espagnols, hommes & femmes l'achetent. Eussent-ils fait pacte avec le Diable, de se damner, il faut s'ils veulent sauver les apparences, qu'ils se munissent de ce papier. Le tems même de s'en pourvoir est fixé: les Bureaux sont ouverts depuis le Jeudi avant la Septuagesime, jusqu'au Samedi avant la Quasimodo. Malheur à ceux qui meurent après ce tems-là sans s'en trouver munis. Ce seroit pour eux la même chose que de mourir excommuniés; ils ne seroient point enterrés en terre Sainte, & les Curés n'oseroient leur administrer la Communion. On ne peut même s'en approcher à Pâques, à moins qu'on n'ait la Bulle à la main, sans elle personne n'est reputé Catholique.

On la paye selon sa dévotion. C'est à dire que les Receveurs n'osent refuser ce qu'on leur presente au-delà de la taxe, mais il leur est défendu de la donner à un prix au-dessous, à moins

qu'ils ne le prennent sur leur compte, & c'est ce qui ne leur arrive jamais. La taxe ordinaire en Europe, est de deux reales de plate, ou d'argent, qui font quinze sols de nôtre monnoye, ou trois reales de vellon qui font la même chose. Elle est plus chere à l'Ameriq ue, le moins qu'on en puisse donner est une piastre pour le commun, & dix piastres au plus pour les plus grands Seigneurs.

Les pauvres même mandians ne sont pas exempts de cette dépense, il faut qu'ils la fassent, & ils la font avec d'autant plus de plaisir, qu'elle leur est un pretexte plausible pour demander plus hardiment, & ensuite pour faire meilleure chere qu'à l'ordinaire.

Je ne sçai où ces Bulles sont imprimées, mais il est presque impossible de les lire : on m'en fit present d'une que j'ai apportée à Paris par curiosité ; elle m'a fait connoître qu'elle est de la même impression que celles que nos Flibustiers des Isles trouverent un jour dans un Navire qui alloit à Carthagene qu'ils jetterent faute de sçavoir l'usage qu'ils en pourroient faire. Depuis mon retour en France j'en ai recouvré une dont on trouvera la copie & la traduction à la fin de ce Volume.

Cette Bulle fait une partie conſiderable des revenus des Rois d'Eſpagne; qu'on l'appelle la premiere ou la derniere, il importe peu que j'en ai fait mention d'abord, parce que la ſuite de mon Journal l'a voulu ainſi. Il faut que le droit ou la ferme qu'ils appellent *los Milliones*, la ſuivent. C'eſt à ce qu'on prétend le plus ancien droit de la Couronne. Quelques Auteurs diſent, que ce ſont les Maures qui l'ont impoſés, lorſqu'ils étoient maîtres de preſque toute l'Eſpagne, & que les Princes Chrétiens l'ayant trouvé établi, n'ont eu garde d'abolir une choſe qui leur étoit ſi avantageuſe. On l'appelle communément le droit d'Alcaval. Il ſe prend generalement ſur tout ce qui ſe vend, ou conſomme de quelque maniere que ce puiſſe être. L'Arragon & la Catalogne, la Navarre & le Guipuſcoa, ont des privileges qui les en exemptent. Tout le reſte de l'Eſpagne le paye, & les Aſſentiſtes, ou Fermiers ſont les plus alertes, & les plus impitoyables qu'il y ait au monde, ſans excepter même ceux de Paris.

Droit d'Alcaval.

En quoi il conſiſte.

Ce droit étoit anciennement la cinquiéme partie du prix de la choſe venduë; mais après la mort de Pierre le Cruel, le peuple étant prêt de ſe ré-

volter, on le réduisit au dixiéme, il y a encore eu d'autres changemens dans ce droit, il est aujourd'hui fixé à trois pour cent & le Parisis, ou le quart en sus, ce qui fait près de quatorze pour cent que les Fermiers font payer avec rigueur, sur ce qui se vend, & même sur ce qu'on consomme de son propre bien, de maniere que si on tuë chés soi, & pour sa famille un bœuf, ou un mouton, il faut payer le droit d'Alcaval, comme si on le vendoit au marché, parce qu'ils disent que le Roi ne doit pas perdre le droit qu'il auroit reçû si la chose avoit été venduë à une tierce personne. Voilà un raisonnement de Doüannier, qui tout impertinent qu'il est, ne laisse pas d'être en même-tems un Arrêt, qui s'execute nonobstant l'appel.

Ce droit est très-considerable, & rend de grosses sommes. C'est pourquoi les Espagnols qui aiment à grossir toutes choses l'ont appellés *los Milliones*; il est en effet très-grand, & la même chose passant en neuf ou dix mains, aura bientôt payé au Roi sa valeur entiere, & même plus. Ils étendent ce droit le plus qu'ils peuvent, & sur cet article les Espagnols peuvent donner des leçons à tous les gens d'affaires. Les Voyageurs sur tout sont vexés d'une étrange manie-

re ; à chaque entrée, ou ſortie de Provinces, à qui la vanité Eſpagnolle a donnée le nom de Royaume ; on eſt foüillé, viſité, taxé avec une rigueur inſupportable, quoique le Voyageur n'ait rien qu'à ſon uſage ; il ſuffit que cela ſoit neuf, ou qu'il paroiſſe tel, pour payer comme s'il étoit deſtiné à être vendu. L'argenterie quelque petite, & vieille qu'elle puiſſe être eſt toûjours neuve, & deſtinée à être venduë. Ils s'en prennent juſqu'à l'argent monnoyé qu'on porte ſur ſoi. Ils comptent comme ils le jugent à propos, la dépenſe que vous devés faire, & ſi vous avés le malheur d'en avoir au-de-là, tout eſt confiſqué.

A propos du droit d'Alcaval, peu s'en fallut que je ne fuſſe dupe quelques jours avant que je partiſſe de Cadis. Un homme que je ne connoiſſois point me propoſa de me vendre un Negre de dix-ſept à dix-huit ans fort bienfait, & qui témoignoit beaucoup de bonne volonté de venir ſervir aux Iſles. Après que j'eus examiné le Negre, le marché fut fait & conclu à cent dix piaſtres. C'étoit un marché donné vû l'âge & la taille du Negre, qui auroit valu aux Iſles plus de deux cens écus. Mais celui qui le vendoit n'étoit qu'un eſpece de

Tour qu'on vouloit joüer à l'Auteur.

de Courtier, & le Proprietaire du Negre ne vouloit pas paroître, ni me donner une quittance devant Notaire. Je me défiai de quelque ſurpriſe, & je ne voulus pas paſſer outre, ſans avoir pris le conſeil de mes amis. On me dit qu'il y avoit deux moyens pour éviter toute ſurpriſe. Le premier qu'on me donnât une quittance du Receveur du droit d'Alcaval au pied de celle du Vendeur, parce que la quittance du Receveur du droit du Roi me mettroit à couvert de tout. Le ſecond, qu'on me conduisît le Negre à bord, lorſque le Vaiſſeau ſeroit à la voile & prêt à ſortir de la Baye. Je propoſai ces deux expediens. On rejetta le premier, & on me répondit que c'étoit juſtement pour ne pas payer le droit d'Alcaval, qu'on ne vouloit pas me donner une quittance devant Notaire ; car c'eſt au Vendeur à le payer, mais on accepta le ſecond parti. Cependant le Marchand du Negre y manqua; & quoique je l'euſſe fait avertir de me conduire l'Eſclave à bord, & qu'un Marchand m'eût donné en ſa preſence une Lettre de change de cent dix piaſtres payables à vûë au porteur, s'il n'aimoit mieux recevoir ſon argent en eſpeces dans le Vaiſſeau, il ne parut point quand nous partîmes, ce qui me perſua-

da que c'étoit un tour de filou qu'on m'avoit voulu joüer. Je l'écris ici, afin que mes compatriotes, & autres qui liront cette Relation se gardent de tomber dans de semblables pieges.

Il est certain que le Roi d'Espagne seroit le plus riche Prince du monde, si ce qu'il retire des Indes Occidentales, lui revenoit dans son entier; mais sans compter les frais de regie, qui sont exhorbitants, les gages des Officiers, & l'entretien des Ecclesiastiques dans bien des endroits, tout le monde convient qu'on lui fraude la plus grande partie de ses droits. Un Voyageur moderne, nous assure qu'on porte tous les ans à la seule monnoye de Mexique deux millions de marcs d'argent, sans compter ce qu'on y soustrait par la contre-bande, & qu'on y fabrique tous les ans, sept cent mille marcs en piastres. Voilà de ce seul article quatre cens mille marcs d'argent qui reviennent au Roi. La Ville de Mexique n'est pas la seule, où il y ait des Officiers pour l'or & pour l'argent, qui sont payés sur la matiere même qui leur passe par les mains, sans qu'il en coûte un seul sou au Prince. L'or est encore un objet plus considerable, les perles & les pierreries, la vente du vif-argent, celle des charges qui

ſont les parties Caſuelles du même Prince, & une infinité d'autres droits.

Je n'ajoûterai pas à ces revenus conſiderables, ceux que le Roi d'Eſpagne retire des Landes, qui ſont en grand nombre, & bien affermés dans toutes ſes terres, les droits ſur les moulins, les entrées & ſorties des marchandiſes, tant du crû du Païs, comme ſont les laines, les vins, les fruits ſecs, les huiles, les bleds, les ſoyes, le bétail, & ſur tout les chevaux, & les mulets, que ſur celles qu'on y apporte des Païs Etrangers. Les permiſſions de tenir boutique, & celles de vendre du vin qui produiſent de très-groſſes ſommes. On en jugera par ce ſeul article. Chaque *Catara* de vin qui eſt une meſure d'environ trois pintes de Paris, paye ſix reaux de billon de droits, c'eſt-à-dire, trente ſols de France. Outre le droit qu'il faut acheter pour pouvoir le vendre, qui coûte cher, & qu'il faut renouveller tous les mois.

Mais le revenu le plus ſûr, & qui coûte moins à faire exploiter, quoiqu'il rapporte des ſommes immenſes, c'eſt le papier timbré qu'on appelle dans le Païs *Papel Sellado*, c'eſt une mine d'or intarriſſable, dont on tire tout ce qu'on veut, & dont la dépenſe ne ſçauroit être

tance. Je fis mes adieux en diligence, & je m'embarquai sur le soir avec M. Maurellet Proprietaire en partie du Vaisseau le S. Paul, qui nous avoit apporté de la Martinique, quoique ce Vaisseau eût demeuré dans le Port depuis le 10. d'Octobre, parce que les Anglois nous bloquoient, ou nous attendoient dans le Détroit, ce long séjour n'avoit pas été du tout préjudiciable à ses Bourgeois, parce que malgré les défenses du commerce, ils avoient vendu tout le cacao qu'ils avoient à bord, & la plus grande partie de leurs sucres blancs à un meilleur prix qu'ils n'en auroient trouvé en France, sans compter qu'étant payé en piastres, ils y trouvoient encore un profit considerable.

Quelque plaisir que j'eusse eu du moins depuis un mois dans ce Païs, je le quittai sans regret, parce qu'outre la dépense que j'étois obligé de faire, mon retardement nuisoit infiniment aux affaires pour lesquelles j'étois envoyé, en ce qu'il donnoit aux ennemis de nôtre Mission tout le tems de prévenir les esprits en leur faveur.

Nous mîmes à la voile à une heure de nuit, & sortîmes de la Baye. Mais à peine fûmes-nous par le travers de Ro-

ta, que le vent s'étant changé tout d'un coup, & s'opposant à nôtre route avec une violence extrême, nous fûmes contraints de rentrer dans le Port le lendemain matin, après avoir passé toute la nuit à faire des bordées, sans pouvoir rien gagner.

Ce fut un bonheur pour nous; car on apperçût dès que le jour fut clair, neuf Vaisseaux de guerre Anglois, au milieu desquels nous nous fussions trouvé, si nous eussions continué nôtre route. Nous en vîmes le signal à l'Observatoire du Capitaine Grenau, & nous remerciâmes Dieu de s'être opposé aux desirs que nous avions de continuer nôtre voyage. Cet Espagnol s'est acquis une connoissance particuliere des Bâtimens; de quelque distance qu'il les découvre avec ses lunettes, il en a d'excellentes, & sçait si bien s'en servir, qu'il est très-rare qu'il se trompe. Son experience lui fait distinguer sans y manquer de quelle Nation ils sont, & il en donne aussi-tôt signal par des pavillons, ou des flammes des differentes couleurs que les Nations ont pour leurs pavillons, de maniere qu'on sçait à tous momens dans la Ville s'il y a des Bâtimens en mer, de quelle Nation ils sont, leur nombre, & de quel côté ils viennent.

Observatoires du Capitaine Grenau.

La Ville lui a donné le terrein, où il a bâti sa maison qui est au commencement du Campo Sancto ; quoiqu'elle soit fort haute, il a encore élevé de deux étages au-dessus du toît un cabinet en maniere d'Observatoire, percé de quatre grandes fenêtres orientées, avec une terrasse de cinq à six pieds de large tout autour, pour la commodité des chevalets qui portent ses lunettes, & de ceux qui le vont voir. Le Roi d'Espagne l'a gratifié d'une Charge de Capitaine reformé, avec une piastre par jour d'appointemens. Les Consuls, & les principaux Marchands lui font encore quelques presens, & comme il se fait un plaisir de laisser monter les honnêtes gens dans son cabinet, il en retire encore quelques gratifications.

CHAPITRE XI.

L'Auteur s'embarque sur un Vaisseau du Roy. Son voyage jusqu'à la Rochelle.

LE Samedi sixiéme Février, je me rembarquai sur le soir dans le même Vaisseau du Capitaine Ganteaulme. Mais le Sieur Maurellet & sa niéce de-

meurerent à Cadis résolus de s'en aller par terre, lorsque le tems le permettroit. On me pressa fort de les attendre, & je l'aurois fait afin de voir en passant une bonne partie de l'Espagne ; mais je fis réfléxion que mes affaires me pressoient, & ne me permettoient pas de m'arrêter davantage.

Nous mîmes à la voile le Dimanche sur les huit heures du matin, & nous trouvâmes à la sortie de la Baye les mêmes vents que nous avions trouvés huit jours auparavant. Il sembloit qu'ils nous attendoient pour s'opposer à nôtre route. Nous nous roidîmes contre eux, & nous esperâmes de gagner le Détroit à force de bordées, mais inutilement. Nous nous trouvâmes aussi avancés le onze que le jour que nous étions partis, c'est-à-dire, que nous étions par le travers de la Baye de Cadis, à quatre lieuës au large.

Ce jour-là nous vîmes sur les dix heures du matin un gros Vaisseau qui portoit sur nous, cette manœuvre nous fit croire qu'il étoit François, ou du moins neutre, n'y ayant pas d'apparence qu'il fût ennemi, & qu'il osât se venir mettre entre six Vaisseaux, un desquels étoit aussi gros que lui, & les cinq autres en état de lui faire de la pei-

ne, si on en fut venu aux mains. Quand il fut plus proche, il mit pavillon Genois, salua le Vaisseau du Roy, & envoya sa Chaloupe à bord. L'Officier qui y étoit, dit à M. du Tertre, que le Vaisseau étoit la Sainte Rose de Genes de soixante canons, qui alloit à Lisbonne, il étoit commandé par le Capitaine Germano. L'Officier Genois ajoûta, qu'ils avoient trouvé la nuit précedente neuf Vaisseaux de guerre Anglois, qui barroient le Détroit depuis Gibraltar jusqu'à Ceuta, qu'ils avoient tiré sur lui, & l'avoient obligé d'aller à bord du Commandant, qui avoit été sur le point de l'arrêter, de crainte qu'il n'avertît les Vaisseaux François qu'ils attendoient à tous momens. Qu'on ne l'avoit laissé continuer sa route, qu'après qu'il eût promis très-assurément, qu'il ne parleroit à aucun Bâtiment, & qu'en cas qu'il trouvât les François, il ne les avertiroit en aucune maniere de l'embuscade où on les attendoit.

Cet avis obligea M. du Tertre de faire venir à bord les Capitaines des Vaisseaux Marchands. Il leur dit ce qu'il venoit d'apprendre, & la résolution qu'il avoit prise d'aller à Rochefort, au lieu de poursuivre la route de Toulon, ou le risque de perdre le Vaisseau du

Roy qu'il commandoit étoit trop évident. Il leur offrit de les convoyer s'ils vouloient venir avec lui ; mais comme ils n'avoient point d'ordre de leurs Bourgeois, ils le remercierent, & aimerent mieux rentrer dans la Baye de Cadis.

M. du Tertre qui sçavoit que j'étois dans le Vaisseau du Capitaine Ganteaulme, lui dit que si je voulois venir avec lui à Rochefort, il me donneroit passage, & que je ne tardasse à lui rendre réponse que le moins qu'il se pourroit.

Je ne déliberai pas sur le parti que j'avois à prendre, & j'aimai mieux aller à la Rochelle, que de retourner à Cadis, où j'aurois risqué de demeurer peut-être encore long-tems. Ainsi je passai au Vaisseau de M. du Tertre, avec mon valet, & les hardes qui m'étoient les plus necessaires.

Le Vaisseau nommé le Constant de soixante-douze canons, n'en avoit alors que soixante-six montés. Il étoit un des quatre qui composoient l'Escadre que M. d'Aire avoit armé en course. M. du Tertre qui commandoit le Constant, avoit pout Capitaine en second M. Simonet de la Grossiniere Gentilhomme Poitevin d'un merite, & d'une pieté distinguée aussi-bien que M. du Tertre, leurs Officiers qui étoient en bon nom-

bre ſuivoient l'exemple de leurs Chefs, & vivoient auſſi régulierement qu'on auroit pû faire dans un Seminaire. Je n'ai rien vû de plus édifiant que la maniere dont tout le monde ſe conduiſoit dans ce Vaiſſeau. J'en étois charmé, point de querelles, point de juremens, point d'yvrognerie, parmi près de cinq cens hommes, c'eſt ce qui ne ſe rencontre gueres; auſſi en étoit-on redevable à la pieté, au bon exemple, & au merite des Chefs, & au bon ordre qu'ils avoient ſoin d'entretenir, dans un ſi grand nombre d'hommes de differens Païs, qui étoient ſous leur commandement.

Outre l'Aumônier qui étoit un Prêtre de Toulon, nommé M. Gaye très-digne Eccleſiaſtique, très-vertueux, & très-appliqué aux fonctions de ſon miniſtere, il y avoit un jeune Prêtre Irlandois, à qui M. du Tertre avoit donné paſſage, de ſorte que quand le tems le permettoit nous diſions tous trois la Meſſe, & il étoit rare qu'il n'y eût toûjours quelqu'un qui n'y fit ſes dévotions. Il nous eſt arrivé plus d'une fois à l'Aumônier & à moi, de demeurer juſqu'à près de midi à confeſſer, pour ſatisfaire la dévotion de ceux qui vouloient s'approcher des Sacremens.

Il n'eſt pas neceſſaire de dire ici, que la table de M. du Tertre étoit très-bonne & très-bien ſervie. Cela eſt ordinaire dans les Vaiſſeaux du Roy, & ne va que de plus au moins. M. du Tertre étoit genereux & magnifique, & quoiqu'il ſe fut chargé d'un très-grand nombre de paſſagers, tant de gens qui mangeoient avec l'Equipage, que de perſonnes à qui il donnoit ſa table, je n'ai jamais entendu la moindre plainte ſur cet article, pendant les vingt-trois jours que j'ai été dans ſon bord, choſe rare parmi les Marins, qui ſont toûjours prêts à ſe plaindre, & pour l'ordinaire fort difficiles à contenter. Ce que la table de M. du Tertre avoit de particulier, c'eſt que nous y étions 28. perſonnes, tant de ſes Officiers que de ceux à qui il avoit eu la bonté de donner paſſage.

On ne ſera peut-être pas fâché de ſçavoir à combien monte la dépenſe d'un Vaiſſeau de guerre. La voici telle qu'elle m'a été donnée par l'Ecrivain du Roy du Vaiſſeau le Conſtant.

Etat de la dépense du Vaisseau le Constant pour un mois, compris les appointemens des Officiers & la solde de l'Equipage, & leurs rations.

OFFICIERS MAJORS.

PRemier Capitaine a trois cens livres par mois, cy. . . 300. l.
A lui pour sa table trois cens soixante livres, cy. . . . . . . 360. l.
Capitaine en Second a deux cens livres, cy. . . . . 200. l.
Deux Lieutenans à cent francs chacun, cy. . . . . 200. l.
Un Capitaine de Brûlot a cent cinquante livres, cy. . . . . 150. l.
Quatre Enseignes à cinquante livres chacun, cy. . . . . . 200. l.
Un Ecrivain du Roy à cinquante livres, cy. , ... 50. l.
Un Aumônier à trente livres, cy. 30. l.
Un Chirurgien Major à cinquante livres, cy. . . . . 50. l.
A lui pour son coffre soixante & dix livres, cy. . . . . 70. l.
12. Total. . . . 1610. l.

OFFICIERS MARINIERS.

Un Maître à cinquante livres par mois,

cy. . . . . 50. l.
Un second Maître à quarante livres, cy. . . . . 40. l.
Deux Contre-Maîtres à trente livres chacun, cy. . . . . . . 60. l.
Un Capitaine de Matelots à trente livres, cy. . . . . 30. l.
Deux Bossemans à vingt-cinq livres chacun, cy. . . . . 50. l.
Six Quartiers-Maîtres à vingt-quatre livres chacun, cy. . . . 144. l.
Un Patron de Chaloupe à vingt-quatre livres, cy. . . . . . . 24. l.
Un Patron de Canot à vingt-une livres, cy. . . . . 21. l.
Un premier Pilote à cinquante livres, cy. . . . . 50. l.
Un second Pilote à quarante livres, cy. . . . . 40. l.
Un troisiéme Pilote à trente livres, cy. . . . . 30. l.
Un Maître Canonier à cinquante livres, cy. . . . . 50. l.
Un second Canonier à quarante livres, cy. . . . . 40. l.
Douze Canoniers à vingt & une livres chacun, cy. . . . . . . 252. l.
Neuf *idem* à dix-huit livres chacun, cy. . . . . 162. l.
Douze *idem* à seize livres chacun, cy. . . . . 192. l.

Un Maître Charpentier à quarante livres, cy. . . . . 40. l.
Un second Charpentier à trente livres, cy. . . . . 30. l.
Deux Charpentiers à vingt-une livres chacun. cy , . . 42. l.
Un Maître Calfat a quarante livres, cy . . . . 40. l.
Un second Calfat à vingt-cinq livres, cy . . . . 25. l.
Un Voilier à vingt-cinq livres, cy t25. l.
Un Armurier à vingt-cinq livres, cy 25. l.
Uu second Chirurgien à quarante livres, cy . . . . 40. l.
Un Apotiquaire à vingt-cinq livres, cy . . . . 25. l.
Un Aide Chirurgien à vingt-une livres, cy . . . . 21. l.
Six Officiers du Munitionnaire à seize livres, cy . . . . . 96. l.

70 Soldes des Officiers Mariniers, 1643. l.

Matelots

Cinquante-quatre Matelots à quinze livres chacun, cy . . . 810. l.
Vingt-huit *idem* à quatorze livres chacun, cy . . . . :392. l.
Huit *idem* à treize livres dix sols chacun, cy . . . . 108. l.

Vingt-huit *idem* à treize livres chacun, cy . . . . 364. l.
Trente-huit *idem* à douze livres chacun, cy . . . . 456. l.
Trente-deux *idem* à onze livres chacun, cy . . . . 352. l.
Trente-deux *idem* à dix livres chacun, cy . . . . 320. l.
Douze *idem* à neuf livres chacun, cy, . . . 108. l.

232. Soldes des Soldats. 2910. liv.

Domestiques.

Quatorze Valets neuf livres chacun, cy . . . . 126. l.

Gardes de la Marine.

Six Gardes de la Marine à dix-huit livres chacun, cy . . . 108. l.

Soldats.

Un Capitaine d'Armes à vingt-cinq livres, cy . . . . 25. l.
Quatre Sergens à quinze livres chacun, cy . . . . 60. l.
Six Caporaux à dix livres dix sols chacun, cy . . . . 63. l.
Trois Tambours & Fiffres, à neuf livres chacun, cy . . . . 27. l.

Soixante & dix Soldats à ſept livres dix ſols chacun, cy . . . . . 665. l.

84. Soldes des Soldats. 840. liv.

Solde des Soldats Mouſſes.

Trois Mouſſes à ſept livres chacun, cy . . . 21. l.
Six *idem* à ſix livres chacun, cy, 36. l.
Un *idem* à cinq livres, cy . . 5. l.
Cinq *idem* à quatre livres chacun, cy, 20. l.
Un *idem* à quatre l. dix ſ. cy, 4. l. 10 ſ.
Quatre *idem* à trois l. chacun, cy, 12. l.

20 *Solde des Mouſſes.* 98. liv. 10. ſ.

Rations à huit ſols la Ration.

Un Ecrivain du Roi à trois rations par jour . . . . 90. rations.
Uu Chirurgien Major *idem* 90.
Soixante & dix Officiers Mariniers à ration $\frac{1}{2}$ par jour 3150.
Deux cens trente-deux Matelots à une ration chacun 6960.
Quatorze Valets à une ration chacun, 420.
Six Gardes de la Marine à ration $\frac{1}{2}$. 270.
Huit Officiers Soldats à une ration & demie . 360.
Soixante & dix Soldats à une ration

chacun . . . , . . 2100. l.
Vingt Mouſſes à une ration chacun, 600. l.

Total des Rations 14040. R. à 8. ſ.

Rations . 5616. l.
Solde 7335. l.
Somme totale pour un mois, 12951. l. 10. ſ.
ſans compter la dépenſe des poudres, balles, boulets, les voiles & autres agrez.

Deux ou trois jours après que je fus embarqué on s'apperçut que le Navire faiſoit beaucoup plus d'eau qu'à l'ordinaire, quoi qu'il en fît déja conſiderablement avant qu'il ſortît de Cadis, où l'on ne s'étoit pas trouvé en état de le radouber. Cette augmentation d'eau venoit de ce que nous trouvions de très-groſſes mers aux environs du Cap Saint Vincent, & de ce que ce Vaiſſeau ayant été regratté, ſans avoir été gaudronné, l'étoupe ſortoit très-facilement des joints du bordage, nos Charpentiers étoient ſans ceſſe occupés à chercher les voyes d'eau, & à les étancher, pendant qu'il y avoit quatre pompes qui joüoient jour & nuit. On tint Conſeil ſur les accidens nouveaux qui arrivoient chaque jour, par de nouvel-

les voyes d'eau qui se découvroient à mesure qu'on en bouchoit quelques-unes, & on ne pût résoudre autre chose que de continuer la route comme on pourroit, parce qu'il n'étoit plus possible de relâcher en aucun endroit.

On la continuoit effectivement, avec un grand risque de perir, lorsqu'on apperçût un Vaisseau, On reconnut que c'étoit un Corsaire Maloüin de vingt-quatre Canons, le Capitaine Corsaire vint à bord, on l'obligea sous des conditions avantageuses de nous accompagner afin de nous sauver, si nôtre Bâtiment prenoit congé de nous, malgré tout ce que nous faisions pour l'en empêcher. Nous allâmes ainsi de Compagnie étant au moins assurés de la vie, s'il falloit perdre le reste.

Le 22. Fevrier noüs découvrîmes un Navire qui paroissoit aussi gros que le nôtre. Le Capitaine Maloüin fut appellé à bord pour tenir Conseil, il fut résolu d'attaquer le Vaisseau, & pour cet effet de l'attirer à nous, en feignant de le craindre & de vouloir s'en éloigner, afin qu'en nous suivant on pût lui faire perdre l'avantage du vent qu'il avoit sur nous. On convint que le Maloüin porteroit la Flamme, & qu'il feroit la manœuvre d'un Corsaire

qui a fait une prise, & qui ne cherche qu'à la conserver, & que nous le suiverions sans pavillon jusqu'à ce qu'il eût engagé le Vaisseau que nous voyions sous nôtre canon, & qu'alors nous l'attaquerions de concert.

Attaque d'un Vaisseau Hollandois.

Le Vaisseau donna d'abord dans le panneau, & chassa sur nous, mais en conservant cependant l'avantage du vent qu'il avoit, mais quand il nous eût vû par le travers il reconnut son erreur, & mit des voiles tant qu'il en pût porter pour s'éloigner de nous. Cela lui fut facile, parce que l'état où nous étions ne nous permettoit d'en porter beaucoup. On jugea à sa fabrique qu'il étoit Hollandois ; il avoit 58. canons montés, & selon les apparences il venoit d'un voyage de long cours. Après Dieu il doit son salut à nos voyes d'eau, sans lesquelles nous aurions bien abregé son voyage.

Le 25. nous fûmes battus d'une si furieuse tempête que nos voyes d'eau s'augmenterent considerablement. Nous eûmes jusqu'à sept pieds d'eau dans nôtre fonds de calle. Deux rangs de nos poudres furent moüillés. On fut obligé de faire deux puits pour aider les quatre pompes, On passa des bonnettes lardées sous le Bâtiment, & nos Char-

pentiers & nos Calfats travaillerent avec tant de diligence & de bonheur, qu'ils découvrirent nos voyes d'eau les plus considerables, & y remedierent si bien que le 26. deux pompes suffisoient pour nous tenir francs d'eau, & tout à fait étanchés.

Le 27. on donna congé au Maloüin. Nous avions doublé les Caps, le vent étoit à souhait, la mer assés belle ; & il y avoit lieu d'esperer que nous acheverions le voyage heureusement.

Le 28. le feu prit à la cuisine avec tant de violence, que sans le prompt secours qu'on apporta, nous étions en danger d'être brûlés, après avoir été si long-tems à deux doigts d'être noyés.

Enfin le troisiéme jour de Mars, nous découvrîmes les côtes de Poitou, & le lendemain Jeudi quatriéme sur les deux heures après midi, je me mis dans un traversier, & j'arrivai sur le soir à la Rochelle.

Fin de la premiere Partie.

BOLLA
DE LA CRUZADA
DE URBANO OCTAVO

Bulla de la Santa Cruzada concedida per la Santidad de Urbano VIII. de felice recordacion; para todos los Fideles Christianos, vezinos, es tantes y habitantes en las Provincias de Nueva Espana, y Felipines, Sujetas al Rey N. S. D. Phelipe V. con grandes Indulgencias, pare scorro de la guerra contra Infieles, que se ha de publicar en acabando se la secunda predicacion de la decima tercera Concession.

COmo las hereges son traycioues formadas contra la fé y la lealtad que se deve a la Divina Magestad, es importantissima cosa para alcanzar victoria de ellas, que entrambas fuerças, espiritual y temporal, se junten contra los enemigos de Dios, insicianados de ellas, a imitacion de aquel gran Caudillo suyo que a las poderosas oraciones que ofrecia en el monte con Aaron y Hur, jun-

BULLE
DE LA CROISADE
DE URBAIN VIII.

Bulle de la ſainte Croiſade accordée par ſa Sainteté Urbain VIII. d'heureuſe memoire, pour tous les Fidéles Chrétiens, demeurans & habitans dans les Provinces de la Nouvelle Eſpagne, & des Philipines, Sujets au Roi D. Philippe V. avec de grandes Indulgences, pour le ſecours de la guerre contre les Infidéles, qui ſe doit publier à la fin de la ſeconde publication de la treiziéme Conceſſion.

COmme les hereſies ſont des trahiſons formées contre la foy & la fidelité que l'on doit à la Divine Majeſté; c'eſt une choſe très-importante pour remporter ſur elles la victoire, que les deux forces ſpirituelle & temporelle s'uniſſent contre les ennemis de Dieu, infectés & entichés d'icelles, à l'exemple de ſon grand General, qui joignit aux puiſſantes Oraiſons & prieres qu'il

lo las fuerças de el valiente y santo Capitan Josué, con que alcanzo la victoria que tanto celebra el Sacrado Texto, contra los Amalecitas. Per juntar, pues, ambas fuerças N. M. S. P. Urbano VIII. de felice recordacion, per medio de los Fieles, con favores espirituales suyos. para que por las armas d'el Catholico Rey de las Espanas D. Phelipe Quinto N. S. seani vencidos los hereges, en favor d'esta santa empressa, para los que ayudaren con sus limosnas y oraciones, ha concedito esta Bulla y la manúa publicas N. M. S. P. Clemente undecimo, con las gracias y facultades siguentes.

Primeramente su Santidad concede a todos los Fieles Christianos de todos Reynos y Senorios, eytantes y habitantes en ellos, y a los que en ellos vivieren ô en ellos se hallaren, que movidos con el zelo d'll ensalzamiento de la Santa Fe Catholicâ fueren à sâ costa personalmente à servir à la guera, en el exercito, y con la gente que Su Magestad embia por tiempo d'esta predication à pelear contra los Turcos, y los otros Infieles ô hazer otro qualquiei servicio, ô quedar personalment, en el dhi exercito, perma-

faisoit

faisoit sur la montagne avec Aaron & Hur, les forces du vaillant & saint Capitaine Josué, moyennant quoi il obtint la victoire si celebrée par le Texte Sacré, contre les Amalecites. Pour unir donc ces deux forces, N. T. S. P. Urbain VIII. d'heureuse memoire, par le moyen des Fideles avec ces faveurs & graces spirituelles, afin que les armes du Catholique Roi des Espagnes D. Philippe. V. nôtre Seigneur soient victorieuses des Heretiques & Infidéles, en faveur de cette sainte entreprise, pour ceux qui l'aideront de leurs aumônes & de leurs prieres, N. T. S. P. le Pape Clement IX. a accordé cette Bulle, & ordonne qu'elle soit publiée avec les graces & facultés suivantes.

Premierement Sa Sainteté accorde à tous les Fidéles Chrétiens desd. Royaumes & Seigneuries, à ceux qui seront demeurans & habitans ou qui s'y trouveront, lesquels portés du zele de l'agrandissement & progrès de la sainte Foy Catholique iront à leurs depens personnellement servir à la guerre dans l'armée & avec les troupes que Sa Majesté envoye pendant le tems de cette publication combattre contre les Maures, Turcs & les autres Infideles, ou rendre quelqu'autre service, ou demeurer person-

nceci ndo en el hasta el fin desta predicacion la plenaria indulgencia y remission de todos sus pecados (si de ellos estuvieren contritos de coraçon, y los confessaren de boca, y no pudiendo confessar lo desearen de coraçon) que se à acostumbrado conceder a los que van à la conquista de la Tierra Santa en el ano del Iubileo; y declara que la tal Indulgencia consigan assimissimo los que murieren antes del fin de la expedicion, o en el camino, yendo al exercito, o en el mismo exercito, y aquellos que por causa de enfermedad, o por otra necessidad legitima que les sobrevenga se partieren deel exercito antes de la expedicion. Y otro si, concede la misma Indulgencia a aquellos que aunque no vayan personalmente, embiaren otros a su costa, en esta forma. Que si el que assi embiare, fuere Cardenal, Primado, Patriarchi, Obispo, hijo de Rey, Duque, Marques, o Conde, embien quantos hombres comodamente pudieren hasta diez, y no pudiendo tantos, alomenoc quatro. Y las otras personas de qualquiera condicion que sean Legos

nellement dans ladite armée, demeurans en icelle jusqu'à la fin de cette publication, la pleniere Indulgence & pleine remission de tous leurs pechés (pourvû cependant qu'ils en soyent veritablement contrits dans le cœur, & confessés de bouche & ne pouvant se confesser, le souhaiteront dans leur cœur) la même que l'on a accoutumé d'accorder à ceux qui vont à la conquête de la Terre-Sainte dans l'année du Jubilé. Il déclare aussi que la même Indulgence sera accordée gagnée de même à ceux qui mourront avant la fin de l'expedition, ou en chemin allant à l'armée, ou dans la même armée, & ceux qui pour cause de maladie, ou pour quelqu'autre necessité legitime ou affaire qui leur arrive, qui partiront de l'armée avant l'expedition. Item Sa Sainteté accorde la même Indulgence à ceux qui quoiqu'ils ne marchent pas en personne, en envoyent d'autres à leurs dépens en cette forme: Si celui qui envoyera ainsi à ses frais & dépens, est Cardinal, Primat, Patriarche, Evêque, fils de Roi, Duc, Marquis ou Comte, envoyeront autant d'hommes qu'ils pourront commodément jusqu'à dix, & ne pouvant pas en envoyer tant, ils en envoyeront au moins quatre, & les autres personnes de quel-

o Clerigos embien cada uno el ſuyo; ſino fueren tan pobraes que no pudieſen hazerlo, en tal Caſo, dos, très, o quatro podran embiar un Soldado contribuyendo cade uno ſegun ſu poſſibilidad. Item los Cabildos de las Ygleſias, Monaſterios de Religioſos y Roligioſas aunque ſean de los Mendicantes, que por cada diez perſonas de los tales Cabildos y Monaſierios embiaren un Soldado, aviendo eſto tratado y acordado en ſu Cabildo, conſigen la miſma indulgencia, la qual aſſi miſma conſeguiran los que fueren embiandos, ſi fueren pobres. Iiem los Clerigoo Seculares que con licencia de ſus Ordinarios, los Regulares de ſus Superiores, predicaren la palabra de Dios en el dicho exercito, o exercitaren otros Miniſterios Eccleſiaſticos, y pios, lo qual ſe declara ſer les licito el enexercito, ſin incurrir en irregularidad, que pueden ſervir ſus Beneficios por thenientes idoneos, no ſiendo Curas, o de cargo de almas, que eſtos no podranit ſin licencia de Su Santidad. Ylos Soldados que en eſta guerra eſtuvieren, ſe declara, no eſtar obligados alos ayunos,

que condition qu'ils soient, Laïques ou Clercs, en envoyeront chacun un, à moins qu'il ne soient si pauvres qu'ils ne le pussent faire, en ce cas deux, trois, ou quatre pourront envoyer un soldat, chacun contribuant selon son pouvoir. Item les Chapitres des Eglises, les Monasteres de Religieux & Religieuses, quoi qu'ils soient des Ordres Mendiants, qui par chaque dix personnes de tels Chapitres & Monasteres envoyeront un soldat, après l'avoir ainsi reglé & accordé dans leur Chapitre; joüiront de la même Indulgence, laquelle sera de même gagnée par ceux qu'ils envoyeront, s'ils sont pauvres. Item les Clercs Seculiers, qui avec la permission de leur Ordinaire, les Reguliers avec celle de leurs Superieurs, prêcheront la parole de Dieu dans ladite armée, ou exerceront quelques autres Ministeres Ecclesiastiques, & pieux (ce que l'on déclare ici leur être permis dans l'armée, sans en courir aucune irregularité) peuvent faire desservir leurs Benefices par des Lieutenants capables, pourvû que ce ne soit point des Cures ou qui ayent charge d'ames, parce que ces derniers ne peuvent point y aller sans une permission expresse de Sa Sainteté. Et l'on déclare que les soldats qui se trou-

que por voto, o por precepto de la Iglesia lo estuvieren, no estando en la guerra. Item concede su Santidad a todos los susodichos, y a los que no fueren ni embiaren, si de sus bienes liberalmente contribuyeren, o embiaren por esta santa obra con la l misma infra scripta, durante esta predicacion, que corre desde el dia de la publicacion d'esta Bulla en cada lugar, puedan gozar y gozen de todas las gracias y facultades contenidas en esta Bulla: Conviene a saber, que puedan el tiempo de entredicho Apostolico, o ordinario, oir Missa en las Yglesias y Monasterios, y oratorio particulas, o señalado, y visitado, por el ordinario, dezir Missa, y otros divinos Officios, por sus personas, si fueren presbiteros, o hazerlos celebrar a otros en su presencia y de sus familiares y parientes, y recibir el SS. Sacramento de la Eucharistia y los demas Sacramentos, salvo el dia de la Pasqua, con que ellos no ayan sido causa del entredicho, ni ya quedado por ellos que se quiete. Y con que las vezes que vuieren de usar de dicho Oratorio para lo que dicho es, rezen y ha-

veront servants dans cette guerre, ne seront point obligés aux jeûnes, ausquels ils se trouvent obligés par vœux, ou par les Commandemens de l'Eglise n'étant point à la guerre. Item Sa Sainteté accorde à tous les susdits, & à tous ceux qui n'y allant point personnellement contribueront de leurs biens liberalement & donneront pour cette sainte & bonne œuvre, l'aumône cy-dessus marquée, pendant le tems de cette prédication, qui courera du jour de de la publication dé cette Bulle dans chaque lieu, qu'ils puissent joüir & joüissent de toutes les graces & facultés contenuës en cette Bulle. Sçavoir, qu'ils puissent dans le tems d'Interdit Apostolique, ou ordinaire, entendre la Messe dans les Eglises & Monasteres, ou Chapelle particuliere, ou marquée & visitée par l'Ordinaire, dire la Messe, & autres Offices Divins eux-mêmes, s'ils sont Prêtres, ou les faire celebrer par des Prêtres en leur presence, & de leur famille & domestiques & parens, & recevoir le Saint Sacrement de l'Eucharistie, & les autres Sacremens, excepté le jour de Pâques ; Pourvû cependant qu'ils n'ayent point été cause de l'interdit, & que ce n'ait point été leur faute qu'il ne se soit appaisé. Et pourvû que

gan oracion conforme a la devocion de cada uno, por la conservacion y union de los Principes Christianos, y victoria contra Infieles Item concede que en tiempo de entredicho puedan ser sepultados los cuerpos de sus difuntos en sepulturas sagradas, con moderada pompa funeral. Item concede a todas las personas que tomaren esta Bulla, durante esta dicha predicacion, puedan de consejo de Medicos, espiritual, y corporal, comer carne en Quaresma, y otros tiempos de ayuno, y dias prohibidos, de comer carne por todo el dicho tiempo, y que assi mismo puedan libremente a su alvedrio comer huevos, y cosas de leche: de manera que los que comieren carne, guardando en lo demas la forma d'el ayuno Ecclesiastico, auran cumplido y satisfecho el ayuno. Y en este indulto de comer huevos y cosas de leche a su alvedrio, no se comprehenden los Patriarchas, Prelados, Arpobispos, Obispos, ni otros Prelados inferiores, ni qualesquiera personas Regulares, ni de los Seculares los Clerigos Presbite-

toutes les fois qu'ils se serviront de ladite Chapelle pour ce que dessus, ils prient & fassent oraison selon la dévotion d'un chacun, pour la conservation & union des Princes Chrétiens, & la victoire contre les Infideles. Item Sa Sainteté accorde que dans le tems d'Interdit les corps de leurs défunts puissent être enterrés en sepulture sacrée, avec un appareil & pompe funebre moderée. Item elle accorde à toutes les personnes qui prendront cette Bulle, pendant le tems de cette prédication, qu'ils puissent avec l'avis des deux Medecins spirituel & temporel, manger de la viande pendant le Carême, & autres tems de jeûnes & jours défendus, & manger gras pendant tout ledit tems, & qu'ils puissent aussi à leur volonté, manger des œufs, & tout comestible de laict; de sorte que ceux qui mangeront de la viande, gardant dans tout le reste la forme du jeûne Ecclesiastique, auront satisfait & obéï au précepte du jeûne. Et dans cette permission de manger des œufs & toutes sortes de laitage à leur volonté; on n'y doit point comprendre les Patriarches, Prélats, Archevêques, Evêques, ni les autres Prélats inferieurs, ni aucunes autres personnes Regulieres, ni des Seculiers,

ros, en quanto a los dias de Quaresma tansolamente. Empero sacande d'estos nombrados los Cavalleros de las Ordenes Militares, que los unos y otros podran comer huevos y cos s de leche a su alvedrio, y gozar d'el dicho Indulto Item los susodichos que no fueren ni conbiaren, si contribuyeren y ayudaren de sus bienes, y demas de la dicha contribucion ayunaren voluntariamente, por devocion en dias que no fueren de precepto, y hizieren oracion, implorando la ayuda de Dios por la victoria contra Infieles, y su gracia por la union, y confederacion de los Principes Christianos, y siao pudieren ayunor, por algun legitimo impedimento, hizieren otra obra pia, a arbitrio de su Confessor, o de sa cura, todas quantas vezes lo hizieren durante ladicha Predicacion, se les conceede, y relaxan misericordiosa mente quinze annos y quinze quarentenas de perdones de las Penitencias a ellos impuestos, y en qualquiera manera debidas, y que sean participantes de todas las oraciones, limosnas, y peregrinaciones, y tambiende las de Jerusalem, y de todas las demas buenas obras, que en la Universal Iglesia Militante, y en

les Clercs, Prêtres, quant aux jours de Carême ſeulement. Cependant on excepte de ce nombre ceux qui auront ſoixante ans, & tous les Chevaliers des Ordres Militaires, parce que les uns & les autres pourront manger des œufs & du laitage à leur volonté & joüir dudit Indult. Item les ſuſdits qui n'iront point ni n'envoyeront, s'ils contribuënt & aident de leurs biens,& outre ladite contribution jeûneront volontairement par dévotion certains jours qui ne ſont point de precèpte, & feront oraiſon, imploreront l'aide de Dieu pour la victoire contre les Infidéles, & ſa grace pour la Confederation des Princes Chrétiens, & s'ils ne peuvent pas jeûner pour quelque empêchement legitime,feront quelque autre œuvre pieuſe,ſuivant l'avis de leur Confeſſeur, ou de leur Curé, toutes les fois qu'ils en feront pendant ladite Prédication on leur accorde, & relâche miſericordieuſement quinze années & quinze quarantaines de pardons des Pénitences à eux impoſées, & dûës en quelque maniere que ce ſoit, & qu'ils ſoient participants de toutes les Oraiſons, Aumônes, & Pelerinages, même de ceux de Jeruſalem, & de toutes les autres bonnes œuvres, qui ſe font dans l'Univerſelle Egliſe Militan-

cada uno de sus miembros se hazen. Item concede alos que en dias de Quaresma, y otros mas de el anno en que ay esta ciones en Roma, visitaren cinco Iglesias o cinco Altares, y si no huvere cinco Iglesias o cinco Altar visitar en cinco vezes una Iglesia o un altar, y alli hizieren oracion devotamente por la union y victoria susodicha ganen y consigan todas las indulgencias, y pardonas que ganen y consiguen los que personalmente visitan las Iglesias de la Ciudad de Roma, y extra muros de ellos como las ganarian si personalmente visitaren dichas Iglesias. Item para que con mas puridad y limpieza de sus conciencias puedan hazer oracion, concede su Santidad a todos los susodichos que puedan elegir por Confessor a qualesquiera Presbiteros Seculares o Regulares, de los aprobados por el Ordinario, el qual les puada absolver, una vez en la vida, y otra en el articulo de la muerte de qualesquiera pecados o censuras, aunque sean de los reservados a la Sede Apostolica, y los reservados en la Bulla in Cœna Domini, excepto de el crimen, y delito de la heregia, que consigan y ayan indulgencia plenaria d'ellos, y de los crimenes y pecados reservados a la

te, & dans un chacun de ses membres. Item accorde à ceux qui dans les jours de Carême, & autres de l'année, dans lesquels il y a des Stations à Rome, visiteront cinq Eglises, ou cinq Autels, & s'il n'y en a pas cinq, visiteront cinq fois une même Eglise, ou un Autel, & là feront leur priere devotement pour l'union & la victoire cy-dessus, gagnent & obtiennent toutes les Indulgences & Pardons que gagnent & obtiennent ceux qui personellement visiteront les Eglises de la Ville de Rome, & hors des murs d'icelle, comme ils les gagneroient si personnellement ils visitoient lesdites Eglises. Item afin qu'avec plus de pureté & netteté de conscience ils puissent faire leurs prieres, Sa Sainteté accorde à tous les susdits, la permission de pouvoir choisir pour Confesseur quelque Prêtre que ce soit, Regulier ou Seculier approuvé par l'Ordinaire, lequel les puisse absoudre une fois en la vie, & une autre fois à l'article de la mort de quelques pechés ou Censures que ce soit, quand même ils seroient des reservés au S. Siege Apostolique, & dans la Bulle *in Cæna Domini*, excepté du crime de l'heresie, qu'ils obtiennent & ayent indulgence pleniere & pardon d'iceux, & les puissent absoudre des

S Sede Apost. los puedan absolver todas quantas vezes los confessaren con penitencia saludable conforme a sus culpas. Y en caso que sea necessario satisfaccion para conseguir la dicha absolucion, la hagan por sus personas, y aviendo impedimento la puedan hazer sus herederos, o otros por ellos. Podra tambien el dicho Confessor comutar les qual quiera votos, aunque sean hechos conjuramento, dando la limosna que le pareciere, en favor y beneficio de la santa Cruzada, excepto del castidad, Religion, y Ultramarino. Item, *que si durante esse tiempo dicho acaeciere, que estos por muerte repentina, o supita, o por ausencia de Confessor murieren sin confession, conque ayan muerto contritos, y al tiempo instituido por la Iglesia se huvieren confessado, y no ayan sido negligentes ni descuidados en confiença desta dicha gracia, consigan la dicha plenaria indulgencia, y remission de pecados, y a sus cuerpos se les pueda dar sepultura Ecclesiastica, si no huvieren muerto des comulgados, no obstante en entredicho. Otrosi, su Santidad por su breve particular ha concedido à todos los fieles Christianos que*

pechés reservés au S. Siege Apostolique toutefois & quantes ils les confesseront, en leur donnant une pénitence salutaire conforme à leurs fautes. Et en cas que la satisfaction fut necessaire pour obtenir ladite absolution, ils la fassent par eux-mêmes, & y ayant quelque empêchement, leurs heritiers la puissent faire, ou d'autres pour eux. Ledit Confesseur pourra aussi leur commuer toutes sortes de vœux, quoiqu'ils soient faits avec serment, ordonnant une aumône qui lui paroîtra convenable, en faveur & benefice de la sainte Croisade, excepté ceux de chasteté, Religion, & d'Outremer. *Item*, que si il arrivoit pendant ledit tems, que ces personnes par mort subite, ou par faute de Confesseur, mourussent sans Confession, pourvû qu'ils soient morts contrits, & s'étant confessés dans le tems ordonné par l'Eglise, & qu'ils n'ayent point été negligents ni paresseux, par trop grande confiance en cette grace, obtiennent & gagnent ladite indulgence pleniere & remission des pechés, & que l'on puisse donner sepulture Ecclesiastique à leurs corps, s'ils ne sont pas morts excommuniés, quand même ce seroit dans un tems d'interdit. *Item*, Sa Sainteté a accordé par un Bref particulier à tous les Fide-

tomaren esta Bulla dos vezes en tiempo d'esta predicacion puedan una vez en la vida, y otro en el articulo de la muerte, demas de la que arriba esta concedida, ser absueltos de todos y quales quiera pecados, crimenes, y excessos, por mas graves que sean, y de quales quiera censuras, y sentencias de excommunion, en que huvieren incurrido aunque sean de los contenidos en la Bulla de la Cena d'el Senor, y la absolucion reservata à su Santidad, excepto d'el crimen de la heregia como dicho es, y que puedan gozar dos vezes de todas las gracias, indulgencias, facultades, y perdones, contenidos en esta Bulla. Y su Santidad da poder y facultad, a nos Don Francisco Antonio Ramirez de la Piscin, Arcediano de Alcaraz, Dignidad de la Sancta Iglesa de Toledo Primada de las Espanas, d'el Consejo de Su Magestad, Commissario Apostolico, General de la Santa Cruzada y demas gracias en todos los Reynos y Senorios de Su Magestad, para que podamos suspender, durante el dicho tiempo de la publicacion d'esta Bulla, todas gracias, indulgencias, facultades, y privilegios, concedidos a estos Reynos, y Senorios, Islas, y Provincias, à qualesquiera Iglesias, Mo-

les Chrétiens qui prendront cette Bulle deux fois, dans le tems de cette Prédication, qu'ils puissent être absous une fois pendant leur vie, & une autre à l'article de la mort, outre la concession ci-dessus mentionnée de toutes sortes de pechés, crimes, & excès quelques griefs qu'ils soient, & de toutes sortes de Censures & Sentences d'Excommunion, qu'ils ayent encouru, quand même ce seroit de celles contenuës dans la Bulle *in Cœna Domini*, & l'absolution reservée à Sa Sainteté, excepté le crime d'heresie, comme dit est, & qu'ils puissent joüir doublement de toutes les graces, indulgences, facultés & pardons, contenus en cette Bulle. Et Sa Sainteté donne pouvoir à nous Don François-Antoine Ramirés de la Piscina, Archidiacre d'Alcaraz, Dignité de la Sainte Eglise de Tolede, Primat des Espagnes, du Conseil de Sa Majesté, Commissaire Apostolique, General de la Sainte Croisade, & autres graces dans tous les Royaumes & Seigneuries de Sa Majesté, afin que nous puissions suspendre pendant ledit tems de la publication de cette Bulle toutes les graces, indulgences, facultés, & privileges accordés à ces Royaumes & Seigneuries, Isles & Provinces, à quelques Eglises, Monasteres, Hôpitaux,

nasterios. Hospitales, Cofradias, y lugares pios, y personas particulares, aunque sus concessiones tengan clausulas contrarias a esta suspension. Y otro si para que podamos revalidas las mismas gracias y otras qualquiera facultades, y para que nos y nuestros Subdelegados podames suspender el entredicho, si lo huviere, donde se publicare esta Bulla. Y otro si para que podamos arbitrar, y declarar conforme à la Calidad de las personas, la contribucion, y limosna, que huvierende dar los que tomaren esta Bulla. Y nos el dicho Commissario General Apostolico de la Santa Cruzada en favor desta santa Bulla por autoridad Apostolica a nos concedida, y para que tan santa obra no se impida, ni cesse por otra indulgencia, suspendemos durante el dicho tiempo de la publicacion de ella, todas y qualquiera gracias, indulgencias, facultades, semejantes, y diferentes concedidas por su Santidad o por otros sumos Pontifices sus Antecessores, o por la sede Apostolica, o por su autoridad, entodos los dichos Reynos y Senorios de Su Magestad, à todas y qualquiera Iglesias, Mo-

Confrairies, lieux ſaints, & perſonnes particulieres que ce ſoit, quoique leurs conceſſions & privileges portent expreſſes clauſes contraires à cette ſuſpenſion. *Item*, afin que nous puiſſions *revalider*, rétablir & confirmer les mêmes graces & toutes autres facultés & privileges, & afin que nous & nos Subdelegués puiſſions ſuſpendre l'interdit, ſi par hazard il y en a dans le lieu où ſe publiera cette Bulle. *Item*, afin que nous puiſſions juger & declarer, ſelon la qualité des perſonnes, la contribution & aumône, que chacun de ceux qui prendront cette Bulle doivent donner. Pour ce nous ledit Commiſſaire General Apoſtolique de la ſainte Croiſade, en vertu de cette ſainte Bulle à nous accordée par autorité Apoſtolique, afin qu'une ſi ſainte œuvre ne ſe détourne point, & ſorte ſon plein & entier effet, ſans ſouffrir d'interruption par d'autres indulgences, nous ſuſpendons pendant ledit tems de la publication d'icelle, toutes ſortes de graces quelconques, indulgences, facultés ſemblables ou differentes accordées par Sa Sainteté, ou par d'autres Souverains Pontifes ſes Predeceſſeurs, ou par le Siege Apoſtolique, ou par ſon autoté, dans tous leſdits Royaumes & Seigneuries de Sa Majeſté, à toutes & quel-

nasterios, Hospitales, y otros lugares pios, Universidades, Cofradias, singulares personas, aunque las dichas gracias sean en favor de la Fabrica de San Pedro de Roma, y de otra semejante Cruzada, aunque todas y qualesquiera de ellas tengan clausulas contrarias a esta suspencion, por manera que durante el tiempo de la publiacion d'esta dicha Bulla ninguna persona pueda ganar, ni gozar algunas otras gracias, indulgencias, facultades, ni se puedan publicar, excepto las concedidas a los Superiores de las Ordenes Mendicantes, en quanto a sus frayles, y en favor de esta dicha Bulla; Y por la misma autoridad declaramos, que los que tomaren esta presente Bulla puedan gozar, y gozen de todas las gracias, facultades, indulgencias, Jubileos, perdones, y remission de pecados, que les aya sido concedido por nuestros muy santos Padres Paulo V. y Urbano VIII. y por los otros sumos Pontifices passados de felice recordacion, o por la sede Apostolica, o por su autoridad, comprehendidas en la dicha suspension, las quales en virtud de dicha Commission Apostolica, las revalido, y por la misma autoridad Apostolica, suspendemos el entredicho, si le huviere en qualesquiera lugar,

conques Eglises, Monasteres, Hôpitaux, & autres lieux pieux, Universités, Confrairies, personnes particulieres, & quoique lesdites graces soient accordées en faveur de la Fabrique de S. Pierre de Rome, ou quelque autre Croisade semblable, quoique toutes ou quelques-unes en particulier portent clauses contraires à cette suspension. De maniere que pendant le tems que durera la publication de cette presente Bulle, aucune personne ne puisse ni joüir, ni gagner aucunes autres graces, indulgences & facultés, ni se puissent publier, excepté celles accordées aux Superieurs des Ordres Mendiants, quant à leurs Religieux, & en faveur de cettedite Bulle. Et par la même autorité nous declarons que ceux qui prendront la presente Bulle, peuvent joüir & joüissent de toutes les graces, facultés, indulgences, Jubilés, pardons, & remission de pechés, qui ayent été accordés par nos très-saints Peres Paul V. & Urbain VIII. & par les autres Souverains Pontifes passés d'heureuse memoire, ou comprises en ladite suspension, lesquelles en vertu de ladite Commission Apostolique les renouvelle & confirme, & par la même autorité Apostolique nous suspendons l'interdit, en cas qu'il y en ait

donde se hiziere la dicha publicacion y predicacion de la Bulla, per ocho dias antes, o despues, segun que en la Bulla de Su Santidad se contiene. Y declaramos que los que la tomaren, ayan de recevir este sumario, y Bulla que ya impresso de molde, sellado, y firmado de nuestro nombre, y sello, que de otra manera no ganan, ni gozan de la dicha Bulla, ni gracias d'ella. Y por quanto vos. . . . . disteis in peso de plata ensayada, que es la limosna que avemos tassado, y declarado, y recibisteis esta dicha Bulla, escrito en ella vuestro nombre, declaramos que aucis conseguido, y se os conceden las dichas indulgencias, y que podeis usar y gozar de todas ellas en la forma susodicha, de lo qual mandamos dar la presente. En Madrid à veinte y ocho d'el mes de Marzo de mil setecientos y diez y ocho annos. Prima.

Formera de la Absolucion que una vez en la vida, y otra en el articulo de la muerte, se puede hazer por virtud deesta Bulla a qualquiera persona que la tomare.

Misereatur tui omnipotens Deus, &c.

dans le lieu, où se fera ladite publication & prédication de ladite Bulle, pendant huit jours auparavant ou après, comme il est plus au long porté dans la Bulle de Sa Sainteté. Et nous declarons que ceux qui la prendront, doivent recevoir ce Sommaire & Bulle, qui est imprimé & moulé, scellé, & signé de nôtre nom & sceau, parce que *d'une autre maniere*, ou ne le faisant pas, ils ne joüiront ni ne gagneront ladite Bulle, ni aucunes de ses graces. Et parce que vous. . . . . avés donné une piastre d'argent monnoyé, qui est l'aumône que nous avons taxé & déclaré, & avés reçû ladite Bulle, & dans icelle avés écrit vôtre nom, nous déclarons que vous avés obtenu, & que l'on vous accorde lesdites Indulgences, & que vous pouvés user & joüir de toutes icelles dans la forme susdite. En foi de quoi nous ordonnons que l'on vous donne la presente. A Madrid le vingt-huitiéme du mois de Mars mil sept cens dix-huit.

Premiere Formule de l'Absolution que l'on peut donner une fois en la vie, & une autrefois à l'article de la mort en vertu de cette Bulle, à toutes sortes de personnes qui la prendront.

Misereatur tui omnipotens Deus, &c.

Per autoridad de Dios todo poderoso, y de los bien aventurados Apostoles, San Pedro, y San Pablo, y de nuestro muy Santo Padre especialmente a ti concedida, y a mi cometida, yo te absuelvo de tota Censura, de Excommunion mayor, o menor suspension, o entredicho, à jure, vel ab homine, y de todas las otras censuras, y pecados, que por qual quiera cau'a ayas incurrido, aunque la absolucion de ella sea reservada a la santa sede Apostolica, segun por esta te es cencedida, y restituyo te a la union y Communion de los Fieles de Christo, y assi mismo te absuelvo de todos tus pecados, crimenes, y excessos que aora a mi has confessado, y de los que confessarias, si à tu memoria ocurriesse, aunque sean tales que la absolucion de ellos a la santa sede Apost lica, como es dicho, pertenesca; y otorgo te plenaria indulgencia, y remission cumplida de todos tus pecados, aora en qualquier tiempo confessados, olvidados, o ignorados, y de las penas que por ellos eras obligado padecer en el Purgatorio.

In nomine Pat is, & Filii, & Spiritus sancti. Amen.

Par

Par l'autorité de Dieu tout-puissant, & celle des bien-heureux Apôtres S. Pierre & S. Paul, & de nôtre très-saint Pere, specialement à vous accordée, & à moi commise, je vous absous de toute Censure, d'Excommunion majeure ou mineure, suspension, ou interdit, *à jure, vel ab homine*, & de toutes les autres censures & pechés que vous ayés commis, & que vous ayés encouru pour quelque cause que ce soit, quoique leur absolution en soit reservée au S. Siege Apostolique, selon & comme il vous est accordé par cette Bulle; & je vous restitué & rétabli en l'union & Communion des Fideles de Jesus-Christ; & je vous absous aussi de tous vos pechés, crimes & excès, que vous venés de me confesser, & de ceux que vous confesseriés s'ils se presentoient à vôtre memoire, quoiqu'ils soient tels que leur absolution en soit reservée, comme dit est, au S. Siege Apostolique, & je vous accorde indulgence & remission entiere de tous vos pechés à present, & en quelque tems que ce soit, confessés, oubliés, ou ignorés, & des peines que pour eux vous seriés obligé de souffrir dans le Purgatoire.

Au nom du Pere, du Fils, & du S. Esprit. *Amen.*

Despues sigue el sumario de las Estaciones y indulgencias las quales concede Su Santidad à todas las personas que tomaren esta bulla, y hizieren, y cumplieren cerca d'esto lo en ella contenido.

Todos los dias membrados tienen indulgencia plenaria, y algunos ay senalados para sacar anima alma de el Purgatorio.



Ensuit le Sommaire des Stations & Indulgences, lesquelles accorde Sa Sainteté à toutes les personnes qni prendront cette Bulle, & feront & accompliront ce qui est pour cela contenu en icelle.

Tous les jours marqués ont Indulgence pleniere, & quelques-uns sont marqués pour tirer une ame du Purgatoire.



TABLE

Des Matieres contenuës dans la premiere Partie.

A.

C.

E.

F.

G.

H.

J.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Z.

Fin de la Table des matieres du premier Volume.


pluviae



